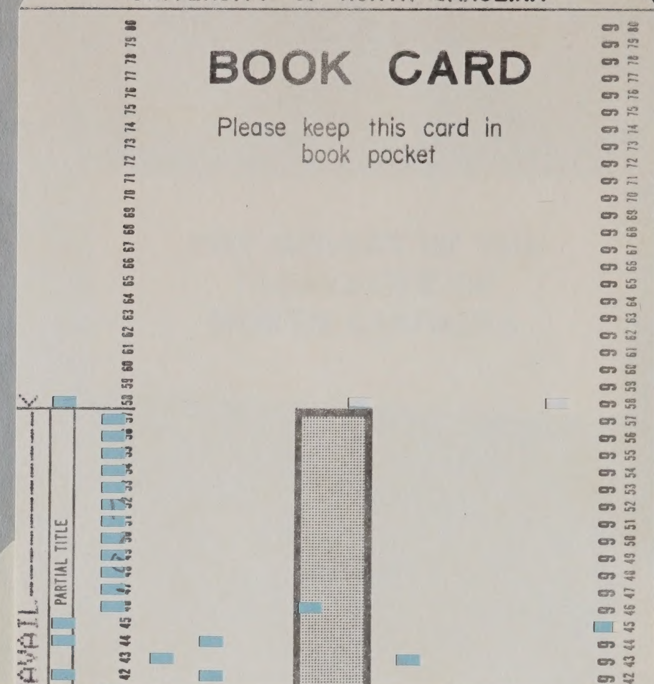
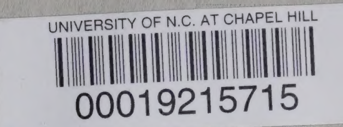

UNIVERSITY OF NORTH CAROLINA
BOOK CARD
Please keep this card in book pocket
PARTIAL TITLE





Collection des
Œuvres Complètes
Emile Zola

Justification

Il a été tiré de cet ouvrage :

25 exemplaires sur Japon Impérial numérotés de 1 à 25

75 exemplaires sur Hollande Van Gelder numérotés de 26 à 100

225 exemplaires sur Vergé de Rives numérotés de 101 à 325

5.000 exemplaires sur Vergé d'alfa numérotés de 326 à 5.325

Il sera tiré, en outre, 10 °/₀ *de passe numérotée.*

N° du présent exemplaire : 2084

LES ŒUVRES COMPLETES

Emile Zola

LES QUATRE EVANGILES

Travail

I

Notes et Commentaires de Maurice Le Blond

Texte de l'édition Eugène Fasquelle



Typographie
FRANÇOIS BERNOUARD
73, Rue des Saints-Pères, 73
A PARIS

Travail

Livre Premier

I

Dans sa promenade au hasard, Luc Froment, en sortant de Beauclair, avait remonté la route de Brias, qui suit la gorge où coule le torrent de la Mionne, entre les deux promontoires des Monts Bleuses. Et, comme il arrivait devant l'Abîme, nom que portent dans le pays les Aciéries Qurignon, il aperçut, à l'angle du pont de bois, peureusement rasées contre le parapet, deux figures noires et chétives. Son cœur se serra. C'était une femme à l'air très jeune, pauvrement vêtue, la tête à demi cachée sous un lainage en loques; et c'était un enfant, de six ans environ, à peine couvert, la face pâle, qui se tenait dans ses jupes. Tous les deux, les yeux fixés sur la porte de l'usine, attendaient, immobiles, avec la patience morne des désespérés.

Luc s'était arrêté, regardant lui aussi. Il allait être six heures, le jour baissait déjà, par cette humide et lamentable soirée du milieu de septembre. On était au samedi, et depuis le jeudi, la pluie n'avait pas cessé. Elle ne tombait plus, mais un vent impétueux continuait à chasser dans le ciel des nuages de suie, des haillons d'où filtrait

un crépuscule sale et jaune, d'une tristesse de mort. La route, sillonnée de rails, aux gros pavés disjoints par les continuels charrois, roulait un fleuve de boue noire, toutes les poussières délayées des houillères prochaines de Brias, dont les tombereaux défilaient sans cesse. Et ces poussières de charbon, elles avaient noirci de leur deuil la gorge entière, elles ruisselaient en flaques sur l'amas lépreux des bâtiments de l'usine, elles semblaient salir jusqu'à ces nuages sombres qui passaient sans fin, ainsi que des fumées. Une mélancolie de désastre soufflait avec le vent, on eût dit que ce crépuscule frissonnant et louche apportait la fin du monde.

Comme Luc s'était arrêté à quelques pas de la jeune femme et de l'enfant, il entendit ce dernier qui disait, d'un air avisé et décidé déjà de petit homme :

— Ecoute donc, ma grande, veux-tu que je lui parle, moi? Peut-être que ça le mettrait moins en colère.

Mais la femme répondit :

— Non, non, frérot, ce n'est pas des affaires pour les gamins.

Et ils se remirent à attendre, silencieux, de leur air de résignation inquiète.

Luc regardait l'Abîme. Il l'avait visité, par une curiosité d'homme du métier, lorsqu'il avait une première fois traversé Beauclair, au dernier printemps. Et, depuis les quelques heures qu'un brusque appel de son ami Jordan l'y ramenait, il avait eu des détails sur l'affreuse crise que venait de traverser le pays : une terrible grève de deux mois, des ruines accumulées de part et d'autre, l'usine ayant beaucoup souffert de l'arrêt du travail, les ouvriers étant à demi morts de faim, dans la rage accrue de leur impuissance. C'était l'avant-veille, le jeudi seulement, que le travail avait fini par reprendre, après des concessions réciproques, furieusement débattues, arrachées à grand'peine. Et les ouvriers étaient rentrés sans joie, inapaisés, comme des vaincus qu'enrage leur défaite, qui ne gardent au cœur que le souvenir de leurs souffrances et l'âpre désir de les venger.

Sous la fuite éperdue des nuages de deuil, l'Abîme étendait l'amas sombre de ses bâtiments et de ses hangars. C'était le monstre, poussé là, qui avait peu à peu

élargi les toits de sa petite ville. A la couleur des toitures dont les nappes s'étalaient, se prolongeaient dans tous les sens, on devinait les âges successifs des constructions. Maintenant, il tenait plusieurs hectares, il occupait un millier d'ouvriers. Les hautes ardoises bleuâtres des grandes halles, aux vitrages accouplés, dominaient les vieilles tuiles noircies des installations premières, beaucoup plus humbles. Par-dessus, on apercevait de la route, rangées à la file, les ruches géantes des fours à cémenter, ainsi que la tour à tremper, haute de vingt-quatre mètres, où les grands canons, debout et d'un jet, étaient plongés dans un bain d'huile de pétrole. Et, plus haut encore, les cheminées fumaient, les cheminées de toutes tailles, la forêt qui mêlait son souffle de suie à la suie volante des nuages, tandis que les minces tuyaux d'échappement jetaient, à des intervalles réguliers, les panaches blancs de leur haleine stridente. On eût dit la respiration du monstre, les poussières, les vapeurs, qui s'exhalaient sans cesse de lui, qui lui faisaient une continuelle nuée de la sueur de sa besogne. Puis, il y avait le battement de ses organes, les chocs et les grondements qui sortaient de son effort, la trépidation des machines, la cadence claire des marteaux cingleurs, les grands coups rythmés des marteaux-pilons, résonnant comme des cloches, et dont la terre tremblait. Et, plus près, au bord de la route, au fond d'un petit bâtiment, une sorte de cave où le premier Qurignon avait forgé le fer, on entendait la danse violente et acharnée de deux martinets, qui battaient là comme le pouls même du colosse, dont tous les fours flambaient à la fois, dévorateurs de vies.

Dans la brume crépusculaire, roussâtre et si désespérée, qui noyait peu à peu l'Abîme, pas une lampe électrique n'éclairait encore les cours. Aucune lumière ne luisait aux fenêtres poussiéreuses. Seule, sortant d'une des grandes halles, par un portail béant, une flamme intense trouait l'ombre, d'un long jet d'astre en fusion. Ce devait être un maître puddleur qui venait d'ouvrir la porte de son four. Et rien autre, pas même une étincelle perdue, ne disait l'empire du feu, le feu grondant dans cette ville assombrie du travail, le feu intérieur dont elle était tout entière embrasée, le feu dompté, asservi,

pliant et façonnant le fer comme une cire molle, donnant à l'homme la royauté de la terre, depuis les premiers Vulcains qui l'avaient conquis.

Mais l'horloge du petit beffroi, dont la charpente surmontait le bâtiment de l'administration, sonna six heures. Et Luc entendit de nouveau l'enfant pauvre disant de sa voix claire :

— Ecoute donc, ma grande, les voilà qui vont sortir.

— Oui, oui, je sais bien, répondit la jeune femme. Tiens-toi tranquille.

Dans le mouvement qu'elle avait fait pour le retenir, le lainage en loques s'était un peu écarté de sa face, et Luc resta surpris de la délicatesse de ses traits. Elle n'avait sûrement pas vingt ans, des cheveux blonds en désordre, une pauvre petite figure mince qui lui parut laide, avec des yeux bleus meurtris de larmes, une bouche pâle, amère de souffrance. Et quel corps léger de fillette sous la vieille robe usée! et de quel bras tremblant et faible elle serrait dans ses jupes l'enfant, le petit frère sans doute, blond comme elle, bien mal peigné aussi, mais d'air plus fort et plus résolu! Luc avait senti sa pitié grandir, tandis que les deux tristes êtres, méfiants, commençaient à s'inquiéter de ce monsieur, qui s'était arrêté là, qui les examinait avec tant d'insistance. Elle, surtout, semblait gênée de cette attention d'un garçon de vingt-cinq ans, si grand, si beau, avec des épaules carrées et des mains larges, avec un visage de santé et de joie, dont les traits fermes étaient dominés par un front droit en forme de tour, la tour des Froment. Elle avait détourné les yeux, devant les yeux bruns du jeune homme, franchement ouverts, qui la regardaient bien en face. Puis, elle s'était risquée encore, d'un coup d'œil furtif; et, l'ayant vu alors qui lui souriait avec bonté, elle avait reculé un peu, dans le trouble de sa grande infortune.

Il y eut une volée de cloche, un mouvement se fit dans l'Abîme, et la sortie commença des équipes de jour, que les équipes de nuit allaient remplacer; car jamais la vie dévorante du monstre ne s'arrête, il flambe et forge jour et nuit. Pourtant, les ouvriers tardèrent à paraître, la plupart avaient demandé une avance, bien que le travail n'eût repris que depuis le jeudi, tant la faim

était grande dans les ménages, après les deux mois de terrible grève. Et on les vit enfin qui sortaient, qui défilaient, un à un ou par petits groupes, la tête basse, sombres et pressés, serrant au fond de leur poche les quelques pièces blanches, si chèrement gagnées, qui allaient donner un peu de pain aux petits et à la femme. Et ils disparaissaient, par la route noire.

— Le voilà, ma grande, murmura l'enfant. Tu le vois bien, il est avec Bourron.

— Oui, oui, tais-toi.

Deux ouvriers venaient de sortir, deux compagnons puddleurs. Et le premier, celui qui était avec Bourron, avait sa veste de drap jetée sur l'épaule, âgé de vingt-six ans à peine, roux de cheveux et de barbe, plutôt de petite taille, mais de muscles solides, le nez recourbé, sous un front proéminent, les mâchoires dures et les pommettes saillantes, pourtant de rire agréable, ce qui en faisait un mâle à conquêtes. Tandis que Bourron, de cinq ans plus âgé, serré dans sa vieille veste de velours verdâtre, était un grand diable sec et maigre, dont la face chevaline, aux joues longues, au menton court, aux yeux de biais, exprimait la tranquille humeur d'un homme facile à vivre, toujours plié sous la domination de quelque camarade.

D'un coup d'œil, ce dernier avait aperçu la triste femme et l'enfant, de l'autre côté de la route, à l'angle du pont de bois; et il donna un coup de coude au compagnon.

— Vois donc, Ragu. La Josine et Nanet sont là... Méfie-toi, si tu ne veux pas qu'ils t'embêtent.

Ragu, rageur, serra les poings.

— Sacrée fille! J'en ai assez, je l'ai fichue à la porte... Qu'elle me cramponne, tu vas voir!

Il semblait un peu ivre, comme la chose arrivait, les jours où il dépassait les trois litres, dont il disait avoir besoin pour que le brasier du four ne lui desséchât pas la peau. Et, dans cette demi-ivresse, il cédait surtout à la vantardise cruelle de montrer à un camarade comment il traitait les filles, quand il ne les aimait plus.

— Tu sais, je vas te la coller au mur. J'en ai assez!

Josine, avec Nanet dans ses jupes, s'était avancée doucement, peureusement. Mais elle s'arrêta, en voyant

deux autres ouvriers aborder Ragu et Bourron. Ceux-là faisaient partie d'une équipe de nuit, ils arrivaient de Beauclair. Le plus âgé, Fauchard, un garçon de trente ans, qui en paraissait quarante, était un arracheur, ruiné déjà par le travail vorace, la face bouillie, les yeux brûlés, son grand corps cuit et comme noué par l'ardeur des fours à creusets, d'où il tirait le métal en fusion. L'autre, Fortuné, son beau-frère, un garçon de seize ans, à qui l'on en aurait donné à peine douze, tant il était de chair pauvre, le visage maigre, les cheveux décolorés, semblait n'avoir plus grandi, hébété, mangé par sa besogne machinale de manœuvre, assis à la manette de mise en marche d'un marteau cingleur, dans l'ahurissement de la fumée et du vacarme qui l'aveuglait et l'assourdissait.

Fauchard avait au bras un vieux panier d'osier noir, et il s'était arrêté, pour demander aux deux autres, de sa voix sourde :

— Est-ce que vous avez passé?

Il voulait savoir s'ils avaient passé à la caisse, s'ils venaient de toucher une avance. Et, lorsque Ragu, sans répondre, eut simplement tapé sur sa poche, où des pièces de cent sous sonnèrent, il eut un geste d'attente désespérée.

— Tonnerre de bon Dieu! dire qu'il faut que je me serre le ventre jusqu'à demain matin, et que, cette nuit, je vais encore crever de soif, à moins que ma femme, tout à l'heure, ne fasse le miracle de m'apporter ma ration!

Sa ration, à lui, était de quatre litres par journée ou par nuit de travail, et il disait que ça suffisait bien juste à lui humecter le corps, tellement les fours lui tiraient l'eau et le sang de la chair. Il avait eu un regard désolé sur son panier vide, où ne ballottait qu'un morceau de pain. Quand il n'avait pas ses quatre litres, c'était la fin de tout, l'agonie noire dans le travail écrasant, devenu impossible.

— Bah! dit complaisamment Bourron, ta femme ne va pas te lâcher, il n'y a pas sa pareille pour décrocher le crédit.

Mais tous les quatre, arrêtés dans la boue gluante du chemin, se turent et saluèrent. Luc venait de voir s'avan-

cer sur le trottoir, assis au fond d'une petite voiture, qu'un domestique poussait, un vieux monsieur à la face large, aux grands traits réguliers, encadrés de longs cheveux blancs. Et il avait reconnu Jérôme Qurignon, monsieur Jérôme comme tout le pays l'appelait, le fils de Blaise Qurignon, l'ouvrier étireur, fondateur de l'Abîme. Très âgé, devenu paralytique, il se faisait ainsi promener, par tous les temps, sans une parole. Ce soir-là, comme il passait devant l'usine, pour rentrer chez sa fille, à la Guerdache, une propriété du voisinage, il avait d'un simple signe donné l'ordre au domestique de ralentir; et, de ses yeux restés clairs, vivants et profonds, il regardait longuement le monstre en travail, les ouvriers de jour qui sortaient et les ouvriers de nuit qui entraient, sous le louche crépuscule tombant du ciel livide, sali de la fuite éperdue des nuages. Puis, son regard s'arrêta sur la maison du directeur, une bâtisse carrée au milieu d'un jardin, qu'il avait lui-même fait construire quarante ans plus tôt, et où il avait régné en roi conquérant, gagnant des millions.

— Ce n'est pas monsieur Jérôme qui est embarrassé pour son vin de ce soir, avait repris Bourron en ricanant, à voix plus basse.

Ragu haussa les épaules.

— Vous savez que mon arrière-grand-père était le camarade du père de monsieur Jérôme. Deux ouvriers, parfaitement! et qui étiraient ici le fer ensemble, et la fortune pouvait tout aussi bien venir à un Ragu qu'à un Qurignon. C'est la chance, quand ce n'est pas le vol.

— Tais-toi donc, murmura de nouveau Bourron, tu vas te faire arriver des histoires.

La crânerie de Ragu tomba, et comme monsieur Jérôme, en passant devant le groupe, regardait les quatre hommes de ses grands yeux fixes et limpides, il salua de nouveau, avec le respect peureux de l'ouvrier qui veut bien crier contre le patron, mais qui a le long esclavage dans le sang, et qui tremble devant le dieu souverain, dont il attend toute vie. Lentement, le domestique poussait la petite voiture, et monsieur Jérôme disparut, par la route noire conduisant à Beauclair.

— Bah, conclut philosophiquement Fauchard, il n'est

pas si heureux, dans sa roulante; et puis, s'il comprend encore, ça n'a pas été si drôle pour lui, les affaires qui se sont passées. Chacun a ses peines... Ah! tonnerre de bon Dieu! pouvu seulement que Natalie m'apporte mon vin!

Et il entra dans l'usine, emmenant le petit Fortuné, qui, l'air hébété, n'avait rien dit. Leurs épaules déjà lasses se perdirent dans l'ombre croissante, dont le flot noyait les bâtiments; tandis que Ragu et Bourron se remettaient en marche, l'un débauchant l'autre, l'emmenant vers quelque cabaret de la ville. On pouvait bien boire un coup et rire un peu, après tant de misère.

Alors, Luc, qu'une curiosité apitoyée avait fait rester là, adossé au parapet du pont, vit Josine marcher de nouveau à petits pas chancelants, pour barrer la route à Ragu. Un instant, elle avait dû espérer qu'il prendrait le pont et rentrerait chez lui; car c'était la route directe du vieux Beauclair, un amas sordide de masures où habitaient la plupart des ouvriers de l'Abîme. Mais, lorsqu'elle eut compris qu'il descendait vers le beau quartier, elle fut envahie par la certitude de ce qui allait arriver, le cabaret, la paye bue, la soirée passée encore à attendre, mourante de fain avec son petit frère, au vent aigre de la rue. Et la souffrance, la colère brusque lui donnèrent un tel courage qu'elle vint se planter, elle si chétive et si lamentable, devant l'homme.

— Auguste, dit-elle, sois raisonnable, tu ne peux pas me laisser dehors.

Il ne répondit pas, voulut passer outre.

— Si tu ne rentres pas tout de suite, donne-moi au moins la clef... Depuis ce matin, nous sommes à la rue, nous n'avons pas mangé une bouchée de pain.

Du coup, il éclata.

— Fiche-moi la paix, hein! As-tu fini de me cramponner?

— Pourquoi as-tu emporté la clef, ce matin?... Je ne te demande que de me donner la clef, tu rentreras quand tu voudras... Voici la nuit, tu ne veux pas que nous couchions sur le trottoir.

— La clef! la clef! je ne l'ai pas, et je l'aurais que je ne te la donnerais pas... Comprends donc que j'en ai assez,

que je ne te veux plus, que c'est trop d'avoir crevé deux mois la faim ensemble, et que tu peux aller voir ailleurs si j'y suis!

Il lui criait cela dans la figure, violemment, sauvagement; et elle, la pauvre petite, frémissait toute sous l'injure, tandis qu'elle s'obstinait avec douceur, avec l'acharnement résigné des misérables qui sentent la terre s'abîmer sous eux.

— Oh! tu es méchant, tu es méchant... Ce soir, quand tu rentreras, nous causerons. Je m'en irai demain, s'il le faut. Mais aujourd'hui, aujourd'hui encore, donne-moi la clef.

Alors, l'homme fut pris d'une rage, il la bouscula, a jeta de côté d'un geste brutal.

— Sacré bon Dieu! la route n'est donc plus à tout le monde!... Va te faire fiche où tu voudras! Je te dis que c'est fini!

Et, comme le petit Nanet, en voyant sa grande sœur éclater en sanglots, s'avançait de son air décidé, avec sa tête rose, aux blonds cheveux embroussaillés :

— Ah! le môme à présent, toute la famille sur mes bras! Attends, vaurien, je vas te mettre mon pied quelque part!

Vivement, Josine avait ramené Nanet contre elle. Et tous deux restèrent là, plantés dans la boue noire, grelottants de leur désastre, tandis que les deux ouvriers continuaient leur route, disparaissaient au milieu des ténèbres accrues, du côté de Beauclair, dont les lumières commençaient à s'allumer une à une. Bourron, brave homme au fond, avait eu un mouvement pour intervenir; puis, par forfanterie, sous l'ascendant du camarade beau mâle et noceur, il avait laissé faire. Et Josine, après avoir hésité un instant, s'être demandé à quoi bon les suivre, se décida, quand ils eurent disparu, s'entêta en désespérée. Lentement, elle descendit derrière eux, traînant son petit frère par la main, filant le long des murs, prenant toutes sortes de précautions, comme s'ils avaient pu la voir et la battre, pour l'empêcher de s'attacher à leurs pas.

Luc, indigné, avait failli se jeter sur Ragu et le corriger. Ah! cette misère du travail, l'homme changé en loup par

la besogne écrasante, injuste, par le pain si dur à gagner et que la faim se dispute! Pendant les deux mois de grève, on s'était arraché les miettes, dans l'exaspération vorace des querelles quotidiennes; puis, au jour de la première paye, l'homme courait à l'étourdissement de l'alcool retrouvé, laissait dehors la compagne de souffrance, femme légitime ou fille séduite. Et Luc revivait les quatre années qu'il venait de passer déjà dans un faubourg de Paris, dans une de ces grandes bâtisses empoisonnées, où la misère ouvrière sanglote et se bat à tous les étages. Que de drames il avait vus, que de douleurs il avait tenté vrainement d'apaiser! L'effrayant problème des hontes et des tortures du salariat s'était souvent posé à lui, il avait sondé à fond l'iniquité atroce, l'effroyable chancre qui achève de ronger la société actuelle, passant des heures de fièvre généreuse à rêver au remède, se brisant toujours contre le mur d'airain des réalités existantes. Et voilà que, le soir même du jour où il revenait à Beauclair, amené par un brusque incident, il retombait sur cette scène sauvage, cette triste et pâle créature jetée à la rue, mourante de faim, par la faute du monstre dévorateur, dont il entendait le feu intérieur gronder et s'échapper en fumée de deuil, sous le ciel tragique!

Une rafale passa, quelques gouttes de pluie volèrent, dans le vent qui se lamentait. Luc était resté sur le pont, la face tournée vers Beauclair, tâchant de reconnaître le pays, à la lueur mourante tombée des nuages de suie. A sa droite, il avait l'Abîme, dont les bâtiments bordaient la route de Brias; sous lui, roulait la Mionne, tandis que plus haut, sur un remblai, à sa gauche, passait le chemin de fer de Brias à Magnolles. Et tout le fond de la gorge était ainsi occupé, entre les derniers escarpements des Monts Bleuses, à l'endroit où ils s'élargissaient, pour s'ouvrir sur l'immense plaine de la Roumagne. C'était dans cette sorte d'estuaire, au débouché du ravin sur la plaine, que Beauclair étageait ses maisons, une misérable bourgade de masures ouvrières, que prolongeait, en terrain plat, une petite ville bourgeoise, où étaient la sous-préfecture, la mairie, le tribunal et la prison, tandis que l'église, ancienne, dont les vieux murs

menaçaient de crouler, se trouvait à cheval entre la cité neuve et le vieux bourg. Ce chef-lieu d'arrondissement ne comptait guère que six mille âmes, sur lesquelles près de cinq mille étaient de pauvres âmes obscures, dans des corps de souffrance, broyés et déjetés par l'inique travail. Et Luc acheva de se reconnaître, lorsqu'il aperçut, au delà de l'Abîme, le haut fourneau de la Crêcherie, à mi-rampe du promontoire des Monts Bleuses, et dont il distinguait encore le profil sombre. Le travail, le travail! qui donc le relèverait, qui donc le réorganiserait, selon la loi naturelle de vérité et d'équité, pour lui rendre son rôle de toute-puissance noble et régulatrice en ce monde, et pour que les richesses de la terre fussent justement réparties, réalisant enfin le bonheur dû à tous les hommes!

Bien que la pluie eût de nouveau cessé, Luc finit par redescendre, lui aussi, vers Beauclair. Des ouvriers sortaient encore de l'Abîme, il marcha parmi eux, dans cette reprise rageuse du travail, à la suite des désastres de la grève. Une telle tristesse de révolte et d'impuissance l'avait envahi, qu'il serait reparti le soir, à l'instant même, s'il n'avait craint de fâcher Jordan. Celui-ci, le maître de la Crêcherie, était dans un grand embarras, depuis la mort subite du vieil ingénieur qui dirigeait son haut fourneau; et il avait écrit à Luc, l'appelant, pour qu'il examinât les choses et qu'il lui donnât un bon conseil. Puis, comme le jeune homme accourait, par affection, il venait de trouver une autre lettre, où Jordan lui contait toute une catastrophe : la brusque fin tragique d'un cousin, à Cannes, qui l'obligeait à partir sur-le-champ, à s'absenter trois jours, avec sa sœur. Il le suppliait de les attendre jusqu'au lundi soir, de s'installer dans un pavillon qu'il mettait à sa disposition, où il vivrait comme chez lui. Luc avait donc deux jours à perdre encore, et désœuvré, jeté ainsi dans cette petite ville qu'il connaissait à peine, il était sorti pour flâner ce soir-là, il avait même dit au domestique chargé de le servir qu'il ne rentrerait pas dîner, se proposant de manger n'importe où, dans quelque cabaret, passionné toujours des mœurs populaires, aimant à voir, à comprendre et à s'instruire.

Des réflexions nouvelles l'envahirent, pendant que,

sous la tempête effarée du ciel, il marchait dans la boue noire, au milieu du lourd piétinement des ouvriers harassés et silencieux. Il eut honte de sa faiblesse sentimentale. Pourquoi donc serait-il parti, lorsqu'il retrouvait là, si poignant, si aigu, le problème dont la solution le hantait? Il ne devait pas fuir le combat, il amasserait des faits, il découvrirait peut-être enfin la voie certaine, dans l'obscure confusion où il se cherchait encore. Fils de Pierre et de Marie Froment, il avait, comme ses trois frères, Mathieu, Marc et Jean, appris un métier manuel, en dehors de ses études spéciales d'ingénieur; il était tailleur de pierres, architecte constructeur, bâtisseur de maisons; et, s'étant plu à travailler de son état, aimant à faire des journées dans les grands chantiers parisiens, il n'ignorait rien des drames du travail actuel, il rêvait fraternellement d'aider au triomphe pacificateur du travail de demain. Mais que faire, où porter son effort, par quelle réforme commencer, comment accoucher de la solution imprécise et flottante dont il se sentait gros? Plus grand, plus fort que son frère Mathieu, avec son visage ouvert d'homme d'action, avec son front en forme de tour, son haut cerveau toujours en gésine, il n'avait jusque-là embrassé que le vide, de ses deux grands bras, impatients de créer, de construire un monde. Un brusque coup de vent passa, un vent d'ouragan qui l'emplit d'un frisson sacré. Etait-ce donc en Messie qu'une force ignorée le faisait tomber dans ce coin de pays douloureux, pour la mission rêvée de délivrance et de bonheur?

Lorsque, relevant la tête, Luc se dégagea de ces réflexions vagues, il s'aperçut qu'il était rentré dans Beauclair. Quatre grandes voies, aboutissant à une place centrale, la place de la Mairie, coupent la ville en quatre parties à peu près égales; et chacune de ces rues porte le nom de la cité voisine, où elle conduit : la rue de Brias au nord, la rue de Saint-Cron à l'ouest, la rue de Magnolles à l'est, la rue de Formeries au sud. La plus populaire, la plus encombrée, avec ses boutiques débordantes, est la rue de Brias, dans laquelle il se trouvait. Car toutes les fabriques sont là, voisines, dégorgeant à chaque sortie le flot sombre des travailleurs. Justement, comme il arrivait, la grande porte de la cordonnerie

Gourier, appartenant au maire de la ville, s'ouvrit, la bousculade de ses cinq cents ouvriers, parmi lesquels on comptait plus de deux cents femmes et enfants. Puis, c'étaient, dans des rues à côté, l'usine Chodorge, où l'on ne fabriquait que des clous, l'usine Hausser, une forge qui livrait plus de cent mille faux et serpes par an, l'usine Mirande, une maison qui construisait spécialement des machines agricoles. Toutes avaient souffert de la grève de l'Abîme, où elles s'approvisionnaient de fer et d'acier, la matière première. La détresse, la faim avaient passé sur toutes, et la population hâve et maigrie dont elles inondaient le pavé boueux, gardait des yeux de rancune, des bouches de muette révolte, dans l'apparente résignation du troupeau qui se pressait et piétinait. La rue en était noire, sous les rares becs de gaz, dont les flammes jaunes vacillaient au vent. Et ce qui achevait de barrer la circulation, c'étaient les ménagères, ayant enfin quelques sous, courant chez les fournisseurs, se sonnant le régal d'un gros pain et d'un peu de viande.

Luc eut cette sensation qu'il se trouvait dans une ville assiégée, au soir de la levée du siège. Des gendarmes allaient et venaient parmi la foule, toute une force armée, qui surveillaient de près les habitants, comme dans la crainte de la reprise des hostilités, d'une brusque fureur, renaissant des souffrances cuisantes encore, achevant de saccager la ville, en une crise dernière de destruction. Le patronat, l'autorité bourgeoise avait pu avoir raison des salariés; mais les esclaves domptés restaient si menaçants, dans leur silence passif, qu'une affreuse amertume empoisonnait l'air et qu'on y sentait souffler tout l'effroi des vengeances, des grands massacres possibles. Un grondement indistinct sortait de ce troupeau qui défilait, écrasé, impuissant; et l'éclair d'une arme, les galons d'un uniforme, çà et là, dans les groupes, disaient la peur inavouée des maîtres, suant de leur victoire, derrière les épais rideaux des maisons oisives. La foule noire des travailleurs, des meurt-de-faim, défilait toujours, se bousculait, se taisait, la tête basse.

Tout en continuant sa flânerie, Luc se mêlait aux groupes, s'arrêtait, écoutait, étudiait. Et il fit ainsi une halte devant une grande boucherie, largement ouverte

au plein air de la rue, et dont les becs de gaz flambaient, parmi les viandes saignantes. Dacheux, le maître boucher, un gros homme apoplectique, aux gros yeux à fleur de tête, dans une face courte et rouge, était là, sur le seuil, à surveiller la marchandise, empressé avec les bonnes des maisons cossues, soupçonneux dès qu'une ménagère pauvre entrait. Depuis un instant, il guettait, à la porte, une grande blonde mince, l'air misérable, pâle et dolente, d'une jeunesse couperosée, flétrie déjà, qui traînait un bel enfant de quatre à cinq ans, et qui avait au bras un lourd panier, d'où sortaient les goulots de quatre litres. Il avait reconnu la Fauchard, qu'il était las de décourager dans ses continuelles demandes de petits crédits. Et, comme elle se décidait à entrer, il lui barra presque le passage.

— Que voulez-vous encore, vous?

— Monsieur Dacheux, bégaya Natalie, si c'était un effet de votre bonté... Vous savez que mon mari est rentré à l'usine, il touchera demain matin un acompte. Alors, monsieur Caffiaux a bien voulu m'avancer les quatre litres que j'ai là; et, si c'était un effet de votre bonté, monsieur Dacheux, de m'avancer un peu de viande, rien qu'un peu de viande.

Le boucher s'emporta, tempêta, dans le flot de sang qui lui monta au visage.

— Non, je vous ai déjà dit que non!... Votre grève, elle a failli me ruiner. Comment serais-je assez bête pour être avec vous autres? Il y en aura toujours de trop des ouvriers fainéants qui empêchent les honnêtes gens de faire leurs affaires... Quand on ne travaille pas assez pour manger de la viande, on n'en mange pas.

Il s'occupait de politique, était avec les riches, les forts, très redouté, borné et sanguinaire; et ce mot " la viande " prenait dans sa bouche une importance considérable, aristocratique : la viande sacrée, la nourriture de luxe réservée aux heureux, lorsqu'elle devrait être à tous.

— Vous êtes déjà en retard de quatre francs, de l'été dernier, reprit-il. Il faut que je paye, moi!

Natalie s'effondrait, insistait, d'une voix basse, éplorée. Mais il se passa un fait qui acheva sa déroute.

Mme Dacheux, une petite femme laide, noire et insignifiante, qui, disait-on, arrivait quand même à faire son mari abominablement cocu, s'était avancée avec sa fillette Julienne, une enfant de quatre ans, saine, grasse, d'une gaîté blonde épanouie. Et, les deux enfants s'étant aperçus, le petit Louis Fauchard avait commencé par rire, dans sa misère, tandis que l'opulente Julienne, amusée, n'ayant sans doute pas encore conscience des inégalités sociales, s'approchait, lui prenait les mains. Si bien qu'il y eut un brusque joujou, dans l'enfantine allégresse de la réconciliation future.

— Sacrée gamine! cria Dacheux hors de lui. Elle est toujours dans mes jambes... Veux-tu bien aller t'asseoir!

Puis, se fâchant contre sa femme, il la renvoya brutalement à son comptoir, en lui disant qu'elle ferait mieux de veiller sur sa caisse, pour qu'on ne la volât pas, comme on l'avait volée l'avant-veille. Et il continua, s'adressant à toutes les personnes qui se trouvaient dans la boutique, hanté par ce vol, dont il ne cessait de se plaindre et de s'indigner depuis deux jours.

— Parfaitement! une espèce de pauvresse qui s'était introduite et qui a pris cent sous dans la caisse, pendant que Mme Dacheux regardait rire les mouches... Elle n'a pas pu nier, elle avait encore les cent sous dans la main. Et ce que je vous l'ai fait coffrer! elle est à la prison... C'est effrayant, effrayant! on nous volera, on nous pillera bientôt, si nous n'y mettons pas bon ordre.

Et ses regards soupçonneux surveillaient la viande, s'assuraient que des mains d'affamées, d'ouvrières sans travail n'en volaient pas des morceaux à l'étalage, comme elles voleraient l'or précieux, l'or divin, dans la sébile des changeurs.

Luc vit alors la Fauchard prendre peur et se retirer, avec la vague crainte que le boucher n'appelât un gendarme. Un moment, elle resta immobile, avec son petit Louis, au milieu de la rue, dans la bousculade, devant une belle boulangerie, ornée de glaces, gaîment éclairée, qui se trouvait là, en face de la boucherie, et dont une des vitrines, ouverte, libre, étalait sous le nez des passants des gâteaux et de grands pains dorés. La mère et l'enfant, tombés en contemplation, regardaient les pains et les

gâteaux. Et Luc, les oubliant, s'intéressa à ce qui se passait dans la boulangerie.

Une voiture venait de s'arrêter à la porte, un paysan en était descendu, avec un petit garçon de huit ans et une fillette de six. Au comptoir, était la boulangère, la belle Mme Mitaine, une forte blonde restée superbe à trente-cinq ans, et dont tout le pays avait été amoureux, sans qu'elle eût cessé d'être fidèle à son mari, un homme maigre, silencieux et blême, qu'on voyait rarement, toujours à son pétrin ou à son four. Près d'elle, sur la banquette, son fils Evariste se trouvait assis, un garçonnet de dix ans, déjà grand, blond comme elle et d'un visage aimable, aux yeux tendres.

— Tiens! monsieur Lenfant! Comment allez-vous?... Et voilà votre Arsène et votre Olympe. On n'a pas besoin de vous demander s'ils se portent bien.

Le paysan, âgé de trente et quelques années, avait une face large et calme. Il ne se pressa pas, finit par répondre de son ton réfléchi :

— Oui, oui, la santé est bonne, ça ne va pas trop mal, aux Combettes... C'est la terre qui est la plus malade. Je ne pourrai pas vous fournir le son que je vous avais promis, madame Mitaine. Tout a coulé. Et, comme je suis venu à Beauclair, ce soir, avec la voiture, j'ai voulu vous prévenir.

Il continua, dit toute sa rancœur, la terre ingrate qui ne nourrissait plus le travailleur, qui ne payait même plus les frais de fumier et de semence. Et la belle boulangère, apitoyée, hochait doucement la tête. C'était bien vrai, il fallait maintenant beaucoup de travail pour pas beaucoup de contentement. Personne ne mangeait plus à sa faim. Elle ne s'occupait pas de politique, mais que les choses tournaient mal, mon Dieu! Ainsi, pendant cette grève, cela lui crevait le cœur de savoir que de pauvres gens se couchaient, sans avoir seulement une croûte, lorsque sa boutique était pleine de pains. Mais le commerce était le commerce, n'est-ce pas? On ne pouvait pas donner la marchandise, d'autant plus qu'on aurait l'air d'encourager la révolte.

Et Lenfant approuvait.

— Oui, oui, chacun son bien. C'est légitime, qu'on

gagne sur les choses, quand on a pris de la peine. Mais, tout de même, il y en a qui veulent gagner trop.

Evariste, que la vue d'Arsène et d'Olympe intéressait, s'était décidé à quitter le comptoir, pour leur faire les honneurs de la boutique. Et, en grand garçon de dix ans, il souriait avec complaisance à la fillette de six, dont la grosse tête ronde et gaie devait l'amuser.

— Donne-leur donc à chacun un gâteau, dit la belle Mme Mitaine, qui gâtait beaucoup son fils et qui l'élevait tendrement.

Et, comme Evariste commençait par Arsène, elle se récria, elle plaisanta.

— Mais on est galant, mon chéri, on donne d'abord aux dames!

Alors, Evariste et Olympe, confus, s'égayèrent, tout de suite camarades. Ah! ces chers petits, c'était ce qu'il y avait de meilleur dans l'existence! S'ils étaient sages, un jour, ils ne se dévoreraient plus, comme les gens d'aujourd'hui. Et Lenfant s'en alla, en disant qu'il espérait tout de même apporter le son, mais plus tard. Mme Mitaine, qui l'avait accompagné jusqu'à la porte, le regarda monter en voiture et redescendre la rue de Brias. Ce fut à ce moment que Luc remarqua Mme Fauchard, tout d'un coup résolue, traînant son petit Louis, osant aborder la boulangère. Elle balbutia quelques mots qu'il ne put entendre, la demande d'un nouveau crédit sans doute, car tout de suite la belle Mme Mitaine rentra, avec un geste de consentement, et lui remit un grand pain, que la malheureuse se hâta d'emporter, serré contre sa maigre poitrine.

Dacheux, dans son exaspération soupçonneuse, venait de suivre la scène, de l'autre trottoir. Il cria :

— Vous vous ferez voler. On vient encore de voler des boîtes de sardines, chez Caffiaux. On vole partout.

— Bah! répondit gaîment Mme Mitaine, revenue sur le seuil de sa boutique, on ne vole que les riches.

Lentement, Luc continua de descendre la rue de Brias, dans le piétinement de troupeau, sans cesse grossi. Il lui semblait maintenant qu'une terreur passait, qu'un souffle de violence allait emporter cette foule assombrie et muette. Puis, comme il arrivait à la place de la Mairie, il retrouva

la voiture de Lenfant, arrêtée au coin de la rue, devant une quincaillerie, une sorte de bazar, que tenaient les époux Laboque. Et, les portes s'ouvrant en larges baies, il entendit un violent marchandage, entre le paysan et le quincailler.

— Ah! bon sang! vous les vendez au poids de l'or, vos bêches... Voilà encore que vous augmentez celle-ci de deux francs!

— Dame! monsieur Lenfant, il y a eu cette maudite grève, ce n'est pas notre faute, à nous, si les usines n'ont pas travaillé, et si tout a renchéri... Je paye les fers plus cher, et il faut bien que je gagne dessus.

— Que vous gagniez, oui! mais pas que vous doubliez le prix des choses... Vous en faites un de commerce! On ne pourra bientôt plus acheter un outil.

Ce Laboque était un petit homme maigre et sec, au nez et aux yeux de furet, très actif; et il avait une femme de sa taille, vive, noire, d'une âpreté au gain prodigieuse, Tous deux avaient commencé dans les foires, colportant. traînant dans une voiture des pioches, des râteaux, des scies. Et, depuis dix ans qu'ils avaient ouvert là une étroite boutique, ils étaient parvenus à l'élargir d'année en année, ils se trouvaient maintenant à la tête d'un vaste commerce, intermédiaire entre les usines du pays et les consommateurs, revendant avec de gros gains les fers marchands de l'Abîme, les clous des Chodorge, les faux et les serpes des Hausser, les machines et les outils agricoles des Mirande. Toute une déperdition de force et de richesse s'engouffrait chez eux, dans leur honnêteté relative de commerçants, qui volaient selon usage, avec la joie chaude, chaque soir, lorsqu'ils faisaient leur caisse, de l'argent ramassé, prélevé sur les besoins des autres. Des rouages inutiles, qui mangeaient de l'énergie, et dont grinçait la machine, en train de se détraquer.

Alors, pendant que le paysan et le quincailler se querellaient furieusement, à propos d'un rabais de vingt sous, Luc remarqua de nouveau les enfants. Il y en avait deux dans la boutique : un grand garçon de douze ans, Auguste, l'air réfléchi, qui était en train d'apprendre une leçon; et une fillette de cinq ans à peine, Eulalie, très sagement assise sur une petite chaise, l'air grave et doux,

comme si elle eût jugé les gens qui passaient. Dês la porte, elle s'était intéressée à Arsène Lenfant, le trouvant à son goût sans doute, l'accueillant de son air de petite personne bienveillante. Et la rencontre fut au complet, lorsqu'une femme entra, en amenant un cinquième enfant, la femme du puddleur Bourron, Babette, toute ronde et toute fraîche, dans sa gaîté que rien n'entamait, et qui avait à la main sa fillette Marthe, une bambine de quatre ans, aussi grasse, aussi réjouie qu'elle. Tout de suite, d'ailleurs, celle-ci lui lâcha la main, courut à Auguste Laboque, qu'elle devait connaître.

Babette coupa court au marchandage du paysan et du quincailler, qui tombèrent d'accord, en partageant les vingt sous. Elle rapportait une casserole, achetée la veille.

— Elle fuit, monsieur Laboque. Je m'en suis aperçue en la mettant sur le feu. Je ne puis pourtant pas garder une casserole qui fuit.

Et, pendant que Laboque l'examinait, maugréant, puis se décidait à faire l'échange, Mme Laboque parla de ses enfants. De vrais pots, qui ne bougeaient pas de la journée, l'une sur sa chaise, l'autre le nez dans ses livres. Bien sûr qu'on aurait raison de leur gagner de l'argent, car ils ne ressemblaient guère à leurs père et mère, ils ne partaient pas pour en gagner beaucoup. Sans entendre, Auguste Leboque souriait à Marthe Bourron, Eulalie Laboque tendait sa petite main à Arsène Lenfant, tandis que l'autre Lenfant, Olympe, achevait d'un air songeur le gâteau que le petit Mitaine lui avait donné. Et cela était très gentil, très doux, une bonne et fraîche odeur d'espoir en demain, dans le souffle cuisant de haine et de lutte qui embrasait la rue.

— Si vous croyez qu'on gagne, avec des histoires pareilles, reprit Laboque, en remettant une autre casserole à Babette. Il n'y a plus de bons ouvriers, tous sabotent la besogne... Et ce qu'il y a de coulage, dans une maison comme la nôtre! Entre qui veut, on est comme à la foire d'empoigne, avec ces étalages sur la rue... Cet après-midi, on nous a encore volés.

Lenfant, qui payait lentement sa bêche, s'étonna.

— Alors, c'est vrai, ces vols dont on parle?

— Comment, si c'est vrai! Ce n'est pas nous qui volons,

ce sont les autres qui nous volent... Ils sont restés deux mois en grève, et n'ayant pas de quoi acheter, il volent ce qu'ils peuvent... Là, tenez, dans cette case, il y a deux heures, on m'a volé des couteaux et des tranchets. Ce n'est guère rassurant.

Et il eut un geste de soudaine inquiétude, une pâleur, un frisson, en montrant la rue menaçante, emplie de la sombre foule, comme s'il avait craint une brusque ruée, un envahissement qui l'aurait dépossédé, en balayant le marchand et le propriétaire.

— Des couteaux et des tranchets, répéta Babette avec son continuel rire, ça ne se mange pas, qu'est-ce que vous voulez qu'on en fiche?.. C'est comme Caffiaux, en face, qui se plaint qu'on lui a volé une boîte de sardines. Quelque gamin qui aura voulu y goûter!

Elle était toujours contente, toujours certaine que les choses finiraient bien. Ce Caffiaux, en voilà un que les ménagères auraient dû maudire! Elle venait d'y voir entrer Bourron, son homme, avec Ragu, et c'était pour sûr une pièce de cent sous qu'il allait casser là. Mais, quoi! il était naturel qu'un homme s'amusât un peu, après avoir tant peiné. Et elle reprit la main de sa fillette Marthe, elle s'en alla, heureuse de la belle casserole neuve.

— Voyez-vous, continua d'expliquer Laboque au paysan, il faudrait de la troupe. Moi, je suis pour qu'on donne une bonne leçon à tous ces révolutionnaires. Nous avons besoin d'un gouvernement solide, qui tape dur, afin de faire respecter ce qui est respectable.

Lenfant hochait la tête. Son bon sens soupçonneux hésitait à se prononcer. Il partit, emmena Arsène et Olympe, en disant :

— Pourvu que ça ne finisse pas très mal, ces histoires entre bourgeois et ouvriers!

Depuis un instant, Luc examinait la maison Caffiaux, qui occupait, en face, l'autre coin de la rue de Brias et de la place de la Mairie. Les Caffiaux n'avaient d'abord tenu là qu'une boutique d'épicerie, très prospère aujourd'hui, avec son étalage de sacs ouverts, de boîtes de conserves empilées, de toutes sortes de comestibles entassés, que des filets protégeaient contre les mains agiles des marau-

deurs. Puis, l'idée leur était venue d'y joindre un commerce de vin, ils avaient loué la boutique d'à côté pour y établir un débit de vin restaurant, où ils faisaient des affaires d'or. Les usines voisines, l'Abîme surtout, consommaient une quantité d'alcool effroyable. Un défilé ininterrompu d'ouvriers ne cessait d'entrer, de sortir, surtout les samedis de paye. Beaucoup s'y oubliaient, mangeaient là, n'en sortaient qu'ivres morts. C'était le poison, l'antre empoisonneur où les plus forts laissaient leur tête et leurs bras. Aussi Luc eut-il tout de suite l'idée d'entrer, pour savoir ce qui s'y passait; et c'était bien simple, il n'avait qu'à y dîner, puisqu'il devait dîner dehors. Que de fois, à Paris, sa passion de connaître le peuple, de descendre au fond de toutes ses misères et de toutes ses souffrances, l'avait fait s'attarder des heures dans les pires bouges!

Tranquillement, Luc s'installa devant une des petites tables, près du vaste comptoir d'étain. La salle était grande, une douzaine d'ouvriers consommaient debout, tandis que d'autres, attablés, buvaient, criaient, jouaient aux cartes, dans l'épaisse fumée des pipes, où les becs de gaz ne faisaient plus que des taches rouges. Et, dès le premier regard, il reconnut à une table voisine, Ragu et Bourron, face à face, se parlant violemment dans le nez. Ils avaient dû commencer par boire un litre; puis, ils s'étaient fait servir une omelette, des saucisses, du fromage; de sorte que, les litres se succédant, ils étaient très ivres. Mais ce qui intéressa surtout Luc, ce fut la présence de Caffiaux, debout près de leur table, causant. Lui, avait commandé une tranche de bœuf rôti, et il mangeait, il écoutait.

Ce Caffiaux était un gros homme, gras et souriant, à la face paterne.

— Quand je vous dis que, si vous aviez résisté trois jours de plus, vous auriez eu les patrons à votre merci, pieds et poings liés!... Sacré bon Dieu! vous n'ignorez pas que je suis avec vous autres, moi! Ah! oui, ce ne sera pas trop tôt, lorsque vous m'aurez fichu par terre tous ces bougres d'exploiteurs.

Ragu et Bourron, très excités, lui tapèrent sur les bras. Oui, oui! ils le connaissaient, ils savaient bien qu'il était

un bon, un solide. Mais, tout de même, c'est trop dur à supporter, la grève, et il faut toujours que ça finisse par finir.

— Les patrons seront toujours les patrons, bégaya Ragu. Alors, quoi? faut bien les accepter, en leur en donnant le moins possible pour leur argent... Encore un litre, père Caffiaux, vous allez le boire avec nous.

Caffiaux ne dit pas non. Il s'installa. Il était pour les idées violentes, parce qu'il avait remarqué que son établissement, après chaque grève, s'était élargi. Rien n'altérait comme les querelles, l'ouvrier exaspéré se jetait dans l'alcool, l'oisivité rageuse habituait les travailleurs au cabaret. Et, d'ailleurs, en temps de crise, il savait être aimable, il ouvrait de petits crédits aux ménagères, il ne refusait pas un verre de vin aux hommes, certain qu'il serait payé, se créant une réputation de brave cœur, poussant à l'exécrable consommation du poison qu'il débitait. Certains disaient pourtant que Caffiaux, avec ses allures cafardes, était un traître, un mouchard des patrons de l'Abîme, qui l'auraient commandité pour faire causer les hommes, en les empoisonnant. Et c'était la perdition fatale, le salariat misérable, sans plaisir ni joie, qui nécessitait le cabaret, et le cabaret qui achevait de pourrir le salariat. Un mauvais homme, un mauvais lieu, une boutique de misère à raser et à balayer.

Luc fut un instant distrait de la conversation voisine, en voyant la porte intérieure de l'épicerie s'ouvrir et une jolie fille d'une quinzaine d'années paraître. C'était Honorine, la fille des Caffiaux, petite, brune, fine, avec de beaux yeux noirs. Elle ne restait jamais dans le débit de vin, elle servait à l'épicerie. Et elle se contenta d'appeler sa mère, qui était au grand comptoir d'étain, une grosse femme souriante et paterne, comme son mari. Tous ces commerçants si âpres, tous ces fournisseurs égoïstes et durs, avaient de bien beaux enfants. Et ces enfants deviendraient-ils donc éternellement aussi âpres, aussi durs et égoïstes?

Soudain, Luc eut comme une vision délicieuse et triste. Au milieu des odeurs empestées, dans la fumée épaissie des pipes, dans les éclats d'une rixe qui venait d'éclater

devant le comptoir, Josine était là, debout, tellement vague et noyée, qu'il ne la reconnut pas d'abord. Elle avait dû entrer furtivement, en laissant Nanet à la porte. Tremblante, hésitante encore, elle se tenait derrière Ragu, qui ne la voyait pas, ayant le dos tourné. Et Luc put l'examiner un instant, si frêle dans sa pauvre robe, le visage si doux, si perdu d'ombre, sous le fichu en loques. Mais un détail qu'il n'avait pas remarqué, là-bas, devant l'Abîme, le frappa : la main droite s'était dégagée des jupes, et elle apparaissait fortement bandée d'un linge, emmaillotée jusqu'au poignet, sans doute un pansement à quelque blessure.

Josine, enfin, prit tout son courage. Elle avait dû descendre jusque chez Caffiaux, regarder à travers les vitres, apercevoir Ragu attablé. Et elle s'avança de son petit pas défaillant, elle lui posa sa petite main de fillette sur l'épaule. Mais lui, dans l'ivresse qui le brûlait, ne la sentît même pas; et elle finit par le secouer, jusqu'à ce qu'il se retournât.

— Tonnerre de Dieu, c'est encore toi! Qu'est-ce que tu viens fiche ici?

Il avait donné un tel coup de poing sur la table, que les verres et les litres dansèrent.

— Il faut bien que j'y vienne, puisque tu ne rentres pas, répondit-elle, très pâle, fermant à demi ses grands yeux épeurés, devant la brutalité qu'elle pressentait.

Mais Ragu n'écoutait même plus, s'enrageait, gueulait pour la galerie de camarades.

— Je fais ce qu'il me plaît, je ne veux pas qu'une femme me moucharde. Tu entends, je suis mon maître, et je resterai ici, tant que ça me fera plaisir.

— Alors, dit-elle éperdue, donne-moi la clef, pour que je ne passe pas au moins la nuit sur le trottoir.

— La clef! la clef! hurla l'homme, tu demandes la clef?

Et, d'un mouvement de sauvagerie furieuse, il se leva, l'empoigna par sa main blessée, la traîna au travers de la salle, pour la jeter dehors.

— Quand je te dis que c'est fini, que je ne te veux plus!... Va donc voir si elle est dans la rue, la clef!

Josine, égarée, trébuchante, jeta un cri perçant de douleur.

— Oh! tu m'as fait du mal!

Dans la violence du geste, le pansement de la main droite venait d'être arraché, le linge rougit tout de suite d'une large tache de sang. Ce qui n'empêcha pas l'homme, aveuglé, fou d'alcool, d'ouvrir toute grande la porte, de pousser la femme au trottoir. Puis, quand il fut revenu s'asseoir lourdement devant son verre, il bégaya avec un rire épais :

— Ah bien! si on les écoutait, on en aurait du plaisir!

Hors de lui, Luc fermait les poings, pour tomber sur Ragu. Mais il vit la rixe, une bataille avec toutes ces brutes. Et, étouffant dans cet abominable lieu, il se hâte de payer; tandis que Caffiaux, qui avait pris la place de sa femme au comptoir, tâchait de raccommoder les choses, en disant de son air paterne qu'il y avait tout de même des femmes bien maladroites. Qu'est-ce que vous voulez obtenir d'un homme qui a bu un coup? Sans répondre, Luc s'élança au dehors, respirant avec soulagement l'air frais de la rue, regardant de tous côtés, fouillant la foule; car il n'avait eu qu'une idée en sortant si vite, celle de retrouver Josine, de lui venir en aide, de ne pas la laisser mourante de faim, sans pain, sans asile, par cette nuit sombre de tempête. Mais il eut beau remonter la rue de Brias au pas de course, revenir sur la place de la Mairie, galoper parmi les groupes : Josine et Nanet avaient disparu. Sans doute, sous la terreur d'une poursuite, ils s'étaient terrés quelque part, et les ténèbres de pluie et de vent les avaient repris.

Quelle affreuse misère, quelle souffrance exécrable, dans le travail gâché, corrompu, devenu le ferment honteux de toutes les déchéances! Et Luc, le cœur saignant, le cerveau assombri des plus noires prévisions, se remit à errer au milieu de la cohue louche et menaçante, qui augmentait dans la rue de Brias. Il retrouvait là ce souffle de terreur indistinct, qui passait sur les têtes, venu de la récente lutte de classes, lutte jamais finie, dont on sentait dans l'air le prochain recommencement. La reprise du travail n'était qu'une paix menteuse, la résignation des travailleurs avait un grondement sourd, un besoin muet de revanche, des yeux de cruauté mal éteints, prêts à flamber de nouveau. Aux deux côtés de la

rue, les cabarets regorgeaient, l'alcool dévorait la paye, exhalait son poison jusque sur la chaussée, tandis que les boutiques des fournisseurs ne désemplissaient pas, prélevaient sur le maigre argent des ménagères l'inique et monstrueux gain du commerce. Partout, les travailleurs, les meurt-de-faim étaient exploités, mangés, broyés sous les rouages de la machine sociale grinçante, dont les dents étaient d'autant plus dures, qu'elle se détraquait. Et, dans la boue, sous les becs de gaz effarés. Beauclair entier tournoyait là, avec son piétinement de troupeau perdu, comme s'il allait aveuglément au gouffre, à la veille de quelque grande catastrophe.

Dans la foule, Luc reconnut plusieurs des personnes qu'il avait vues déja lors de son premier passage à Beauclair, au dernier printemps. Les autorités étaient là, sans doute dans la crainte de quelque aventure. Il vit passer ensemble le maire Gourier et le sous-préfet Châtelard : le premier, gros propriétaire inquiet, aurait voulu de la troupe; mais l'autre, plus fin, aimable épave de Paris, avait eu la sagesse de se contenter des gendarmes. Le président du tribunal, Gaume, passa également, ayant avec lui le capitaine retraité Jollivet, qui allait épouser sa fille. Et, devant chez Laboque, ils s'arrêtèrent, pour saluer les Mazelle, d'anciens commerçants que leurs rentes, vite gagnées, avaient fini par faire recevoir dans la belle société de la ville. Tout ce monde parlait bas, la mine peu rassurée, avec des coups d'œil obliques sur le lourd défilé des travailleurs, fêtant le samedi. Comme il passait près d'eux, Luc entendit les Mazelle, qui, eux aussi, parlaient de vol, ayant l'air de questionner le président et le capitaine. Les commérages couraient de bouche en bouche, la pièce de cent sous prise dans le comptoir de Dacheux, la boîte de sardines enlevée à l'étalage de Caffiaux. Mais, surtout, les tranchets, volés à Laboque, soulevaient les plus graves commentaires. La terreur épandue gagnait les gens sages, était-ce donc que les révolutionnaires s'armaient, qu'ils avaient projeté quelque massacre pour la nuit, cette nuit d'ouragan qui pesait si noire sur Beauclair? La grève désastreuse avait tout désorganisé, la faim faisait se ruer les misérables, l'alcool des cabarets leur soufflait la démence dévastatrice

et meurtrière. Et c'était ainsi, par l'immonde chaussée boueuse, le long des trottoirs gluants, tout l'empoisonnement et toute la dégradation du travail inique du plus grand nombre pour la jouissance égoïste de quelques-uns, le travail déshonoré, exécré, maudit, l'effroyable misère qui en résulte, le vol et la prostitution qui en sont comme les végétations monstrueuses. Des filles blêmes passaient, des ouvrières de fabrique séduites par quelque galant, puis glissées au ruisseau, de la basse chair à plaisir, sordide et douloureuse, que des hommes ivres emmenaient dans les flaques enténébrées des chantiers voisins, pour quatre sous.

Une pitié croissante, une révolte faite de colère et de douleur, envahissait Luc. Où donc était Josine? dans quel coin d'ombre affreuse était-elle allée tomber, avec le petit Nanet? Et, tout d'un coup, il y eut des clameurs, une rafale sembla passer sur la cohue, la fit tourbillonner, l'emporta. On put croire que c'était l'assaut donné aux boutiques, la mise à sac des provisions étalées aux deux bords de la rue. Des gendarmes se précipitèrent, il y eut des galopades, des bruits de bottes et de sabres. Qu'était-ce donc? qu'était-ce donc? Et les questions se pressaient, volantes, balbutiantes, dans la terreur accrue, et les réponses se croisaient, affolées.

Puis, Luc entendit les Mazelle qui revenaient, en disant :

— C'est un enfant qui a volé un pain.

Maintenant, la foule violente et hargneuse remontait la rue, au galop. L'événement avait dû se produire plus haut, vers la boulangerie Mitaine. Des femmes criaient, un vieillard tomba, qu'il fallut ramasser. Un gros gendarme courait si fort, au milieu des groupes, qu'il renversa deux personnes.

Luc lui-même s'était mis à courir, emporté dans le coup de panique général. Et il passa près du président Gaume, qui disait de sa voix lente au capitaine Jollivet :

— C'est un enfant qui a volé un pain.

La phrase revenait, comme scandée par le galop de la foule. Mais on se bousculait, on ne voyait toujours rien. Les marchand, sur le seuil de leurs boutiques, pâlissaient, prêts à fermer les volets. Déjà un bijoutier enlevait

les montres de sa vitrine. Il y eut un grand remous autour du gros gendarme qui jouait des coudes.

Et Luc, près duquel couraient aussi le maire Gourier et le sous-préfet Châtelard, surprit de nouveau la phrase, le murmure dolent et grandissant, avec son petit frisson :

— C'est un enfant qui a volé un pain.

Alors, Luc qui arrivait devant la boulangerie Mitaine, dans le sillon du gros gendarme, le vit se ruer pour prêter main forte à un camarade, un gendarme maigre et long, qui tenait fortement par le poignet un enfant de cinq à six ans. Et Luc reconnut Nanet, avec sa tête blonde ébouriffée, qu'il portait quand même très haute, de son air résolu de petit homme. Il venait de voler un pain, à l'étalage de la belle Mme Mitaine : le vol était indéniable, car il tenait encore le grand pain, presque aussi haut que lui; et c'était donc bien ce vol d'un enfant qui venait de soulever, de bouleverser ainsi toute la rue de Brias. Des passants, l'ayant aperçu, l'avaient dénoncé au gendarme, qui s'était mis à courir. Mais l'enfant filait vite, disparaissait au milieu des groupes, et le gendarme acharné, déchaînant un bruit d'orage, aurait fini par ameuter Beauclair entier. Maintenant, il triomphait, il ramenait le coupable sur le lieu de son vol, pour le confondre.

— C'est un enfant qui a volé un pain, répétaient les voix.

Mme Mitaine, étonnée d'un tel vacarme, était venue, elle aussi, sur le seuil de sa boutique. Elle resta toute saisie, lorsque le gendarme, s'adressant à elle, dit :

— Tenez, madame, c'est ce vaurien qui vient de vous voler ce gros pain-là.

Et, secouant Nanet, il voulut le terrifier.

— Tu sais que tu vas aller en prison... Dis, pourquoi as-tu volé un pain?

Mais le petit ne se troublait guère. Il répondit clairement, de sa voix de flûte :

— J'ai pas mangé depuis hier, ma sœur non plus.

Cependant, Mme Mitaine s'était remise. Elle regardait le gamin de ses beaux yeux, si pleins d'une indulgente bonté. Pauvre petit bougre! et sa sœur, où l'avait-il donc laissée? Un instant, la boulangère hésita, tandis

qu'une rougeur légère montait à ses joues. Puis, avec son rire aimable de belle femme que toute sa clientèle courtisait, elle dit d'un air gai et paisible :

— Vous faites erreur, gendarme, cet enfant ne m'a pas volé un pain. C'est moi qui le lui ai donné.

Béant, le gendarme se tenait devant elle, sans lâcher Nanet. Dix personnes avaient vu celui-ci prendre le pain à l'étalage et se sauver. Et, tout d'un coup, le boucher Dacheux, qui avait traversé la rue, intervint, avec une passion furieuse.

— Mais je l'ai vu, moi!... Justement, je regardais. Il s'est jeté sur le plus gros, puis il a galopé... Aussi vrai qu'on m'a volé cent sous avant-hier, et qu'on a volé aujourd'hui encore chez Laboque et chez Caffiaux, cette vermine d'enfant vient de vous voler, madame Mitaine... Vous n'allez pas dire non.

Toute rose de son mensonge, la boulangère répéta doucement :

— Vous vous trompez, mon voisin, c'est moi qui ai donné le pain à cet enfant. Il ne l'a pas volé.

Et, comme Dacheux s'emportait contre elle, en lui prédisant qu'avec cette belle indulgence elle finirait par les faire tous piller et égorger, le sous-préfet Châtelard, qui avait jugé la scène de son coup d'œil d'homme prudent, s'approcha du gendarme, lui fit lâcher Nanet, auquel il souffla d'une voix de Croquemitaine :

— Sauve-toi vite, gamin!

Déjà la foule grondait, se fâchait. Puisque la boulangère affirmait qu'elle l'avait donné, ce pain! Un pauvre petit gars, haut comme une botte, qui jeûnait depuis la veille! Des cris, des huées s'élevèrent, une voix brusque et tonnante se dégagea, domina tous les bruits.

— Ah! tonnerre de Dieu! c'est donc les mômes de six ans qui doivent aujourd'hui nous donner l'exemple?... Il a eu raison, cet enfant. Quand on a faim, on peut tout prendre. Oui, tout ce qui est dans les boutiques est à nous, et c'est parce que vous êtes des lâches que vous crevez de faim!

La cohue s'agita, reflua, comme lorsqu'un pavé est jeté dans une mare. Des questions s'élevaient : “ Qui est-ce? qui est-ce? ” Et des réponses tout de suite

coururent : “ C’est le potier, c’est Lange, c’est Lange! ” Luc, alors, au milieu des groupes qui s’écartaient, aperçut l’homme, un homme petit et trapu, de vingt-cinq ans à peine, à la tête carrée, embroussaillée de barbe et de cheveux noirs. D’aspect rustique, les yeux brûlant d’intelligence, il parlait, les mains dans les poches, avec les rudes envolées d’un poëte mal dégrossi, criant son rêve.

— Les provisions, l’argent, les maisons, les vêtements, c’est à nous qu’on a tout volé, c’est nous qui avons le droit de tout reprendre! Et pas demain, mais ce soir, nous devrions rentrer en possession du sol, des mines, des usines, de Beauclair entier, si nous étions des hommes! Et il n’y a pas deux moyens, il n’y en a qu’un, flanquer d’un coup l’édifice par terre, détruire partout l’autorité à coups de hache, pour que le peuple, à qui tout appartient, puisse tout reconstruire enfin!

Des femmes prirent peur. Les hommes eux-mêmes, devant la véhémence agressive de ces paroles, se taisaient maintenant, reculaient, inquiets des suites. Peu comprenaient, le plus grand nombre n’en étaient pas à cette révolte exaspérée, sous l’écrasement séculaire du salariat. A quoi bon tout ça? on n’en crèverait pas moins de faim, et on irait en prison.

— Je sais, vous n’osez pas, continua Lange, d’un air de goguenardise terrible. Mais il y en a bien qui oseront un jour... Votre Beauclair, on le fera sauter, à moins qu’il ne tombe lui-même de pourriture. Vous n’avez guère de nez, si vous ne sentez pas, ce soir, que tout est gâté et que ça empoisonne la charogne! Tout ça n’est plus que fumier, et il n’y a vraiment pas besoin d’être grand prophète pour annoncer que le vent qui souffle emportera la ville et tous les voleurs, tous les assassins, nos maîtres... Que tout croule et que tout crève! à mort, à mort!

Le scandale devenait tel, que le sous-préfet Châtelard, bien qu’il fût pour l’indifférence, se vit forcé de sévir. Il fallait arrêter quelqu’un, trois gendarmes se jetèrent sur Lange et l’emmenèrent, par une rue transversale, sombre et déserte, où le bruit de leurs bottes se perdit. D’ailleurs, il n’y avait eu, dans la foule, que des mouvements contraires et comme indistincts, vite apaisés. Et l’attroupement se trouva dispersé, le piétinement

recommença, lent et silencieux, dans la boue noire, d'un bout à l'autre de la rue.

Mais Luc avait frémi. La menace prophétique éclatait comme l'effroyable conséquence de ce qu'il voyait, de ce qu'il entendait, depuis la tombée du jour. Tant d'iniquité et de misère appelait la catastrophe finale, que lui aussi avait senti venir du fond de l'horizon, telle qu'une nuée vengeresse qui brûlerait, qui raserait Beauclair. Et il souffrait, dans son horreur de la violence. Quoi! le potier aurait-il raison? faudrait-il la force, faudrait-il le vol et le meurtre, pour rentrer dans la justice? Bouleversé, il avait cru, au milieu de dures et sombres faces de travailleurs, voir passer les faces pâles du maire Gourier, du président Gaume et du capitaine Jollivet. Puis, c'étaient les deux visages des Mazelle, suant la peur, qui repassaient devant lui, dans l'effarement d'un bec de gaz. La rue lui fit horreur, il n'eut plus qu'une idée de pitié et de consolation, rattraper Nanet, le suivre, savoir dans quel coin de ténèbres était tombée Josine.

Nanet marchait, marchait, de tout le courage de ses petites jambes. Et Luc, qui l'avait vu filer par le haut de la rue de Brias, du côté de l'Abîme, le rattrapa cependant assez vite, tant le cher enfant avait de la peine à traîner son grand pain. Il le serrait sur sa poitrine, de ses deux bras, dans la crainte de le perdre, et sans doute aussi dans celle qu'un méchant homme ou qu'un gros chien ne le lui arrachât. Lorsqu'il entendit le pas pressé de Luc derrière lui, il dut être pris d'une peur affreuse, il s'efforça de courir. Mais, s'étant retourné, ayant reconnu, à la lueur d'une des dernières boutiques, le monsieur qui leur avait souri, à lui et à sa grande, il se rassura, il se laissa rattraper.

— Veux-tu que je le porte, ton pain? lui demanda le jeune homme.

— Oh! non, je le garde, ça me fait trop plaisir.

Maintenant, on était sur la route, en dehors de Beauclair, dans l'obscurité du ciel bas et tumultueux. Seules, à quelque distance, commençaient à luire les lumières de l'Abîme. Et l'on entendait le petit clapotis de l'enfant dans la boue, tandis que, d'une étreinte plus courte, il relevait le pain bien haut, pour ne pas le salir.

— Tu sais où tu vas?
— Bien sûr.
— Et c'est loin, où tu vas?
— Non, c'est quelque part.

Une crainte vague devait reprendre Nanet, il ralentissait le pas. Pourquoi donc le monsieur cherchait-il à savoir? Le petit homme, qui se sentait l'unique protecteur de sa grande sœur, cherchait à ruser. Mais Luc, comprenant, voulant lui montrer qu'il était un ami, joua, l'enleva d'une brusque embrassade, au moment où l'enfant, avec ses courtes jambes, manquait de culbuter dans une flaque.

— Houp là! mon bonhomme, faut pas mettre de la confiture sur ton pain!

Conquis, ayant senti la bonne chaleur de ces grands bras fraternels, Nanet éclata de son rire insoucieux d'enfance, tutoyant du coup son nouvel ami.

— Oh! tu es fort et gentil, toi!

Et il continua de trotter, sans s'inquiéter davantage. Mais où donc avait pu se terrer Josine? La route se déroulait, Luc croyait la reconnaître, attendant, dans l'ombre immobile de chaque tronc d'arbre. On approchait de l'Abîme, les coups du marteau-pilon ébranlaient déjà le sol, tandis que les alentours s'éclairaient de la nuée embrasée des vapeurs, que traversaient de grands rayons électriques. Et Nanet, sans dépasser l'usine, tourna, prit le pont, traversa la Mionne. Luc se trouvait ainsi ramené au point même de sa première rencontre, le soir. Puis, soudain, l'enfant galopa, et il le perdit, il l'entendit qui disait, repris d'un rire joueur :

— Tiens, ma grande! tiens, ma grande! vois donc ça! c'est ça qui est beau!

Au bout du pont, la rive s'abaissait, et un banc était là, dans l'ombre d'une palissade, en face de l'Abîme, fumant et soufflant à l'autre bord de la rivière. Luc s'était heurté à la palissade, lorsqu'il entendit les rires du gamin se changer en cris et en larmes. Et il s'orienta enfin, il comprit, en apercevant Josine étendue sur le banc, épuisée, évanouie. C'était là qu'elle était venue tomber de faim et de souffrance, laissant repartir son petit frère, n'ayant pas même bien saisi ce qu'il complotait, dans sa

hardiesse d'enfant du pavé. L'enfant la retrouvait toute froide, comme morte, et il se désespérait, avec de gros sanglots.

— Oh! ma grande, réveille-toi! Faut manger, mange donc, puisqu'il y en a maintenant, du pain!

Des larmes aussi étaient montées aux yeux de Luc. Tant de misère, une si affreuse destinée de privations et de douleurs, pour des êtres si faibles, si braves et si charmants! Il descendit vivement jusqu'à la Mionne, trempa son mouchoir, revint l'appliquer sur les tempes de Josine. La nuit, tragique, n'était heureusement pas froide. Il prit ensuite les mains de la jeune femme, les frotta, les ranima dans les siennes; et elle soupira enfin, elle parut se rêveiller d'un rêve noir. Mais, dans l'accablement de sa longue inanition, rien ne l'étonna, il lui sembla tout naturel que son frère fût là, avec ce pain, et qu'il fût accompagné de ce grand et beau monsieur, qu'elle reconnaissait. Peut-être comprit-elle que c'était le monsieur qui avait apporté le pain. Ses pauvres doigts affaiblis ne pouvaient en briser la croûte. Il fallut qu'il l'aidât, il rompait lui-même le pain en petits morceaux, les lui passait un à un, lentement, pour qu'elle ne s'étouffât pas, dans sa hâte à calmer la faim atroce qui l'étranglait. Alors, tout son triste corps, si fluet, se mit à trembler, et elle pleura, elle pleura sans fin, mangeant toujours, trempant chaque bouchée de ses larmes, d'une voracité, d'une maladresse grelottante d'animal battu, qui ne sait même plus avaler, et qui se presse. Doucement, le cœur meurtri, éperdu, Luc lui arrêtait les mains, continuait à lui passer les petits morceaux qu'il rompait, un à un. Jamais plus il ne devait oublier cette communion de souffrance et de bonté, ce pain de vie donné à la plus misérable et à la plus délicieuse des créatures.

Nanet, cependant, se taillait sa part, mangeait en petit goulu, fier de son exploit. Les larmes de sa grande l'étonnaient, pourquoi donc pleurait-elle encore, puisqu'on faisait la noce? Puis, quand il eut mangé, étourdi d'un tel repas, il se blottit contre elle, il fut comme assommé par un brusque sommeil, l'heureux sommeil des tout petits riant aux anges. Et Josine, de son bras droit, le serrait contre elle, remise un peu, adossée au

banc, tandis que Luc restait assis à son côté, ne pouvant se résoudre à la laisser seule dans la nuit, avec cet enfant ensommeillé. Il avait fini par comprendre que, si elle s'était montrée maladroite, cela venait aussi de sa main blessée, autour de laquelle elle avait renoué tant bien que mal le linge taché de sang. Et il causa.

— Vous vous êtes donc fait du mal?

— Oui, monsieur, une machine à piquer les bottines qui m'a cassé un doigt. Il a fallu le couper. Mais c'était de ma faute, à ce qu'a dit le contremaître, et M. Gourier m'a fait donner cinquante francs.

Elle parlait d'une voix un peu basse, très douce, qu'une sorte de honte faisait trembler par moments.

— Alors, vous travailliez à la cordonnerie de M. Gourier, le maire.

— Oui, monsieur, j'y suis entrée à quinze ans, et j'en ai aujourd'hui dix-huit... Ma mère y a travaillé pendant plus de vingt ans, mais elle est morte. Je suis toute seule, je n'ai plus que mon petit frère Nanet, qui a six ans. Moi, je me nomme Josine.

Et elle continua à dire son histoire, et Luc n'eut plus qu'à poser encore quelques questions, pour tout savoir. C'était l'histoire banale et poignante de tant de pauvres filles : un père qui s'en va, qui disparaît avec une autre femme; une mère qui reste avec quatre enfants sur les bras, qui n'arrive pas à les nourrir, bien qu'elle ait la chance d'en perdre deux; et, alors, la mère meurt de la besogne trop rude, la fille devient la petite maman de son frère, dès l'âge de seize ans, se tue à son tour de travail sans parvenir à toujours gagner du pain pour elle et pour lui. Puis, c'est le drame inévitable de l'ouvrière jolie, le séducteur qui passe, ce Ragu beau mâle, bourreau des cœurs, au bras duquel elle a eu le tort de se promener chaque dimanche, après la danse. Il faisait de si belles promesses, elle se voyait épousée, ayant un joli chez-elle, élevant son frère avec les enfants qui lui viendraient. Sa seule faute est de s'être abandonnée, un soir de printemps, dans un bois, derrière la Guerdache. Même elle ne sait plus bien jusqu'à quel point elle était consentante. Il y a six mois de cela, elle a commis la seconde faute de vivre chez Ragu, qui ne lui a plus parlé de

mariage. Puis, son accident lui est arrivé à la cordonnerie, elle n'a pu continuer son travail, juste au moment où la grève rendait Ragu si terrible, si méchant, qu'il s'est mis à la battre, en l'accusant de sa misère. Et ça s'est gâté de plus en plus, et maintenant voilà qu'il la jetait au trottoir, qu'il ne voulait même pas lui donner la clef, pour qu'elle rentrât se coucher, avec Nanet.

Une pensée obsédait Luc.

— Si vous aviez un enfant, cela l'attacherait peut-être, il se déciderait à vous épouser.

Elle se récria, eut un geste de crainte.

— Un enfant avec lui, ah! grand Dieu, ce serait le dernier des malheurs!.. Comme il le répète, pas de fil à la patte! Il n'en veut pas, il a bien soin de s'arranger pour ça... Son idée est que, lorsqu'on se met ensemble, c'est simplement du plaisir pour les deux, et puis, lorsqu'on en a assez, bonjour, bonsoir, on se quitte.

Et le silence retomba, ils ne parlèrent plus. Cette certitude qu'elle n'était pas mère, qu'elle ne serait pas mère de cet homme, avait apporté à Luc, dans sa pitié douloureuse, une douceur singulière, une sorte de soulagement, qu'il ne s'expliquait pas. Des sentiments confus montaient en lui, tandis que, les yeux errants au loin, parmi les choses obscures, il retrouvait cette gorge de Brias, entrevue au crépuscule, noyée de ténèbres à cette heure. Aux deux côtés, les Monts Bleuses dressaient leurs rampes de rochers, dans un épaississement d'ombre. Derrière lui, par instants, à mi-côté, il entendait passer le grondement d'un train, qui sifflait et se relentissait, en entrant en gare. A ses pieds, il distinguait la Mionne glauque, bouillonnnant contre l'estacade de bois, dont les madriers portaient le pont. Et c'était ensuite, à sa gauche, le brusque élargissement de la gorge, les deux promontoires des Monts Bleuses s'écartant dans l'immense plaine de la Roumagne, où la nuit de tempête roulait en une mer noire et sans fin, au delà de l'îlot vague de Beauclair, éclairé, constellé de petites clartés, pareilles à des étincelles. Mais ses yeux revenaient toujours, en face de lui, à l'Abîme, d'un aspect d'apparition farouche, sous les fumées blanches, que les lampes électriques des cours incendiaient. Par des baies grandes ouvertes, on aper-

cevait, à de certains moments, des gueules ardentes de four, des jets aveuglants de métal en fusion, de vastes embrasements rouges, toutes les flammes de l'enfer intérieur qui était l'œuvre dévoratrice et tumultueuse du monstre. Le sol tremblait aux alentours, la danse claire des martinets ne cessait pas, sur le sourd ronflement des machines et les coups profonds des grands marteaux, semblables à une canonnade entendue au loin.

Et Luc, les yeux emplis de cette vision, le cœur meurtri par le destin de cette Josine, si abandonnée, si misérable, sur ce banc, à son côté, se disait qu'en cette malheureuse retentissait toute la débâcle du travail mal organisé, déshonoré, maudit. C'était à cette suprême souffrance, à ce sacrifice humain de la triste enfant, que toute sa soirée aboutissait, les désastres de la grève, les cœurs et les cerveaux empoisonnés de haine, les duretés égoïstes du négoce, l'alcool devenu l'oubli nécessaire, le vol légitimé par la faim, toute la vieille société craquant sous l'amas de ses iniquités. Et il entendait encore la voix de Lange prophétisant la catastrophe finale qui emporterait ce Beauclair pourri et pourrisseur. Et il revoyait surtout les pâles filles errantes du trottoir, cette basse chair à plaisir des villes industrielles, ce gouffre dernier de la prostitution où le chancre du salariat jette les jolies ouvrières des fabriques. N'était-ce point là que Josine allait? Séduite, puis poussée à la rue, puis ramassée par les ivrognes, la pente descendait vite à la boue. Il la sentait une soumise, une amoureuse, une de ces tendresses adorables qui sont à la fois le courage et la récompense des forts. Et la pensée de l'abandonner sur ce banc, de ne pas la sauver du destin mauvais, le souleva d'une telle révolte, qu'il n'aurait plus vécu, s'il ne lui avait pas tendu une main secourable et fraternelle.

— Voyons, vous ne pouvez pourtant pas coucher ici, avec cet enfant. Il faut que cet homme vous reprenne. Nous verrons après... Où demeurez-vous?

— Près d'ici, dans le vieux Beauclair, rue des Trois-Lunes.

Elle lui expliqua les choses. Ragu habitait un petit logement de trois pièces, dans la même maison qu'une sœur à lui, Adèle, que tout le monde nommait la Toupe,

sans qu'on sût bien pourquoi. Et elle soupçonnait que, si réellement Ragu n'avait pas sa clef sur lui, il devait l'avoir remise à la Toupe, qui était une terrible femme, dure aux pauvres filles. Puis, comme il parlait d'aller tranquillement demander la clef à cette mégère, elle frissonna.

— Oh! non, pas à elle. Elle m'exècre... Si encore on était sûr de tomber sur son mari, qui est un brave homme. Mais je sais qu'il travaille cette nuit à l'Abîme... C'est un maître puddleur qui s'appelle Bonnaire.

— Bonnaire, répéta Luc, frappé d'un souvenir, mais je l'ai vu, au dernier printemps, lors de ma visite à l'Abîme. J'ai même causé longuement avec lui, il m'a expliqué le travail. C'est un garçon intelligent, et qui, en effet, m'a paru être un brave homme... C'est bien simple, je vais aller tout de suite arranger votre affaire avec lui.

Josine eut un cri d'ardente gratitude. Elle tremblait toute, ses pauvres mains se joignirent, dans un élan de son cœur.

— Oh! monsieur, que vous êtes bon, que je vous remercie!

Un rougeoiement sombre venait de l'Abîme, et Luc la vit cette fois, la tête nue, le lainage en loques tombé sur les épaules. Elle ne pleurait plus, ses yeux bleus luisaient de tendresse, sa bouche petite retrouvait son jeune rire. Mais surtout, mince, très souple, très gracieuse, elle avait gardé une expression d'enfance, joueuse encore, simple et gaie. Ses longs cheveux blonds, d'un blond d'avoine mûre, presque dénoués sur sa nuque, en faisaient une fillette, restée candide dans son abandon. Et lui, pénétré d'un charme infini, pris peu à peu tout entier, était dans un étonnement ému devant la délicieuse femme qui se dégageait de cette sorte de pauvresse qu'il avait rencontrée, mal vêtue, épeurée, en pleurs. Puis, elle le regardait avec une telle adoration, elle se donnait à lui si ingénument, de toute son âme de pauvre être enfin secouru, aimé! Si beau, si bon, il lui apparaissait comme un dieu, après les brutalités de Ragu. Elle aurait baisé la trace de ses pas, elle restait devant lui les mains jointes, sa main gauche serrant la droite, la mutilée, au linge taché de sang. Et quelque chose de très doux et de très

fort se nouait entre eux, un lien d'infinie tendresse, d'amour infini.

— Nanet va vous conduire à l'usine, monsieur. Il en connaît tous les recoins.

— Non, non, je sais mon chemin... Ne le réveillez pas, il vous tient chaud. Attendez-moi là tranquillement tous les deux.

Il la laissa sur le banc, avec l'enfant endormi, dans la nuit noire. Et, comme il la quittait, une grande lueur illumina le promontoire des Monts Bleuses, à droite, au-dessus du parc de la Crêcherie, où se trouvait l'habitation de Jordan. On aperçut le profil sombre du haut fourneau, au flanc de la montagne. C'était une coulée, et toutes les roches voisines, toutes les toitures de Beauclair elles-mêmes s'en trouvèrent éclairées, comme d'une rouge aurore.

II

Bonnaire, le maître puddleur, un des meilleurs ouvriers de l'usine, avait joué un grand rôle dans la dernière grève. Lisant les journaux de Paris, esprit juste que les iniquités du salariat révoltaient, il y puisait toute une instruction révolutionnaire, dans laquelle il y avait bien des lacunes, mais qui avait fait de lui un partisan assez net de la doctrine collectiviste. D'ailleurs, comme il le disait fort sagement, avec son bel équilibre d'homme laborieux et sain, c'était là le rêve qu'on s'efforcerait d'atteindre un jour; et, en attendant, il s'agissait d'obtenir le plus de justice tout de suite réalisable, pour que les camarades souffrissent le moins possible.

La grève, depuis quelque temps, était devenue inévitable. Trois ans plus tôt, l'Abîme ayant périclité aux mains de Michel Qurignon, le fils de M. Jérôme, son gendre Boisgelin, un oisif, un beau monsieur de Paris, qui avait épousé sa fille Suzanne, s'était avisé de racheter l'usine, d'y mettre les débris de sa fortune, fort compromise, sur les conseils d'un cousin pauvre à lui, Delaveau, lequel avait pris l'engagement formel de faire rendre le trente pour cent au capital engagé. Et, depuis

trois ans, Delaveau, ingénieur adroit, travailleur acharné, tenait sa promesse, par une organisation, par une direction énergiques, veillant aux moindres détails, exigeant de tous une discipline absolue. Une des causes des mauvaises affaires de Michel Qurignon était tout un désastre qui s'était produit sur le marché métallurgique de la contrée, depuis que la fabrication des rails et des grandes charpentes de fer avait cessé d'y être rémunératrice, à la suite de la découverte d'un procédé chimique qui, dans le Nord et dans l'Est, permettait d'utiliser à vil prix de vastes gisements de minerais, jusque-là trop défectueux. Les Aciéries de Beauclair ne pouvaient plus lutter de bon marché, c'était la ruine certaine, et le coup de génie de Delaveau fut alors de comprendre qu'il devait changer la fabrication, abandonner les rails et les charpentes, que le Nord et l'Est donnaient à vingt centimes le kilo, s'en tenir aux objets fins et soignés, aux obus et aux canons, par exemple, qu'on vend de deux à trois francs. La prospérité était revenue, l'argent mis par Boisgelin dans l'affaire lui rapportait des rentes considérables. Seulement, il avait fallu un outillage nouveau, des ouvriers plus soigneux, plus attentifs à leur besogne, et par conséquent mieux payés.

En principe, la grève n'avait pas eu d'autre cause que ce relèvement des salaires. Les ouvriers étaient payés aux cent kilogrammes, et Delaveau admettait lui-même la nécessité de nouveaux tarifs. Mais il voulait rester le maître absolu de la sitaution, ne pas surtout paraître obéir aux ordres de ses ouvriers. Intelligence spécialisée, très autoritaire, très entêté sur ses droits, tout en s'efforçant d'être loyal et juste, il traitait particulièrement le collectivisme de rêve destructeur, il déclarait que de telles utopies mèneraient droit à d'effroyables catastrophes. Et la querelle, entre lui et le petit monde de travailleurs sur lequel il régnait, s'était aggravée, le jour où Bonnaire avait réussi à mettre à peu près debout un syndicat de défense; car, si Delaveau admettait les caisses de secours et de retraites, même les coopérations de consommation, en reconnaissant qu'il n'était pas défendu à l'ouvrier d'améliorer son sort, il se prononçait violemment contre les syndicats, les groupements d'inté-

rêts, armés pour l'action collective. Dès lors, ce fut la lutte, il montra la plus mauvaise grâce à terminer la revision des tarifs, il crut devoir s'armer lui aussi, décréter en quelque sorte à l'Abîme l'état de siège. Depuis qu'il sévissait, les ouvriers se plaignaient de ne plus avoir de liberté individuelle. On les surveillait étroitement, dans leurs actes, dans leurs pensées, en dehors même de l'usine. Ceux d'entre eux qui se faisaient humbles et flatteurs, espions peut-être, gagnaient les tendresses de l'administration, tandis que les fiers, les indépendants, étaient traités en hommes dangereux. Et, comme le chef, conservateur, défenseur instinctif de ce qui existait, voulait ouvertement ne plus avoir que des hommes à lui, tous les sous-ordre, les ingénieurs, les contremaîtres, les surveillants renchérissaient, se montraient d'une sévérité implacable sur l'obéissance et sur ce qu'ils appelaient le bon esprit.

Bonnaire, blessé dans son besoin de liberté et de justice, se trouva naturellement à la tête des mécontents. Ce fut lui qui se rendit chez Delaveau, avec quelques camarades, pour lui faire connaître leurs réclamations. Il lui parla très nettement, l'exaspéra, sans obtenir l'augmentation des salaires demandée. Delaveau ne croyait pas à la possibilité, chez lui, de la grève générale, car les ouvriers métallurgistes sont lents à se fâcher, il n'y avait pas eu de grève à l'Abîme, depuis des années, tandis qu'il en éclatait d'incessantes, parmi les ouvriers mineurs, dans les houillères de Brias. Et, lorsque cette grève générale se produisit, malgré ses prévisions, lorsqu'un matin deux cents hommes à peine sur mille se présentèrent, et qu'il dut fermer l'usine, il en conçut une telle colère contenue, que dès lors il s'entêta, intraitable. Il commença par jeter à la porte le syndicat et Bonnaire, le jour où des délégués se hasardèrent à le venir trouver. Il était le maître chez lui, la querelle était entre ses ouvriers et lui, et il entendait la régler avec ses ouvriers seuls. Bonnaire retourna donc le voir, accompagné uniquement de trois camarades. Mais ils n'en tirèrent que des raisonnements, des calculs, aboutissant à ce fait, qu'il compromettrait la prospérité de l'Abîme, s'il augmentait les salaires. On lui avait confié des fonds, on lui

avait donné une usine à diriger, et son strict devoir était que l'usine restât prospère, que les fonds rendissent les intérêts promis. Certes, il voulait bien être humain, mais il se croyait un parfait honnête homme, en tenant ses engagements, en tirant de l'entreprise qu'il dirigeait le plus de richesse possible. Le reste n'était que rêve, espoir fou, avenir utopique et dangereux. Et c'était ainsi, en s'entêtant de part et d'autre, après plusieurs entrevues semblables, que la grève avait duré deux mois, désastreuse pour le salariat comme pour le capital, aggravant la misère des travailleurs, tandis que l'outillage chômait et s'endommageait. Puis, on avait fini par se faire quelques concessions mutuelles, on s'était entendu sur les nouveaux tarifs. Mais, une semaine encore, Delaveau avait refusé de reprendre certains ouvriers, ceux qu'il appelait les meneurs, et parmi lesquels se trouvait Bonnaire. Il gardait rancune à ce dernier, bien qu'il le reconnût comme un de ses ouvriers les plus adroits et les plus sobres. Enfin, quand il céda, quand il le reprit avec les autres, il déclara qu'on lui forçait la main, qu'on l'obligeait à faire un acte contre son cœur, uniquement pour avoir la paix.

Ce jour-là, Bonnaire se sentit condamné. D'abord, il ne voulut pas d'un oubli ainsi offert, il refusa de rentrer avec les camarades. Mais ceux-ci, dont il était très aimé, ayant déclaré qu'ils ne rentreraient pas non plus, s'il ne venait pas reprendre le travail en même temps qu'eux, il avait paru se résigner, très noblement, pour ne pas être la cause d'une nouvelle rupture. Les camarades avaient assez souffert, sa résolution était prise, il entendait être le seul sacrifié, sans que nul autre portât la peine de la demi-victoire remportée. Et c'était pourquoi il avait fini par rentrer le jeudi, en se promettant de s'en aller le dimanche, dans la conviction que sa présence à l'Abîme n'était plus possible. Il ne s'était confié à personne, il avait tout bonnement prévenu l'administration, le samedi matin, qu'il s'en irait le soir; et, s'il se trouvait encore à l'Abîme, cette nuit-là, c'était qu'il y avait un travail commencé à terminer. Il voulait disparaître discrètement, honnêtement.

Luc, après s'être nommé au concierge, demanda s'il

pouvait parler tout de suite au maître puddleur Bonnaire; et le concierge se contenta de lui indiquer d'un geste la halle des fours à puddler et des laminoirs, au fond de la deuxième cour, à gauche. Ces cours, trempées par les dernières pluies, étaient de véritables cloaques, avec leurs pavés défoncés, leur enchevêtrement de rails, parmi lesquels passait une voie de raccordement, de l'usine à la station de Beauclair. Sous les clartés lunaires des quelques lampes électriques, au travers des ombres que jetaient les hangars, la tour à tremper les canons, les fours à cémenter, indistincts, pareils aux constructions coniques de quelque culte barbare, une petite locomotive évoluait doucement, lançait des coups de sifflet aigres, pour n'écraser personne. Mais, dès le seuil, c'étaient surtout les martinets qui assourdissaient les visiteurs, les deux martinets installés dans une sorte de cave, dont on voyait les grosses têtes, des têtes de bête vorace, battre le fer d'un rythme furieux, le mordre, l'étirer en barre, sous l'acharnement de leurs dents de métal. Les ouvriers qui étaient là, les étireurs, vivaient calmes, silencieux, ne parlant que par gestes, dans ce vacarme et dans ce tremblement continuels. Et Luc, après avoir longé un bâtiment bas, où d'autres martinets faisaient rage, prit à gauche, traversa la deuxième cour, dont le sol ravagé était encombré de pièces de rebut, dormant dans la boue, attendant d'être remises à la fonte. Des hommes chargeaient sur un wagon une grosse pièce de forge, un arbre de torpilleur, terminé le jour même, que la petite locomotive allait emporter. Et, comme elle arrivait en sifflant, il dut l'éviter, suivit une allée entre des tas symétriques de gueuses de fonte, la matière première, et se trouva enfin dans la halle des fours à puddler et des laminoirs.

Cette halle, une des plus vastes, retentissait le jour du terrible grondement des laminoirs en marche. Mais, à cette heure de nuit, les laminoirs dormaient, plus d'une moitié de l'immense hangar était plongée dans une obscurité profonde. Et, sur les dix fours à puddler, quatre seulement flambaient, que desservaient deux marteaux cingleurs. Çà et là, une maigre flamme de gaz vacillait au vent, de grandes ombres noyaient l'espace, on distinguait à peine, en haut, les grosses charpentes enfumées

qui soutenaient la toiture. Des bruits d'eau sortaient des ténèbres, la terre battue qui servait de sol, crevassée, bossuée, se détrempait ici en boue fétide, n'était à côté qu'une poussière de charbon, un amas de détritus. C'était partout la crasse du travail sans soin, sans gaîté, le travail exécré et maudit, dans l'antre empesté de fumées, souillé de saletés volantes, noir, délabré, immonde. Aux clous de sortes de huttes, en planches grossières, étaient pendus les vêtements de ville des ouvriers, mêlés à des cottes de toile, à des tabliers de peau. Et toute cette misère sombre ne se dorait d'un flamboiement que lorsqu'un maître puddleur ouvrait la porte de son four, d'où sortait alors un jet aveuglant qui perçait les ténèbres de la halle entière, comme d'un rayon d'astre.

Quand Luc se présenta, Bonnaire achevait de brasser une dernière fois le métal en fusion, les deux cents kilogrammes de fonte, que le four et le travail allaient transformer en acier. L'opération entière demandait quatre heures, et la dure besogne était ce brassage, après les premières heures d'attente. Tenant des deux mains un ringard de cinquante livres, le maître puddleur, dans la cuisante réverbération, brassait pendant vingt minutes la matière incandescente, sur la sole du four. A l'aide du crochet, il en raclait le fond, pétrissait l'énorme boule pareille à un soleil, que lui seul pouvait regarder, avec ses yeux durcis à la flamme, sachant où en était le travail, selon la couleur. Et, quand il le retirait, le ringard était rouge, fleuri d'étincelles.

D'un geste, Bonnaire donna l'ordre à son chauffeur d'activer le feu, tandis que l'autre ouvrier, le compagnon puddleur, prenait un ringard, pour " faire un crochet " à son tour, selon le terme en usage.

— Vous êtes bien monsieur Bonnaire? demanda Luc, qui s'était approché.

Surpris, l'ouvrier répondit affirmativement, d'un signe de tête. Vêtu d'une chemise et d'une simple cotte, il était superbe, le cou blanc, la face rose, dans l'effort vainqueur et dans l'ensoleillement de la besogne. Agé de trente-cinq ans à peine, c'était un colosse blond, aux cheveux coupés ras, à la face large, massive et placide. Et, de sa

grande bouche ferme, de ses gros yeux tranquilles, émanaient de la droiture et de la bonté.

— Je ne sais si vous me reconnaissez, continua Luc. Je vous ai vu ici, l'été dernier, j'ai causé avec vous.

— Parfaitement, répondit enfin le maître puddleur. Vous êtes un ami de M. Jordan.

Mais, lorsque le jeune homme, un peu gêné, lui eut expliqué le motif de sa visite, ses rencontres, ce qu'il avait vu, la misérable Josine à la rue, la bonne action que lui seul pouvait faire sans doute, l'ouvrier retomba dans son silence, l'air embarrassé, lui aussi. Tous deux se taisaient, il y eut une attente, que prolongea la danse claire du marteau cingleur qui se trouvait là, pour les deux fours adossés. Puis, quand il put enfin se faire entendre, le maître puddleur dit simplement :

— C'est bon, je ferai ce que je pourrai... Dès que je vais avoir fini, dans trois quarts d'heure, j'irai avec vous.

Luc, bien qu'il fût près de onze heures déjà, résolut d'attendre, et il s'intéressa d'abord à une cisaille mécanique, qui, dans un coin d'ombre, coupait l'acier en barre, sorti des fours à puddler, avec une tranquille aisance, comme si elle eût coupé du beurre. A chaque coup de mâchoire, un petit morceau tombait, le tas s'amoncelait vite, qu'une brouette emportait aux cases de la chambre des charges, où l'on composait chaque charge de trente kilogrammes dans une caissette, pour la porter ensuite à la halle des fours à creusets. Et, afin d'occuper son temps, attiré par la grande lueur rose dont elle était éclairée, Luc passa dans cette halle, qui était voisine.

C'était une vaste et haute salle, aussi mal tenue, aussi délabrée et noire, dans laquelle s'ouvraient, au ras du sol bossué, encombré de déchets, six batteries de fours, divisés en trois compartiments chacun. Ces sortes de fosses ardentes, étroites et longues, dont les massifs de briques occupaient tout le sous-sol, étaient chauffées par un mélange d'air et de gaz enflammé, que le maître fondeur réglait lui-même, à l'aide d'une vanne. Et c'étaient ainsi, rayant la terre battue de la salle ténébreuse, six fentes ouvertes sur l'enfer intérieur, sur le volcan en continuelle activité, dont grondait le brasier souterrain. Des couvercles en forme de dalles allongées, des briques

prises dans une armature de fer, étaient posés en travers des fours. Mais ces couvercles ne se touchaient pas, une intense lumière rose jaillissait de chaque intervalle, il y avait là comme autant de levers d'astre, de grands rayons naissant du sol, qui partaient en gerbe, jusqu'aux vitres poussiéreuses de la toiture. Et, lorsqu'un ouvrier, pour les besoins du travail, ôtait un des couvercles, on eût dit que l'astre émergeait en entier des obstacles, toute la salle s'allumait d'une clarté d'aurore.

Justement, Luc put suivre l'opération. Des ouvriers chargeaient un four, il les vit descendre les creusets de terre réfractaire, préalablement rougis, puis y verser, à l'aide d'un entonnoir, le mélange des caissettes, une caissette de trente kilogrammes par chaque creuset. Pendant trois ou quatre heures, la fusion allait se faire. Ensuite, ce seraient les creusets enlevés et vidés, l'arrachage et le coulage, la besogne meurtrière. Et, comme il s'approchait d'un autre four, où les aides, armés de longues tiges, venaient de s'assurer que la fusion était complète, il reconnut Fauchard dans l'arracheur chargé de retirer les creusets. Blême, desséché, la face maigre et cuite, Fauchard avait gardé des jambes et des bras d'hercule. Déformé physiquement par la terrible besogne, toujours pareille, qu'il faisait depuis quatorze ans déjà, il avait plus souffert encore dans son intelligence de ce rôle de machine, aux gestes éternellement semblables, sans pensée, sans action individuelle, devenu lui-même un élément de lutte avec le feu. Ce n'était pas assez de ses tares physiques, les épaules remontées, les membres hypertrophiés, les yeux brûlés, pâlis à la flamme, il avait la conscience de sa déchéance intellectuelle; car, pris à seize ans par le monstre, après une instruction rudimentaire, brusquement arrêtée, il se souvenait d'avoir été intelligent, d'une intelligence qui vacillait et s'éteignait à cette heure, sous la meule implacable qu'il tournait en bête aveuglée, sous l'écrasement du métier empoisonneur et destructeur. Et il n'avait plus qu'un besoin, qu'une joie : boire, boire ses quatre litres, par journée ou par nuit de travail, boire pour que le four ne brûlât pas comme une vieille écorce sa peau calcinée, boire pour ne pas tomber en cendre, et pour avoir une félicité dernière, et pour

achever sa vie dans l'hébétement heureux d'une continuelle ivresse.

Cette nuit-là, Fauchard avait bien craint de laisser le feu lui cuire encore un peu de son sang. Mais il avait eu, dès huit heures, la surprise heureuse de voir Natalie, sa femme, lui apporter ses quatre litres, pris à crédit chez Caffiaux, et sur lesquels il ne comptait plus. Elle s'excusa de n'avoir pas un bout de viande à lui donner, car Dacheux s'était montré impitoyable. Dolente, dans son continuel découragement, elle s'inquiétait de savoir comment ils mangeraient le lendemain. Mais il était trop content d'avoir son vin, il la renvoya en lui promettant de demander, comme les camarades, une avance à l'administration. Et une croûte de pain lui avait suffi, il buvait, il était d'aplomb. Quand le moment de l'arrachage fut venu, il vida encore d'un trait un demi-litre, il trempa d'eau, dans le bassin commun, le grand tablier de toile dont il était enveloppé. Puis, les pieds chaussés de gros sabots, les mains couvertes de gants mouillés, armées de la longue pince de fer, il enjamba le four, posa le pied droit sur le couvercle qu'on venait d'écarter, le ventre et la poitrine dans le coup d'effrayante chaleur qui montait du volcan entr'ouvert. Il apparut un moment tout rouge, flambant lui-même en plein brasier, ainsi qu'une torche. Ses sabots fumaient, son tablier et ses gants fumaient, toute sa chair semblait fondre. Mais lui, sans hâte, de ses yeux habitués à la flamme, cherchait le creuset au fond de la fosse embrasée, se penchait un peu pour le saisir avec la longue pince; et, d'un brusque redressement des reins, en trois mouvements rythmiques et souples, l'une des mains s'écartant, glissant le long de la tige, jusqu'à ce que l'autre vint la rejoindre, il arracha le creuset, sortit d'un geste aisé, à bout de bras, ce poids de cinquante kilogrammes, pince et creuset compris, le déposa par terre, tel qu'un morceau de soleil, d'une blancheur aveuglante, qui tout de suite devint rose. Et il recommença, et il tira les creusets un à un, dans l'incendie accru de ces masses de feu, avec plus d'adresse encore que de force, allant et venant parmi ces braises incandescentes sans jamais se brûler, sans paraître même en sentir l'intolérable rayonnement.

On allait fondre de petits obus, de soixante kilogrammes. Les lingotières, en forme de bouteille, étaient rangées sur deux files. Alors, quand les aides eurent écrémé les creusets de leurs scories, à l'aide d'une tige de fer, qui ressortait fumante, avec des baves pourpres, le maître fondeur saisit vivement les creusets, de sa grande tenaille aux mâchoires rondes, en vida deux dans chaque lingotière; et le métal coulait d'un jet de lave blanche, à peine rosée, dans un pétillement de fines étincelles bleues, d'une délicatesse de fleurs. On aurait dit qu'il transvasait de claires liqueurs pailletées d'or, tout cela se faisait sans bruit, avec des gestes précis et légers, d'une beauté simple, dans l'éclat et la chaleur du feu qui changeait la halle entière en un brasier dévorant.

Luc, qui manquait d'habitude, étouffa, ne put rester là davantage. A quatre ou cinq mètres des fours, son visage grillait, une sueur brûlante trempait son corps. Les obus l'avaient intéressé, il les regardait se refroidir, en se demandant où étaient les hommes qu'ils tueraient peut-être un jour. Et, comme il passait dans la halle voisine, il se trouva dans la halle des marteaux-pilons et de la presse à forger, endormie à cette heure, avec ses monstrueux outils, sa presse d'une force de deux mille tonnes, ses marteaux de forces moindres, échelonnés, qui avaient, au fond de la demi-obscurité, des profils noirs et trapus de dieux barbares. Là, précisément, il retrouva les obus, d'autres obus qu'on y avait, le jour même, forgés en matrice, sous le plus petit des marteaux-pilons, au sortir de la lingotière, après un recuit. Puis, ce qui l'intéressa, ce fut un tube d'un grand canon de marine, d'une longueur de six mètres, tiède encore d'avoir passé sous la presse, où les lingots d'acier d'un millier de kilogrammes s'allongeaient, se façonnaient, tels que des rouleaux de pâte molle; et le tube attendait, enchaîné, prêt à être enlevé et chargé par les grues puissantes, pour être porté à l'atelier des tours, qui se trouvait plus loin, après la halle du four Martin et du moulage d'acier.

Alors, Luc alla jusqu'au bout, traversa aussi cette halle, la plus vaste de toutes, où les grosses pièces étaient fondues. Le four Martin permettait de verser l'acier en

fusion par quantité considérable, dans les formes de fonte; tandis que deux ponts électriques roulants, à huit mètres de hauteur, transportaient avec une sorte de douceur huilée, sur tous les points, des pièces géantes, pesant plusieurs tonnes. Et Luc entra dans l'atelier des tours, un immense hangar fermé, un peu mieux tenu que les autres, développant sur deux lignes d'admirables outils d'une délicatesse et d'une puissance incomparables. Il y avait là des raboteuses pour les blindages de navires, qui façonnaient le métal comme le rabot d'un menuisier façonne le bois. Il y avait surtout des tours, d'un mécanisme compliqué et précis, jolis comme des bijoux, amusants comme des jouets. La nuit, quelques-uns seulement étaient en marche, éclairés chacun par une seule lampe électrique, ne faisant qu'un petit bruit, un ronflement doux, dans le grand silence. Et il retrouva les obus encore, un obus dont on avait coupé la chute de tête et la chute de fond, au sortir de la matrice, puis qu'on avait fixé à un tour, pour le calibrer extérieurement d'abord. Il tournait avec une vitesse prodigieuse, et des copeaux d'acier volaient sous la fine lame immobile, pareils à des frisures d'argent. On n'aurait plus qu'à le forer intérieurement, à le tremper, à le finir; et où étaient les hommes qu'il tuerait, quand on l'aurait chargé? Luc, de tout cet héroïque travail humain, du feu dompté, asservi, pour la royauté de l'homme, vainqueur des forces naturelles, vit se dresser une vision de massacre, la folie rouge d'un champ de bataille. Il s'éloigna, il tomba plus loin sur un grand tour, où tournait un canon, pareil à celui dont il venait de voir le tube forgé; mais celui-ci était déjà calibré à l'extérieur, d'un éclat de monnaie neuve. Sous la conduite d'un jeune homme, presque un enfant, attentif, penché sur le mécanisme, ainsi qu'un horloger sur celui d'une montre, il tournait, il tournait sans fin, avec son ronflement doux, tandis que le couteau, à l'intérieur, le forait, d'une précision telle, que l'écart n'était pas d'un dixième de millimètre. Et, quand ce canon aussi serait trempé, jeté dans un bain d'huile de pétrole, du haut de la tour, sur quel champ de désastre irait-il tuer des hommes, quelle moisson atroce de vies irait-il faire, lui qui était forgé de cet acier dont

les hommes fraternels n'auraient dû fabriquer que des rails et des charrues?

Luc poussa une porte, s'échappa un instant au dehors. La nuit était d'une tiédeur humide, il respira largement, heureux du vent qui soufflait. Il leva les yeux, n'aperçut pas une étoile, sous la course effarée des nuages. Mais les globes des lampes puissantes, de loin en loin, dans les cours, remplaçaient la lune submergée; et il revit les cheminées parmi les fumées blêmes, un ciel sali de charbon, que coupaient de partout, pareilles à une toile d'araignée géante, les volées de fils, pour le transport de la force électrique. Justement, les machines qui la produisaient, deux machines d'une grande beauté, fonctionnaient là, dans une construction neuve. Il y avait encore une briqueterie, pour la fabrication des briques et des creusets en terre réfractaire; une menuiserie, pour les modèles et les emballages; des magasins nombreux, pour les aciers et les fers de commerce. Et Luc, s'étant perdu, au travers de cette petite ville, heureux d'y avoir rencontré des refuges déserts, des coins de cour noirs et paisibles, où il se sentait revivre, se retrouva tout d'un coup, rentra dans l'enfer, en s'apercevant qu'il était revenu à la halle des fours à creusets.

On y exécutait une autre manœuvre, soixante-dix creusets y étaient arrachés à la fois, pour la fonte d'une grosse pièce de forge, qui devait peser dix-huit cents kilos. Dans la halle voisine, le moule, avec son entonnoir, attendait, debout au fond de la fosse. Et, vivement, le défilé s'organisa, tous les aides des équipes s'y mirent, deux hommes pour un creuset, le soulevant à l'aide de la double pince, l'emportant d'un pas allongé et souple. Un autre, puis un autre, puis un autre, les soixante-dix suivirent, en une procession éclatante. On eût dit un ballet de fête, des lanternes vénitiennes, d'un rouge orangé, que des danseuses vagues, aux légers pieds d'ombre, promenaient deux à deux; et la merveille était la rapidité extraordinaire, la sûreté parfaite des mouvements si bien réglés, qui les montraient jouant ainsi au milieu du feu, accourant, se frôlant, s'en allant, revenant, comme s'ils eussent jonglé avec des étoiles en fusion. En moins de trois minutes, les soixante-dix creusets furent

versés dans le moule, d'où montait une gerbe d'or, un bouquet grandissant d'étincelles.

Lorsque Luc revint enfin à la halle des fours à puddler et des laminoirs, après sa promenade d'une grande demi-heure, il trouva Bonnaire en train d'achever sa besogne.

— Monsieur, je suis à vous à l'instant.

Déjà, sur la sole incendiée du four, dont la porte ouverte flamboyait, il avait à trois reprises isolé un quart du métal incandescent, cinquante kilos de matière, qu'il roulait et façonnait en une sorte de boule, à l'aide du ringard; et les trois, l'une après l'autre, s'en étant allées sous le marteau cingleur, il se mettait à la quatrième et dernière. Depuis vingt minutes, il était ainsi devant cette gueule vorace, la poitrine craquant dans la fournaise, les bras manœuvrant le lourd crochet, les yeux voyant clair à bien mener le travail, parmi l'éblouissante flamme. Il regardait fixement, au milieu du brasier, la boule d'acier en feu qu'il roulait, d'un mouvement continu, il apparaissait grandi, tel qu'un fabricateur d'astres, créant des mondes, dans l'ardente réverbération qui dorait son grand corps rose, sur le fond noir des ténèbres. Et ce fut fini, il retira le ringard enflammé, il livra au compagnon les derniers cinquante kilos de la charge.

Le chauffeur était là, avec le petit chariot de fer, attendant. Armé de la pince, le compagnon saisit la boule, l'espèce de grosse éponge embrasée, poussée au flanc de quelque caverne volcanique; et il la sortit d'un effort, la jeta dans le chariot, que le chauffeur poussa vivement jusqu'au marteau cingleur. Déjà, un ouvrier forgeron l'avait reprise avec ses tenailles, pour la porter et la retourner sous le marteau, qui, tout d'un coup, entra en danse. Ce fut un étourdissement, un éblouissement. Le sol trembla, des volées de cloches passèrent, tandis que le forgeron, ganté et ceinturé de peau, disparaissait dans un ouragan d'étincelles. Par moments, les craches étaient si grosses, qu'elles éclataient dans tous les sens comme des boîtes à mitraille. Impassible au milieu de cette fusillade, il retournait l'éponge, la présentait sur toutes les faces, pour en faire le massiau, le pain d'acier, qui serait ensuite livré aux laminoirs. Et le marteau lui obéissait,

tapait ici ou tapait là, ralentissait ou accélérait les coups, sans qu'il parlât, sans qu'on pût même surprendre les ordres qu'il donnait d'un signe au pilonnier, assis en l'air, dans sa logette, la main au levier de mise en marche.

Luc, qui s'était approché, pendant que Bonnaire changeait de vêtements, reconnut le petit Fortuné, le beau-frère de Fauchard, dans le pilonnier, ainsi perché, immobilisé durant des heures, ne vivant plus que par le petit geste machinal de sa main, au milieu de l'assourdissant vacarme qu'il déchaînait. Le levier à droite pour que le marteau retombât, le levier à gauche pour qu'il se relevât, et c'était tout, et la pensée de l'enfant tenait là, dans ce court espace. Un instant, à la lueur vive des étincelles, on put le voir, si frêle et si mince, avec sa face blême, ses cheveux décolorés, ses yeux troubles de pauvre être dont le travail de brute, sans attrait, sans libre choix, arrêtait la croissance physique et morale.

— Si monsieur veut bien que nous partions, je suis prêt, dit Bonnaire, comme le marteau cingleur se taisait enfin.

Luc vivement se retourna, et il se trouva en face du maître puddleur, vêtu d'une cotte et d'une veste de grosse laine, tenant sous le bras un petit paquet, ses vêtements de travail, de menus objets à lui, tout son déménagement, puisqu'il quittait l'usine pour n'y plus revenir.

— C'est cela, filons vite.

Mais Bonnaire s'attarda encore. Comme s'il avait pu oublier quelque chose, il donna un dernier coup d'œil dans la hutte en planches, qui servait de vestiaire. Puis, il regarda son four, le four qu'il avait fait sien depuis plus de dix ans, vivant de sa flamme, y conquérant par milliers de kilogrammes l'acier qu'il envoyait aux laminoirs. S'il partait de sa propre volonté, dans l'idée que tel était son devoir, pour les camarades et pour lui, l'arrachement n'en était que plus héroïque. Et il refoula l'émotion qui le serrait à la gorge, il passa le premier.

— Prenez garde, monsieur, cette pièce est encore chaude, elle mangerait votre soulier.

Ni l'un ni l'autre ne parlèrent plus. Ils traversèrent les deux cours vagues, aux clartés lunaires, ils passèrent devant les constructions basses où les martinets faisaient

rage. Et, dès qu'ils furent sortis de l'Abîme, la nuit noire les reprit, ils sentirent derrière eux décroître les flammes et les grondements du monstre. Le vent soufflait toujours, un vent qui emportait au ciel le vol déchiré des nuages. De l'autre côté du pont, la berge de la Mionne était déserte, pas une âme.

Lorsque Luc eut retrouvé là, sur le banc où il l'avait laissée, Josine, immobile, les yeux grands ouverts dans l'ombre, tenant contre son maigre flanc la tête de Nanet endormi, il voulut se retirer, car il estimait que sa mission était remplie, puisque Bonnaire maintenant se chargeait d'assurer un gîte à la triste créature. Mais ce dernier lui parut brusquement embarrassé, pris d'inquiétude à l'idée de la scène affreuse qui l'attendait au logis, quand sa femme, la Toupe terrible, le verrait rentrer avec " cette gueuse ". D'autant plus qu'il ne lui avait pas encore annoncé sa résolution de quitter l'usine, et qu'il prévoyait une grosse querelle, quand elle le saurait sans travail, volontairement sur le pavé.

— Voulez-vous que je vous accompagne? proposa Luc. J'expliquerai les choses.

— Ma foi, monsieur, répondit-il, soulagé, ce serait peut-être une bonne affaire.

Il n'y eut pas une parole échangée entre Bonnaire et Josine. Celle-ci semblait honteuse devant le maître puddleur; et, s'il la prenait en une sorte de pitié paternelle, dans son indulgence de brave homme, sachant d'ailleurs ce qu'elle souffrait avec Ragu, il n'était pas sans la blâmer d'avoir cédé à ce mauvais garçon. Doucement, en voyant revenir les deux hommes, elle avait réveillé Nanet; puis, sur un encouragement de Luc, elle et l'enfant s'étaient mis à les suivre, marchant dans leur ombre, en silence. Et tous quatre, filant à droite, le long du remblai du chemin de fer, ils étaient entrés dans le vieux Beauclair, dont les masures, au sortir de la gorge des Monts Bleuses, s'étalaient sur les terrains plats, en une espèce de mare nauséabonde, jusqu'au quartier neuf de la ville. C'était un enchevêtrement tortueux d'étroites rues, sans air, sans jour, toutes empuanties par un ruisseau central, que seules lavaient les pluies d'orage. On ne pouvait comprendre un pareil entassement de popu-

lation misérable, en un espace si resserré, lorsque la Roumagne déroulait en face l'immensité de sa plaine, où les libres haleines du ciel soufflaient comme sur une mer. Il fallait l'âpreté des luttes de l'argent et de la propriété, pour mesurer si chichement à des hommes le droit au sol, un peu de la mère commune, les quelques mètres nécessaires à la vie de toutes les heures. Des spéculateurs s'en étaient mêlés, un siècle ou deux de misère avaient abouti à ce cloaque de logements à bon marché, d'où les expulsions étaient quand même fréquentes, si bas que fussent les loyers de certains taudis, dans lesquels on n'aurait pas fait coucher des bêtes. Au hasard des terrains, les petites maisons borgnes avaient ainsi poussé, des plâtras humides, des nids à vermine et à épidémies, et quelle tristesse, à cette heure de nuit, sous le ciel lugubre, que cette cité maudite du travail, obscure, étranglée, immonde, telle qu'une végétation affreuse de l'injustice sociale!

Bonnaire, qui marchait le premier, suivit une ruelle, tourna dans une autre, arriva enfin à la rue des Trois-Lunes. C'était une des plus étroites, sans trottoirs, pavée de cailloux pointus, ramassés dans le lit de la Mionne. La maison, dont il occupait le premier étage, noire, lézardée, s'était un jour tassée si brusquement, qu'il avait fallu en étayer la façade, à l'aide de quatre grosses poutres; et Ragu occupait justement avec Josine les trois chambres du second, dont le plancher dévalait, soutenu par ces poutres. En bas, l'escalier, d'une raideur d'échelle, partait du seuil même de la porte, sans vestibule.

— Alors, monsieur, dit enfin Bonnaire à Luc, vous allez me faire le plaisir de monter avec moi.

De nouveau, il était embarrassé. Josine comprit qu'il n'osait l'introduire chez lui, dans la crainte de quelque avanie, tout en souffrant de la laisser encore à la rue, avec l'enfant. Et elle arrangea les choses, de son air de douceur résignée.

— Nous n'avons pas besoin d'entrer, nous autres. Nous allons attendre dans l'escalier, sur une marche, en haut.

Tout de suite, Bonnaire accepta.

— C'est cela, patientez un moment, asseyez-vous, et si j'ai la clef, je vous la monterai, vous pourrez vous coucher.

Déjà, Josine et Nanet avaient disparu dans les ténèbres épaisses de l'escalier. On n'entendit même plus leur souffle, ils étaient terrés quelque part, là-haut. Et Bonnaire passa ensuite, guidant Luc, l'avertissant de la hauteur des marches, lui recommandant de se bien tenir à la corde grasse qui servait de rampe.

— Là, monsieur, nous y sommes. Ne bougez plus. Ah! dame, les paliers ne sont pas larges, et si l'on tombait, on ferait une rude culbute.

Il ouvrit la porte, il le fit entrer le premier, par politesse, dans une pièce assez grande, qu'une petite lampe à pétrole éclairait d'une lueur jaune. Malgré l'heure avancée, la Toupe travaillait encore près de cette lampe, raccommodant du linge; tandis que son père, le vieux Lunot, noyé d'ombre, s'était assoupi, sa pipe éteinte aux gencives. Et, dans un lit, qui occupait un des coins, dormaient les deux enfants, Lucien et Antoinette, l'un de six ans, l'autre de quatre, très forts, très beaux pour leur âge. Le logement, en dehors de cette salle commune, où l'on faisait la cuisine, où l'on mangeait, ne se composait que de deux autres pièces, la chambre du père Lunot et celle du ménage.

Stupéfaite de voir rentrer son mari à cette heure, la Toupe, qui n'était pas prévenue, avait levé la tête.

— Comment te voilà!

Il ne voulut pas engager la grosse querelle, en lui apprenant tout de suite qu'il quittait l'Abîme, préférant régler d'abord le cas de Josine et de Nanet; et il répondit évasivement :

— Oui, j'ai fini, je rentre.

Puis, sans lui laisser le temps de poser une autre question, il lui présenta Luc.

— Tiens! voici un monsieur, un ami de M. Jourdan, qui est venu me demander quelque chose et qui va t'expliquer ça.

De plus en plus surprise, défiante, la Toupe s'était tournée vers le jeune homme, qui put remarquer alors sa grande ressemblance avec son frère Ragu. Petite et

rageuse, elle avait la face accentuée, avec d'épais cheveux roux, le front bas, le nez mince, les mâchoires dures. Son teint éclatant de rousse, dont la fraîcheur la rendait encore agréable, l'air jeune, à vingt-huit ans, expliquait seul le goût très vif qui avait décidé Bonnaire à l'épouser, bien qu'il la sût de caractère exécrable. Et l'événement s'était accompli, elle désolait le ménage par ses continuelles colères, il devait plier devant elle, sur tous les petits détails de la vie quotidienne, pour avoir la paix. Coquette, dévorée de l'unique ambition d'être bien mise, d'avoir des bijoux, elle ne redevenait douce que lorsqu'elle étrennait une robe neuve.

Luc, mis en devoir de parler, sentit le besoin de la gagner d'abord par un compliment. Dès son entrée, la pièce lui avait paru très propre, grâce aux bons soins de la ménagère, dans le dénûment des pauvres meubles qui la garnissaient. Et il s'approcha du lit, il se récria.

— Oh! les beaux enfants, ils dorment comme des anges!

La Toupe avait souri, mais elle le regardait fixement, elle attendait, ayant bien conscience que ce monsieur ne se serait pas dérangé, s'il n'avait pas eu quelque chose de considérable à obtenir d'elle. Lorsqu'il dut en venir au fait, lorsqu'il raconta comment il avait trouvé Josine sur un banc, mourant de faim, abandonnée dans la nuit, elle eut un geste de violence, ses dures mâchoires se serrèrent. Et, sans même répondre au monsieur, elle se retourna vers son mari, furieuse.

— Quoi? qu'est-ce que c'est encore que cette histoire? Est-ce que ça me regarde?

Bonnaire, forcé d'intervenir, tâcha de l'apaiser, de son air de bonté conciliante.

— Tout de même, si Ragu t'a remis la clef, il faut la donner à cette malheureuse, puisqu'il est là-bas chez Caffiaux, où il est capable de passer la nuit. On ne peut pas laisser une femme et un enfant coucher dehors.

Alors, la Toupe éclata.

— Oui, j'ai la clef! oui, Ragu me l'a remise, et justement pour que cette gueuse-là ne vienne pas se réinstaller chez lui, avec son vaurien de frère! Mais je n'ai à rien savoir de toutes ces saletés, moi! Je ne sais qu'une

chose, c'est Ragu qui m'a donné sa clef, et c'est à Ragu que je la rendrai.

Puis, comme son mari tentait encore de l'apitoyer, elle lui imposa violemment silence, elle reprit avec un emportement croissant :

— A la fin, est-ce que tu vas m'obliger à faire la camarade avec les maîtresses de mon frère? En voilà une qui peut bien aller crever plus loin, puisqu'elle a été assez dévergondée pour se laisser prendre!... C'est propre, n'est-ce pas? ce petit frère qu'elle traîne partout, et qui couchait là-haut, dans un cabinet noir, à côté d'elle et de Ragu... Non, non! chacun pour soi, et qu'elle reste au ruisseau, un peu plus tôt, un peu plus tard, c'est tout comme!

Le cœur meurtri, indigné, Luc l'écoutait. Il retrouvait chez elle cette dureté des honnêtes femmes du peuple, si impitoyables aux filles qui tombent, dans la rude lutte qu'elles mènent pour l'existence. Et il y avait en outre, chez celle-ci, une jalousie sourde, la haine de cette jolie fille de charme et d'amour, que les hommes aimaient, à qui ils donneraient des chaînes d'or, des jupes de soie, si jamais elle savait les enjôler. Elle ne décolérait pas, depuis le jour où elle avait su que son frère venait d'acheter à Josine une petite bague d'argent.

— Il faut être bonne, madame, se contenta de dire Luc, d'une voix tremblante de pitié.

Mais la Toupe n'eut pas le temps de répondre, il y eut dans l'escalier un vacarme de gros pas qui trébuchaient, et la porte s'ouvrit sous des mains tâtonnantes. C'était Ragu, que Bourron n'avait pas quitté, l'un suivant l'autre, en bons ivrognes qui ne peuvent plus se séparer, quand ils ont bu ensemble. Cependant, Ragu, assez raisonnable, s'était arraché de chez Caffiaux, en disant qu'il fallait tout de même retourner au travail, le lendemain. Et il entrait chez sa sœur, avec le camarade, pour reprendre sa clef.

— Ta clef! cria la Toupe, aigrement, tiens, la voilà!... Et, tu sais, je ne m'en charge plus, on vient justement de me dire des sottises, pour que je la donne à cette vaurienne... Quand tu auras des filles à ficher dehors, tu t'en occuperas toi-même.

Ragu, que le vin attendrissait sans doute, se mit à rire.

— Elle est bête, Josine... Si elle s'était montrée gentille, au lieu de pleurnicher, elle serait venue boire un verre avec nous... Les femmes, ça n'a jamais su prendre les hommes.

Et il ne put continuer, dire son idée entière, car Bourron, qui s'était laissé tomber sur une chaise, riant sans cause, maigre et chevalin, de son air d'éternelle belle humeur, disait à Bonnaire :

— Alors, dis donc, c'est vrai, tu quittes l'usine?

La Toupe se retourna, avec un sursaut, comme si un coup de feu éclatait derrière elle.

— Comment, il quitte l'usine!

Il y eut un silence. Puis, Bonnaire, courageusement, prit sa décision.

— Oui, je quitte l'usine, je ne peux pas faire autrement.

— Tu quittes l'usine, tu quittes l'usine! clama-t-elle, rageuse, éperdue, en venant se planter devant lui. Ça ne suffit donc pas que tu te sois mis sur les bras cette sale grève, qui, pendant deux mois, nous a forcés à manger toutes nos économies? Il faut encore, maintenant, que ce soit toi qui payes les pots cassés... Alors, nous allons mourir de faim, et moi, j'irai toute nue!

Sans se fâcher, il répondit doucement :

— C'est possible, tu n'auras peut-être pas de robe neuve au jour de l'an, et peut-être que nous devrons nous serrer le ventre... Mais je te répète que je fais ce que je dois faire.

Elle ne lâcha pas, elle se rapprocha, lui cria dans la face :

— Ah! ouiche! si tu crois qu'on t'en sera reconnaissant! Déjà les camarades ne se gênent pas pour dire que, sans ta grève, ils n'auraient pas crevé de faim pendant deux mois. Et sais-tu ce qu'ils diront, quand ils sauront que tu quittes l'usine? ils diront que c'est bien fait, et que tu n'es qu'un imbécile... Jamais je ne te laisserai faire une pareille bêtise. Entends-tu! tu retourneras au travail demain.

Bonnaire la regardait fixement, de son regard clair et droit. S'il cédait d'habitude sur les points de police domestique, s'il la laissait régner despotiquement dans le ménage, il devenait de fer, quand une question de conscience était en jeu. Aussi, sans élever le ton, d'une voix de maître qu'elle connaissait bien, se contenta-t-il de lui dire :

— Tu vas me faire le plaisir de te taire... C'est des histoires à nous les hommes, auxquelles les femmes comme toi ne comprennent rien, et dont il vaut mieux qu'elles ne s'occupent pas... Tu es très gentille, mais tu feras bien de te remettre à raccommoder ton linge, si tu ne veux pas que nous nous fâchions.

Et il la poussa vers la chaise, près de la lampe, la força à s'y rasseoir. Domptée, tremblante d'une colère qu'elle savait désormais impuissante, elle reprit l'aiguille, elle affecta de se désintéresser des questions dont on l'écartait si nettement. Réveillé par le bruit des voix, le père Lunot, sans s'étonner de voir tout ce monde, rallumait sa pipe, écoutait d'un air de vieux philosophe désabusé. Et, dans leur petit lit, les enfants eux-mêmes, Lucien et Antoinette, tirés de leur sommeil, ouvraient de grands yeux, semblaient tâcher de comprendre les choses graves que disaient les grandes personnes.

Bonnaire, maintenant, s'adressait à Luc, toujours debout, comme pour le prendre à témoin.

— Voyons, monsieur, chacun à son honneur, n'est-ce pas?.. La grève était inévitable, et si elle était à refaire, je la referais; je veux dire que, de tout mon pouvoir, je pousserais les camarades à obtenir justice. On ne peut pourtant pas se laisser manger, le travail doit être payé son prix, à moins qu'on ne se résigne à être de simples esclaves. Nous avions si bien raison, que M. Delaveau a dû céder sur tous les points, en acceptant notre nouveau tarif... Maintenant, je m'aperçois que cet homme est furieux, et qu'il faut, comme dit ma femme, que quelqu'un paye les pots cassés. Si je ne m'en allais pas de bon gré aujourd'hui, il trouverait un prétexte pour me jeter dehors demain. Alors, quoi? vais-je m'entêter à rester, pour être un continuel sujet de querelle? Non, non! ça retomberait sur les camarades en ennuis de toutes

sortes, ce serait très mal de ma part... J'ai fait semblant de rentrer, parce que les camarades parlaient de continuer la grève, si je ne rentrais pas. Mais, à présent que les revoilà au travail, bien tranquilles, j'aime mieux disparaître, puisqu'il le faut. Ça arrange tout, pas un ne bougera, et moi j'aurai fait ce que je dois faire... C'est mon honheur, monsieur, chacun a le sien.

Il disait ces choses avec une grandeur simple, d'un air si aisé et si brave, que Luc fut profondément ému. De cet ouvrier qu'il avait vu noir et muet, œuvrant si durement devant son four, de cet homme qu'il venait de voir doux et bon, d'une tolérance conciliante dans son ménage, se levait un héros du travail, un de ces lutteurs obscurs qui ont donné tout leur être à la justice, et qui sont fraternels, jusqu'à s'immoler en silence pour les autres.

Violemment, sans cesser de tirer l'aiguille, la Toupe répéta :

— Et nous crèverons de faim!

— Et nous crèverons de faim, c'est bien possible, dit Bonnaire. Mais je dormirai tranquille.

Ragu se mit à ricaner.

— Oh! crever de faim, c'est inutile, ça n'a jamais servi à rien. Ce n'est pas que je défende les patrons, une fameuse clique! Seulement, puisqu'on a besoin d'eux, faut toujours finir par s'entendre et faire à peu près ce qu'ils veulent.

Il continua, plaisanta, sortit toute son âme. C'était l'ouvrier moyen, ni bon ni mauvais, le produit gâté du salariat, tel que le faisait l'actuelle organisation du travail. Il criait bien contre le régime capitaliste, il se fâchait contre l'écrasement du travail imposé, il était même capable d'une courte révolte. Mais le long atavisme l'avait courbé, il avait au fond une âme d'esclave, en respect devant la tradition établie, en envie devant le patron, maître souverain, possesseur et jouisseur de toutes choses, ne nourrissant que la sourde ambition de le remplacer un beau matin, pour posséder et jouir à son tour. L'idéal, en somme, était de ne rien faire, d'être le patron pour ne rien faire.

— Ah! ce cochon de Delaveau, je voudrais bien être huit jours à sa place, tandis qu'il serait à la mienne. Ça

m'amuserait d'aller le regarder faire la boule, l'après-midi, en fumant de gros cigares. Et vous savez, tout arrive, nous pouvons devenir tous des patrons, dans le prochain chambardement.

Cette idée amusa prodigieusement Bourron, qui bâillait d'admiration devant Ragu, quand ils avaient bu ensemble.

— C'est bien vrai, ah! bon sang! quelle noce, lorsque nous serons les maîtres!

Mais Bonnaire haussait les épaules, plein de mépris pour cette basse conception de la victoire future des travailleurs sur les exploiteurs. Lui, avait lu, avait réfléchi, croyait savoir. Et il parla de nouveau, excité par tout ce qu'on venait de dire, voulant avoir raison. Luc reconnut l'idée collectiviste, telle qu'elle était formulée par les intransigeants du parti. D'abord, il fallait que la nation reprît possession du sol et des instruments du travail, pour les socialiser, les rendre à tous. Ensuite, le travail serait réorganisé, rendu général et obligatoire, de façon à ce que la rémunération fût proportionnelle aux heures de besogne fournies par chacun. Où il s'embrouillait, c'était sur la façon pratique d'arriver, par des lois, à cette socialisation, c'était surtout sur le libre fonctionnement du système, lorsqu'il serait mis en pratique, toute une machine compliquée de direction et de contrôle, qui nécessiterait une police d'État vexatoire et dure. Et Luc, qui n'allait point encore jusque-là, dans son besoin humanitaire, lui ayant fait des objections, Bonnaire lui répondit, avec la tranquille foi du croyant :

— Tout nous appartient, nous reprendrons tout, pour que chacun ait sa juste part de travail et de repos, de peine et de joie. Il n'y a pas d'autre solution raisonnable, l'injustice et la souffrance sont devenues trop grandes.

Ragu et Bourron eux-mêmes en tombèrent d'accord. Est-ce que le salariat n'avait pas tout corrompu, tout empoisonné? C'était lui qui soufflait la colère et la haine, en déchaînant la lutte des classes, la longue guerre d'extermination que se livraient le capital et le travail. C'était par lui que l'homme était devenu un loup pour

l'homme, dans ce conflit des égoïsmes, dans cette monstrueuse tyranie d'un état social basé sur l'iniquité. La misère n'avait pas d'autre cause, le salariat était le ferment mauvais qui engendrait la faim, avec toutes ses conséquences désastreuses, le vol, le meurtre, la prostitution, l'homme et la femme déchus, rebelles, jetés hors de l'amour, lancés comme des forces perverties et destructives, au travers de la société marâtre. Et il n'y avait qu'une guérison possible, l'abolition du salariat, qu'on remplacerait par l'état nouveau, l'autre chose, la chose rêvée, dont demain gardait encore le secret. Là, commençait la dispute des systèmes, chacun croyait détenir le bonheur du siècle futur, l'âpre mêlée politique n'était faite que du choc des partis socialistes, qui s'efforçaient d'imposer chacun sa réorganisation du travail, sa répartition équitable de la richesse. Mais le salariat, dans sa forme actuelle, n'en était pas moins condamné par tous, et rien ne le sauverait, il avait fait son temps, il disparaîtrait, comme avait disparu autrefois l'esclavage, lorsqu'une des périodes humaines s'était accomplie, par suite de la continuelle marche en avant. Il n'était plus qu'un organisme mort, qui menaçait d'empoisonner le corps tout entier, et que la vie des peuples allait éliminer, sous peine d'une fin tragique.

— Ainsi, continua Bonnaire, ces Qurignon qui ont fondé l'Abîme, n'étaient point de méchantes gens. Le dernier, Michel, dont la fin a été si triste, s'était efforcé d'améliorer le sort de l'ouvrier. C'est à lui qu'on doit la création d'une caisse de retraites, dont il a donné les cent premiers mille francs, en s'engageant à doubler ensuite chaque année les sommes que les participants verseraient. Il a fondé également une bibliothèque, une salle de lecture, une infirmerie où il y a des consultations gratuites deux fois par semaine, un ouvroir et une école pour les enfants. Et M. Delaveau, bien qu'il soit moins tendre, a dû naturellement respecter tout ça. Voilà donc des années que cela fonctionne, mais que voulez-vous? c'est en fin de compte, comme on dit, un vrai cautère sur une jambe de bois. C'est de la charité, ce n'est pas de la justice. Ça peut fonctionner des années et des années encore, sans que la faim cesse, sans que la misère finisse

jamais. Non, non! il n'y a pas de soulagement possible, il faut définitivement couper le mal dans sa racine.

A ce moment, le père Lunot, qu'on croyait rendormi, dit, du fond de l'ombre :

— Les Qurignon, je les ai connus.

Luc se retourna, l'aperçut sur sa chaise, tirant à vide des bouffées de sa pipe éteinte. Il avait cinquante ans, il était resté près de trente ans à l'Abîme, arracheur. Petit, gros, la face bouffie et blafarde, on aurait dit que le feu l'avait enflé, au lieu de le dessécher. Peut-être était-ce l'eau dont il s'inondait, humant en vapeur, qui lui avait donné des rhumatismes. Pris de bonne heure par les jambes, il ne marchait plus qu'avec peine. Et, n'étant même pas dans les conditions voulues pour obtenir la pension dérisoire de trois cents francs par an que les nouveaux ouvriers toucheraient plus tard, il serait mort de faim sur le pavé, comme une vieille bête de somme abattue, si la Toupe, sa fille, n'avait bien voulu le recueillir, sur le conseil de Bonnaire, ce qu'elle lui faisait payer d'ailleurs en reproches continuels et en privations de toutes sortes.

— Ah! oui, répéta-t-il lentement, je les ai connus, les Qurignon!.. Il y a eu M. Michel, mort aujourd'hui, qui avait cinq ans de plus que moi. Et il y a encore M. Jérôme, sous lequel je suis entré à l'usine, à dix-huit ans, lorsqu'il en avait déjà quarante-cinq, ce qui ne l'empêche pas de vivre toujours... Mais, avant M. Jérome, il y a eu M. Blaise, le fondateur, celui qui est venu s'installer à l'Abîme, avec ses deux martinets, voilà près de quatre-vingts ans. Celui-là, je ne l'ai pas connu, moi. C'est mon père, Jean Ragu, et c'est mon grand-père, Pierre Ragu, qui ont travaillé avec lui; et on peut même dire que Pierre Ragu était son camarade, puisqu'ils étaient ouvriers étireurs tous les deux, sans un sou en poche, lorsqu'ils se sont mis à la besogne ensemble, dans la gorge des Monts Bleuses, alors déserte, sur ce bord de la Mionne, où se trouvait une chute d'eau... Les Qurignon ont fait une grosse fortune, et me voici, moi, Jacques Ragu, toujours sans un sou, avec mes mauvaises jambes, et voilà mon fils, Auguste Ragu, qui ne sera pas plus riche que moi, après trente années de travail, sans

parler de ma fille ni de ses enfants, tous menacés de crever de faim comme les Ragu en crèvent depuis cent ans bientôt!

Il disait ces choses sans colère, de son air résigné de vieille bête fourbue. Un instant, il regarda sa pipe, surpris de n'en plus tirer de fumée. Puis, voyant que Luc l'écoutait avec un intérêt pitoyable, il conclut en haussant les épaules :

— Bah! monsieur, c'est notre sort à nous autres, pauvres bougres. Il y aura toujours des patrons et des ouvriers... Mon grand-père et mon père ont été comme me voilà, et mon fils sera comme je suis. A quoi bon se révolter? chacun tire son lot en naissant... Tout de même, ce qu'on pourrait désirer, ce serait, quand on est vieux, d'avoir de quoi s'acheter du tabac à sa suffisance.

— Du tabac! cria la Toupe, tu en as encore fumé pour deux sous aujourd'hui. Est-ce que tu crois que je vais t'entretenir de tabac, maintenant que nous n'allons même plus pouvoir manger de pain?

Elle le rationnait, c'était le seul désespoir du père Lunot, qui essaya en vain de rallumer sa pipe, où il ne restait décidément que de la cendre. Et Luc, le cœur envahi d'une pitié croissante, continuait à le regarder, tassé sur sa chaise. Le salariat aboutissait à cette lamentable épave, l'ouvrier fini, mangé à cinquante ans, l'arracheur, toute sa vie arracheur, que sa fonction, devenue machinale, avait déjeté, hébété, réduit à l'imbécillité et à la paralysie. Rien ne survivait dans ce pauvre être, que le sentiment fataliste de son esclavage.

Mais Bonnaire protesta superbement.

— Non, non! cela ne sera pas toujours ainsi, il n'y aura pas toujours des patrons et des ouvriers, un jour viendra où il n'y aura plus que des hommes libres et joyeux... Nos fils peut-être verront ce jour-là, et ça vaut vraiment la peine que, nous, les pères, nous ayons encore de la souffrance, si nous devons leur gagner le bonheur de demain.

— Fichtre! s'écria Ragu en rigolant, dépêchez-vous, je voudrais bien en être. C'est ça qui m'irait, de ne plus rien foutre, et d'avoir du poulet à tous mes repas!

— Et moi aussi! et moi aussi! appuya Bourron, extasié. Je retiens ma place.

D'un geste désabusé, le père Lunot les fit taire, pour dire encore :

— Laissez donc, c'est quand on est jeune qu'on espère ça. On a la tête pleine de folies, on s'imagine qu'on va changer le monde. Et puis, le monde continue, on est balayé avec les autres... Moi, je n'en veux à personne. Des fois, lorsque je peux me traîner dehors, il m'arrive de rencontrer M. Jérome, dans sa petite voiture, que pousse un domestique. Je le salue, parce que ça se doit, à un homme qui vous a fait travailler et qui est si riche. Je crois qu'il ne me reconnais pas, car il se contente de me regarder, de ses yeux qu'on dirait pleins d'eau claire... Les Qurignon ont gagné le gros lot, ça vaut bien qu'on les respecte, il n'y a plus de bon Dieu possible, si l'on tape sur ceux qui ont l'argent.

Alors, Ragu raconta que, le soir même, à la sortie de l'usine, Bourron et lui avaient vu passer M. Jérome, dans sa petite voiture. On le saluait, c'était en effet naturel. Comment agir autrement, sans être impoli? Mais, tout de même, un Ragu à pied, dans la boue, le ventre vide, saluant un Qurignon, cossu, le ventre enveloppé d'une couverture, qu'un domestique promenait comme un bébé trop gras, c'était enrageant, ça donnait des idées de flanquer ses outils à l'eau et de forcer les riches à partager, pour ne plus rien faire à son tour.

— Ne plus rien faire, non, non! ce serait la mort, reprit Bonnaire. Tout le monde doit travailler, et ce sera le bonheur conquis, l'injuste misère vaincue enfin... Ces Qurignon, il ne faut pas les envier. Quand on nous les donne en exemple, en nous disant : “ Vous voyez bien qu'un ouvrier peut arriver à une grosse fortune, avec de l'intelligence, du travail et de l'économie ”, ça m'irrite un peu, parce que je sens que tout cet argent n'a pu être gagné qu'en exploitant les camarades, en rognant sur leur pain et sur leur liberté; et ça se paye un jour, cette vilaine chose-là. Jamais le bonheur de tous ne s'accommodera avec la prospérité exagérée d'un seul... Alors, il faut donc attendre, si l'on veut voir ce que l'avenir nous réserve à chacun. Mais mon idée, à moi, je vous

l'ai dite : c'est que ces deux gamins, qui sont couchés et qui nous écoutent, soient un jour plus heureux que je ne l'aurai été; et c'est encore que leurs enfants soient à leur tour plus heureux qu'ils n'auront pu l'être eux-mêmes... Pour ça, il n'y a qu'à vouloir la justice, à nous entendre comme des frères et à la conquérir, même au prix de beaucoup de misère encore.

En effet, Lucien et Antoinette ne s'étaient pas rendormis, l'air intéressé par tout ce monde qui causait si tard, leurs têtes roses de beaux enfants immobiles sur le traversin, ouvrant de grands yeux songeurs, comme s'ils avaient compris.

— Plus heureux que nous un jour, dit sèchement la Toupe, oui! si demain ils ne crevent pas de faim, puisque tu n'auras plus de pain à leur donner.

Le mot tomba ainsi qu'un coup de hache. Bonnaire chancela, frappé dans son rêve par le froid brusque de la misère qu'il avait voulue, en quittant l'usine. Et Luc sentit alors passer le frisson de cette misère dans la vaste pièce nue, où fumait tristement la petite lampe à pétrole. N'était-ce pas la lutte impossible, le grand-père, le père et la mère, ainsi que les deux enfants, condamnés à une mort prochaine, si le salarié s'entêtait à sa protestation impuissante contre le capital? Un lourd silence régna, une grande ombre noire glaça la pièce, assombrit un instant les visahes.

Mais on frappa, il y eut dès rires, et ce fut Babette qui entra, la femme de Bourron, avec sa figure poupine qui s'égayait toujours. Ronde et fraîche, blanche de peau, coiffée de lourds cheveux, couleur de blé, elle était un éternel printemps. Et, ne l'ayant pas trouvé chez Caffiaux, elle venait chercher son mari, sachant qu'il avait de la peine à rentrer, quand elle ne le ramenait pas elle-même. D'ailleurs, elle était sans gronderie, l'air amusé au contraire, comme si elle eût trouvé très bien que son homme eût pris un peu de plaisir.

— Ah! te voilà, père la Joie! s'écria-t-elle gaîment, en l'apercevant. Je me doutais bien que tu n'avais pas quitté Ragu et que je te trouverais ici... Tu sais, mon gros, il est tard, J'ai couché Marthe et Sébastien, et c'est toi maintenant qu'il faut que je couche.

Jamais non plus Bourron ne se fâchait, tant elle mettait de bonne grâce à l'enlever aux camarades.

— Ah! elle est forte, celle-là! Vous entendez, c'est ma femme qui me couche... Allons, je veux bien, puisque ça doit toujours finir comme ça.

Il s'était levé, et Babette, voyant alors, à la figure assombrie de tout le monde, qu'elle tombait dans une grosse tristesse, dans une querelle peut-être, tâcha d'arranger les choses. Elle, dans son ménage, chantait du matin au soir, aimant son homme, le consolant, lui contant de triomphantes histoires d'avenir, lorsqu'il était découragé. La misère, la souffrance exécrable où elle vivait depuis l'enfance, n'avait pas même pu entamer sa continuelle belle humeur. Elle était parfaitement convaincue que les choses s'arrangeraient très bien, elle partait sans cesse pour le paradis.

— Qu'est-ce que vous avez donc tous? Est-ce que les enfants sont malades?

Puis, comme la Toupe éclatait de nouveau, lui contait que Bonnaire quittait l'usine, qu'ils seraient tous morts de faim avant une semaine, que du reste Beauclair entier allait y passer, car on était trop malheureux, on ne pouvait plus vivre. Babette protesta, annonça des jours prospères, ensoleillés, de son air de confiante allégresse.

— Mais non, mais non! ne vous faites donc pas de mauvais sang, ma chère! Vous verrez que tout s'organisera. On travaillera, on sera très heureux.

Et elle emmena son mari, en le divertissant, en lui disant des choses si drôles et si tendres, qu'il la suivait docilement, plaisantant lui aussi, dans son ivresse domptée, devenue inoffensive.

Luc se décidait à partir, lorsque la Toupe, en train de ranger son ouvrage sur la table, y trouva la clef qu'elle avait jetée à son frère, et que celui-ci n'avait pas encore prise.

— Eh bien! la prends-tu à la fin? Montes-tu te coucher?.. On t'a dit que ta vaurienne t'attendait quelque part. Tu peux bien la ramasser encore, si ça t'amuse.

Ragu, ricanant, balança un instant la clef, au bout de son pouce. Toute la soirée, il avait crié dans la face de Bourron qu'il n'entendait pas nourrir une fainéante,

qui avait eu la bêtise de se laisser manger un doigt par une machine, sans se le faire payer ce qu'il valait. Il l'avait eue, cette fille, comme il en avait eu tant d'autres, toutes celles qui veulent bien qu'on les ait. C'était simplement du plaisir pour les deux, et quand on en avait assez, bonjour, bonsoir, chacun s'en retournait tranquillement chez soi. Mais, depuis qu'il était là, il se dégrisait, il ne retrouvait pas son obstination méchante. Puis, sa sœur l'exaspérait, à toujours lui dicter sa conduite.

— Bien sûr que je la reprendrai, si ça me plaît de la reprendre... Après tout, elle en vaut d'autres. On la tuerait, qu'elle ne vous dirait pas une mauvaise parole.

Et, se tournant vers Bonnaire silencieux :

— Elle est bête, Josine, d'avoir toujours peur... Où donc s'est-elle fourrée?

— Elle attend dans l'escalier, avec Nanet, dit le maître puddleur.

Alors, Ragu ouvrit la porte toute grande, pour appeler violemment :

— Josine! Josine!

Personne ne répondit, aucun souffle ne vint des ténèbres épaisses de l'escalier. Et, dans la faible lueur que la lampe à pétrole projetait sur le palier, on ne vit que Nanet, debout, qui semblait guetter et attendre.

— Ah! te voilà, toi, bougre de mioche! cria Ragu. Qu'est-ce que tu fiches là?

L'enfant ne se déconcerta pas, n'eut pas même un mouvement de recul. Se redressant dans sa petite taille, haut comme une botte, il répondit bravement :

— Moi, j'écoutais, pour savoir.

— Et ta sœur, où est-elle? pourquoi ne répond-elle pas, quand on l'appelle?

— Ma grande, elle était en haut avec moi, assise sur une marche. Mais, lorsqu'elle t'a entendu entrer ici, elle a eu peur que tu ne montes la battre, et elle a préféré redescendre, pour filer à l'aise, si tu étais méchant.

Cela fit rire Ragu. La crânerie de l'enfant l'amusait.

— Toi, tu n'as donc pas peur?

— Moi, si tu me touches, je vas crier si fort, que ma grande sera avertie et qu'elle filera.

Complètement radouci, l'homme alla se pencher, pour appeler de nouveau.

— Josine! Josine!... Voyons, monte, ne fais pas la bête. Tu sais bien que je ne vais pas te tuer.

Le même silence de mort régna, rien ne bougea, rien ne monta des ténèbres. Et Luc, dont la présence n'était plus nécessaire, prit congé, en saluant la Toupe, qui, les lèvres pincées, inclina sèchement la tête. Les enfants avaient fini par se rendormir. Le père Lunot, sa pipe éteinte à la bouche, venait, en s'appuyant aux murs, de gagner l'étroite chambre où il couchait. Et Bonnaire, tombé à son tour sur une chaise, muet au milieu de la pièce désolée, les yeux perdus au loin, dans l'avenir menaçant, attendait d'aller se mettre au lit, à côté de sa terrible femme.

— Bon courage, dit Luc en lui serrant vigoureusement la main.

Sur le palier, Ragu continuait d'appeler, d'une voix qui se faisait suppliante.

— Josine! allons, Josine!.. Quand je te dis que je ne suis plus fâché!

Et, comme les ténèbres restaient mortes, il se tourna vers Nanet, qui ne s'en mêlait pas, laissant sa grande libre d'agir à sa guise.

— Elle s'est peut-être sauvée.

— Oh! non, où veux-tu qu'elle aille?.. Elle a dû se rasseoir sur une marche.

Luc descendait, s'aidant de la corde grasse, tâtant du pied les marches raides et hautes, avec la crainte de culbuter, tellement, l'obscurité était profonde. Il lui semblait s'enfoncer dans le noir d'un gouffre, par une mince échelle, entre deux murs humides. Et, à mesure qu'il descendait, il croyait entendre de gros sanglots étouffés, venant d'en bas, du fond douloureux de l'ombre.

En haut, la voix de Ragu reprit, résolue :

— Josine! Josine!.. Si tu ne montes pas, c'est donc que tu veux que j'aille te chercher!

Alors, Luc s'arrêta, sentant la venue d'un petit souffle. C'était comme une douceur tiède qui s'avançait, un léger frisson vivant, à peine deviné, d'une tremblante approche. Et il s'effaça contre le mur, car il comprenait bien qu'une

créature allait passer, invisible, reconnaissable seulement au discret frôlement de son corps.

— C'est moi, Josine, dit-il très bas, pour qu'elle ne s'effrayât point.

Le petit souffle montait toujours, et il n'y eut pas de réponse. Mais, en un effleurement à peine sensible, la créature de détresse et de mystère passa. Et une petite main fièvreuse saisit la sienne, une bouche brûlante se colla sur sa main, la baisa ardemment, en un élan de gratitude infinie, en un don de tout l'être. Elle le remerciait, elle se donnait, ignorée, voilée, d'une enfance délicieuse. Pas une parole ne fut échangée, il n'y eut que ce baiser muet dans l'ombre, trempé de larmes chaudes.

Déjà, le petit souffle était passé, l'âme légère montait toujours. Et Luc resta bouleversé, possédé jusqu'au fond de sa chair, par cet effleurement de songe; car le baiser de cette bouche qu'il n'avait pas vue, lui était allé au cœur. Un charme doux et fort lui avait coulé dans les veines, il voulut se croire simplement heureux d'avoir enfin réussi à ce que Josine eût retrouvé un toit, pour dormir cette nuit-là. Mais pourquoi pleurait-elle, assise sur la dernière marche, au seuil de la rue? pourquoi avait-elle tant tardé à répondre aux appels de l'homme, en haut, qui lui rendait un gîte? Était-ce donc qu'elle avait de mortels regrets, qu'elle sanglotait de quelque rêve impossible, et qu'elle cédait, en finissant par monter, à la nécessité de reprendre la vie qu'elle était condamnée à vivre?

En haut, la voix de Ragu se fit une dernière fois entendre.

— Ah! te voilà, ce n'est pas malheureux... Allons, grosse bête, viens te coucher. On ne se mangera pas encore ce soir.

Et Luc s'enfuit, si désespéré, qu'il chercha les raisons de l'amertume affreuse où il tombait. Pendant qu'il retrouvait avec peine son chemin, dans le dédale obscur des immondes ruelles du vieux Beauclair, il discutait, s'attendrissait. Pauvre fille! elle était la victime du milieu, elle n'aurait jamais cédé à ce Ragu, sans l'écrasement, sans la perversion de la misère; et de quel labour profond il faudrait retourner l'humanité, pour que le travail redevînt un honneur et une joie, pour que l'amour sain et fort pût refleurir, dans la grande moisson de vérité

et de justice! En attendant, le mieux était évidemment que la triste fille restât avec ce Ragu, s'il voulait bien ne pas trop la maltraiter. Au ciel, le vent de tempête avait cessé, des étoiles apparaissaient, entre les lourds nuages immobiles. Mais quelle nuit noire, et dans quelle mélancolie immense les ténèbres noyaient le cœur!

Puis, tout d'un coup, Luc déboucha sur la berge de la Mionne, près du pont de bois. En face de lui, l'Abîme, toujours en travail, grondait sourdement, avec la danse claire des martinets, que coupaient les coups plus profonds des marteaux cingleurs. Des feux par moment trouaient l'ombre, de grandes fumées livides faisaient à l'usine un horizon d'orage, en passant au travers des rayons électriques. Et cette vie nocturne du monstre, où les fours ne s'éteignaient jamais, lui fit revoir le travail meurtrier, imposé ainsi qu'en un bagne, payé surtout de défiance et de mépris. La belle figure de Bonnaire passa, il l'aperçut tel qu'il l'avait laissé, dans la pièce assombrie, terrassé comme un vaincu devant l'avenir incertain. Ensuite, sans transition, ce fut un autre souvenir de la soirée, le profil perdu de Lange, le potier, jetant sa malédiction avec la véhémence d'un prophète, annonçant la destruction de Beauclair, sous l'amas de ses crimes. Mais, à cette heure, Beauclair, terrorisé, s'était endormi, n'était plus, à l'entrée de la plaine, qu'une masse confuse, ténébreuse, où ne luisait pas une lumière. Et il n'y avait toujours que l'Abîme, avec sa vie d'enfer sans répit, où roulaient de continuels bruits de foudre, où les flammes incessantes dévoraient des vies d'hommes.

Minuit sonna dans l'ombre, à une horloge lointaine. Et Luc alors reprit le pont, redescendit la route de Brias, pour rentrer à la Crêcherie, où son lit l'attendait. Comme il allait y arriver, une grande lueur éclaira brusquement le pays entier, les deux promontoires des Monts Bleuses, les toits ensommeillés de la ville, jusqu'aux champs perdus de la Roumagne. C'était encore, à mi-côte, une coulée du haut fourneau, dont le profil noir apparut, ainsi que dans un incendie. Et Luc, levant les yeux, eut de nouveau le sensation d'une rouge aurore, le lever d'astre promis à son rêve d'une humanité nouvelle.

III

Le lendemain, dimanche, Luc venait de se lever, lorsqu'il reçut une lettre amicale de Mme Boisgelin, qui l'invitait à déjeuner, à la Guerdache. L'ayant su à Beauclair, et n'ignorant pas que les Jordan ne devaient rentrer que le lundi, elle lui disait combien elle serait heureuse de le voir, de causer un peu de leur bonne intimité de Paris, quand ils menaient ensemble, dans le quartier pauvre du faubourg Saint-Antoine, de grosses affaires de charité, dont ils ne parlaient à personne. Et Luc, qui avait pour elle une sorte de vénération affectueuse, accepta tout de suite, en répondant que, dès onze heures, il serait à la Guerdache.

Un temps superbe avait succédé à la semaine de fortes pluies qui venaient de noyer Beauclair. Un soleil radieux s'était levé dans un ciel d'un bleu pur, comme lavé par les averses, un de ces clairs soleils de septembre, si chaud encore, que les routes étaient déjà sèches. Aussi Luc fut-il heureux de faire à pied les deux kilomètres qui séparaient la Guerdache de la ville. Lorsque, vers dix heures un quart, il traversa celle-ci, la ville neuve

qui s'étendait de la place de la Mairie aux premiers champs de la Roumagne, il fut surpris de la gaîté blonde de ce quartier pimpant, il évoqua l'affreux deuil du quartier pauvre qu'il avait vu la veille. C'était dans la ville neuve que se trouvait la Sous-Préfecture, le Tribunal, une belle Prison, dont les plâtres étaient frais encore. Quant à l'église Saint-Vincent, à cheval entre la vieille cité et la cité nouvelle, une église élégante du XVIe siècle, elle venait d'être réparée, en partie, le clocher ayant menacé de s'effondrer sur les fidèles. Et le soleil dorait les maisons cossues des bourgeois, la place de la Mairie elle-même, au bas de la populeuse rue de Brias, en était égayée, avec son vieux et vaste bâtiment qui servait à la fois d'Hôtel de Ville et d'École.

Mais Luc gagna bientôt les champs, par la rue de Formeries, dont la chaussée toute droite, au delà de la place, faisait suite à la rue de Brias. C'était sur la route de Formeries, presque aux portes de Beauclair, que se trouvait la Guerdache. Il n'avait pas à se presser il flânait en homme envahi de songeries ; et, comme il se retournait, il aperçut au nord, de l'autre côté de la ville, dont les maisons descendaient en pente légère, l'immense rampe des Monts Bleuses, que trouait la gorge escarpée, d'où coulait le torrent de la Mionne. Là, dans cette sorte d'estuaire, ouvert sur la plaine, on apercevait très nettement les bâtiments entassés et les cheminées hautes de l'Abîme, ainsi que le haut fourneau de la Crêcherie, toute une cité industrielle, qu'on voyait d'ailleurs de l'horizon entier de la Roumagne, à des lieues. Longuement, Luc regarda. Puis, lorsqu'il reprit sa marche à pas lents, vers la Guerdache, dont il distinguait déjà au loin les arbres magnifiques, il se souvint, il déroula cette histoire si typique des Qurignon, que Jordan lui avait contée.

Le fondateur de l'Abîme, Blaise Qurignon, l'ouvrier étireur, vint s'installer là, au bord du torrent, avec ses deux martinets, en 1823. Il n'eut jamais qu'une vingtaine d'ouvriers, n'amassa qu'une fortune modeste, se contenta de se faire bâtir, près de l'usine, l'étroite maison, le pavillon de briques, où habitait encore Delaveau, le directeur actuel. Et ce fut Jérome Qurignon,

deuxième du nom, né l'année même où son père fondait leur empire, qui, lui, devint un roi de l'industrie. En lui s'étaient amassées les forces créatrices, par la longue ascendance ouvrière, tous les efforts en germe, toute la poussée séculaire du peuple. Des centaines et des centaines d'années d'énergie latente, toute une longue suite d'aïeux têtus et tendant au bonheur, luttant rageusement dans l'ombre, mourant à la peine, agissaient enfin, aboutissaient à ce triomphateur, capable de dix-huit heures de travail par jour, d'une intelligence, d'une raison, d'une volonté qui emportaient les obstacles. En moins de vingt ans, il fit sortir de terre une ville, il occupa jusqu'à douze cents ouvriers, il gagna des millions ; puis, étouffant dans l'humble maison bâtie par son père, il acheta la Guerdache huit cent mille francs, une grande habitation somptueuse, où il y avait de quoi loger dix ménages, avec un beau parc, des terres, une ferme. Dans sa certitude, la Guerdache allait être la maison patriarcale où règnerait luxueusement sa descendance, les nombreux couples d'amour et de joie qui devaient naître de sa richesse, comme d'une terre bénie. Il leur préparait l'avenir de domination qu'il rêvait par le travail dompté, utilisé pour la jouissance d'une élite, car cette force amassée, aujourd'hui débordante, qu'il sentait en lui, n'était-elle pas définitive, infinie, n'allait-elle pas se retrouver, même accrue, chez ses enfants, sans de longtemps diminuer et se tarir? Mais, dans sa solidité de chêne, un premier malheur le frappa jeune encore, en plein pouvoir, à cinquante-deux ans. Une paralysie brusque lui enleva l'usage des deux jambes, et il dut céder la direction de l'Abîme à Michel, son fils aîné.

Michel Qurignon, le troisième du nom, venait d'avoir trente ans. Il avait un frère cadet, Philippe, qui s'était marié à Paris, contre la volonté de son père, épousant une femme d'une extraordinaire beauté, mais d'inquiétantes allures ; et, entre les deux garçons, il y avait une fille, Laure, âgée de vingt-cinq ans déjà, qui désolait ses parents par l'extrême dévotion où elle était tombée. Lui, Michel, avait épousé très jeune une femme d'une douceur tendre, un peu maladive, dont il avait deux

enfants, Gustave et Suzanne, l'un de cinq ans et l'autre de trois, lorsqu'il dut prendre brusquement la direction de l'Abîme. Il fut entendu qu'il gèrerait l'usine au nom et au profit de la famille entière, chaque membre devant toucher sa part des bénéfices, d'après le partage arrêté d'un commun accord. Bien qu'il n'eût plus, à l'état héroïque, les admirables qualités de son père, ni la résistance au travail, ni la vive intelligence, ni la méthode, il fut d'abord un excellent chef, il réussit pendant dix années à ne pas laisser déchoir sa maison, il en élargit même un instant les affaires, en renouvelant l'ancien outillage. Mais des chagrins, des deuils l'atteignirent, qui semblaient annoncer les prochains désastres. Sa mère était morte, son père paralysé, ne sortant plus que dans une petite voiture, s'était comme enfermé en un mutisme absolu, depuis qu'il éprouvait de la peine à prononcer certains mots. Ensuite, il dut laisser sa sœur Laure entrer au couvent, la tête perdue d'exaltation mystique, sans que rien pût la retenir à la Guerdache, parmi les joies du monde ; tandis que, de Paris, lui arrivaient des nouvelles lamentables du ménage de son frère Philippe, dont la femme glissait aux aventures scandaleuses, l'entraînant lui-même à une existence effrénée de jeu, de sottises et de folies. Enfin, il perdit sa femme, si frêle, si douce, et ce fut pour lui la grande perte, la cause d'une sorte de déséquilibre, qui le jeta au désordre. Il avait déjà cédé à son goût des jolies filles, mais discrètement, tant il avait craint d'attrister la chère créature, toujours souffrante. Quand elle fut partie, rien ne le gêna plus, il prit librement son plaisir où il le trouvait, dans des amours de hasard, où il gâchait le meilleur de son temps et de sa force. Alors, s'écoula une nouvelle période de dix ans, pendant laquelle l'Abîme déclina, n'ayant plus à sa tête le chef vainqueur des époques de conquête, dirigé maintenant par un maître déjà las et repu, qui mangeait tout le butin. Une fièvre de luxe l'avait pris, ce n'étaient que fêtes, que plaisirs, qu'argent dépensé pour la joie de vivre. Et le pis fut qu'à ces causes de ruine, une gestion mauvaise, des efforts qui se relâchaient chaque jour davantage, se joignit une catastrophe industrielle, dont toute l'industrie métallurgique

de la contrée manqua périr. Il devint impossible de continuer à y fabriquer les aciers à bon marché, les rails, les grosses charpentes, devant le concurrence victorieuse des aciéries du Nord et de l'Est, qui désormais, grâce à la découverte d'un procédé chimique, pouvaient employer très économiquement des minerais défectueux, jusque-là inutilisés. Et, en deux ans, Michel sentit l'Abîme crouler sous lui ; et, le jour où, pour les échéances accumulées, il lui fallut cent mille francs qu'il devait emprunter, un drame intime, abominable, acheva de le rendre fou. Il était alors, à près de cinquante-quatre ans, le cœur envahi, la chair prise par une jolie fille, amenée de Paris, cachée à Beauclair, avec laquelle il faisait par instants le rêve éperdu de fuir, d'aller au pays du soleil vivre d'amour, loin de tous les tracas. Son fils Gustave, dont les vingt-sept ans se traînaient oisifs, après d'exécrables études, le plaisantait, au courant de ses amours, vivant avec lui sur un pied de libre camaraderie. D'ailleurs, il plaisantait aussi l'Abîme, refusait de mettre les pieds dans toute cette ferraille, salissante et puante, montait à cheval, chassait, menait l'existence vide d'un aimable garçon fin de race, comme s'il avait compté déjà des siècles d'ancêtres illustres. Si bien qu'un beau soir, après avoir pris, dans un secrétaire, les cent mille francs que son père était parvenu à réunir pour ses échéances du lendemain, il disparut avec la « maîtresse à papa » il enleva la jolie fille, qui s'était jetée à son cou. Et, le lendemain, Michel, frappé au cœur et à la tête, dans cet effondrement de sa passion et de sa fortune, cédant à un vertige de monstrueuse horreur, se tua net, d'un coup de revolver.

Il y avait déjà trois ans de cela. Et les ruines hâtives des Qurignon s'étaient encore accumulées, comme pour un exemple du plus sévère des destins. Peu après le départ de Gustave, on avait appris qu'il était mort, à Nice dans un accident de voiture, des chevaux emportés qui l'avaient jeté à un précipice. A Paris, le frère cadet de Michel, Philippe, venait aussi de disparaître, tué en duel, après toute une histoire malpropre, où l'avait entraîné sa terrible femme, qu'on disait maintenant en Russie, avec un chanteur; et le seul enfant qu'ils avaient eu, André

Qurignon, le dernier du nom, avait dû être enfermé dans une maison de santé, atteint d'une affection rachitique, que compliquaient des idées délirantes. En dehors de ce malade et de la tante Laure, qui était toujours au couvent, comme morte elle aussi, il ne restait donc plus que Suzanne, la fille de Michel. Suzanne, à vingt ans, cinq ans avant la mort de son père, avait épousé Boisgelin, qui s'était épris d'elle, à la suite d'une rencontre chez un voisin de campagne. D'ailleurs, bien que l'Abîme périclitât déjà, Michel, fastueux, avait pris des arrangements de façon à donner à sa fille un million de dot. De son côté, Boisgelin, très riche, tenait de son grand-père et de son père une fortune de plus de six millions, gagnée dans des affaires louches, tout un mauvais renom d'usure et de vol, dont, personnellement, le lavait son oisivité absolue, depuis qu'il était au monde. Il était fort honoré, envié et salué, ayant à Paris, au parc Monceau, un hôtel superbe, menant une vie de dépenses folles. Après avoir mis sa distinction à être toujours le dernier de sa classe, au lycée Condorcet, qu'il étonnait par son élégance, il n'avait jamais fait œuvre de ses dix doigts, il croyait être l'aristocrate nouveau, qui fondait sa noblesse en mangeant avec magnificence la fortune que ses ancêtres avaient acquise, sans s'abaisser lui-même à gagner un sou. Le malheur fut que les six millions finirent par ne plus suffire au grand train de la maison, et qu'il se laissa entraîner dans des spéculations financières, auxquelles, d'ailleurs, il ne comprenait rien. De nouvelles mines d'or affolaient alors la Bourse, on lui avait promis que, s'il y risquait sa fortune, il la triplerait en deux ans. Et, tout d'un coup, ce fut la débâcle, le désastre, il put croire un instant qu'il était absolument ruiné, au point de ne pas sauver des décombres un morceau de pain pour le lendemain. Il pleurait comme un enfant, il regardait ses mains d'oisif, en se demandant ce qu'il en ferait maintenant, puisqu'elles ne savaient ni ne pouvaient travailler. Alors, Suzanne, sa femme, se montra vraiment admirable, d'une tendresse, d'une raison, d'un courage, qui le remirent debout. Le million de sa dot se trouvait d'ailleurs intact. Elle voulut qu'il liquidât la situation, qu'il vendît l'hôtel du parc Monceau, où la vie devenait trop chère ; et un

autre million fut ainsi retrouvé. Mais comment vivre, à Paris surtout, avec deux millions, lorsque six n'avaient pas suffi, et que toutes les tentations allaient renaître, du luxe étalé dont la grande ville brûlait? Et le hasard d'une rencontre décida de l'avenir.

Boisgelin avait un cousin pauvre, Delaveau, le fils d'une sœur de son père, que son mari, inventeur malchanceux, avait mise sur la paille. Delaveau, petit ingénieur, sorti d'une Ecole d'Arts et Métiers, occupait une modeste situation dans une houillière de Brias, au moment du suicide de Michel Qurignon. Dévoré du besoin de réussir, poussé par sa femme, et très au courant de la situation de l'Abîme, qu'il se disait certain de relever, grâce à une organisation toute nouvelle, il était venu à Paris, en quête de commanditaires, lorsqu'un soir, dans une rue, il se trouva face à face avec son cousin Boisgelin. Ce fut le coup de foudre, comment n'avait-il pas songé à lui, à ce capitaliste qui, justement, était le mari d'une Qurignon? Puis, lorsqu'il connut la situation du ménage, ces deux seuls millions qui leur restaient, dont ils cherchaient le placement avantageux, il élargit encore son plan, il eut avec son cousin plusieurs entrevues, pendant lesquelles il se montra si convaincu, si plein d'intelligence et de force, qu'il finit par le convaincre. C'était tout un plan de génie : profiter de la catastrophe, acheter l'Abîme un million, lorsqu'il en valait deux, y organiser la fabrication des aciers fins, ce qui donnerait rapidement des bénéfices considérables. Ensuite, pourquoi les Boisgelin n'achetaient-ils pas la Guerdache? Dans la liquidation forcée qui allait être faite de la fortune des Qurignon, ils l'auraient aisément à cinq cent mille francs, alors qu'elle en avait coûté huit cent mille. Sur ses deux millions, Boisgelin, aurait encore cinq cent mille francs, qu'il mettrait dans l'exploitation de l'usine; et lui, Delaveau, s'engageait formellement à décupler le capital, à lui servir des rentes de prince. Le ménage quitterait Paris, vivrait largement à la Guerdache, d'une vie heureuse, en attendant que la fortune colossale qu'ils referaient sûrement un jour, leur permît de venir reprendre leur existence parisienne, dans tout le faste qu'ils avaient pu rêver.

Ce fut Suzanne qui acheva de décider son mari, très

inquiet à l'idée de cette vie provinciale, redoutant d'y périr d'ennui. Elle, au contraire, était enchantée de retourner à la Guerdache, où elle avait vécu toute sa jeunesse. Et les choses se passèrent comme Delaveau l'avait prévu, la liquidation eut lieu, les quinze cent mille francs que les Boisgelin versèrent pour l'achat de l'Abîme et de la Guerdache liquidèrent à peine la situation embarrassée des Qurignon, de sorte qu'ils devinrent les maîtres absolus, sans avoir désormais de comptes à rendre aux deux seuls héritiers survivants, la tante Laure, la religieuse, et André, le pauvre être rachitique, à demi fou, enfermé dans une maison de santé. Delaveau, du reste, remplit ses engagements, réorganisa l'usine, renouvela l'outillage, obtint un tel succès dans la fabrication des aciers fins, qu'au bout de la première année les gains s'annoncèrent déjà superbes. En trois ans, l'Abîme avait repris sa place parmi les aciéries les plus prospères de la contrée, et les rentes que les douze cents ouvriers gagnaient à Boisgelin, lui permirent de s'installer à la Guerdache dans un grand luxe, six chevaux à l'écurie, cinq voitures sous la remise, des chasses, des fêtes, des dîners, auxquels les autorités de la ville se disputaient les invitations. Aussi, Boisgelin, qui avait traîné lourdement son oisiveté, en mal de Paris, pendant les premiers mois, semblait maintenant s'être acclimaté à la province, ayant retrouvé un petit coin d'empire où sa vanité triomphait, étant de nouveau parvenu à remplir de vide sa vie bourdonnante d'insecte inutile. Et il y avait surtout une cause secrète, toute une fatuité victorieuse, dans la tranquille condescendance qu'il mettait à régner sur Beauclair.

Delaveau s'était installé à l'Abîme, où il occupait l'ancien logis de Blaise Qurignon, avec sa femme Fernande, et leur fillette Nise, à peine âgée de quelques mois. Lui avait alors trente-sept ans, et sa femme vingt-sept. Il l'avait connue chez sa mère, une maîtresse de piano, qui habitait le même palier que lui, au fond d'une maison noire de la rue Saint-Jacques. Elle était d'une beauté éclatante, si belle et si souveraine, que, pendant plus d'une année, lorsqu'il la rencontrait le long des marches, il se serrait contre le mur, tremblant, en garçon honteux de sa laideur et de sa pauvreté. Puis, des saluts s'échan-

gèrent, une intimité commença, la mère lui confia qu'elle avait habité douze ans la Russie et que cette fille, d'une magnificence de reine, était le seul cadeau qu'elle en avait rapporté, après avoir été séduite par un prince, dans le château où elle était institutrice. Certes, le prince, qui l'adorait, l'aurait comblée d'une royale fortune; mais il était mort, tué par accident d'un coup de feu, au soir d'une chasse; et la triste femme, revenue sans un sou à Paris, avec sa petite Fernande, n'avait pu qu'y reprendre ses leçons, l'élevant grâce à un travail acharné, rêvant quand même pour elle quelque prodigieux destin. Fernande, bercée d'adulations, convaincue que sa beauté la destinait à un trône, s'était heurtée à la misère noire, aux bottines qu'on ne savait comment remplacer, aux robes et aux chapeaux qu'il fallait sans cesse refaire soi-même. Une colère de chaque heure l'avait envahie, un tel besoin de victoire, que, depuis l'âge de dix ans, elle n'avait pas vécu un seul jour sans apprendre la haine, l'envie, la cruauté, amassant en elle d'extraordinaires forces de perversion et de destruction. Ce qui l'acheva, ce fut d'avoir cru que sa beauté vaincrait quand même, par sa propre toute-puissance, au point qu'elle eut la sottise de se donner à un homme, à un maître de la fortune et du pouvoir, qui, le lendemain, la lâcha. Cette aventure, ensevelie au fond le plus amer de son être, devait lui enseigner le mensonge, l'hypocrisie et la ruse, qu'elle n'avait point encore. Elle se jura bien de ne pas recommencer, elle gardait trop d'ambition pour tomber à la galanterie. C'était la faillite de la beauté, il ne suffisait pas d'être belle, il fallait trouver l'occasion de l'être, rencontrer l'homme qu'on ensorcelait, dont on faisait sa chose obéissante. Et, sa mère étant morte, d'avoir couru le cachet un quart de siècle, dans la boue de Paris, pour lui gagner à peine du pain, elle sentit naître l'occasion, elle se trouva en présence de Delaveau, pas beau, pas riche, qui offrait de l'épouser. Elle ne l'aimait pas, mais elle le sentait très amoureux d'elle, sa décision fut prise d'entrer à son bras dans le monde classé des honnêtes femmes, où il serait pour elle le soutien, le moyen. Il dut lui acheter un trousseau, il l'accepta nue, avec la foi exaltée d'un dévot qui ne désirait d'elle que la déesse.

Et, dès ce moment, la destinée s'accomplit, telle que Fernande l'avait voulue. Deux mois ne s'étaient pas écoulés, depuis le jour où son mari l'avait introduite à la Guerdache, qu'elle y séduisit Boisgelin, auquel elle céda brusquement, un soir, après avoir étudié avec soin le cas. Il s'était passionné pour elle, il l'aurait payée de sa fortune, au risque de rompre tous les liens. Elle, enfin, dans ce bel homme de cercle et de cheval, trouvait l'idéal cherché, l'amant de vanité, de folie et de largesse, capable des pires abandons pour se garder une maîtresse si belle, devenue indispensable à son luxe. Puis, elle contentait là toutes sortes de rancunes amassées, sa haine sourde de son mari, dont la vie de travail et le tranquille aveuglement l'humiliaient, sa jalousie grandissante contre la paisible Suzanne, qu'elle s'était mise à exécrer dès le premier jour, d'une exécration qui avait achevé de la décider à lui prendre Boisgelin, avec l'espoir de la faire souffrir. Et, maintenant, la Guerdache était en continuelle fête, Fernande y régnait en belle invitée, ayant réalisé son rêve de vie fastueuse, aidant Boisgelin à manger l'argent que Delaveau faisait suer aux douze cents ouvriers de l'Abîme, espérant pouvoir même retourner à Paris, un beau matin, pour y triompher avec les millions promis.

C'étaient toutes ces histoires que Luc roulait dans sa songerie, tandis que, d'un pas ralenti de promenade, il se rendait à l'invitation de Suzanne. S'il ne les connaissait pas toutes, il soupçonnait celles dont un avenir prochain allait lui permettre de pénétrer les moindres détails. Et, comme il levait la tête, il vit qu'il n'était plus qu'à une centaine de mètres du parc admirable, dont les grands arbres verdoyaient à l'infini. Il s'arrêta, une figure se dressait, dominait toutes les autres, celle de M. Jérôme, du deuxième Qurignon, fondateur de la fortune, qu'il avait rencontré la veille dans sa petite voiture, poussé par un domestique, à la porte même de l'Abîme. Il le revoyait, les jambes mortes, foudroyé, muet, avec ses yeux clairs, qui regardaient depuis vingt-cinq ans les désastres dont sa race était accablée. C'était son fils Michel affamé de joie et de luxe, laissant péricliter l'usine, se tuant dans un effroyable drame intime. C'était son

petit-fils Gustave, volant une maîtresse à son père, allant se rompre le crâne au fond d'un gouffre, comme sous la poursuite vengeresse des Furies. C'était sa fille Laure au couvent, retranchée du monde ; c'était son autre fils Philippe épousant une catin, glissant avec elle dans la boue, tué en duel, à la suite d'affreuses histoires; c'était son autre petit-fils André, le dernier du nom, infirme, enfermé avec des fous. Et c'était à présent le désastre qui continuait, un ferment pourrisseur qui achevait d'anéantir la famille, cette Fernande tombée là comme pour consommer la ruine, avec ses petites dents blanches de terrible rongeuse. Dans son silence, il avait assisté, il assistait à ces choses; et les remarquait-il, les jugeait-il? On le disait d'intelligence affaiblie, mais pourtant de quels yeux il regardait, limpides, sans fond! Et, s'il pensait, quelle pensée devait emplir ses longues heures immobiles! Tous ses espoirs avaient croulé, cette force victorieuse amassée dans sa longue ascendance ouvrière, cette énergie qu'il croyait devoir léguer à une longue descendance, pour une fortune sans cesse accrue, elle flambait comme un tas de paille, au feu de la jouissance. En trois générations, la réserve de puissance créatrice qui avait demandé tant de siècles de misère et d'efforts, venait d'être dévorée goulûment. Tout de suite, l'exaspération nerveuse, l'affinement destructeur s'étaient produits, dans la curée chaude de la sensation. La race, gorgée trop vite, éperdue de possession, culbutait en pleine folie de la richesse. Et ce domaine royal, cette Guerdache qu'il avait achetée, avec le rêve de la peupler un jour de ses nombreux descendants, de couples heureux élargissant la gloire bénie de son nom, quelle tristesse il devait ressentir à en voir vides la moitié des appartements, quelle colère il éprouvait sans doute à la voir aujourd'hui livrée à cette étrangère, qui apportait le dernier poison, dans les plis de sa robe! Il n'y vivait plus que solitaire, il n'y gardait des rapports tendres qu'avec sa petite-fille Suzanne, la seule à laquelle il consentît encore à ouvrir la vaste chambre qu'il occupait au rez-de-chaussée. Jadis, dès l'âge de dix ans, Suzanne l'avait soigné là, en fillette aimante, que touchait l'infortune du triste grand-père. Puis, lorsqu'elle était revenue, mariée, après l'achat de

l'Abîme et de la Guerdache, elle avait exigé que le grand-père restât, bien que plus rien de la fortune ne lui appartînt, à la suite du partage qu'il avait fait de tous ses biens, sous le coup de foudre de la paralysie. Elle n'était point sans scrupule, il lui semblait qu'en suivant les conseils de Delaveau, elle et son mari avaient spolié les deux membres restants de la famille, la tante Laure et André, l'infirme. A la vérité, leur existence était assurée, et c'était au grand-père Jérôme qu'elle rendait tout en affection, veillant sur lui comme un bon ange. Mais lui, s'il laissait naître un sourire au fond de ses yeux clairs, lorsqu'il les fixait sur elle, n'avait plus dans sa face froide, aux grands traits creusés, que deux trous d'eau de source, insondables, dès qu'il regardait passer au galop devant lui la vie effrénée de la Guerdache. Et voyait-il, et pensait-il, et de quelle désespérance alors était faite sa pensée?

Luc se trouva devant la grille monumentale qui s'ouvrait sur la route de Formeries, à l'endroit où s'en détachait le chemin du village voisin des Combettes; et il n'eut qu'à pousser la petite porte, pour suivre la royale allée d'ormes. Au fond, on apercevait le château, une vaste habitation du XVIIe siècle, d'un grand air dans sa simplicité, avec ses douze fenêtres de façade, ses deux étages, son rez-de-chaussée surélevé, auquel on accédait par un double perron, orné de beaux vases. Le parc, très vaste, tout en pelouses et en bois de haute futaie, était traversé par la Mionne, qui alimentait une grande pièce d'eau, où nageaient des cygnes.

Déjà, Luc se dirigeait vers le perron, lorsqu'un léger rire de bon accueil lui fit tourner la tête. Et, sous un chêne, près d'une table de pierre que des sièges rustiques entouraient, il aperçut Suzanne, qui s'était assise là, tandis que son fils Paul jouait à ses pieds.

— Mais oui, mon bon ami, je suis descendue attendre ici mes invités, en campagnarde qui ne craint pas le grand air. Comme vous êtes gentil d'avoir accepté mon invitation, si brusque!

Et elle lui souriait, la main tendue. Elle n'était point jolie, elle était charmante, très blonde, petite, avec une fine tête ronde, les cheveux frisés, les yeux d'un bleu doux. Son mari l'avait toujours trouvée d'une insigni-

fiance lamentable, sans paraître s'être jamais douté de la bonté délicieuse et de la solide raison qui se cachaient sous son air de grande simplicité.

Luc avait pris sa main, qu'il garda un instant entre les deux siennes.

— C'est vous qui êtes adorable, d'avoir songé à moi. Je suis si heureux, si heureux de vous revoir!

Elle était son aînée de trois ans, elle l'avait connu dans la misérable maison qu'il habitait, rue de Bercy, près de l'usine où il avait débuté, à titre de petit ingénieur. Très discrète, faisant elle-même ses aumônes, elle venait là chez un maçon, resté veuf, avec six enfants, dont deux fillettes en bas âge; et, le jeune homme s'étant trouvé dans le taudis, les deux fillettes sur ses genoux, un soir qu'elle y avait apporté du linge et du pain, la connaissance s'était faite, il avait eu l'occasion d'aller lui rendre visite, à l'hôtel du parc Monceau, pour leurs charités communes. Une grande sympathie les avait peu à peu rapprochés, il était devenu son aide, son messager ignoré de tous, dans des affaires qu'eux seuls connaissaient. Et c'était ainsi qu'il avait fini par fréquenter l'hôtel, invité aux soirées pendant deux hivers, et qu'il y avait même connu les Jordan.

— Si vous saviez comme on vous regrette, comme on vous a pleurée! se contenta-t-il d'ajouter, pour toute allusion à leur complicité ancienne de braves cœurs.

Elle eut un geste ému, elle murmura :

— Quand je songe à vous, je suis navrée que vous ne soyez pas ici, où il y aurait tant à faire!

Mais il venait d'apercevoir Paul, qui accourait, des fleurettes à la main, et il se récria, en le trouvant si grandi. Très blond, mince et souriant, l'air doux, l'enfant ressemblait beaucoup à sa mère.

— Eh! dit celle-ci avec gaîté, il va avoir sept ans bientôt, c'est un petit homme.

Tous deux s'étaient assis, causant fraternellement, dans la tiédeur de la radieuse journée de septembre, si perdus au fond de leurs bons souvenirs, qu'ils ne virent même pas Boisgelin descendre le perron et s'avancer vers eux. Portant beau, très correct dans son veston de campagne, et le monocle à l'œil, Boisgelin était un grand

bellâtre, aux yeux gris, au nez fort, les moustaches cirées, ramenant en boucles ses cheveux bruns sur son front étroit, que découvrait déjà un commencement de calvitie.

— Bonjour, mon cher Froment, cria-t-il de sa voix dont il exagérait le grasseyement, par bon ton. Mille mercis d'avoir bien voulu être des nôtres.

Et, sans s'arrêter davantage, après une forte poignée de main à l'anglaise, il se tourna vers sa femme.

— Ma chère, l'ordre a bien été donné d'envoyer la victoria aux Delaveau?

Suzanne n'eut pas à répondre, la victoria débouchait de l'allée des grands ormes, ramenant le ménage, qui descendit devant la table de pierre. Delaveau, petit et râblé, avait la tête d'un bouledogue, massive, courte, les mâchoires en avant; et, le nez camus, les yeux gros, à fleur de tête, les joues colorées, cachées à demi par un épais collier de barbe noire, il gardait dans l'allure quelque chose de militaire, d'autoritaire et de rigide. Près de lui, en délicieux contraste, Fernande était une brune aux yeux bleus, grande, de taille souple, de gorge et d'épaules admirables. Jamais cheveux plus somptueux ni plus noirs n'avaient encadré un visage plus pur ni plus blanc, aux grands yeux d'azur, d'une brûlante tendresse, à la bouche étroite et fraîche, garnie de dents petites, qu'on sentait d'un éclat inaltérable et d'une force à casser des cailloux. Elle était surtout fière de la finesse de ses pieds, car elle y trouvait la preuve incontestable de sa princière origine.

Tout de suite, elle s'excusa auprès de Suzanne, en faisant descendre de la victoria une femme de chambre qui avait, sur les genoux, sa fillette Nise, une enfant de trois ans, aussi blonde qu'elle était brune, frisée, ébouriffée, avec des yeux couleur du ciel, une bouche rose qui riait toujours, creusant des fossettes aux deux joues et au menton.

— Vous m'excuserez, ma chère, j'ai profité de votre autorisation, en amenant Nise.

— Mais vous avez très bien fait, répondit Suzanne. Je vous ai dit qu'il y aurait une petite table.

Les deux femmes paraissaient amies. A peine s'il y eut,

chez Suzanne, un léger battement de paupières, lorsqu'elle vit Boisgelin s'empresser autour de Fernande, qui, d'ailleurs, devait le bouder, car elle l'accueillit de l'air glacial qu'elle prenait, lorsqu'il tentait d'échapper à un de ses caprices. L'air inquiet, il revint près de Luc et de Delaveau, qui se connaissaient, du printemps dernier, et qui se serraient la main. Mais la présence inattendue du jeune homme à Beauclair semblait jeter le directeur de l'Abîme dans une sorte d'émoi.

— Comment! vous êtes ici depuis hier? et, naturellement, vous n'avez pas trouvé Jordan, puisqu'une brusque dépêche l'a forcé à partir pour Cannes... Oui, oui, je sais cela, mais je ne savais pas qu'il vous eût appelé... Le voilà avec des ennuis, à cause de son haut fourneau.

Luc fut surpris de le voir si ému, au point qu'il le sentait près de lui demander pourquoi Jordan l'avait fait venir à la Crêcherie. Il ne comprit pas la cause de cette soudaine inquiétude, il répondit au hasard :

— Oh! des ennuis, croyez-vous? Tout marche très bien.

Alors, Delaveau, prudemment, pour parler d'autre chose apprit à Boisgelin, qu'il tutoyait, une bonne nouvelle, l'achat par la Chine d'un stock d'obus défectueux, qu'on allait remettre à la fonte. Et il y eut une diversion, lorsque Luc, qui adorait les enfants, s'égaya, en voyant Paul donner ses fleurettes à Nise, sa grande amie. Quelle jolie fillette, pareille à un petit soleil, tant elle était blonde! Et comment avait-elle pu naître ainsi, d'un papa et d'une maman si bruns? Fernande, qui avait salué Luc, en le fouillant de son regard aigu, pour savoir s'il serait un ami ou un ennemi, aimait qu'on lui posât cette question, à laquelle, d'un air glorieux, elle répondait par une allusion très claire au grand-père de l'enfant, le fameux prince russe.

— Oh! un homme superbe, blond et rose. Je suis sûre que Nise sera tout son portrait.

Mais Boisgelin dut trouver qu'il n'était pas correct d'attendre ainsi ses invités sous un chêne, ce que pouvaient seuls se permettre de bons bourgeois, retirés à la campagne. Et, comme il les faisait tous rentrer, les emmenant au salon, une rencontre se produisit, M. Jérôme

parut dans sa petite voiture, que poussait un domestique. Le vieillard avait exigé de garder sa vie complètement à part, ses heures de repas, de promenade, de lever et de coucher; et il mangeait seul, il ne voulait pas qu'on s'occupât de lui, la règle s'était même établie, dans la maison, de ne jamais lui adresser la parole. Tous se contentèrent donc de le saluer en silence, tandis que Suzanne fut la seule à le suivre tendrement des yeux, avec un sourire. M. Jérôme, qui partait pour une de ses longues promenades, passant parfois dehors l'après-midi entier, les avait tous regardés fixement, en témoin oublié, hors du monde, qui ne rendait plus les saluts. Et Luc fut repris de son malaise, de son doute angoissant, sous la clarté froide de ce regard.

Le salon était une vaste pièce, fort riche, tendue de brocatelle rouge, garnie d'un meuble Louis XIV, somptueux. Et l'on y entrait à peine, que des invités arrivèrent, le sous-préfet Châtelard, suivi du maire Gourier, de sa femme Léonore et de leur fils Achille. A quarante ans, bel homme encore, chauve, le nez busqué, la bouche discrète, les yeux larges et vifs derrière le binocle, Châtelard était une épave de Paris, qui, après y avoir laissé ses cheveux et son estomac, s'était fait donner ses Invalides à la sous-préfecture de Beauclair, par un ami intime, bombardé ministre. Sans ambition, le foie atteint et sentant la nécessité du repos, il avait eu l'heureux destin d'y rencontrer la belle Mme Gourier, qui semblait l'y avoir fixé pour toujours, dans une liaison sans nuage, vue d'un bon œil par ses administrés, acceptée même par le mari, disait-on, qui avait d'autres goûts. Léonore, belle encore à trente-huit ans, blonde, avec de grands traits réguliers, était d'une profonde dévotion, l'air froid et prude, sous lequel, à ce que murmuraient certains initiés, flambait un continuel brasier de désirs profanes. Et Gourier lui-même, un gros homme commun, rougeaud, à la nuque renflée, au visage en lune, ne semblait jamais s'en être douté, car il parlait de sa femme avec un sourire d'indulgence, il lui préférait les petites ouvrières de sa cordonnerie, une fabrique considérable de chaussures, qu'il tenait de son père, et où il avait en personne gagné une fortune. Le ménage faisait chambre à part depuis

quinze ans, le seul lien qu'ils eussent gardé était leur fils Achille, un garçon de dix-huit ans déjà, qui avait les traits réguliers, les beaux yeux de sa mère, mais très brun, et qui montrait toute une intelligence, toute une indépendance, dont ses parents restaient confondus et fâchés. Si la belle Léonore n'avait jamais mis les pieds dans la cordonnerie de son mari, leur entente n'en était pas moins parfaite devant le monde; et, surtout, depuis que Châtelard était entré dans la maison, il y régnait un bonheur constant, qu'on citait en exemple. Le sous-préfet et le maire étant ainsi devenus inséparables, l'administration s'en trouvait facilitée, toute la ville bénéficiait de l'heureuse liaison.

Puis, ce furent d'autres invités, le président du tribunal Gaume, accompagné de sa fille Lucile, et que suivait le fiancé de celle-ci, le capitaine en retraite Jollivet. Gaume, à la tête longue, au front haut, au menton charnu, âgé de quarante-cinq ans à peine, semblait vouloir se faire oublier dans ce trou perdu de Beauclair, sous l'écrasement d'un affreux drame intime qui avait bouleversé sa vie. Un soir, sa femme, abandonnée par un amant, s'était tuée devant lui, en confessant sa faute. L'air froid et sévère, il en était resté secrètement inconsolable, ravagé, souffrant maintenant par sa fille, qu'il adorait, et qui, en grandissant, prenait de plus en plus la ressemblance de sa mère. Petite, mignonne, amoureuse et fine, avec ses yeux de perdition dans sa face claire de châtaine dorée, Lucile lui rappelait la faute, l'emplissait d'une telle crainte de voir la faute recommencer, qu'il l'avait, dès vingt ans, fiancée au capitaine Jollivet, malgré la solitude amère où il tomberait, après l'arrachement de la séparation. Ce capitaine Jollivet, fatigué pour ses trente-cinq ans, était quand même un bel homme, le front têtu, les moustaches victorieuses, que des fièvres, rapportées de Madagascar, avaient forcé à donner sa démission. Justement, il venait d'hériter d'une rente de douze mille francs, il avait décidé de se fixer à Beauclair, son pays, en y épousant Lucile, dont les airs de tourterelle pâmée l'avaient rendu fou. Gaume, sans fortune, qui vivait chichement de son siège au tribunal, ne pouvait refuser un tel parti. Son désespoir caché semblait en grandir,

jamais il n'avait affecté un souci plus sévère de la loi, motivant avec force ses jugements, appuyant sur le Code la dureté de la répression. Certains disaient, que derrière cette attitude de juge implacable, il y avait un vaincu, un pessimiste désolé, qui doutait de tout, surtout de la justice sociale. Et quelle souffrance, celle du juge qui condamne, en se demandant s'il en a le droit, les tristes misérables, victimes du crime de tous!

Ensuite, arrivèrent les Mazelle, avec leur fillette Louise, âgée de trois ans, une convive encore de la petite table. C'était un ménage parfaitement heureux, deux grosses gens de même âge, qui venaient à peine de dépasser la quarantaine, d'une ressemblance peu à peu fondue l'une dans l'autre, avec la même face rose et souriante, le même air paterne et doux. Ils avaient dépensé cent mille francs pour s'installer bourgeoisement, près de la Sous-Préfecture, dans une belle maison cossue, entourée d'un assez vaste jardin; et ils vivaient d'une quinzaine de mille francs de rentes, de bonnes rentes sur l'Etat, dont la solidité avait seule pu les rassurer. Leur bonheur, la joie béate de leur vie vécue désormais à ne rien faire, était passée en proverbe. " Ah! être comme monsieur Mazelle, qui ne fait rien! En voilà un veinard! ". Mais il répondait qu'il avait trimé dix ans, que sa fortune était bien à lui. La vérité était que, petit courtier en charbons, ayant épousé une femme qui lui apportait cinquante mille francs de dot, il avait eu le flair, ou peut-être simplement la chance, de prévoir les grèves dont la fréquence, depuis dix années bientôt, déterminait des hausses considérables sur les houilles françaises. Son coup de génie avait donc été de s'assurer, à l'étranger, d'énormes réserves de charbons, au plus bas prix possible, puis de les revendre, avec de gros bénéfices, aux industriels de France que le manque brusque de combustible forçait à fermer leurs usines. Seulement, il s'était montré un véritable sage, en se retirant des affaires, vers la quarantaine, lorsqu'il avait eu les six cent mille francs, qui, selon ses calculs, devaient faire de sa femme et de lui un couple d'absolue félicité. Il n'avait même pas cédé à la tentation d'aller jusqu'au million, il craignait trop quelque mauvaise humeur de la fortune. Et jamais

égoïsme heureux n'avait triomphé ainsi, jamais optimisme n'avait eu plus raison de dire que tout marchait pour le mieux en ce monde, de très braves gens, certes, qui s'adoraient, qui adoraient leur fillette, venue sur le tard, qui offraient à eux deux, dans la pleine satisfaction de leurs appétits, loin de toute ambition et de toute fièvre, l'image parfaite du bonheur, du bonheur fermé, sans fenêtre sur le malheur des autres. Le seul aiguillon de ce bonheur était que Mme Mazelle, très grasse, très fleurie, se croyait atteinte d'une maladie grave, innomée, indéfinissable, ce qui la faisait plaindre et dorloter davantage par son mari, souriant toujours, disant avec une sorte de vanité attendrie " la maladie de ma femme ", comme il aurait dit " les cheveux, l'or unique des cheveux de ma femme ". Il n'en résultait ni crainte ni tristesse, et il en était de même de leur étonnement devant leur fillette Louise, qui poussait si différente d'eux, brune, maigre et vive, avec une amusante petite tête de chèvre, aux yeux obliques, au nez mince. C'était un étonnement ravi, comme si l'enfant fût tombée du ciel en cadeau, pour mettre un peu de pétulance dans leur maison ensoleillée, que les digestions trop calmes endormaient. La belle société de Beauclair se moquait volontiers des Mazelle, des pots, des poules à l'engrais, mais elle ne les en respectait pas moins, les saluait, les invitait, en rentiers que leur solide fortune faisait régner sur les travailleurs, sur les maigres fonctionnaires, sur les capitalistes millionnaires eux-mêmes, toujours en proie aux catastrophes.

Et l'on attendait plus que l'abbé Marle, le curé de Saint-Vincent, la paroisse riche de Beauclair, lorsqu'il arriva enfin, au moment où l'on se décidait à passer dans la salle à manger. Il s'excusa, ses devoirs l'avaient retenu. Il était grand, fort, la face carrée, avec un nez en bec d'aigle, une bouche large et d'un ferme dessin. Jeune encore, âgé de trente-six ans, il aurait volontiers bataillé pour la foi, sans un léger défaut de langue, qui lui rendait la prédication difficile. Et cela expliquait qu'il se résignât à s'enterrer à Beauclair, tandis que ses cheveux bruns coupés ras, ses yeux noirs et têtus disaient seuls le militant qu'il avait rêvé d'être. Mais il n'était

point sans intelligence, il se rendait parfaitement compte de la crise que le catholicisme traversait, n'avouant pas ses craintes parfois, lorsqu'il voyait son église désertée par le peuple, s'attachant à la lettre étroite des dogmes, dans la certitude que tout le vieil édifice serait emporté, le jour où la science et le libre examen feraient brèche. Il acceptait d'ailleurs les invitations à la Guerdache sans illusions sur les vertus de la bourgeoisie, et il y déjeunait ou y dînait en quelque sorte par devoir, afin de cacher sous le manteau de la religion les plaies qu'il savait là.

Luc fut ravi de la gaîté claire, du grand luxe aimable de la salle à manger, une vaste pièce occupant tout un angle du rez-de-chaussée, et dont les hautes fenêtres donnaient sur les pelouses et sur les arbres du parc. On aurait dit que ces verdures entraient, que la pièce, de style Louis XVI, avec ses boiseries gris perle, ses tentures d'un vert d'eau très doux, devenait la salle des festins rêvée, dans une idéale féerie champêtre. Et la richesse de la table, la blancheur des linges, l'éclat de l'argenterie et des cristaux, les fleurs dont le couvert était jonché, achevaient la fête des yeux, dans ce merveilleux cadre de lumière et de parfum. La sensation fut si vive, que, brusquement, toute sa soirée de la veille s'évoqua en lui, le peuple affamé et noir dont le troupeau piétinait dans la boue de la rue de Brias, les puddleurs et les arracheurs qui se cuisaient la chair aux flammes infernales des fours, le pauvre logis des Bonnaire surtout, avec la triste Josine assise sur une marche de l'escalier, sauvée de la faim pour un soir, grâce au pain volé par son petit frère. Que de misère injuste, et de quel travail maudit, de quelle exécrable souffrance était fait le luxe des oisifs et des heureux!

A la table, de quinze couverts, Luc se trouva placé entre Fernande et Delaveau. Contre l'usage, Boisgelin, qui avait Mme Mazelle à sa droite, venait de prendre Fernande à sa gauche. Il aurait dû donner cette place à Mme Gourier; mais, dans les maisons amies, il était entendu qu'on plaçait toujours Léonore près de son ami, le sous-préfet Châtelard. Celui-ci occupait naturellement la place d'honneur, à la droite de Suzanne, qui avait à sa gauche le président Gaume. On avait mis l'abbé Marle

près de Léonore, sa pénitente la plus assidue, la plus aimée. Gourier était près de Mme Mazelle, et Mazelle près du président. Enfin, le capitaine Jollivet et Lucile, les fiancés, étaient à l'un des bouts, en face du jeune Achille Gourier, silencieux à l'autre bout, entre Delaveau et l'abbé. Et Suzanne, prévoyante, pour la mieux surveiller, avait voulu qu'on dressât derrière elle la petite table, que les sept ans de Paul présidaient, entre les trois ans de Nise et les trois ans de Louise, inquiétantes toutes les deux avec leurs menottes qu'elles promenaient dans les assiettes et dans les verres. Une femme de chambre, d'ailleurs, ne les quittait pas, et le service de la grande table était fait par les deux valets de chambre, aidés du cocher.

Dès les œufs farcis, que le sauterne accompagnait, une conversation générale s'engagea, on parla du pain qu'on fabriquait à Beauclair.

— Je n'ai pu m'y habituer, dit Boisgelin. Leur pain de luxe est immangeable, je fais venir le mien de Paris.

Il avait dit cela simplement, et tous regardèrent avec un vague respect les petits pains qu'ils mangeaient. Mais les événements fâcheux de la veille hantaient surtout les esprits, Fernande s'écria :

— A propos, vous savez qu'hier soir on a mis au pillage une boulangerie de la rue de Brias.

Luc ne put s'empêcher de rire.

— Oh! madame, au pillage!... J'y étais. Un malheureux enfant qui a volé un pain!

— Nous y étions aussi, déclara le capitaine Jollivet, froissé de la pitié, pleine d'excuse, qu'il y avait dans le ton du jeune homme. Il est très regrettable qu'on n'ait pas arrêté cet enfant, au moins pour l'exemple.

— Sans doute, sans doute, reprit Boisgelin. Il paraît qu'on vole beaucoup, depuis cette maudite grève... On m'a parlé d'une femme qui avait forcé le comptoir d'un boucher. Tous les fournisseurs se plaignent que des rôdeurs s'emplissent les poches à leurs étalages... Et voilà donc notre belle prison neuve qui reçoit des locataires, n'est-ce pas, monsieur le président?

Gaume allait répondre, lorsque le capitaine repartit avec violence.

— Oui, le vol impuni engendre le pillage, l'assassinat. L'esprit de la population ouvrière devient épouvantable. Hier soir, vous tous qui étiez là comme moi, n'avez-vous pas senti cet esprit de révolte, une menace qui passait, une terreur dont tremblait la ville?... Du reste, ce Lange, cet anarchiste, ne vous a pas mâché ce qu'il comptait faire. Il vous a crié qu'il ferait sauter Beauclair et qu'il en raserait les décombres... Puisqu'on le tient, celui-là, j'espère qu'on va le saler proprement.

La verdeur de Jollivet gêna tout le monde. Ce souffle de terreur dont il parlait, que les autres avaient senti passer comme lui, la veille au soir, à quoi bon le rappeler, le réveiller au travers de cette table si aimable, chargée de si belles et de si bonnes choses? Un froid circula, la menace du lendemain gronda dans le grand silence, aux oreilles de ces bourgeois inquiets, tandis que les valets, maintenant, offraient des truites de rivière.

Delaveau, qui sentait le silence devenir gênant, finit par dire :

— Lange, un esprit détestable... Le capitaine a raison, gardez-le, puisque vous le tenez.

Mais le président Gaume hochait la tête ; et, de son air sévère, la face froide, sans qu'on sût ce qu'il y avait derrière cette rigidité professionnelle :

— Je dois vous apprendre que, ce matin, suivant mon conseil, après un simple interrogatoire, le juge d'instruction s'est décidé à relâcher cet homme.

Des voix se récrièrent, cachant une peur réelle, sous une exagération plaisante.

— Oh! monsieur le président, vous voulez donc nous faire égorger?

Gaume ne répondit que par un geste lent de la main, qui pouvait signifier beaucoup de choses. La sagesse était certainement de ne pas donner, par un procès tumultueux, une importance considérable à des paroles jetées au vent, qui germeraient d'autant plus qu'elles seraient répandues davantage.

Jollivet s'était calmé, mordillant ses moustaches, ne voulant pas contrecarrer ouvertement son futur beau-père. Mais le sous-préfet Châtelard, qui jusque-là s'était

contenté de sourire, de son air affable d'homme revenu de tout, s'écria :

— Ah! comme je vous comprends, monsieur le président! Vous avez fait là ce que j'appelle de l'excellente politique... Eh! non, l'esprit des masses n'est pas à Beauclair plus mauvais qu'ailleurs. C'est partout le même esprit, il faut tâcher de s'y accommoder, et le mieux est encore de prolonger l'état de choses actuel aussi longtemps qu'on pourra, car il paraît certain que, le jour où il changera, il sera pire.

Luc crut sentir une pointe blagueuse d'ironie, chez cet ancien noceur du pavé parisien, que la sourde épouvante de ces bourgeois de province devait amuser. Toute la politique pratique de Châtelard était d'ailleurs là, dans la plus belle indifférence, quel que fut le ministre qui se trouvât au pouvoir. C'était la vieille machine gouvernementale qui continuait à marcher d'elle-même, par la force acquise, avec des grincements et des heurts, et qui se détraquerait, qui tomberait en poudre, dès que naîtrait la société nouvelle. Au bout du fossé, la culbute, comme il le disait en riant dans l'intimité. Ça marchait, parce que c'était monté ; mais, au premier cahot sérieux, tout ficherait le camp. Même les vains efforts tentés pour consolider la vieille patraque, les réformes timides qu'on tentait, les lois inutiles qu'on votait, sans oser seulement appliquer les anciennes, les crises furieuses d'ambitions et de personnes, les rages et les affolements des partis, ne faisaient qu'aggraver, que hâter l'agonie suprême. Tous les matins, un tel régime s'étonnait de n'être pas par terre, en se disant que ce serait sûrement pour le lendemain. Et lui, qui n'était point un imbécile, s'arrangeait de façon à durer autant que durerait le régime. Républicain sage, comme il fallait l'être, il représentait le gouvernement tout juste assez pour garder sa place, ne faisant que le nécessaire, voulant surtout vivre en paix avec ses administrés. Et que tout croulât, il tâcherait de ne pas être sous les décombres!

— Vous voyez bien, conclut-il, que cette malheureuse grève, dont nous étions si inquiets, s'est terminée le mieux du monde.

Gourier, le maire, n'avait pas la philosophie ironique

du sous-préfet, et, bien qu'ils fussent toujours d'accord, ce qui leur facilitait la bonne administration de la ville, il protesta.

— Permettez, permettez, mon cher ami, trop de concessions nous mènerait loin... Je connais les ouvriers, je les aime, je suis un vieux républicain, un vieux démocrate de l'avant-veille. Mais, si j'accorde aux travailleurs le droit d'améliorer leur sort, jamais je n'accepterai les théories subversives, ces idées des collectivistes qui seraient la fin de toute société civilisée.

Et, dans sa grosse voix tremblante, sonnait la peur qu'il avait eue, la férocité du bourgeois menacé, ce besoin de répression inné, qui s'était traduit un moment par son désir de faire marcher la troupe, pour que les grévistes fussent forcés de reprendre le travail, à coups de fusil.

— Enfin, moi, j'ai tout fait pour les travailleurs, dans ma fabrique : caisse de secours, caisse de retraites, habitations à bon marché, toutes les douceurs imaginables. Alors, quoi? que veulent-ils de plus?... C'est la fin du monde, n'est-ce pas, monsieur Delaveau?

Le directeur de l'Abîme, jusque-là, avait mangé d'un bel appétit, écoutant, ne se mêlant pas à la conversation.

— Oh! la fin du monde, dit-il avec sa carrure tranquille, j'espère bien que nous ne laisserons pas le monde finir, sans lutter un peu pour qu'il continue... Je suis de l'avis de monsieur le sous-préfet, la grève s'est très heureusement terminée. Et j'ai même une bonne nouvelle : Bonnaire le collectiviste, vous savez, le meneur que j'avais été obligé de reprendre? eh bien! il s'est fait justice lui-même, il a quitté l'usine hier soir. Un ouvrier excellent, mais que voulez-vous? une tête brûlée, un rêveur dangereux... Ah! le rêve, c'est lui qui nous mène aux abîmes!

Il continua, tâcha de se montrer très loyal, très juste. Chacun avait le droit de défendre ses intérêts. Les ouvriers, en se mettant en grève, croyaient défendre les leurs. Lui, directeur de l'usine, défendait le capital, le matériel, la propriété, qu'on lui avait confiés. Et il consentait même à y mettre quelque indulgence, car il se sentait le plus fort. Son devoir unique était de conserver ce qui existait, le fonctionnement du salariat, tel que la sagesse de l'expérience l'avait peu à peu organisé. Toute

la vérité pratique était là, il n'existait en dehors que des rêveries coupables, ce collectivisme par exemple, dont l'application aurait déterminé la plus effroyable des catastrophes. Il parla aussi des syndicats, qu'il combattait avec acharnement, ayant deviné en eux une machine de guerre puissante. Mais tout de même il triomphait, simplement en travailleur actif, en bon administrateur, heureux que la grève n'eût pas fait plus de ravages, et qu'elle ne fût pas devenue un désastre, en l'empêchant, cette année-là, de tenir les engagements qu'il avait pris vis-à-vis de son cousin.

Justement, les deux valets passaient des perdreaux rôtis, tandis que le cocher, chargé des vins, offrait du saint-émilion.

— Alors, dit Boisgelin plaisamment, tu me jures bien que nous n'allons pas en être réduits au régime des pommes de terre, et que nous pouvons manger sans remords une aile de ces perdreaux?

Un grand éclat de rire accueillit cette boutade, qu'on trouva des plus spirituelles.

— Je te le jure, dit gaîment Delaveau, en riant avec les autres. Dors et mange tranquille, la révolution qui emportera tes rentes n'est pas encore pour demain.

Silencieux, Luc sentit son cœur battre. C'était bien cela, le salariat, le capital qui exploitait le travail des autres. Il avançait cinq francs, en faisait produire sept par l'ouvrier, et mangeait les deux francs. Encore ce Delaveau travaillait-il, risquait-il son cerveau et ses muscles ; mais ce Boisgelin, qui n'avait jamais œuvré, de quel droit vivait-il, mangeait-il, dans un tel luxe? Et Luc était frappé aussi de l'attitude de Fernande, sa voisine, très intéressée par cette conversation peu faite pour une femme, l'air excité et ravi de la déroute des ouvriers, de la victoire de cet argent que ses dents de jeune louve croquaient à bouche pleine. Ses lèvres rouges se retroussaient un peu, découvraient les dents aiguës, dans un rire de fine cruauté, comme si elle eût enfin satisfait ses rancunes et ses appétits, en face de la douce femme qu'elle trompait, entre son amant bellâtre qu'elle dominait et son mari aveuglé qui lui gagnait les millions futurs. Elle semblait grise déjà des fleurs, des vins, des

viandes, et grise surtout de la joie perverse d'utiliser sa radieuse beauté, en apportant là le désordre et la destruction.

— Est-ce qu'il n'est pas question d'une fête de charité à la Sous-Préfecture? demanda doucement Suzanne à Châtelard. Si nous causions d'autre chose que de politique, voulez-vous?

Tout de suite, le sous-préfet, galant, fut de son avis.

— Mais, certainement nous sommes impardonnables... Je donnerai toutes les fêtes que vous voudrez, chère madame.

Dès lors, la conversation se fragmenta, chacun revint à sa passion. L'abbé Marle s'était contenté d'approuver de légers signes de tête certaines déclarations de Delaveau, très prudent dans ce milieu, où le désolaient l'inconduite du maître de la maison, le scepticisme du sous-préfet et la formelle hostilité du maire, qui affichait des idées anticléricales. Ah! quelle rancœur, cette société qu'il devait soutenir et qui finissait dans une telle débâcle! Sa seule consolation était la dévote sympathie de la belle Léonore, sa voisine, occupée de lui seul, lui disant à demi-voix des mots gentils, tandis que les autres discutaient. Sans doute celle-là aussi vivait dans la faute, mais elle s'en confessait ; et, déjà, il l'entendait, au tribunal de la pénitence, s'accuser d'avoir pris trop de plaisir, à déjeuner, assise à côté de son ami Châtelard, dont le genou, sous la table, était amoureusement serré contre le sien. De même, le bon Mazelle, oublié entre le président Gaume et le capitaine Jollivet, n'avait encore ouvert la bouche que pour avaler de fortes bouchées, qu'il mâchait lentement, dans la crainte des maux d'estomac. Les choses de la politique ne l'intéressaient plus, depuis que, grâce à ses rentes, il était à l'abri des orages. Mais il devait prêter l'oreille aux théories du capitaine, heureux de se soulager avec cet auditeur bénévole. L'armée était l'école de la nation, la France ne pouvait être, d'après sa tradition immuable, qu'une nation guerrière, qui retrouverait seulement son équilibre, le jour où elle aurait reconquis l'Europe et où elle régnerait par le sabre. C'était stupide d'accuser le service militaire de désorganiser le travail. D'ailleurs, le travail de qui, le

travail de quoi? est-ce que ça existait? Leur socialisme, une immense blague! Il y aurait toujours des soldats, puis, par-dessous, des gens pour faire la corvée. Le sabre, au moins ça se voyait, mais qui est-ce qui avait jamais vu l'idée, la fameuse idée, la prétendue reine du monde? Et il riait de son propre esprit, et le bon Mazelle, qui avait le respect profond de l'armée, riait avec lui, par complaisance ; tandis que Lucile, sa fiancée, coulait ses fins regards d'amoureuse énigmatique, l'examinant en dessous, avec un petit sourire singulier, comme amusée à l'idée du mari qu'il ferait. A l'autre bout de la table, le jeune Achille Gourier se renfermait dans le même silence de témoin et de juge, les yeux luisants de tout le mépris que lui causaient sa famille et les amis avec qui elle le forçait à déjeuner.

Mais, de nouveau, une voix s'éleva, fut entendue de toute la table, au moment où l'on servait un pâté de foies de canard, une véritable merveille. C'était la voix de Mme Mazelle, muette jusque-là, enfoncée dans son assiette, soignant sa maladie, qui réclamait une forte nourriture. Et, comme Boisgelin, tout à Fernande, la négligeait, elle s'était rabattue sur Gourier, elle lui expliquait son ménage, son entente si parfaite avec son mari, ses idées sur l'instruction qu'elle ferait donner à sa fille Louise.

— Je ne veux pas qu'on lui casse la tête, ah! non! Pourquoi donc se ferait-elle du mauvais sang? Elle est fille unique, elle héritera de toutes nos rentes.

Brusquement, Luc céda au besoin de protester, sans réfléchir, par simple malice.

— Vous ne savez donc pas, madame, qu'on va supprimer l'héritage? Oh! très prochainement, lorsqu'on organisera la société nouvelle.

Autour de la table, on crut qu'il plaisantait, et la stupeur de Mme Mazelle était si comique à voir, que tous l'aidèrent. L'héritage supprimé, une pareille infamie! L'argent gagné par le père, on l'arracherait aux enfants, on les condamnerait à gagner leur pain à leur tour! Mais certainement, c'était la conséquence logique du collectivisme. Et, comme Mazelle effaré venait au secours de sa femme, en disant qu'il n'était pas inquiet, que

toute sa fortune était en rentes sur l'Etat, que jamais on n'oserait toucher au grand-livre :

— C'est ce qui vous trompe, monsieur, reprit tranquillement Luc, on brûlera le grand-livre, on abolira la rente. La mesure est déjà résolue.

Les Mazelle faillirent étouffer. La rente abolie! cela leur paraissait aussi impossible que l'effondrement du ciel sur leur tête. Et ils étaient si éperdus, si terrifiés par cette menace du renversement des lois naturelles, que Châtelard eut la bonhomie moqueuse de les rassurer, en se tournant à demi vers la petite table, où, malgré le sage exemple de Paul, les deux fillettes, Nise et Louise, ne s'étaient pas trop bien conduites.

— Mais non, mais non, ce n'est pas encore pour demain, votre fillette a le temps de grandir et d'avoir des enfants à son tour... Ah! seulement, on fera bien de la débarbouiller, car je crois qu'elle a mis sa figure dans la crème.

On continuait à rire et à plaisanter. Tous, pourtant, avaient senti passer le grand souffle de demain, le vent de l'avenir, qui de nouveau soufflait au travers de la table, dont il balayait le luxe inique et les jouissances empoisonneuses. Et tous venaient au secours de la rente, du capital, de la société bourgeoise et capitaliste, basée sur le salariat.

— La République se suicidera, le jour où elle touchera à la propriété, dit Gourier, le maire.

— Il y a des lois, et tout croulerait, le jour où elles ne seraient plus appliquées, dit le président Gaume.

— En tout cas, fichtre! l'armée est là qui veille et qui ne permettra pas le triomphe des coquins, dit le capitaine Jollivet.

— Laissez faire Dieu, il n'est que bonté et que justice, dit l'abbé Marle.

Boisgelin et Delaveau se contentèrent d'approuver, car c'était à leur secours que venaient toutes les forces sociales. Et Luc le comprit, c'était le gouvernement, l'administration, la magistrature, l'armée, le clergé, qui soutenaient encore la société agonisante, le monstrueux échafaudage d'iniquité, le travail meurtrier du plus grand nombre nourrissant la fainéantise corruptrice de quel-

ques uns. Sa terrible vision de la veille continuait. Après avoir vu l'envers, il voyait la face de cette société en décomposition, dont l'édifice s'effondrait de toutes parts. Et même là, dans ce luxe, dans ce décor triomphant, il l'entendait craquer, il les sentait tous inquiets, s'étourdissant, courant à l'abîme, comme tous les affolés que les révolutions emportent. On servait le dessert, la table était couverte de crèmes, de pâtisseries, de fruits magnifiques. Pour achever de ragaillardir les Mazelle, lorsqu'on versa le champagne, on fit l'éloge de la paresse, de la divine paresse qui n'est point de cette terre. La vaste salle à manger, si gaie, était toute pleine de la douceur des grands arbres, et Luc réfléchissait, car il venait brusquement de comprendre la pensée dont il se sentait gros, l'affranchissement de l'avenir, en face de ces gens qui étaient l'autorité injuste et tyranique du passé.

Après le café, qui fut servi dans le salon, Boisgelin proposa une promenade dans le parc, jusqu'à la Ferme. Pendant tout le déjeuner, il s'était prodigué auprès de Fernande, qui continuait à lui tenir rigueur; car elle lui avait refusé son pied sous la table, elle ne lui répondait même pas, gardant ses clairs sourires pour le sous-préfet, en face d'elle. Et, depuis huit jours, c'était ainsi. Elle le sevrait de toute douceur, quand il se permettait de ne pas obéir immédiatement à un de ses caprices. Or, le fond de leur présente querelle était qu'elle avait exigé qu'il donnât une chasse à courre, pour la seule joie du costume nouveau qu'elle y porterait. Il s'était permis de ne pas vouloir, tant la dépense devait être grosse; d'autant plus que Suzanne, avertie, l'avait supplié d'être un peu raisonnable; et la lutte avait fini par s'établir ainsi entre les deux femmes, il s'agissait de savoir qui l'emporterait, de la maîtresse ou de l'épouse. Durant le déjeuner, Suzanne, de son doux et triste regard, n'avait rien perdu de la froideur jouée de Fernande, ni des empressements inquiets de son mari. Aussi, lorsque ce dernier proposa une promenade, comprit-elle qu'il cherchait uniquement une occasion de s'isoler avec la boudeuse, pour se défendre et la reconquérir. Blessée, incapable de combattre, elle se retira dans sa dignité souffrante, en disant qu'elle resterait, afin de tenir compagnie aux Mazelle, qui,

par hygiène, ne se remuaient jamais au sortir de table. Le président Gaume, sa fille Lucile et le capitaine Jollivet déclarèrent également qu'ils ne bougeraient pas ; ce qui fit que l'abbé Marle proposa une partie d'échecs au président. Le jeune Achille Gourier avait déjà pris congé, heureux de retrouver sa libre rêverie par la campagne vaste, sous le prétexte d'un examen qu'il préparait. Et il n'y eut donc que Boisgelin, le sous-préfet, le ménage Delaveau, le ménage Gourier et Luc, qui se rendirent à la Ferme, d'un pas ralenti, au travers des hautes futaies du parc.

En allant, ce fut très correct, les cinq hommes marchèrent en un groupe, pendant que Fernande et Léonore venaient derrière, l'air enfoncé dans une conversation intime. Boisgelin se répandit en doléances sur les malheurs de l'agriculture : la terre faisait banqueroute, tous les cultivateurs couraient à une ruine prochaine. Châtelard et Gourier tombèrent d'accord que le problème terrible, sans solution jusqu'ici, se posait là ; car, pour que l'ouvrier industriel pût produire, il fallait que le pain fût à bas prix, et si le blé était à bas prix, le paysan ruiné n'achetait plus les produits de l'industrie. Delaveau croyait qu'on trouverait la solution dans un protectionnisme intelligent. Et Luc, que la question passionnait, les poussa, obtint surtout des renseignements de Boisgelin, qui finit par confesser que sa désespérance venait de ses difficultés continuelles avec son fermier, Feuillat, dont les exigences croissaient d'année en année. Il allait sans doute être forcé de se séparer de lui, à l'occasion du renouvellement de leur bail, le fermier ayant demandé un diminution de dix pour cent dans le prix de fermage ; et le pis était que, pris de la crainte que son bail ne fût pas renouvelé, il avait cessé de soigner les terres, ne les fumant plus, disant qu'il n'avait pas besoin de travailler à la fortune de son successeur. C'était la propriété stérilisée, peu à peu frappée de mort.

— Et il en est ainsi partout, continua Boisgelin. On ne s'entend pas, les travailleurs veulent prendre la place des propriétaires, et c'est la culture qui souffre de la querelle... Tenez! aux Combettes, dans ce village dont les terres ne sont séparées des miennes que par la route de Forme-

ries, vous ne vous imaginez pas le peu d'entente, les efforts que chaque paysan fait pour nuire à son voisin, en se paralysant lui-même... Ah! la féodalité avait du bon, tous ces gaillards marcheraient, obéiraient, s'ils n'avaient rien à eux et s'ils étaient convaincus de n'avoir jamais rien!

Cette conclusion imprévue fit sourire Luc. Mais il restait frappé de l'aveu inconscient que du manque d'entente venait seule la prétendue faillite de la terre. Et, maintenant, au sortir du parc, son regard s'étendait sur la plaine immense, cette Roumagne si célèbre autrefois par sa fécondité, qu'on accusait aujourd'hui de se refroidir et de ne plus nourrir son peuple. A gauche, il voyait se dérouler le vaste domaine de la Ferme, tandis qu'il apercevait, à droite, les pauvres toits des Combettes, autour desquels se groupaient des champs extrêmement divisés, des lopins émiettés encore par les héritages, pareils à une étoffe faite de pièces et de morceaux. Et que décider pour que la bonne entente revînt, pour que, de ces efforts contradictoires et douloureux, naquît le grand élan de solidarité, au nom du bonheur de tous!

Justement, comme on approchait de la Ferme, une habitation large et assez bien tenue, on y entendit des jurons, des coups de poing sur les tables, tout le bruit violent d'une querelle. Puis, on vit en sortir deux paysans, l'un gros et lourd, l'autre maigre et rageur, qui, après s'être menacés une dernière fois, s'éloignèrent, se dirigèrent à travers champs vers les Combettes, chacun par un chemin différent.

— Qu'y a-t-il donc, Feuillat? demanda Boisgelin au fermier, debout sur le seuil.

— Oh! ce n'est rien, monsieur... C'en est encore deux des Combettes, qui ont une discussion à propos d'une borne et qui m'avaient prié de leur servir d'arbitre. Voilà des ans et ans que, de père en fils, les Lenfant et les Yvonnot sont toujours à se chamailler, si bien que ça les rend fous, rien que de se voir. J'ai eu beau leur parler raison, vous les avez entendus, ils se mangent. Et sont-ils bêtes, mon Dieu! eux qui seraient si forts, s'ils voulaient seulement réfléchir et s'entendre un tout petit peu!

Puis, fâché sans doute d'avoir laissé échapper cette

réflexion, qui n'était pas bonne à dire devant le maître, il voila son regard, il reprit d'une voix sourde, la face close, sans pensée :

— Si ces dames et ces messieurs veulent bien entrer se reposer un moment.

Mais Luc avait vu ses yeux luire, il fut surpris de le retrouver si terreux, si sec, dans sa haute taille maigre, comme déjà brûlé par les grands soleils, à quarante ans à peine. Pourtant, il était d'une intelligence fort vive, ainsi qu'il s'en aperçut ensuite, en l'écoutant causer avec Boisgelin. Ce dernier lui ayant demandé, d'un air riant, s'il avait réfléchi au sujet du bail, le fermier hocha la tête, répondit des paroles brèves, en diplomate désireux de vaincre. Evidemment, il réservait ce qu'il pensait : la terre à ceux qui la cultivaient, la terre à tous, pour qu'on se remît à l'aimer et à la féconder. Aimer la terre! et il haussait les épaules. Son père, son grand-père l'avaient aimée furieusement. A quoi cela leur avait-il servi? Lui, attendait de pouvoir l'aimer de nouveau, quand il la féconderait pour lui, pour les siens, et non pour un propriétaire, dont l'unique pensée serait d'augmenter le fermage, le jour où la récolte doublerait. Et il y avait autre chose encore au fond de ses demi-paroles, dans son regard clair sur l'avenir : l'entente sage entre les paysans, les champs si divisés mis en commun, la grande culture intensive, par les machines. C'étaient des idées rares qu'il s'était faites peu à peu, que les bourgeois n'avaient pas besoin de savoir, mais qui parfois sortaient quand même de lui.

On avait fini par entrer s'asseoir un instant dans la ferme, et Luc retrouvait les murs froids et nus, l'odeur de travail et de pauvreté, qui, la veille, l'avaient tant frappé chez les Bonnaire, rue des Trois-Lunes. Sèche et terreuse, pareille à son homme, la Feuillat était là, muette, résignée, avec le seul enfant qu'elle avait eu, un grand garçon de douze ans. Léon, qui aidait déjà son père. C'était partout, chez le paysan ainsi que chez l'ouvrier, le travail maudit, frappé de déshonneur, devenu une tare, ne nourrissant même pas l'esclave qu'on rivait à son métier manuel comme à une chaîne. Dans le village voisin, aux Combettes, la souffrance était certainement

plus grande encore, des maisons sordides, une existence de bêtes domestiques nourries de soupe, les Lenfant avec leur fils Arsène et leur fille Olympe, les Yvonnot qui en avaient deux pareillement, Eugénie et Nicolas, tous au baquet immonde de la misère, aggravant leurs maux par leur rage à s'entre-dévorer. Et Luc écoutait, regardait, évoquait cet enfer social, en se disant que la solution du problème était pourtant là, car le jour où toute une société nouvelle serait reconstruite, il faudrait bien en revenir à la terre, l'éternelle nourrice, la mère commune, qui, seule, pouvait assurer aux hommes le pain quotidien.

En quittant la Ferme, Boisgelin dit à Feuillat :

— Enfin, vous réfléchirez, mon brave. La terre a gagné, il est juste que j'en profite.

— Oh! c'est tout réfléchi, monsieur, répondit le fermier. J'aime autant crever de faim sur la route que chez vous.

Au retour, lorsque ces dames et ces messieurs rentrèrent à la Guerdache, par un autre chemin du parc, plus solitaire et plus ombreux, de nouveaux groupes se formèrent. Le sous-préfet et Léonore s'attardèrent, se trouvèrent bientôt à la queue, très loin, se contentant d'ailleurs de causer placidement, en vieux ménage ; tandis que Boisgelin et Fernande, qui s'étaient écartés peu à peu, disparurent, comme s'ils s'étaient trompés de route, égarés par des sentiers perdus, tant leur conversation était vive. Du même pas tranquille, les deux maris, Gourier et Delaveau, avaient continué de suivre l'allée, en s'entretenant d'un article sur la fin de la grève, dans " le Journal de Beauclair ", une feuille qui tirait à cinq cents exemplaires et que publiait un nommé Lebleu, petit libraire clérical, auquel l'abbé Marle et le capitaine Jollivet donnaient des articles. Le maire déplorait qu'on eût mis le bon Dieu dans l'affaire, bien qu'il approuvât, avec le directeur de l'Abîme, ce chant de triomphe, où était célébrée, en style lyrique, la victoire du capital sur le salariat. Et Luc, qui marchait près d'eux, ennuyé, las de les entendre, manœuvra de façon à se laisser distancer, puis se jeta sous bois, certain de toujours retrouver la Guerdache.

Quelle adorable solitude, dans ces taillis épais, où le

tiède soleil de septembre pleuvait en une poussière d'or! Quelque temps, il marcha au hasard, heureux d'être enfin seul, de respirer largement, en pleine nature, comme soulagé du poids qui l'écrasait, depuis que tous ces gens pesaient sur son cerveau et sur son cœur. Il songeait pourtant à les rejoindre, lorsqu'il déboucha brusquement, près de la route de Formeries, dans de vastes prés, au milieu desquels un petit bras de la Mionne alimentait une grande mare. Et la scène sur laquelle il tomba, l'amusa beaucoup, lui fut à la fois un charme et un espoir.

C'était Paul Boisgelin, qui venait d'obtenir la permission d'amener jusque-là ses deux invitées, Nise Delaveau et Louise Mazelle, dont les trois ans avaient de trop petits pieds pour aller bien loin. Les bonnes, allongées sous un saule, bavardaient, ne s'occupaient même plus des enfants. Mais la grosse aventure était que le futur héritier de la Guerdache et les deux bourgeoises encore en bavette avaient trouvé la mare occupée par une invasion populaire, trois galopins conquérants qui devaient avoir escaladé un mur ou s'être glissés sous une haie. Luc, très surpris, reconnut Nanet, le chef, l'âme de l'expédition, suivi de Lucien et d'Antoinette Bonnaire, qu'il avait sûrement débauchés, entraînés si loin de la rue des Trois-Lunes, profitant du libre dimanche. Et tout s'expliquait, Lucien ayant inventé un petit bateau qui marchait seul, et Nanet s'étant offert, en se faisant fort de le mener à une mare, qu'il connaissait, une belle mare où l'on ne rencontrait jamais personne. Le petit bateau, maintenant, marchait seul sur l'eau claire, sans une ride. C'était un prodige.

Simplement, Lucien avait eu le coup de génie d'utiliser le mécanisme enfantin d'une petite voiture roulante, un jouet de dix-neuf sous, en adaptant les roues, garnies de palettes, à un bateau creusé dans un bout de sapin. Et ça faisait bien dix mètres, sans être remonté. Le pis était qu'il fallait alors rattraper le bateau avec une perche, ce qui, chaque fois, manquait de le submerger.

Mais, pétrifiés d'admiration, Paul et ses deux invitées restaient debout au bord de la mare. Louise surtout, les yeux luisants dans son mince visage de chèvre capricieuse,

fut bientôt emportée par un désir sans bornes. Elle tendit ses menottes, elle cria :

— Je veux, je veux...

Puis, elle courut à Lucien, qui, d'un coup de perche, venait de ramener le bateau, pour le remonter. La bonne nature, dans le plaisir du jeu, les rapprocha. Ils se tutoyèrent.

— C'est moi qui l'ai fait, tu sais.

— Oh! fais voir, donne!

Il ne voulut pas, il défendit son bien contre les menottes spoliatrices.

— Ah! non, pas celui-là, j'ai eu trop de peine... Tu vas le casser, lâche-le.

Pourtant, il finit par faiblir, la trouvant très gentille, l'air si gai et sentant bon.

— Je t'en ferai un autre, si tu veux.

Et, comme il avait remis le bateau sur l'eau, et que les roues de nouveau marchaient, elle accepta, elle battit des mains, en s'asseyant près de lui, sur l'herbe, conquise à son tour, très camarade, ne le quittant plus.

Paul, l'aîné de tous, dont les sept ans faisaient déjà un petit homme, eut cependant l'idée confuse qu'il devait chercher à savoir. Il avait avisé Antoinette, dont l'air aimable, la saine et jolie figure l'enhardissaient.

— Quel âge as-tu, toi?

— Moi, j'ai quatre ans, mais papa dit que j'ai l'air d'en avoir six.

— Qui est donc ton papa?

— Papa, c'est papa, tiens! Es-tu bête de demander ça!

Elle riait si joliment, qu'il trouva la réponse décisive et ne l'interrogea pas davantage. Lui aussi s'était assis près d'elle, et ils furent tout de suite les meilleurs amis du monde. Sans doute ne s'apercevait-il pas qu'elle avait une simple petite robe de laine, pas belle, tellement elle était plaisante, avec sa bonne santé et son air de ne douter de rien.

— Et toi, ton papa? c'est à lui, tous ces arbres? Ah bien! ce que tu as de la place, pour jouer!.. Nous autres, nous avons passé par le trou de la haie, là-bas.

— C'est défendu... On me défend aussi de venir ici,

parce qu'on a peur que je ne tombe dans l'eau. Et c'est si amusant!.. Il ne faudra rien dire, on nous punirait tous.

Mais, brusquement, il y eut un drame. Nanet, si blond et si ébouriffé, s'était émerveillé devant Nise, qui était encore plus ébouriffée et plus blonde que lui. Ils ressemblaient à deux joujoux, ils allèrent tout de suite l'un à l'autre, comme si leur rencontre était une chose nécessaire, et qu'ils se fussent attendus. Déjà, ils se tenaient par les mains, ils se riaient dans la figure, jouant à se pousser. Et Nanet, qui faisait l'homme brave, cria :

— Son bateau, il n'y a pas besoin de bâton pour l'avoir... Moi, j'irai bien le chercher dans l'eau.

Enthousiasmée, Nise, qui était, elle aussi, pour les jeux extraordinaires, appuya sa proposition.

— C'est çà, faut nous mettre dans l'eau, faut tous retirer nos souliers.

Et voilà qu'en se penchant elle faillit glisser dans la mare. Toute sa vantardise de fillette l'abandonna, elle poussa un cri terrible, lorsqu'elle sentit l'eau mouiller ses bottines. Lui, bravement, s'était précipité, l'avait saisie de ses petits bras déjà forts ; et il la portait comme une conquête et un trophée, il la déposa sur l'herbe, où elle se remit à rire, jouant avec lui, tous deux s'empoignant, se roulant, ainsi que deux chevreaux en gaîté. Mais le cri aigu que lui avait arraché la peur, venait de tirer les bonnes de leur oubli bavard, sous le saule. Elles s'étaient levées, elles avaient aperçu avec stupeur la bande envahissante, ces galopins tombés elles ne savaient d'où, qui se permettaient de débaucher les enfants de bourgeois confiés à leur garde. Et elles accoururent d'un air courroucé, si terrible, que Lucien se hâta de reprendre son bateau, détalant à toutes jambes, dans la crainte qu'on ne le lui confisquât, suivi d'Antoinette et de Nanet lui-même, que la panique emportait. Il galopèrent jusqu'à la haie, se jetèrent à plat ventre, se coulèrent, disparurent, pendant que les deux bonnes remmenaient à la Guerdache les trois enfants, en convenant avec eux de ne rien dire, pour que personne ne fût grondé.

Luc riait tout seul, dans l'amusement que lui avait causé cette scène, surprise ainsi sous le paternel soleil, au

milieu de la bonne nature amie. Ah! les braves petits êtres, comme ils étaient vite d'accord, comme ils résolvaient aisément toutes les difficultés, ignorants encore des luttes fratricides, et quel rêve de triomphal avenir ils apportaient! En cinq minutes, il fut de retour à la Guerdache, où il retomba dans l'exécrable présent, empoisonné d'égoïsme, devenu le champ de bataille exaspéré de toutes les passions mauvaises. Il était quatre heures, et les convives prenaient congé.

Mais ce qui le frappa, ce fut d'apercevoir, un peu à gauche du perron, M. Jérôme dans sa petite voiture. Il venait de rentrer de sa longue promenade, il avait fait un signe au domestique, pour qu'on le laissât un instant à cette place, comme s'il avait voulu assister au départ des invités, dans le tiède soleil, aux rayons déjà obliques. Sur le perron, Suzanne, parmi ces messieurs et ces dames, prêts à partir, attendait son mari qui s'était attardé en compagnie de Fernande. Depuis plusieurs minutes, tous les autres promeneurs étaient là, lorsqu'elle les vit enfin revenir d'un pas tranquille, causant, avec l'air de penser que cette longue solitude à deux était la plus naturelle du monde. Elle ne provoqua d'ailleurs aucune explication, mais Luc s'aperçut bien que ses mains tremblaient légèrement, tandis qu'une amertume douloureuse passait dans ses sourires de bonne hôtesse, forcée d'être aimable. Et ce fut, chez elle, une blessure vive, dont elle ne put s'empêcher de tressaillir, lorsque Boisgelin, s'adressant au capitaine Jollivet, lui dit qu'il irait le voir, pour le consulter et organiser avec lui la chasse à courre, dont il n'avait eu jusque-là que le vague projet. Ainsi, c'était chose faite, l'épouse était battue, la maîtresse l'emportait, en imposant son caprice de dépense et de folie, pendant cette promenade, impudente comme un rendez-vous donné publiquement. Une révolte intérieure souleva Suzanne, pourquoi ne prenait-elle pas son enfant et ne s'en allait-elle pas? Puis, d'un effort visible, elle se calma, très digne, très grande, gardant l'honneur de son nom et de sa maison, dans son abnégation d'honnête femme, dans ce silence de tendresse héroïque où elle avait résolu de vivre, protégée contre la boue environnante. Et Luc, qui devinait tout, ne sentit plus sa torture

que dans le frémissement de sa pauvre main fiévreuse, lorsqu'il la lui serra, pour prendre congé.

M. Jérôme avait suivi la scène, de ce regard d'eau de source où l'on se demandait avec angoisse s'il y avait encore une pensée, une intelligence qui comprenait et qui jugeait. Puis, il assista au départ de tous les convives, comme à un défilé de toutes les puissances humaines, de toutes les autorités sociales, les maîtres que le peuple avait en exemple. Châtelard, en calèche, partit avec Gourier et Léonore, laquelle offrit une place à l'abbé Marle, de sorte qu'elle et l'abbé s'assirent côte à côte sur la banquette de devant, tandis que le sous-préfet et le maire, amicalement, leur firent face. Le capitaine Jollivet, qui conduisait lui-même un tilbury de louage, emmena le président Gaume et Lucile, sa fiancée, dont le père, inquiet, surveillait les grâces de tourterelle pâmée. Enfin, les Mazelle, qu'un immense landau avait amenés, y remontèrent, ainsi que dans un lit moelleux, où, couchés à demi, ils achèveraient de bercer leur digestion. Et M. Jérôme, que tous se contentèrent de saluer, selon la règle de la maison, les suivit de ses regards, comme un enfant suit les ombres qui passent, sans qu'un sentiment quelconque parût sur son froid visage.

Il ne restait que les Delaveau, et le directeur de l'Abîme voulut absolument prendre Luc avec lui, dans la victoria de Boisgelin, pour lui éviter le retour à pied. Rien ne serait plus simple que de le laisser à sa porte, puisqu'on passerait devant la Crêcherie. Comme il n'y avait qu'un strapontin, Fernande mettrait Nise sur ses genoux, et la bonne monterait à côté du cocher. Et Delaveau insistait avec beaucoup d'obligeance.

— Voyons, M. Froment, ce sera un véritable plaisir pour moi.

Luc dut finir par accepter. Boisgelin, maladroit, reparla de la chasse à courre, s'inquiéta de savoir si le jeune homme serait encore à Beauclair, pour y assister. Il répondit qu'il n'en savait rien, mais qu'il ne fallait point compter sur lui. Souriante, Suzanne l'écoutait, Puis, les yeux humides de leur fraternelle sympathie, elle lui serra la main de nouveau.

— Au revoir, mon ami.

Et, lorsque la victoria partit enfin. Luc rencontra une dernière fois les yeux de M. Jérôme, qui lui semblaient aller de Fernande à Suzanne, dans une lente observation de la destruction suprême dont la race était menacée. N'était-ce pas une illusion d'ailleurs, n'y avait-il pas eu simplement, au fond de ses yeux, l'unique émotion qui parfois y luisait en un vague sourire, quand il regardait sa chère petite-fille, la seule qu'il aimât et qu'il voulût bien reconnaître encore?

Dans la victoria, pendant qu'elle roulait vers Beauclair, Luc ne tarda pas à comprendre pourquoi Delaveau avait tant désiré le ramener avec lui. Ce dernier se remit à le questionner sur son brusque voyage, sur ce qu'il était venu faire, sur la direction nouvelle que Jordan allait donner à son haut fourneau, maintenant que Laroche, l'ancien ingénieur, était mort. Un des projets secrets de Delaveau avait toujours été d'acheter le haut fourneau, ainsi que le vaste terrain qui le séparait de son usine, de façon à doubler la valeur de l'Abîme, en y englobant la Crêcherie. Mais c'était là un bien gros morceau, il n'avait espéré d'abord qu'une extension lente et progressive, ne comptant pas de longtemps avoir l'argent nécessaire, Pourtant, la mort subite de Laroche venait d'enfiévrer son désir, il s'était dit qu'il pourrait peut-être s'arranger avec Jordan, qu'il savait enfoncé dans ses études et désireux de se débarrasser d'une question qui le tracassait. Et voilà pourquoi la venue soudaine de Luc, appelé par Jordan, l'avait si vivement ému, dans la crainte que le jeune homme ne contrecarrât son projet, dont il ne s'était d'ailleurs ouvert encore qu'avec prudence. Dès les premières questions, faites d'un air de bonhomie, Luc se méfia, sans tout comprendre ; et il répondit d'une façon évasive :

— Je ne sais rien, voici plus de six mois que je n'ai vu Jordan... Son haut fourneau, mais il va simplement, je pense, en confier la direction à quelque jeune ingénieur de mérite.

Pendant qu'il parlait, il s'aperçut que Fernande ne le quittait pas des yeux. Nise s'était endormie sur ses genoux, et elle se taisait, très intéressée, comme si elle eût deviné que sa fortune se décidait là, les regards

fixés sur ce jeune homme, dans lequel elle avait déjà flairé un ennemi. N'avait-il pas pris parti pour Suzanne, ne les avait-elle pas vus d'acccord, les mains unies fraternellement? Et, maintenant, elle sentait la guerre déclarée, toute sa beauté s'aiguisait en un mince et cruel sourire, dans la volonté de la victoire.

— Oh! ce que j'en dis, reprit Delaveau, battant en retraite, c'est parce qu'on m'avait conté que Jordan songeait à se renfermer dans ses découvertes... Il en a fait qui sont admirables.

— Admirables! répéta Luc, avec une conviction enthousiaste.

La voiture s'arrêta devant la Crêcherie, et il en descendit, remercia, se trouva seul. Il était frémissant, comme soulevé par un grand frisson qui venait des deux journées que le bienfaisant destin lui avait fait vivre, depuis son arrivée à Beauclair. Il avait vu les deux faces de cet exécrable monde, dont la charpente craquait de pourriture : la misère inique des uns, la richesse empoisonneuse des autres. Le travail, mal payé, méprisé, distribué injustement, n'était plus qu'une torture et une honte, lorsqu'il aurait dû être la noblesse, la santé, le bonheur même de l'homme. Son cœur éclatait, son cerveau s'ouvrait, sous l'idée à naître, dont il se sentait gros depuis des mois. Et c'était un cri de justice qui jaillissait de son être entier, et il n'y avait d'autre mission, aujourd'hui, que d'aller au secours des misérables et de refaire un peu de justice sur la terre.

IV

Le lendemain, le lundi, les Jordan devaient revenir à Beauclair, par un train du soir. Et Luc passa la matinée à se promener dans le parc de la Crêcherie, un parc d'une quarantaine d'hectares au plus, mais dont la situation exceptionnelle, les sources ruisselantes, les verdures admirables, faisaient un coin de paradis, célèbre dans toute la contrée.

La maison d'habitation, un bâtiment de briques assez étroit, sans style, que le grand-père de Jordan avait construit du temps de Louis XVIII, sur l'emplacement de l'ancien château, brûlé pendant la Révolution, se trouvait adossée contre la rampe des Monts Bleuses, une muraille escarpée et géante, qui faisait promontoire, au débouché de la gorge de Brias sur l'immense plaine de la Roumagne. Et le parc, abrité ainsi des vents du nord, exposé au plein midi, semblait être une serre naturelle, où régnait un éternel printemps. Toute une végétation vigoureuse couvrait cette muraille de rochers, grâce aux ruisseaux qui en tombaient de partout, en cascades cristallines; tandis que des sentiers de chèvre montaient, des escaliers taillés dans le roc, parmi des plantes grimpantes et

des arbustes toujours verts. Puis, les ruisseaux se réunissaient, arrosaient d'une rivière lente le parc entier, de vastes pelouses, des bouquets de grands arbres, les plus beaux et les plus forts. D'ailleurs, Jordan, qui voulait laisser cette féconde nature à elle-même, n'avait qu'un jardinier et deux aides, uniquement chargés des nettoyages, en dehors du potager et des quelques corbeilles de fleurs cultivées, devant la terrasse de la maison.

Le grand-père, Aurélien Jordan de Beauvisage, était né en 1790, à la veille de la Terreur. Les Beauvisage, une des plus antiques et des plus illustres familles du pays, déchus déjà, ne possédaient plus, de leurs immenses terres d'autrefois, que deux fermes, jointes aujourd'hui au territoire des Combettes, sans compter près de mille hectares de roches nues, de landes stériles, toute une large bande du haut plateau des Monts Bleuses. Aurélien n'avait pas trois ans que ses parents durent émigrer, abandonnant, par une terrible nuit d'hiver, leur château en flammes. Et, jusqu'en 1816, il habita l'Autriche, où, coup sur coup, sa mère, puis son père étaient morts, le laissant dans une détresse affreuse, élevé rudement à l'école du travail manuel, ne mangeant son pain que lorsqu'il l'avait gagné, comme ouvrier mécanicien, attaché à une mine de fer. Il venait donc d'avoir vingt-six ans, lorsque, sous Louis XVIII, rentrant à Beauclair, il trouve le domaine ancestral bien diminué de nouveau, ayant perdu les deux fermes, réduit simplement au petit parc actuel, en dehors de mille hectares de cailloux dont personne ne voulait. Le malheur l'avait singulièrement démocratisé, il sentit qu'il ne pouvait plus être un Beauvisage, signa désormais Jordan tout court, épousa la fille d'un très riche fermier de Saint-Cron, dont la dot lui permit de faire construire, sur les cendres du château, la bourgeoise maison de briques que son petit-fils habitait encore. Mais, surtout, devenu un travailleur, les mains restées noires, il se souvint de la mine de fer d'Autriche, du haut fourneau qu'il y avait desservi ; et, dès 1818, il chercha, il découvrit une mine semblable parmi les roches désolées de son domaine, dont il soupçonnait l'existence, grâce à certains récits légendaires de ses parents ; puis, au-dessus de la Crêcherie, à mi-côte, il installa le haut fourneau,

le premier qu'on eût bâti dans la contrée. Dès lors, il ne fut plus qu'un industriel, sans jamais réaliser de très brillantes affaires, toujours en lutte, manquant de l'argent indispensable, et n'ayant à la reconnaissance du pays que le titre d'y avoir amené, par la présence de son haut fourneau, les ouvriers du fer fondateurs des riches usines actuelles, entre autres Blaise Qurignon, l'étireur qui avait fondé l'Abîme, en 1823.

Aurélien Jordan n'eut un fils, Séverin, qu'à l'âge de trente-cinq ans passés, et ce fut seulement à sa mort, en 1852, lorsque ce fils le remplaça, que le haut fourneau de la Crêcherie prit une importance considérable. Séverin avait épousé une demoiselle Françoise Michon, la fille d'un médecin de Magnolles, chez laquelle se révéla une femme d'une bonté exquise, d'une intelligence supérieure. Elle devint l'activité, la sagesse, la richesse de la maison. Son mari, guidé par elle, aimé, soutenu, perça de nouvelles galeries de mine, décupla l'extraction du minerai, reconstruisit presque le haut fourneau, pour le doter de tous les perfectionnements connus. Aussi, dans la grosse fortune qu'ils gagnèrent, n'eurent-ils bientôt plus que la tristesse d'être sans enfants. Ils étaient mariés depuis dix années, et Séverin avait quarante ans déja lorsqu'un fils, Martial, leur naquit enfin; et, dix années plus tard, ils eurent encore une fille, Sœurette. Cette fécondité tardive combla leur bonheur, la mère surtout fut une mère admirable, qui enfanta une seconde fois son fils, en le disputant victorieusement à la mort, en le faisant l'intelligence de son intelligence et la bonté de sa bonté. Le docteur Michon, le grand-père, un rêveur humanitaire d'une charité divine, un fouriériste et un saint-simonien de la première heure, s'était retiré à la Crêcherie, où sa fille lui avait fait bâtir un pavillon, celui que Luc justement occupait. Il y était mort, parmi ses livres, dans la gaîté du soleil et des fleurs. Et, jusqu'à la mort de la mère adorable, survenue six ans après celles du grand-père et du père, la Crêcherie vécut dans l'allégresse d'une prospérité et d'une félicité constantes.

Martial Jordan avait trente ans, et Sœurette vingt, lorsqu'ils restèrent seuls ; et il y avait cinq années de cela. Lui, malgré sa petite santé, les continuelles maladies

dont sa mère l'avait guéri à force d'amour, était passé par l'École polytechnique. Mais, dès sa rentrée à la Crêcherie, abandonnant toutes les situations officielles, maître de sa destinée grâce à sa fortune considérable, il s'était pris de passion pour les recherches que les applications de l'électricité ouvraient à l'étude des savants. Il fit construire, au flanc même de la maison de briques, un très vaste laboratoire, installa sous un hangar voisin une puissante force motrice, puis se spécialisa peu à peu, finit par se donner presque entièrement au rêve de réaliser la fonte des métaux dans des fours électriques, non plus théoriquement, mais pratiquement, pour l'exploitation industrielle. A partir de ce moment, il s'enferma, vécut en moine, tout à ses expériences, à sa grande œuvre, qui devint son existence même, sa raison d'être et d'agir. La petite sœur avait remplacé près de lui la mère disparue. Sœurette fut bientôt la gardienne fidèle, le bon ange sans cesse en éveil, le soignant, l'entourant de la tiède affection dont il avait besoin, comme de l'air même qu'il respirait. Elle prit en outre la direction de leur ménage à deux de bons camarades, lui évita les soucis matériels, lui servit même de secrétaire, d'aide préparateur, sans bruit, toute de paix et de douceur, avec un tranquille sourire. Heureusement, le haut fourneau continuait à marcher seul, le vieil ingénieur Laroche était là depuis plus de trente ans, légué par le fondateur, Aurélien Jordan, de sorte que le Jordan actuel, enfoncé dans ses expériences de laboratoire, pouvait se désintéressser complètement des réalités présentes. Il laissait le brave homme mener le haut fourneau selon la routine acquise, ayant cessé lui-même de se préoccuper des améliorations, des perfectionnements possibles, considérant ces choses comme des progrès relatifs et transitoires, sans importance, depuis qu'il cherchait la transformation radicale, cette fonte du fer par l'électricité, qui révolutionnerait l'industrie métallurgique. C'était même Sœurette qui devait intervenir parfois, prendre certaines décisions avec Laroche, lorsqu'elle savait son frère le cerveau hanté d'une recherche et qu'elle ne voulait pas le troubler d'une préoccupation étrangère. Et, tout d'un coup, la mort de Laroche venait de jeter dans ce

train des choses, si bien réglé, un tel désarroi, que Jordan, s'estimant assez riche et sans ambition aucune, se serait débarrassé volontiers du haut fourneau, en entamant tout de suite des négociations avec Delaveau, dont il connaîssait le désir, si Sœurette, plus sage, n'avait obtenu de lui qu'il consulterait d'abord Luc, en qui elle avait une grande confiance. De là, l'appel pressant reçu par le jeune homme, et qui l'avait fait tomber si brusquement à Beauclair.

Luc connaisait les Jordan, le frère et la sœur, depuis qu'il les avait rencontrés chez les Boisgelin, à Paris, où ils s'étaient fixés tout un hiver, afin de mener à bien certaines études. Rapidement, une grande sympathie s'était nouée, faite chez lui d'une admiration vive pour le frère, dont le génie scientifique le passionnait, et d'une profonde affection, mêlée de respect, pour la sœur, qui lui apparaissait comme une divine figure de la bonté. Il travaillait alors lui-même avec le célèbre chimiste Bourdin, chargé d'étudier les minerais de fer trop sulfurés et trop phosphatés, qu'il s'agissait de rendre utilisables ; et Sœurette, se souvenant des détails qu'il avait donnés à son frère, la conversation d'un soir qui était restée vivante en elle, dans le souci de bonne ménagère qu'elle apportait à la conduite de leurs affaires. Il y avait plus de dix ans que la mine, découverte sur le plateau des Monts Bleuses par Aurélien Jordan, le grand-père, était abandonnée, car on avait fini par tomber sur des filons exécrables, où le soufre et le phosphore dominaient à un tel point, que le minerai ne rendait plus à la fonte de quoi payer les frais d'extraction. L'exploitation des galeries avait donc cessé, le haut fourneau de la Crêcherie était maintenant alimenté par les mines de Granval, près de Brias, dont un petit chemin de fer amenait le minerai, assez bon, jusqu'à la plate-forme de chargement, ainsi d'ailleurs que le charbon des bouillères voisines. Mais c'étaient là de gros frais. Sœurette songeait souvent à ces méthodes chimiques qui permettraient peut-être de reprendre l'exploitation de la mine, d'après ce que Luc avait dit ; et, dans son désir de la consulter, avant que son frère prît une décision, entrait le besoin de savoir au moins ce qu'on céderait à Delaveau, si un acte de vente intervenait entre la Crêcherie et L'Abîme.

Les Jordan devaient arriver par le train de six heures, après douze grandes heures de voyage, et Luc se rendit à la gare pour les y attendre, en profitant de la voiture qui allait les y chercher. Jordan, petit, chétif, avec sa face longue et douce, un peu vague, que des cheveux et une barbe d'un brun décoloré encadraient, descendit de wagon, enveloppé dans une grande fourrure, bien que la belle journée de septembre fût chaude. De ses yeux noirs, très vifs, très pénétrants, où toute la vie de son être semblait s'être réfugiée, il aperçut le premier le jeune homme.

— Ah! mon bon ami, que vous êtes gentil de nous avoir attendus!.. On n'a pas l'idée d'une pareille catastrophe, ce pauvre cousin, tout seul là-bas, qu'il nous a fallu aller enterrer, et moi qui ai l'exécration des voyages!... Enfin, c'est fini, nous voilà.

— En bonne santé tout de même et sans trop de fatigue? demanda Luc.

— Non, pas trop. J'ai pu dormir, heureusement.

Mais Sœurette, après s'être assurée qu'on n'oubliait aucune des couvertures, emportées par précaution, arrivait à son tour. Elle n'était point jolie, petite elle aussi, pâle et sans teint, d'une insignifiance de femme qui se résignait à son rôle de bonne ménagère et de garde-malade. Pourtant, ses sourires tendres éclairaient d'un charme infini son visage effacé, où elle n'avait également de beaux que des yeux de passion, au fond desquels brûlait tout le besoin d'amour refoulé en elle, et qu'elle-même ignorait. Elle n'avait encore aimé que son frère, elle l'aimait en fille cloîtrée qui faisait à son dieu le sacrifice du monde. Et, tout de suite, avant de s'adresser à Luc, elle lui cria :

— Martial, fais attention, tu devrais mettre ton foulard.

Puis, se tournant vers le jeune homme, elle se montra charmante, elle lui témoigna toute sa vive sympathie.

— Que d'excuses nous avons à vous faire, monsieur Froment, et qu'avez-vous pensé de nous, en ne nous trouvant pas, à votre arrivée!.. Au moins, vous êtes-vous bien installé chez nous, vous a-t-on bien soigné?

— Admirablement, j'ai vécu en prince.

— Oh! vous plaisantez!.. En partant, j'avais eu grand soin de donner tous les ordres nécessaires, pour que rien ne vous manquât. N'importe, je n'y étais point, je ne pouvais surveiller, et vous ne sauriez croire le mauvais sang que je me suis fait, à l'idée de vous avoir abandonné ainsi, dans notre pauvre maison vide.

On était monté en voiture, et la conversation continua. Luc acheva de les rassurer, en leur jurant qu'il avait passé deux jours des plus intéressants, qu'il leur conterait. Quand ils arrivèrent à la Crêcherie, bien que la nuit fût tombée, Jordan regarda autour de lui, si heureux de rentrer dans son existence accoutumée, qu'il en poussait des cris de joie. Il lui semblait qu'il revenait là, après une absence de plusieurs semaines. Comment pouvait-on trouver du plaisir à courir les routes, lorsque tout le bonheur humain tenait dans le coin étroit où l'on pensait, où l'on travaillait, débarrassé du souci de vivre par le pli de l'habitude? Et, en attendant que Sœurette fît servir le dîner, il se hâta de se laver à l'eau tiède, il voulut absolument amener Luc dans son laboratoire, brûlant lui-même de s'y retrouver, disant avec son léger rire qu'il ne dînerait pas de bon cœur, s'il ne respirait pas un peu d'abord l'air de la pièce où il passait son existence.

— Mon bon ami, c'est encore mon odeur préférée... Ma foi, oui! de toutes les odeurs, celle que j'aime encore le mieux est l'odeur de la pièce où je travaille... Elle m'enchante et me féconde.

Le laboratoire était une vaste salle, très haute, construite en fer et en briques, et dont les larges baies donnaient sur les verdures du parc. Une immense table tenait le milieu, chargée d'appareils, tandis que tout un outillage compliqué garnissait les murs, avec des modèles, des ébauches de projets, des réductions de fours électriques, dans les coins. Volant d'un bout à l'autre de la salle, un réseau de câbles et de fils apportait la force du hangar voisin où se trouvait la machine, la distribuait aux appareils, aux outils, aux fours, pour les expériences. Et, au milieu de cette sévérité scientifique, un peu rude, devant une des baies, une sorte de retraite moelleuse et tiède était amenagée, un coin de tendre intimité, des

bibliothèques basses, des fauteuils profonds, le divan où le frère sommeillait à des heures réglées, la petite table où s'asseyait la sœur, veillant sur lui, collaborant en secrétaire fidèle.

Jordan avait tourné un bouton, et la salle entière s'égayait d'un flot de lumière électrique.

— M'y voici donc, je ne suis décidément à l'aise que chez moi... Et, vous savez, l'accident qui m'a forcé de partir pour trois jours, s'est justement produit au moment où une expérience me passionnait, Je vais reprendre ça... Mon Dieu! que je me sens bien!

Il continuait de rire, plus rose, plus animé que d'habitude. Et, s'allongeant à demi sur le divan, dans une pose de songerie qui lui était familière, il força Luc à s'y asseoir également.

— Dites donc, mon bon ami, nous avons, n'est-ce pas? le temps de causer des choses qui m'ont donné un tel désir de vous voir, que je me suis permis de vous faire venir. Il est nécessaire, d'ailleurs, que Sœurette soit là, car elle est d'excellent conseil ; et, si vous le voulez bien, nous attendrons d'avoir dîné, ce sera pour le dessert... Ah! que je suis heureux de vous tenir là, en face de moi, pour vous dire en attendant où en sont mes recherches. Ça ne va guère vite, mais je travaille, et vous le savez, c'est la grande affaire, il suffit qu'on travaille deux heures par jour, pour que le monde soit conquis.

Et le silencieux parla, raconta ses travaux, qu'il ne confiait à personne, excepté aux arbres de son parc, ainsi qu'il le disait plaisamment. Le four électrique pour la fonte des métaux déjà trouvé, il n'en avait d'abord cherché que l'application pratique à la fonte du minerai de fer. En Suisse, où la force motrice des torrents permet des installations peu coûteuses, il avait visité des fours qui fondaient de l'aluminium dans d'excellentes conditions. Pourquoi ne fondrait-on pas ainsi le fer? il ne s'agissait, si l'on voulait résoudre le problème, que d'appliquer les mêmes principes à un cas déterminé. Les hauts fourneaux actuels ne produisent guère que seize cents degrés de chaleur, tandis qu'on en obtenait deux mille avec les fours électriques, ce qui donnerait une fonte immédiate et complète, d'une parfaite régularité. Et il avait sans

peine imaginé le four tel qu'il le concevait, un simple cube de briques, de deux mètres sur toutes ses faces, dont, à l'intérieur, le foyer et le creuset étaient en magnésie, la plus refractaire des matières connues. Il avait également calculé et déterminé le volume des électrodes, deux gros cylindres de charbon, et sa première trouvaille réelle était d'avoir compris qu'il pourrait leur emprunter directement le carbone nécessaire pour désoxygéner le minerai, de sorte que l'opération de la fonte serait singulièrement simplifiée, presque sans scories encombrantes. Mais, si le four était construit, du moins à l'état d'ébauche, comment le mettre en marche, le faire fonctionner d'une façon pratique et constante, au gré des besoins industriels?

— Tenez! dit-il en montrant du geste un modèle, dans un coin du labaratoire, le voilà, mon four électrique. Sans doute, il faudrait le perfectionner, il est défectueux sur plusieurs points, des difficultés que je n'ai pu encore résoudre. Pourtant, tel qu'il est là, il m'a donné des gueuses d'excellente fonte, et j'estime qu'une batterie de dix fours pareils, travaillant pendant dix heures, feraient la besogne de trois hauts fourneaux pareils au mien, qui ne s'éteindraient ni jour ni nuit. Et quelle besogne aisée, sans inquiétude d'aucune sorte, que des enfants dirigeraient en tournant de simples boutons!... Mais je dois confesser que mes gueuses de fonte m'ont coûté aussi cher que si elles étaient des lingots d'argent. Aussi le problème se pose-t-il d'une façon bien nette, mon four n'est encore qu'un joujou de laboratoire, il n'existera pour l'industrie que le jour où je pourrai l'alimenter d'électricité abondamment, à des prix de revient assez bas, qui rendent rémunératrice la fonte du minerai de fer.

Et il expliqua donc que, depuis six mois, il laissait dormir son four, tout entier à l'étude du transport de la force électrique. Ne serait-ce pas déjà une économie que de brûler le charbon à la sortie même de la mine, puis d'envoyer la force électrique par des câbles aux usines éloignées qui en auraient besoin? C'était encore là un problème dont beaucoup de savants cherchaient la solution depuis plusieurs années, et le malheur était

qu'ils se heurtaient tous à une déperdition de force considérable.

— Des expériences viennent encore d'être faites, dit Luc d'un air incrédule. Je crois bien qu'il n'y a pas d'économie possible.

Jordan sourit avec son doux entêtement, la foi invincible qu'il apportait dans ses recherches, pendant les mois et les mois que lui coûtait parfois la moindre vérité à établir.

— Il ne faut jamais croire, avant d'avoir fait la certitude... J'ai déjà de bons résultats, on emmagasinera un jour la force électrique, on la canalisera, on la dirigera sans perte aucune. Et s'il me faut vingt ans, eh bien! j'y mettrai vingt ans. C'est trop simple, on se remet à la besogne chaque matin, on recommence, tant qu'on n'a pas trouvé... Qu'est-ce que je ferais donc, si je ne recommençais pas?

Il avait dit cela, d'un air de si naïve grandeur, que Luc fut saisi d'émotion, comme devant l'acte d'un héros. Et il le regardait si mince, si chétif, avec sa pauvre santé toujours compromise, toussant, agonisant sous ses foulards et ses châles, au milieu de cette immense salle que des appareils géants encombraient, traversée de fils qui portaient la foudre, emplie chaque jour davantage de labeur colossal de ce petit être qui s'y promenait, s'y efforçait, s'y acharnait, tel qu'un insecte perdu dans la poussière du sol. Où trouvait-il donc, non seulement l'énergie intellectuelle, mais encore la vigueur physique d'entreprendre et de mener ainsi à bien des travaux considérables, qui semblaient demander plusieurs existences d'hommes forts et bien portants? Et il trottait menu, et il respirait à peine, et il soulevait un monde de ses petites mains frêles d'enfant malade.

Cependant, Sœurette parut, et gaîment :

— Quoi donc? vous ne venez pas dîner... Mon bon Martial, je fermerai le laboratoire à clef, si tu n'es pas raisonnable.

La salle à manger, ainsi que le salon, deux pièces assez étroites, tièdes et douces comme des nids, sur lesquels veillait un cœur de femme, ouvraient en pleine verdure, déroulant un horizon de prairies et de terres labourées,

jusqu'aux lointains perdus de la Roumagne. Mais, à cette heure de nuit, les rideaux étaient tirés, bien que la soirée fût douce ; et, tout de suite, Luc remarqua de nouveau les soins minutieux que la sœur prodiguait au frère. Il suivait un régime compliqué, avait ses plats, son pain, même son eau, qu'on lui faisait tiédir légèrement. Il mangeait comme un oiseau, se levait et se couchait de bonne heure comme les poules, qui sont des sages personnes. Puis, dans la journée, c'étaient de courtes promenades, des repos, des siestes, entre les séances de travail. A ceux qui s'étonnaient du prodigieux labeur qu'il fournissait et qui le croyaient un abatteur terrible de besogne, un bourreau de lui-même, œuvrant du matin au soir, il répondait qu'il travaillait à peine trois heures par jour, deux heures le matin, une heure l'après-midi ; et encore, le matin, divisait-il sa séance en deux par une petite récréation, incapable de fixer son attention sur un sujet pendant plus d'une heure, sans des vertiges, comme si sa tête se vidait. Il n'avait jamais pu donner davantage, il ne valait que par sa volonté, sa tenacité, sa passion de l'œuvre qu'il portait, qu'il engendrait de toute sa bravoure intelligente, dussent les couches durer des années, quand il l'avait conçue.

Alors, Luc trouva la réponse à cette question qu'il s'était posée souvent, de savoir où Jordan, si chétif, trouvait la force de travaux énormes. Il ne la trouvait que dans la méthode, par l'emploi sage et raisonné de ses moyens, si petits qu'ils fussent. Même il utilisait ses faiblesses, s'en faisait une arme contre les dérangements du dehors. Mais surtout il voulait toujours la même chose, donnait à l'œuvre chacune des minutes dont il disposait, et cela sans découragement possible, sans lassitude, avec la foi lente, continue, acharnée, qui soulève les montagnes. Sait-on l'amas de besogne qu'on entasse, lorsqu'on travaille deux heures seulement par jour, d'un travail utile, décisif, que jamais une paresse ni une fantaisie n'interrompt? C'est le grain de blé qui emplit le sac, c'est la goutte d'eau qui fait déborder le fleuve. Pierre à pierre, l'édifice monte, le monument grandit par-dessus les montagnes. Et c'était ainsi que ce petit homme malingre, enveloppé de couvertures et qui buvait tiède, sous peine

de s'enrhumer, construisait la plus vaste des œuvres, par un prodige de méthode et d'adaptation personnelle, en ne lui consacrant que les rares heures de santé intellectuelle, conquises par lui sur sa défaillance physique.

Le dîner fut très amical, très souriant. Dans toute la maison, le service était fait par des femmes, Sœurette trouvant le service des hommes trop tumultueux, trop brutal pour son frère. Le cocher et le palefrenier prenaient simplement des aides, à certains jours fixes de gros travaux. Et les servantes, choisies avec soin, d'air agréable, aux mains douces et adroites, ajoutaient à la paix heureuse de la tiède demeure, très fermée, où n'étaient reçus que quelques intimes. Il y avait, ce soir-là, pour le retour des maîtres, un potage gras, un barbillon de la Mionne au beurre, un poulet rôti, une salade de légumes, des mets très simples.

— Vraiment, vous ne vous êtes pas trop ennuyé, depuis samedi? demanda Sœurette à Luc, lorsqu'ils furent tous les trois à table, dans la petite salle à manger discrète.

— Mais non, je vous assure, répondit le jeune homme. D'ailleurs, vous ne sauriez croire combien j'ai été occupé.

Et il leur conta d'abord sa soirée du samedi, la sourde révolte, où il avait trouvé Beauclair, le pain volé par Nanet, l'arrestation de Lange, sa visite chez Bonnaire, victime de la grève. Mais, par un singulier scrupule, dont il s'étonna plus tard, il glissa sur sa rencontre avec Josine, il ne la nomma même pas.

— Les pauvres gens! dit la jeune fille apitoyée. Cette affreuse grève les a réduits au pain et à l'eau; et bienheureux encore ceux qui avaient du pain... Que faire? comment aller à leur secours? L'aumône n'est qu'un infime soulagement, et vous ne sauriez croire combien je me suis désolée, pendant ces deux mois, de nous sentir d'une impuissance si radicale, nous les riches et les heureux.

Elle était une humanitaire, une élève du grand-père Michon, le vieux docteur fouriériste et saint-simonien, qui, toute petite, la prenait sur ses genoux, pour lui conter de belles histoires qu'il inventait, des phalanstères fondés dans des îles heureuses, des villes où les hommes

réalisaient tous leurs rêves de bonheur, sous un éternel printemps.

— Que faire? que faire? répéta-t-elle douloureusement, avec ses beaux yeux de tendresse et de pitié fixés sur Luc. Il faut pourtant faire quelque chose.

Alors, Luc, gagné par son émotion, laissa échapper ce cri du cœur :

— Ah! oui, il est temps, il faut agir.

Mais Jordan hochait la tête. Lui, dans son existence cloîtrée de savant, ne s'occupait jamais de politique. Il la méprisait fort, d'une façon injuste d'ailleurs, car il est pourtant nécessaire que les hommes veillent à la façon dont ils sont gouvernés. Seulement, du haut de l'absolu où il vivait, il considérait comme négligeable les événements, les accidents d'un jour, simples cahots du chemin. Selon lui, c'était uniquement la science qui menait l'humanité à la vérité, à la justice, au bonheur final, à cette cité parfaite de l'avenir, vers laquelle les peuples se dirigent d'un train si lent et si plein d'angoisse. A quoi bon, dès lors, s'embarrasser du reste? ne suffisait-il pas que la science marchât? et elle marchait quand même, chacune de ses conquêtes était définitive. Au bout, quelles que fussent les catastrophes de la route, il y avait la victoire de la vie, l'humanité ayant enfin rempli sa destinée. Et, très doux, très pitoyable comme sa sœur, il se bouchait les oreilles à la bataille contemporaine, il s'enfermait dans son laboratoire, où il fabriquait, disait-il, du bonheur pour demain.

— Agir, déclara-t-il à son tour, la pensée est un acte, et le plus fécond qui puisse influer sur le monde. Savons-nous les semences qui sont en train de germer?... Si tous ces misérables me déchirent l'âme, je ne m'inquiète pas, car la moisson doit forcément pousser à son heure.

Luc, ne voulant point insister, dans l'état d'esprit fiévreux et trouble où il se trouvait lui-même, conta ensuite sa journée du dimanche, son invitation à la Guerdache, le déjeuner auquel il y avait assisté, les personnes qu'il y avait rencontrées, et ce qui s'y était fait, et ce qui s'y était dit. Il sentit parfaitement que le frère et la sœur devenaient froids, se désintéressaient de tout ce monde.

— Depuis qu'ils sont à Beauclair, nous ne voyons que

rarement les Boisgelin, expliqua Jordan avec sa tranquille franchise. Ils s'étaient montrés fort aimables à Paris ; mais nous vivons ici dans une telle retraite, que les relations, peu à peu, ont presque cessé. Puis, il faut bien le dire, nos idées et nos habitudes sont trop différentes. Quant à Delaveau, c'est un garçon intelligent et actif, qui est tout à son affaire, comme je suis à la mienne. Et j'ajoute que j'ai la terreur de la belle société de Beauclair, à ce point que je lui ferme étroitement ma porte, ravi de l'indigner et de rester à l'écart, en fou dangereux.

Sœurette se mit à rire.

— Martial exagère. Je reçois l'abbé Marle qui est un brave homme, ainsi que le docteur Novarre et l'instituteur Hermeline, dont la conversation m'intéresse. Et, s'il est vrai que nous en sommes à des rapports de simple courtoisie avec les hôtes de la Guerdache, je n'en garde pas moins une sincère amitié à Mme Boisgelin, si bonne, si charmante.

Jordan se plaisait à la taquiner parfois.

— Dis alors que c'est moi qui fais fuir le monde, et que, si je n'étais pas là, tu ouvrirais la porte à deux battants.

— Mais sans doute! cria-t-elle avec gaîté. La maison est ce que tu la désires. Veux-tu que je donne un grand bal, où j'inviterai le sous-préfet Châtelard, le maire Gourier, le président Gaume, le capitaine Jollivet, et les Mazelle, et les Boisgelin, et les Delaveau?... Tu ouvriras le bal avec Mme Mazelle.

Ils plaisantèrent encore, très heureux, ce soir-là, de leur retour au nid fraternel et de la présence de Luc. Puis, au dessert, la grosse question sérieuse fut enfin abordée. Les deux servantes, si muettes, si légères, s'en étaient allées, avec leurs souliers feutrés qui ne faisaient aucun bruit. Et la paisible salle à manger avait l'infinie douceur des intimités tendres, où les cœurs et les cerveaux s'ouvrent librement.

— Voici donc, mon ami, dit Jordan, ce que je désire de votre bonne amitié... Vous étudierez la question, vous me direz simplement ce que vous feriez à ma place.

Il reprit toute l'affaire, il expliqua dans quelles dispo-

sitions d'esprit il se trouvait. Depuis longtemps, il se serait débarrassé du haut fourneau, si l'exploitation n'en avait pas, pour ainsi dire, marché d'elle seule, d'un train immuable que la routine réglait. Les gains restaient suffisants, mais ils n'entraient pas en compte à ses yeux, car il s'estimait assez riche; et, d'autre part, pour les doubler et les tripler, il aurait fallu renouveler une partie du matériel, améliorer le rendement, se donner tout entier en un mot. C'était ce qu'il ne pouvait ni ne voulait faire, d'autant plus que ces hauts fournaux antiques, d'une méthode selon lui enfantine et barbare, ne l'intéressaient pas, ne pouvaient lui être d'aucune utilité pour les expériences des fontes électriques qui le passionnaient. Et il avait laissé aller le sien, s'en occupant le moins possible, attendant l'occasion de ne plus s'en occuper du tout.

— Vous comprenez, n'est-ce pas? mon ami... Alors brusquement, voilà mon vieux Laroche qui meurt, et toute l'exploitation, tous les soucis me retombent sur les épaules. Vous ne vous imaginez pas ce qu'il y aurait à faire, une vie d'homme y suffirait à peine, si l'on voulait s'y mettre sérieusement. Or, pour rien au monde, je n'abandonnerais mes études, mes recherches. Et le mieux est donc que je vende, j'y suis à peu près résolu, mais je tiens à connaître d'abord votre opinion.

Luc comprenait, trouvait ces choses raisonnables.

— Sans doute, répondit-il, vous ne pouvez changer vos travaux, votre existence entière. Vous et le monde y perdriez trop. Pourtant, réfléchissez encore, il est peut-être d'autres solutions... Et puis, pour vendre, il vous faut un acheteur.

— Oh! reprit Jordan, j'ai l'acheteur... Ce n'est pas d'hier que Delaveau rêve de joindre le haut fourneau de la Crêcherie à ses aciéries de l'Abîme. Il m'a tâté déjà, je n'aurais qu'un signe à faire.

Au nom de Delaveau. Luc eut un brusque mouvement, car il s'expliquait enfin pourquoi celui-ci s'était montré si inquiet, si pressant dans ses questions. Et, comme son hôte, ayant surpris son geste, lui demandait s'il avait quelque chose à dire contre le directeur de l'Abîme :

— Non, non, je le crois, ainsi que vous, un homme intelligent et actif.

— C'est cela même, continua Jordan, l'affaire serait entre des mains expertes... Il faudrait, je le crains, prendre des arrangements, accepter des payements à de très longues échéances, car l'argent lui manque, Boisgelin n'a plus de capitaux disponibles. Mais peu m'importe, je puis attendre, des garanties sur l'Abîme me suffiraient.

Et, s'arrêtant, regardant Luc bien en face, il conclut :

— Voyons, me conseillez-vous d'en finir, de traiter avec Delaveau?

Le jeune homme ne répondit pas tout de suite. Un malaise, une invincible répugnance montaient de tout son être. Qu'était-ce donc? pourquoi s'indignait-il, se révoltait-il, comme si, en conseillant de livrer le haut fourneau à cet homme, il eût commis une action mauvaise, dont il garderait le remords? Cependant, il ne trouvait aucune bonne raison qui l'autorisât à conseiller le contraire. Et il finit par répéter :

— Certainement, tout ce que vous ne me dites est fort sage, je ne puis que vous approuver... Seulement, réfléchissez, réfléchissez encore.

Jusque-là, Sœurette avait écouté très attentivement, sans intervenir. Elle semblait partager le sourd malaise de Luc, elle jetait par instants un regard sur lui, dans l'attente inquiète de ce qu'il allait répondre.

— Il n'y a pas que le haut fourneau, dit-elle enfin, il y a aussi la mine, tous ces immenses terrains rocailleux, qui l'accompagnent et ne peuvent, il me semble, s'en détacher.

Son frère eut un geste d'impatience, dans le désir où il était de se débarrasser vite et d'un seul coup.

— Delaveau prendra les terrains aussi, s'il les désire. Que veux-tu que nous en fassions? Des roches pelées, calcinées, où les ronces elles-mêmes refusent de pousser. Cela est sans valeur, puisque, maintenant, la mine n'est plus exploitable.

— Est-ce bien sûr, qu'elle n'est plus exploitable? insista-t-elle. Je me souviens, monsieur Froment, que vous nous avez conté, un soir, comment on était arrivé à exploiter, dans l'Est, des minerais tout à fait défectueux,

grâce à un procédé chimique... Pourquoi n'a-t-on pas encore essayé de ce procédé, là-haut, chez nous?

De nouveau, Jordan leva désespérément ses deux bras au ciel.

— Pourquoi? pourquoi? ma chérie... Parce que Laroche était incapable d'avoir une initiative; parce que moi-même, je n'ai pas eu le temps de m'en occuper; parce que les choses marchaient d'une certaine façon et ne pouvaient pas marcher d'une autre... Vois-tu, si je vends, c'est justement pour ne plus en entendre parler, puisqu'il est radicalement impossible que je dirige l'affaire, et que cela me rend malade.

Il s'était mis debout, et elle se tut, en le voyant s'agiter, dans la crainte de lui donner la fièvre.

— A certaines heures, continua-t-il, j'ai envie d'appeler Delaveau, pour qu'il prenne tout, même s'il ne me paye rien... Et c'est comme ces fours électriques dont je cherche la solution si passionnément, je n'ai jamais voulu les mettre moi-même en œuvre, battre monnaie avec, car le jour où je les aurai trouvés, je les donnerai à tous, pour la fortune et le bonheur de tous... Allons, c'est chose entendue, du moment que notre ami estime mon projet raisonnable, nous étudierons demain la cession ensemble, et j'en finirai.

Puis, comme Luc ne répondait plus, dans sa répugnance, désireux de ne pas s'engager davantage, il s'excita encore, il lui propos de monter un instant, voulant savoir par lui-même comment le haut fourneau s'était comporté, pendant ses trois jours d'absence.

— Je ne suis pas sans inquiétude. Depuis une semaine que Laroche est mort, je ne l'ai pas remplacé, j'ai laissé mon maître fondeur, Morfain, diriger le travail. C'est un homme admirable, il est né là-haut, il a grandi dans le feu. Mais, tout de même, la responsabilité est lourde, pour un simple ouvrier comme lui.

Saisie de crainte. Sœurette voulut intervenir, suppliante.

— Oh! Martial, toi qui rentres de voyage, qui es fatigué, tu ne vas pas sortir ainsi, à dix heures du soir?

Alors, il redevint très doux, il l'embrassa.

— Laisse donc, petite sœur, ne te tourmente pas. Tu

sais bien que je n'en fais jamais plus que je ne peux. Je t'assure que je dormirai mieux, quand je me serai contenté... La nuit n'est pas froide, et je vais prendre ma fourrure.

Elle-même lui noua un gros foulard autour du cou, et elle l'accompagna jusqu'au bas du perron, pour s'assurer que la soirée était en effet délicieuse, un bon sommeil des arbres, des eaux et des champs, sous un ciel de velours sombre, criblé d'étoiles.

— Monsieur Froment, vous savez que je vous le confie. Ne le laissez pas trop s'attarder.

Les deux hommes prirent tout de suite, derrière la maison, l'étroit escalier, taillé dans la pierre, qui montait au palier rocheux, sur lequel le haut fourneau était construit, à mi-côte de la rampe géante des Monts Bleuses. C'était, parmi des pins et des plantes grimpantes, un véritable labyrinthe, d'un charme infini. En levant la tête, à chaque coude du sentier, on apercevait la masse noire du haut fourneau, se détachant de plus en plus nette dans la nuit bleue, avec les étranges profils des organes mécaniques, groupés autour du foyer central.

Jordan montait le premier, à légers pas menus ; et, comme il débouchait enfin sur le palier, il s'arrêta devant un amas de roches, où luisait l'étoile d'une petite lumière.

— Attendez, dit-il, je vais m'assurer que Morfain n'est pas chez lui.

— Où donc, chez lui? demanda Luc ,étonné.

— Mais là, dans ces anciennes grottes, qu'il a transformées en une sorte de logement, et où il s'entête avec son garçon et sa fille, malgré les offres que je lui ai faites d'une petite maison plus habitable.

Dans la gorge de Brias, toute une population pauvre occupait des trous pareils. Morfain, lui, restait là par goût, y étant né quarante années auparavant, se trouvant à côté de son travail, presque au flanc de ce haut fourneau qui était sa vie, sa geôle et son empire. D'ailleurs, dans son installation préhistorique, en homme des cavernes civilisé, il avait fini par introduire quelque confort, une muraille solide qui bouchait les deux grottes, une porte pleine et des fenêtres à petites vitres qui fermaient les ouvertures. Et, à l'intérieur, il y avait trois

pièces, la chambre du père et du garçon, la chambre de la fille, la salle commune, à la fois salle à manger, cuisine, atelier, toutes les trois très propres avec leurs murs et leur voûte de pierre, garnies de meubles solides, taillés à coups de hache.

Comme Jordan l'avait dit, les Morfain étaient de père en fils maîtres fondeurs à la Crêcherie. Le grand-père avait aidé à la fondation, le petit-fils surveillait encore les coulées, après plus de quatre-vingt ans de règne ininterrompu; et cela lui donnait une fierté, ainsi qu'un titre irrécusable de noblesse. Il y avait quatre ans déjà que sa femme était morte, laissant un garçon de seize ans et une fille de quatorze. Le garçon s'était mis tout de suite au travail du haut fourneau, la fille avait pris soin des deux hommes, faisant la soupe, balayant, en bonne ménagère. Et cela durait, elle avait dix-huit ans, son frère en avait vingt, le père regardait tranquillement sa race continuer, attendant de transmettre le haut fourneau à son fils, comme son père le lui avait transmis.

— Ah! vous êtes là, Morfain, dit Jordan, lorsqu'il eut poussé la porte, que fermait un simple loquet. Je rentre, j'ai voulu avoir des nouvelles.

Dans ce creux de roche, éclairé d'une petite lampe fumeuse, le père et le fils, attablés, mangeaient une soupe, avant la veillée; tandis que la fille les servait, debout derrière eux. Et leurs grandes ombres semblaient emplir la pièce, toute grave des longs silences qu'ils gardaient d'habitude.

D'une voix grosse et lente, Morfain répondit :

— Nous avons eu une vilaine histoire, monsieur Jourdan. Mais j'espère bien qu'on va être tranquille.

Il s'était mis debout, ainsi que son fils; et il se tenait entre le garçon et la fille, tous les trois géants, si forts, si hauts de taille, que leurs fronts touchaient presque la voûte basse, la pierre brute et enfumée qui servait de plafond. On aurait dit trois revenants des époques disparues, toute une famille des rudes ouvriers dont l'effort séculaire avait, au travers des âges, dompté la nature.

Luc, surpris, regardait Morfain, ce colosse, un des Vulcains d'autrefois, vainqueurs du feu. La tête énorme, la face large, ravinée et roussie par la flamme. Un front

bossué, un nez en bec d'aigle et des yeux de braise, entre des joues que des laves semblaient avoir dévastées. Une bouche enflée, tordue, d'un rouge fauve de brûlure. Et des mains qui avaient la couleur et la force de deux pinces de vieil acier. Puis, Luc regardait le fils. Petit-Da, comme on le nommait d'un surnom qui lui était resté, parce que, tout enfant, il prononçait mal certains mots, et qu'il avait failli, un jour, laisser ses petits doigts dans une gueuse de fonte à peine refroidie. Un autre colosse, presque aussi gigantesque que son père, dont il avait la face carrée, le nez souverain, entre des yeux flamboyants, mais moins durci, moins touché par le feu, sachant lire, ce qui adoucissait et éclairait ses traits d'une pensée nouvelle. Puis, Luc regardait la fille, Ma-Bleue, que le père, avec tendresse, avait toujours nommée ainsi, tellement ses grands yeux bleus de déesse blonde étaient bleus, d'un bleu clair, infini, si vaste, qu'on ne voyait plus, dans son visage, que ce bleu de ciel sans bornes. Une déesse de haute taille, d'une beauté magnifique et simple, la plus belle, la plus muette, la plus sauvage du pays, dont la sauvagerie pourtant rêvait, lisant des livres, voyant venir au loin des choses que son père n'avait point vues, et dont l'attente inavouée la rendait frissonnante. C'était pour Luc un émerveillement que ces trois héros, cette famille où il sentait le long labeur écrasant de l'humanité en marche, l'orgueil de l'effort douloureux et sans cesse repris, l'antique noblesse du travail meurtrier.

Mais Jordan était repris d'inquiétude.

— Une vilaine histoire, Morfain, comment cela?

— Oui, monsieur Jordan, une des tuyères s'était engorgée. Pendant deux jours, j'ai bien cru que nous allions avoir un malheur, et je n'en ai pas dormi, tant j'avais du chagrin qu'une telle chose pût m'arriver, à moi, pendant votre absence... Ça vaudra mieux d'aller voir, si vous avez le temps. On va justement couler tout à l'heure.

Les deux hommes, debout, finirent leur soupe, à grandes cuillerées, pendant que la fille essuyait déjà la table. Ils parlaient rarement entre eux, ils se comprenaient d'un geste, d'un regard. Pourtant, le père dit à Ma-Bleue, de sa voix rude, amollie d'affection :

— Tu peux éteindre et ne pas nous attendre, nous coucherons encore là-bas.

Et Luc, qui se retourna, tandis que Morfain et Petit-Da accompagnaient Jordan, aperçut Ma-Bleue debout au seuil du barbare logis, grande et superbe, telle qu'une amoureuse des temps anciens, avec ses larges yeux d'azur, noyés de rêve, au loin, dans la nuit claire.

Bientôt, la masse noire du haut fourneau se dressa. Il était de très antique modèle, il n'avait guère que quinze mètres de hauteur, lourd et trapu. Mais, peu à peu, on l'avait entouré de perfectionnements successifs, d'organes nouveaux qui finissaient par faire, autour de lui, comme un petit village. Récemment, reconstruite la halle de coulée, au sol de sable fin, était d'une légèreté élégante, avec ses fermes de fer, recouvertes de tuiles. Puis, c'était, à gauche, sous un hangar vitré, la soufflerie, la machine à vapeur qui soufflait l'air; tandis que se trouvaient, à droite, les deux groupes de hauts cylindres, ceux où les gaz de la combustion venaient s'épurer des poussières, et ceux où ils servaient à chauffer l'air froid soufflé par la machine, afin qu'il arrivât brûlant dans le haut fourneau, pour activer la fonte. Il y avait encore des récipients d'eau, tout un tuyautage qui entretenait un courant continuel autour des flancs de briques, qui les rafraîchissait et diminuait l'usure de l'effroyable incendie intérieur. Et le monstre disparaissait ainsi sous la complication des aides qu'on lui donnait, un entassement de bâtisses, un hérissement de réservoirs de tôle, un enchevêtrement de gros boyaux métalliques, dont l'extraordinaire ensemble, la nuit surtout, prenait des silhouettes monstrueuses, d'une fantaisie barbare. En haut, on distinguait, dans le flanc même du roc, la passerelle qui amenait les wagons de minerais et de combustibles, au niveau du gueulard. La cuve, en dessous, dressait son cône noir, et c'était ensuite, dès le ventre jusqu'au bas des étalages, une puissante armature de métal soutenant le corps de briques, servant de support aux conduites d'eau et aux quatre tuyères. Puis, tout en bas, il n'y avait plus que le creuset, où le trou de coulée était bouché d'un tampon de terre réfractaire. Mais quel animal géant, à la forme inquiétante, effarante, et dont la

digestion dévorait des cailloux et rendait du métal en fusion!

Pas un bruit, d'ailleurs, pas une clarté. Cette digestion formidable était muette et noire. On n'entendait qu'un petit ruissellement, les continuelles gouttes d'eau tombant des flancs de briques. Seule, à quelque distance, la machine soufflante ronflait sans arrêt. Et, pour tout éclairage, trois ou quatre fanaux brûlaient, dans la nuit épaissie par les ombres des constructions énormes. Aussi ne distinguait-on que de pâles formes, les quatre ouvriers fondeurs de l'équipe nocturne, errant dans l'attente de la coulée. En haut, sur la plate-forme du gueulard, on n'apercevait même pas les chargeurs, qui, silencieusement, obéissaient aux signaux venus d'en bas, en versant dans le four les quantités voulues de minerai et de charbon. Et pas un cri, pas un flamboiement, une obscure et calme besogne, quelque chose de démesuré et de sauvage, qui s'accomplissait secrètement, les séculaires et laborieuses couches de l'humanité en mal de l'avenir.

Cependant, ému des mauvaises nouvelles, Jordan, que Luc avait rejoint, reprenait son rêve, en lui montrant d'un geste l'amas des constructions.

— Regardez, mon ami, n'ai-je pas raison de vouloir raser tout ça et de remplacer un tel monstre, encombrant et douloureux, par ma batterie de fours électriques, si propres, si simples, si doux à conduire?... Depuis le jour où les premiers hommes creusèrent un trou dans la terre, pour y fondre le minerai en le mêlant à des branches d'arbre qu'ils allumaient, la fonte des métaux n'a guère changé. C'est toujours la même méthode enfantine et primitive, nos hauts fourneaux ne sont que les trous préhistoriques, dressés en des colonnes creuses, agrandis selon les besoins, dans lesquels on continue de jeter pêle-mêle le métal à fondre et le combustible, qu'on brûle ensemble. On dirait le grand corps de quelque animal infernal, à qui sans cesse on verse cette nourriture de houille et d'oxyde de fer, qui la digère dans un ouragan de feu, puis qui rend par le bas le métal en fusion, tandis que les gaz, les poussières, les scories de toutes sortes s'en vont d'autre part... Et remarquez que l'opération entière est là, dans cette descente lente des matières

digérées, dans cette digestion totale, car toutes les améliorations réalisées n'ont eu pour dessein jusqu'ici que de la faciliter. Ainsi, autrefois, on ne soufflait pas d'air, la fusion était plus lente et plus défectueuse. Ensuite, on a soufflé de l'air froid; ensuite, on s'est aperçu que les résultats étaient meilleurs, lorsque l'air était chaud. L'idée est venue enfin d'emprunter au haut fourneau lui-même, pour chauffer l'air qu'on lui insufflait, les gaz qui jusqu'alors avaient brûlé au gueulard, en un panache de flammes. Et c'est de la sorte que le haut fourneau primitif s'est compliqué de tant d'organes extérieurs, la machine soufflante, les réservoirs où les gaz s'épurent, les cylindres où ils viennent chauffer l'air au passage, sans parler de toutes ces canalisations aériennes qui l'entourent comme dans les mailles d'un filet... Mais on a eu beau le perfectionner, il est resté enfantin malgré ses dimensions géantes, on n'a fait que le rendre d'un fonctionnement plus délicat, soumis à de continuelles crises. Ah! les maladies du monstre, vous ne vous les imaginez pas! Il n'y a pas de petit enfant malingre qui donne à sa famille, autant que ce colosse, de mortelles inquiétudes sur ses digestions de chaque jour. Six chargeurs en haut, huit fondeurs en bas, et des chefs, et un ingénieur, sont sans cesse là, jour et nuit, en deux équipes, à s'occuper des aliments qu'on lui fournit, des matières qu'il rend, pris de crainte à ses moindres dérangements de corps, quand la coulée n'est pas satisfaisante. Voici bientôt cinq ans que celui-ci est allumé, sans que le feu intérieur ait, une seule minute, arrêté son œuvre; et il peut brûler cinq années encore, avant qu'on l'éteigne, pour des réparations. Si l'on tremble, si l'on veille sur son bon fonctionnement avec tant de soins, c'est que l'éternelle menace est qu'il s'éteigne de lui-même, dans quelque catastrophe d'entrailles, dont on n'aurait pas prévu la gravité. Et s'éteindre, pour lui, c'est la mort... Ah! mes petits fours électriques, que des gamins pourront conduire, ils ne troubleront plus les nuits de personne, et ils seront si bien portants, si actifs, si dociles!

Luc ne peut s'empêcher de rire, égayé par la passion tendre que Jordan mettait dans ses recherches de savant. Mais Morfain, suivi de Petit-Da, les avait rejoints, et il

indiquait, sous la pâle lueur d'un fanal, un des quatre conduits de fonte qui, à trois mètres de hauteur, se coudaient et pénétraient dans les flancs du colosse.

— Tenez, monsieur Jordan, c'est cette tuyère-là qui s'était engorgée, et le malheur a voulu que je fusse rentré me coucher, de sorte que je me suis aperçu de la chose le lendemain seulement... Comme l'air cessait d'arriver, un refroidissement s'est produit, tout un bloc a dû se prendre, et il y a eu un accrochage de matières, qui a fait une voûte. Rien ne descendait plus, je n'ai été averti qu'au moment de la coulée, en voyant les laitiers sortir en une bouillie épaisse, déjà noire... Et vous comprenez ma peur, car je me souvenais de notre malheur d'il y a dix ans, lorsqu'il a fallu démolir tout un coin du fourneau, après une histoire pareille.

Jamais il n'avait tant parlé. Sa voix tremblait, au souvenir de l'accident ancien, car il n'est point de plus terrible maladie que ces coups de froid, qui laissent le charbon s'éteindre, qui solidifient le minerai en une roche compacte. Le cas est mortel, lorsqu'on ne parvient pas à rallumer le brasier. De proche en proche, toute la masse se refroidit, finit par faire corps avec le fourneau lui-même; et il n'y a plus qu'à démolir celui-ci, à l'abattre comme un vieux donjon comblé de pierres, désormais inutile.

— Et qu'avez-vous fait? demanda Jordan.

Mais Morfain ne répondit pas tout de suite. Il avait fini par aimer le monstre, dont les coulées de lave ardente lui avaient brûlé la face, depuis plus de trente années. C'était un géant, un maître, le dieu du feu qu'il adorait, courbé sous la rude tyrannie du culte qu'il avait dû lui rendre dès son âge d'homme, pour manger son pain de chaque jour. Et, sachant à peine lire, n'ayant pas même été touché par l'esprit nouveau qui soufflait, il était sans révolte, il acceptait le dur servage, il tirait une vanité de ses bras robustes, de son combat de chaque heure avec la flamme, de sa fidélité à ce colosse accroupi, dont il soignait les digestions, sans jamais s'être mis en grève. Et il avait fait ainsi sa passion de son dieu barbare et terrible, sa foi en lui s'était trempée d'une sourde tendresse, il restait tout frémissant du mal dangereux d'où il

venait de le tirer, dans un effort d'extraordinaire dévoûment.

— Ce que j'ai fait? dit-il enfin. J'ai commencé par tripler les charges de charbon; puis, j'ai tâché de dégager la tuyère, à l'aide de toute une manœuvre de la soufflerie, que M. Laroche employait parfois. Mais le cas était déjà trop grave, il m'a fallu démonter la tuyère et attaquer l'engorgement à coups de ringard. Ah! ça n'a pas été commode, nous y avons laissé un peu de nos bras. Tout de même, l'air a fini par passer, et j'ai été plus content, lorsque, dans les laitiers de ce matin, j'ai trouvé des débris de minerai, car j'ai compris que l'accrochage avait dû se défaire, entraînant la chute de la voûte. Maintenant, tout s'est rallumé, le bon travail va reprendre son cours. D'ailleurs, nous allons savoir, la coulée nous dira où nous en sommes.

Et, bien qu'épuisé par un si long discours, il ajouta, d'un ton plus bas :

— Je crois, monsieur Jordan, que je serais monté là-haut, pour me jeter dans le gueulard, si je n'avais pas eu ce soir de meilleures nouvelles à vous donner... Je ne suis qu'un ouvrier, un maître fondeur, en qui vous avez eu confiance, jusqu'à lui confier le poste d'un monsieur, d'un ingénieur; et me voyez-vous laisser éteindre le fourneau et vous dire qu'il est mort, à votre retour!... Non, je serais mort avec lui! Les deux nuits dernières, je ne me suis pas couché, j'ai veillé là comme je me souviens de l'avoir fait auprès de ma pauvre femme, lorsque je l'ai perdue. Et, je puis bien le dire maintenant, la soupe que vous m'avez trouvé en train de manger est la première que j'avale depuis quarante-huit heures, parce que j'avais l'estomac bouché, comme le fourneau... Ce ne sont pas des excuses, je désire simplement que vous sachiez à quel point je suis heureux de n'avoir pas trahi votre confiance.

Il pleurait presque, ce grand gaillard durci par le feu, aux membres de vieil acier; et Jordan lui serra les deux mains, affectueusement.

— Mon brave Morfain, je sais que vous êtes un vaillant, et que, si un désastre était arrivé, vous auriez lutté jusqu'au bout.

Petit-Da, debout dans l'ombre, avait écouté, sans

intervenir d'un mot ni d'un geste. Et il ne remua que lorsque son père lui eut donné un ordre, pour la coulée. Dans les vingt-quatre heures, il y avait cinq coulées, distantes les unes des autres de cinq heures environ. Le train, qui pouvait être de quatre-vingts tonnes par jour, se trouvait à ce moment-là réduit et n'était que de cinquante tonnes, ce qui donnait encore des coulées de dix tonnes. Silencieusement, à la faible clarté des fanaux, les préparatifs venaient d'être faits, des rigoles et des panneaux de moules étaient creusés dans le sable fin, sous la grande halle. Il n'y avait plus qu'à faire évacuer les laitiers, et l'on voyait seulement les ombres lentes des ouvriers fondeurs passer parfois, s'activer sans hâte à des besognes obscures, indistinctes et vagues, tandis que, dans le silence lourd du dieu accroupi, dont le ventre incendié n'avait pas même un murmure, on n'entendait toujours que le petit ruissellement des gouttes d'eau qui lui tombaient des flancs.

— Monsieur Jordan, demanda Morfain, désirez-vous voir couler les laitiers?

Jordan et Luc le suivirent à quelques pas, sur un monticule, fait de débris amassés. Le trou de coulée se trouvait dans le flanc droit du haut fourneau; et, débouché déjà, il laissait échapper les laitiers en un flot de scories étincelant, comme si l'on eût écumé là la pleine chaudière du métal en fusion. C'était une bouillie épaisse, qui roulait lentement, qui allait tomber dans des wagonnets de tôle, pareille à une lave couleur de soleil, et tout de suite obscurcie.

— La couleur est bonne, n'est-ce pas? monsieur Jordan, reprit Morfain, réjoui. Oh! nous sommes hors d'affaire, c'est certain... Vous allez voir, vous allez voir!

Et il les ramena devant le haut fourneau, sous la halle de coulée, parmi les ténèbres vagues, que les fanaux éclairaient si peu. Petit-Da venait d'enfoncer un ringard, d'un seul coup de ses bras de jeune colosse, dans le tampon de terre réfractaire qui bouchait le trou de coulée; et, maintenant, les quatre hommes de l'équipe de nuit, à l'aide d'un mouton, tapaient en cadence sur le ringard pour l'enfoncer. On distinguait à peine leurs profils noirs, on entendait les chocs sourds du mouton. Puis,

brusquement, ce fut l'apparition d'une étoile aveuglante, comme une percée étroite sur l'incendie intérieur. Mais rien ne venait encore, qu'un mince filet d'astre liquide. Il fallut que Petit-Da prît un autre ringard, le plongeât, le retournât d'un effort herculéen, pour agrandir le trou. Alors, ce fut la débâcle, le flot sortit d'un jet tumultueux, roula dans la rigole de sable fin son ruisseau de métal en fusion, alla s'étaler et remplir les moules, élargissant des mares embrasées, dont l'éclat et la chaleur brûlaient les yeux. Et de ce sillon, de ces champs de feu, se levait une moisson incessante d'étincelles, des étincelles bleues d'une légèreté délicate, des fusées d'or d'une délicieuse finesse, toute une floraison de bluets parmi des épis d'or. Lorsqu'un obstacle de sable humide se rencontrait, il y avait un tel redoublement de fusées et d'étincelles, qu'elles montaient très hautes, en un bouquet de splendeur. Soudainement, comme au lever d'un soleil miraculeux, une aurore intense avait grandi, éclairant le haut fourneau d'un coup de lumière crue, ensoleillant les dessous de la halle, les fermes de fer et les solives, dont les moindres arêtes apparurent. Tout jaillit de l'ombre avec une extraordinaire puissance évocatrice, les constructions voisines, les divers organes du monstre, les ouvriers de l'équipe de nuit, si fantomatiques jusque-là, brusquement réels, dessinés d'un trait énergique, inoubliable, tels que d'obscurs héros du travail entrés d'un coup dans une gloire. Et le flamboiement ne s'arrêtait pas là, la grande lueur d'aurore gagnait les environs, tirait des ténèbres la rampe des Monts Bleuses, allait se refléter jusque sur les toits endormis de Beauclair, et se perdre au loin, dans l'immense plaine de la Roumagne.

— Elle est superbe, cette coulée, dit Jordan, qui étudiait la qualité de la fonte, à la couleur et à la limpidité du jet.

Morfain triomphait modestement.

— Oui, oui, monsieur Jordan, c'est du bon travail, comme on pouvait l'espérer. Je suis content tout de même que vous soyez venu voir ça. Vous n'aurez plus d'inquiétude.

Cependant, Luc s'intéressait aussi à l'opération. La chaleur était si forte, qu'il en sentait la cuisson à travers

ses vêtements. Peu à peu, tous les moules s'étaient remplis, le sable fin de la halle se trouvait changé en une mer incandescente. Et, quand les dix tonnes de métal eurent coulé, il y eut encore, sortant du trou, une tempête dernière, une énorme poussée de flammes et d'étincelles : c'était la machine soufflante qui achevait de vider le creuset et dont le vent passait librement, en une rafale d'enfer. Mais, déjà, les gueuses se refroidissaient, l'aveuglante lumière blanche passait au rose, au rouge, puis au brun. Les étincelles avaient cessé, le champ des bluets d'azur et des épis d'or était moissonné. Et, rapidement, l'ombre retomba, les ténèbres noyèrent la halle, le haut fourneau, les constructions voisines, tandis que les fanaux semblaient rallumer leurs étoiles pâles. Et l'on ne distingua plus qu'un groupe d'ouvriers vagues s'agitant, Petit-Da aidé de deux camarades rebouchant le trou de coulée avec un nouveau tampon de terre réfractaire, dans le grand silence de la machine soufflante, qu'on venait d'arrêter, pour permettre ce travail.

— Dites donc, mon brave Morfain, reprit Jordan, rentrez vous coucher, n'est-ce pas?

— Oh! non, je reste ici, cette nuit encore.

— Comment! vous allez veiller, et ce sera votre troisième nuit blanche?

— Non, il y a là, au poste de veillée, un lit de camp où l'on dort très bien. Mon fils et moi, nous nous relayerons, nous ferons à tour de rôle des factions de deux heures.

— Mais c'est inutile, puisque nous voilà rassurés... Voyons, Morlain, soyez raisonnable, rentrez vous coucher dans votre lit.

— Non, non, monsieur Jordan, laissez-moi faire à ma tête... Il n'y a plus de danger, mais j'aime mieux me rendre compte par moi-même, jusqu'à demain. C'est mon plaisir.

Et Jordan et Luc durent le laisser là, après lui avoir serré la main. Et Luc restait ému, emportait l'impression d'une haute figure, tout le passé du travail douloureux et docile, toute la noblesse du long travail écrasant de l'humanité, pour arriver au repos, au bonheur. Cela partait des antiques Vulcains qui avaient dompté le feu, aux temps héroïques que Jordan rappelait, lorsque les

premiers fondeurs réduisaient le minerai dans un trou creusé en terre, où ils brûlaient du bois. Ce jour-là, le jour où l'homme conquit le fer et le façonna, il devint le maître du monde, l'ère civilisée s'ouvrit. Et Morfain, vivant dans son creux de roches, tout à la peine et à l'orgueil de son effort, apparaissait à Luc comme le descendant immédiat de ces ouvriers primitifs, dont le lointain atavisme se retrouvait en lui, silencieux, résigné, donnant ses muscles sans une plainte, ainsi qu'à l'aube des sociétés humaines. Que de sueur répandue, que de bras lassés et brisés, depuis des mille ans! et rien ne changeait, le feu conquis avait encore ses victimes, ses esclaves qui l'entretenaient, qui se brûlaient le sang à le dompter toujours, pendant que les privilégiés de ce monde vivaient de paresse, en de fraîches demeures. Morfain, tel qu'un héros légendaire, n'avait pas même l'air de se douter de l'iniquité monstrueuse, ignorant les révoltes, l'orage qui grondait, impassible à son poste meurtrier, où ses pères étaient morts, où il mourrait lui-même, consumé, holocauste social d'une obscure grandeur. Et Luc, ensuite, évoquait une autre figure, celle de Bonnaire, l'autre héros du travail, en lutte avec les oppresseurs, les exploiteurs, pour que la justice régnât, se dévouant à la cause des camarades, jusqu'au sacrifice de son pain. Toute cette chair souffrante n'avait-elle pas assez gémi sous les fardeaux, et l'heure n'était-elle pas venue de la délivrance de l'esclave, même admirable dans son effort, enfin libre citoyen d'une société fraternelle, où la paix naîtrait de la juste répartition du travail et de la richesse?

Mais, comme Jordan, en redescendant l'escalier taillé dans le roc, s'était arrêté à la hutte d'un gardien de nuit, pour donner un ordre, Luc eut une singulière vision, qui acheva de l'émouvoir. Derrière des buissons, parmi des roches écroulées, il aperçut distinctement un couple, deux ombres qui passèrent, les bras à la taille, les bouches fondues en un baiser. Et il reconnut la fille, grande, blonde, superbe, Ma-Bleue avec ses yeux bleus qui lui tenaient tout le visage. Et le garçon était sûrement Achille Gourier, le fils du maire, ce beau et fier garçon, dont il avait remarqué l'attitude à la Guerdache, si

méprisante pour cette bourgeoisie en décomposition dont il était un des fils révoltés. Toujours en chasse, toujours en pêche, il vivait ses vacances par les sentiers escarpés des Monts Bleuses, le long des torrents, au fond des sapinières, Sans doute, il s'était pris de passion pour cette fille sauvage, si belle, autour de laquelle tant d'amoureux rôdaient en vain; et elle-même devait s'être laissé vaincre par la venue de ce Prince Charmant, qui lui apportait l'au delà, le rêve délicieux de demain, dans la rudesse de son désert. Demain, demain! n'était-ce pas demain qui se levait dans les grands yeux bleus de Ma-Bleue, lorsqu'elle songeait sur le seuil de son trou de rochers, les regards perdus au loin? Le père et le frère veillaient là-haut, et elle s'échappait parmi les pentes escarpées, et demain était pour elle ce grand garçon tendre, ce fils de bourgeois qui lui parlait gentiment, comme à une dame, en lui jurant de l'aimer toujours. Luc, saisi, eut d'abord un serrement de cœur, à l'idée de la douleur du père, s'il apprenait l'aventure. Puis, son cœur se noya de tendresse, un souffle caressant d'espoir lui vint de ce libre amour si doux : n'était-ce pas le demain plus heureux que préparaient ces enfants sortis de toutes les classes, et jouant entre eux, et se baisant, et enfantant la juste Cité future?

En bas, dans le parc, lorsque Luc prit congé de Jordan, ils causèrent encore.

— Vous n'avez pas eu froid, au moins? Votre sœur ne me pardonnerait jamais.

— Non, non, je me sens très bien... Et je rentre me coucher content, car ma résolution est formelle, je vais me débarrasser d'une exploitation qui ne m'intéresse pas et qui est pour moi une telle source d'ennuis.

Un instant, Luc garda le silence, brusquement repris de malaise, comme si une telle décision l'eût consterné. Et, en quittant son ami, dans une dernière poignée de main :

— Attendez donc, laissez-moi la journée pour réfléchir, et demain soir nous recauserons, vous vous déciderez.

Luc ne se coucha pas tout de suite. Il occupait, dans le pavillon autrefois bâti pour le grand-père maternel de

Jordan, le docteur Michon, la vaste chambre où celui-ci avait vécu les dernières années de sa vie, au milieu de ses livres; et, depuis trois jours, il en aimait l'odeur de travail, la bonhomie et la paix profonde. Mais, ce soir-là, dans la fièvre de doute où il se trouvait, il étouffa, en y rentrant, il ouvrit toute grande une des fenêtres, s'y accouda, pour se calmer un peu, avant de se mettre au lit. Cette fenêtre donnait sur la route qui menait de la Crêcherie à Beauclair; en face, des champs incultes, semés de roches, s'étendaient ; et, au delà, on distinguait l'amas confus des toits de la ville endormie.

Pendant quelques minutes, Luc respira largement les souffles d'air qui montaient des champs sans bornes de la Roumagne. La nuit restait humide et tiède, une clarté bleue tombait du ciel étoilé, légèrement voilé de brume. Et il écouta d'une oreille distraite d'abord les bruits lointains, dont frissonnaient les ténèbres; puis, il reconnut les coups sourds et rythmés des marteaux de l'Abîme, la forge du Cyclope où, nuit et jour, retentissait l'acier. Il leva les yeux, chercha le haut fourneau de la Crêcherie, muet et noir, noyé dans la barre d'encre que le promontoire des Monts Bleuses faisait sur le ciel. Ses regards s'abaissèrent, se reportèrent sur les toitures entassées de la ville, dont le lourd sommeil semblait comme bercé par l'ébranlement cadencé des marteaux, pareil au loin à la respiration oppressée et courte d'un travailleur géant, quelque Prométhée douloureux, enchaîné à l'éternel travail. Et son malaise en fut accru, sa fièvre ne se calmait pas, les gens et les choses de ces trois derniers jours se levaient en foule dans sa mémoire, défilaient en une bousculade tragique dont il aurait voulu fixer le sens, le tourmentaient du problème peu à peu aggravé en lui, et qui, maintenant, le laisserait sans sommeil, tant qu'il n'en aurait pas trouvé la solution.

Mais il crut entendre, en dessous de la fenêtre, de l'autre côté de la route, parmi les broussailles et les roches, un autre bruit, si léger, si doux, qu'il ne put le définir. Etait-ce donc le battement d'aile d'un oiseau, le frôlement d'un insecte dans les feuilles? Il regarda, il ne vit rien que la houle de l'ombre, à l'infini. Sans doute il s'était trompé. Puis, le bruit recommença, plus voisin.

Intéressé, saisi d'une émotion dont il s'étonnait lui-même, il s'efforça de percer les ténèbres, il finit par apercevoir une forme vague, délicate et fine, qui semblait flotter à la pointe des herbes. Et il ne s'en expliquait pas la nature, il croyait à une illusion, lorsque, d'un léger saut de chèvre sauvage, une femme traversa la route et lui lança un petit bouquet, si adroitement, qu'il le reçut au visage, ainsi qu'une caresse. C'était un petit bouquet d'œillets de montagne, cueillis parmi les roches, et d'une odeur si puissante, qu'il en fut tout parfumé.

Josine! il devina Josine, il la reconnut, à ce nouveau remercîment de son cœur, à ce geste adorable d'infinie gratitude! Et cela était exquis, dans cette obscurité, à cette heure tardive, sans qu'il s'expliquât comment elle était là, si elle avait guetté sa rentrée, de quelle façon elle avait pu s'échapper et venir, Ragu peut-être étant d'une équipe de nuit. Déjà, sans une parole, n'ayant voulu que se donner avec ces fleurs un peu âpres, si gentiment lancées, elle fuyait, elle se perdait dans les ténèbres de la lande inculte; et il remarqua seulement alors une autre ombre, toute petite, Nanet sûrement, qui galopait près d'elle. Ils disparurent, il n'entendit plus de nouveau que les marteaux de l'Abîme, au loin, tapant en cadence. Son tourment n'était point fini, mais tout son cœur venait d'être réchauffé d'une force invincible. Il respira délicieusement le petit bouquet. Ah! bonté qui est le lien fraternel, tendresse qui seule fait du bonheur, amour qui sauvera et qui refera le monde!

V

Luc se coucha, éteignit la lumière, espérant que la fatigue de corps et d'esprit qui le brisait, allait l'endormir d'un bon sommeil, où sa fièvre se calmerait enfin. Mais, dans le grand silence, dans l'obscurité de la vaste chambre, il ne put fermer les paupières, ses yeux s'élargirent sur les ténèbres, une terrible insomnie le tint brûlant, en proie à l'idée obstinée, dévoratrice.

Et ce fut Josine qui s'évoqua, toujours renaissante, revenant dans l'air léger, avec son visage d'enfance, d'un charme si douloureux. Il la revit, en larmes, affamée, terrorisée, attendant à la porte de l'Abîme; il la revit dans le cabaret, jetée à la porte par Ragu, d'un tel geste de violence, que le sang coulait de sa main mutilée; il la revit sur le banc, près de la Mionne, abandonnée sous la nuit tragique, n'ayant plus que la chute définitive au ruisseau, satisfaisant sa faim en pauvre bête errante. Et, à cette heure, après ses trois jours d'enquête inattendue, presque inconsciente, que le destin venait de l'amener à faire, tout ce qu'il avait vu du travail injustement distribué, méprisé comme une honte sociale, aboutissant à l'atroce misère du plus grand nombre, se résumait pour

lui dans le cas affreux de cette triste fille, dont son cœur était bouleversé.

Alors, les visions se levèrent en foule, se pressèrent, le torturèrent par leur hantise. C'était la terreur soufflant au travers des rues noires de Beauclair, où piétinait le flot des misérables déshérités, rêvant sourdement de vengeance. C'était, chez les Bonnaire, la révolution raisonnée, organisée, fatale, tandis que le chômage serrait les ventres, affamait la famille, dans le pauvre logement froid et nu, où manquait le nécessaire. C'était, à la Guerdache, l'insolence du luxe pourrisseur, la jouissance empoisonneuse qui achevait de détruire la classe des privilégiés, cette poignée de bourgeois repus de paresse, gorgés jusqu'à l'étouffement des richesses iniques qu'ils volaient au labeur et aux larmes de l'immense majorité des travailleurs. C'était même, à la Crêcherie, à ce haut fourneau d'une noblesse sauvage, où pas un ouvrier ne se plaignait, le long effort humain comme frappé d'anathème, immobilisé en son éternelle douleur, sans l'espoir de l'affranchissement total de la race, délivrée enfin de l'esclavage, entrée toute dans la Cité de justice et de paix. Et il avait vu, il avait entendu Beauclair craquant de partout, car la lutte fratricide n'était pas qu'entre les classes, le ferment destructeur avait gagné les familles, un vent de folie et de haine passait, enrageait les cœurs. De monstrueux drames salissaient les foyers, culbutaient à l'égout les pères, les mères et les enfants. On mentait, on volait, on tuait. Au bout de la misère et de la faim, il y avait forcément le crime, la femme qui se vendait, l'homme qui tombait à l'alcool, la bête exaspérée qui se ruait pour satisfaire son vice. Et trop de signes effroyables annonçaient l'inévitable catastrophe prochaine, la vieille charpente allait s'écraser dans la boue et dans le sang.

Alors, épouvanté de ces visions de honte et de châtiment, pleurant de toute la tendresse humaine qui se lamentait en lui, Luc vit revenir, du fond des épaisses ténèbres, le pâle fantôme de Josine, avec son rire si doux, qui lui tendait les bras, en un touchant appel. Il n'y eut dès lors plus qu'elle, c'était sur elle que l'édifice vermoulu, mangé d'une lèpre, allait crouler. Elle devenait

comme la victime unique, la petite ouvrière chétive, à la main blessée, qui mourait de faim, que la prostitution roulerait au cloaque, incarnant la misère du salariat en une pitoyable figure, dont le charme le possédait. Maintenant, il souffrait de ce qu'elle devait souffrir, et son besoin était de la sauver, dans son rêve fou de sauver Beauclair. Si quelque puissance surhumaine lui avait donné tout pouvoir, il aurait changé la ville pourrie d'égoïsme en une heureuse Cité de solidarité, pour qu'elle y fût heureuse. Et il sentit bien alors que ce rêve, en lui, venait de loin, qu'il l'avait toujours fait, depuis qu'il vivait, à Paris, dans un quartier pauvre, parmi les héros obscurs et les dolentes victimes du travail. C'était comme l'inquiétude intérieure d'un avenir qu'il n'osait préciser, d'une mission dont il se sentait gros. Puis, brusquement, dans la confusion où il se débattait encore, l'heure sonnait, grave et décisive. Josine mourait de faim, Josine sanglotait, et cela ne pouvait se tolérer davantage. Il fallait agir enfin, aller tout de suite au secours de tant de misère et de tant de souffrance, pour que l'iniquité cessât.

Cependant, Luc, brisé de fatigue, finit par s'assoupir. Mais, tout d'un coup, il crut que des voix l'appelaient, il se réveilla en sursaut. N'était-ce pas des plaintes lointaines? n'avait-il pas entendu des misérables en danger de mort crier à l'aide? Dressé sur son séant, il prêtait l'oreille, n'entendait plus que le frisson de l'ombre. Tout son cœur en restait meurtri, serré d'une angoisse affreuse par la certitude qu'à cette minute même des millions de pauvres êtres agonisaient sous l'écrasement de l'iniquité sociale. Puis, lorsque, frémissant, il fut retombé sur l'oreiller, repris de somnolence, les appels retentirent de nouveau, le forcèrent à relever la tête, à écouter encore. Dans le demi-sommeil, les sensations s'aggravaient, devenaient d'une acuité extraordinaire. Et, dès lors, il ne put glisser au sommeil, sans entendre les appels grandir, le solliciter éperdument pour quelque besogne pressante, dont il sentait bien l'impérieux besoin, mais dont il n'aurait su dire la nature. Où courir, pour être au plus tôt sur le terrain de la lutte? Que faire, pour agir et préparer la victoire? Il ne savait pas, il souffrait cruellement du vague cauchemar où il se débat-

tait. C'était, dans la pleine obscurité, comme une aurore trop lente, comme des sollicitations incessantes à une besogne qui s'obscurcissait, chaque fois qu'il était sur le point de la définir. Et voilà que, dominant les appels, il n'y eut plus que l'appel d'une voix très douce, la voix de Josine, qui se lamentait et le suppliait. Elle seule était là, il sentit la tiède caresse du baiser qu'elle lui avait mis sur la main, il respira le petit bouquet d'œillets qu'elle lui avait jeté, et dont le parfum sauvage lui semblait emplir toute la chambre.

Dès ce moment, Luc ne lutta plus, secoua l'insomnie fiévreuse, pour retrouver quelque paix. Il ralluma sa bougie, se leva, se promena un instant par la chambre. Il ne voulait penser à rien, espérant dégager son cerveau de l'idée fixe. Et il tâcha de s'intéresser aux choses, regarda les quelques gravures anciennes pendues aux murs, les vieux meubles qui disaient les habitudes d'étude et de bonhomie du docteur Michon, toute cette chambre vénérable où l'on sentait beaucoup de bonté, beaucoup de raison et de sagesse. Puis, la bibliothèque finit par l'intéresser uniquement. C'était une armoire vitrée assez grande, où l'ancien fouriériste, l'ancien saint-simonien avait réuni une collection très complète de tous les ouvrages humanitaires qui avaient passionné sa jeunesse. Tous les philosophes sociaux, tous les précurseurs, tous les apôtres du nouvel Evangile, se trouvaient là : Fourier, Saint-Simon, Auguste Comte, Proudhon, Cabet, Pierre Leroux, d'autres encore, la collection complète, jusqu'aux plus obscurs disciples. Et Luc, la bougie à la main, s'intéressait, lisait les noms et les titres au dos des volumes, les comptait, s'étonnait de leur nombre, de tant de bonnes semences jetées au vent, de tant de bonnes paroles qui dormaient là, en attendant la moisson.

Il avait beaucoup lu déjà, il connaissait les pages maîtresses de la plupart de ces ouvrages. Le système philosophique, social, de chacun de ces auteurs lui était familier. Mais il se sentait envahi d'un vent nouveau, à les trouver tous réunis là, en un groupe compact. Jamais il n'avait eu une idée si nette de leur force, de leur valeur, de l'évolution humaine considérable qu'ils

apportaient. Ils étaient toute une phalange, toute une avant-garde du siècle futur, qui peu à peu serait suivie par l'immense armée des peuples. Surtout, ce qui le frappait, en les voyant ainsi côte à côte, paisiblement mêlés, d'une force souveraine en leur union, c'était leur fraternité profonde. S'il n'ignorait pas les idées contradictoires qui les avaient séparés autrefois, les combats acharnés qu'ils s'étaient même livrés les uns aux autres, ils lui semblaient tous frères aujourd'hui, réconciliés dans le commun Evangile, dans les vérités uniques et définitives qu'ils avaient tous apportées. Et la grande aurore qui se levait de leurs œuvres était la religion de l'humanité dont ils avaient tous eu la foi, leur tendresse pour les déshérités de ce monde, leur haine de l'injustice sociale, leur croyance au travail sauveur.

Luc, qui avait ouvert la bibliothèque, voulut choisir un de ces livres. Puisque-il ne pouvait dormir, il lirait quelques pages, il attendrait le sommeil. Un instant, il hésita, puis se décida pour un tout petit volume, dans lequel un disciple de Fourier avait résumé la doctrine entière du maître. Le titre : *Solidarité*, venait de l'émouvoir ; et n'était-ce pas ce qu'il lui fallait, les quelques pages de force et d'espoir dont il avait le besoin? Il se recoucha, se mit à lire, passionné bientôt comme par un drame poignant, où le sort de la race se débattait. La doctrine, ainsi ramassée sur elle-même, ainsi réduite au suc des vérités qu'elle formulait, prenait une force extraordinaire. Il savait déjà toutes ces choses, il les avait lues dans les œuvres mêmes du maître, mais jamais elles ne l'avaient remué à ce point, conquis si profondément. Dans quelles dispositions d'esprit était-il donc, à quelle heure décisive de sa destinée se trouvait-il, pour que son cœur et son cerveau fussent possédés, acquis d'un coup à la certitude? Le petit livre s'animait, tout prenait un sens nouveau et immédiat, comme si des faits vivants surgissaient, se réalisaient devant lui.

Et toute la doctrine de Fourier se déroulait. Le coup de génie était d'utiliser les passions de l'homme comme les forces mêmes de la vie. La longue et désastreuse erreur

du catholicisme venait d'avoir voulu les mater, de s'être efforcé de détruire l'homme dans l'homme, pour le jeter en esclave à son Dieu de tyrannie et de néant. Les passions, dans la libre société future, devaient produire autant de bien, qu'elles avaient produit de mal, dans la société enchaînée, terrorisée, des siècles morts. Elles étaient l'immortel désir, l'énergie unique qui soulève les mondes, le foyer intérieur de volonté et de puissance qui donne à chaque être le pouvoir d'agir. Privé d'une passion, l'homme serait mutilé, comme s'il était privé d'un sens. Les instincts, refoulés, écrasés jusqu'ici, ainsi que des bêtes mauvaises, ne seraient plus, libérés enfin, que les besoins de l'universelle attraction tendant à l'unité, travaillant parmi les obstacles à se fondre dans l'harmonie finale, expression définitive de l'universel bonheur. Et il n'y avait pas d'égoïstes, il n'y avait pas de paresseux, il y avait seulement des affamés d'unité et d'harmonie qui marcheraient en frères, le jour où ils verraient la route assez large pour qu'on y passât tous à l'aise et heureux, il y avait seulement des victimes du lourd servage pesant sur les ouvriers manuels, que rebutaient des besognes injustes, démesurées, mal appropriées, tout prêts à œuvrer dans la joie lorsqu'ils n'auraient plus que leur part logique et choisie du grand labeur commun.

Puis, c'était l'autre coup de génie, le travail remis en honneur, devenu la fonction publique, l'orgueil, la santé, la gaîté, la loi même de la vie. Il suffirait de réorganiser le travail, pour réorganiser la société tout entière, dont il devait être l'obligation civique, la règle vitale. Mais il ne s'agissait plus d'un travail brutalement imposé à des vaincus, à des mercenaires avilis, qu'on écrase et qu'on traite en bêtes de somme affamées, il s'agissait d'un travail librement accepté par tous, réparti selon les goûts et les natures, exercé pendant le très petit nombre d'heures indispensables, sans cesse varié au choix des ouvriers volontaires. Une ville, une commune, n'était plus qu'une immense ruche, dans laquelle il n'y avait pas un oisif, où chaque citoyen donnait sa part d'effort à l'œuvre d'ensemble, dont la cité avait besoin pour vivre. La tendance à l'unité, à l'harmonie finale,

rapprochait les habitants, les faisait se grouper, se classer d'eux-mêmes dans des séries. Et tout le mécanisme était là, le travail divisé à l'infini, l'ouvrier choisissant la tâche qu'il ferait le plus gaîment, cessant d'ailleurs d'être cloué au même métier, passant à son gré d'un groupe, d'un labeur à un autre. On ne révolutionnerait pas le monde d'un coup, on commencerait petitement, en expérimentant le système sur une commune de quelques milliers d'âmes, pour en faire un vivant exemple ; et le rêve prenait corps, on créait la phalange, base unitaire, de la grande armée humaine, on bâtissait le phalanstère, la maison commune. Au début, pour sortir de l'état de lutte actuel, rien n'était plus simple, on se contentait de faire appel à toutes les bonnes volontés, à tous ceux qui souffraient de tant de douloureuse injustice. On les associait, on créait une vaste association du capital, du travail et du talent. On disait à ceux qui avaient aujourd'hui l'argent, à ceux qui avaient les bras, à ceux qui avaient le cerveau, de s'entendre, de s'unir pour mettre leur fortune en commun. Ils produiraient avec une énergie, avec une abondance centuplées, ils s'enrichiraient des bénéfices qu'ils se partageraient le plus équitablement possible, jusqu'au jour où le capital, le travail, le talent ne feraient plus qu'un, seraient le patrimoine commun d'une libre société de frères, où tout serait enfin à tous, dans l'harmonie réalisée.

Et, à chaque page du petit livre, éclatait la splendeur tendre de ce mot de Solidarité, qui en était le titre. Des phrases luisaient comme des phares. La raison de l'homme était infaillible, la vérité était absolue, une vérité que la science a démontrée devenait irrévocable, éternelle. Le travail devait être une fête. Le bonheur de chacun ne serait un jour que par le bonheur des autres. Il n'y aurait plus ni envie, ni haine, lorsqu'il y aurait place sur cette terre pour le bonheur de tous. Dans la machine sociale, les rouages intermédiaires étaient à détruire, comme inutiles, mangeant de la force ; et le commerce se trouvait ainsi condamné, le consommateur n'avait affaire qu'au producteur. D'un coup de faux, tous les parasites, seraient rasés, les innombrables végétations qui vivent de la corruption sociale, de l'état de guerre

permanent où agonisent les hommes. Plus d'armée, plus de tribunaux, plus de prisons. Et, par-dessus tout, dans cette grande aurore enfin levée, la justice flambait comme un soleil, chassant la misère, donnant à chaque être qui naît le droit à la vie, au pain de chaque jour, réalisant pour chacun la somme de bonheur réel qui lui est dû.

Luc ne lisait plus, il réflechissait. Tout le grand et héroïque XIXe siècle se déroulait, dans sa continuelle bataille, dans son effort si douloureux et si brave vers la vérité et vers la justice. D'un bout à l'autre, l'irrésistible mouvement démocratique, la montée du peuple l'emplissait. La Révolution n'avait amené que la bourgeoisie au pouvoir, il fallait un siècle encore pour que l'évolution s'achevât, pour que tout le peuple eût sa part. Les semences germaient dans le vieux sol monarchique, sans cesse éventré ; et, dès les journées de 48, la question du salariat se posait nettement, les revendications des travailleurs se précisaient de plus en plus, ébranlaient le nouveau régime bourgeois, qui possédait, et que la possession égoïste, tyrannique, pourrissait à son tour. Et, maintenant, au seuil du siècle prochain, dès que la poussée croissante du peuple avait emporté la vieille charpente sociale, la réorganisation du travail serait le fondement même de la société future, qui ne pourrait être que par une juste distribution de la richesse. Toute la nouvelle étape, nécessaire et prochaine, était là. Lorsque l'ancien monde était passé de l'esclavage au salariat, la violente crise qui avait fait crouler les empires, n'était rien à côté de la terrible crise actuelle, qui depuis cent ans secouait et ravageait les peuples, cette crise du salariat évoluant, se transformant, devenant autre chose. Et c'était de cette autre chose que devait naître la Cité heureuse et fraternelle de demain.

Doucement, Luc posa le petit livre, souffla la lumière. Il avait lu, il était calmé, il sentait renaître le sommeil paisible et réparateur. Ce n'était pas que des réponses nettes se fussent formulées aux questions pressantes, aux appels d'angoisse, venus des ténèbres, qui l'avaient bouleversé. Mais ces cris d'appel ne retentissaient plus, comme si les déshérités qui les poussaient, certains

d'avoir été entendus désormais, eussent pris patience. La semence était jetée, la moisson lèverait. Le petit livre avait vécu, aux mains d'un apôtre et d'un héros, la mission serait maintenant remplie, à l'heure marquée par l'évolution. Et Luc lui-même n'avait plus de fièvre, ne s'interrogeait plus anxieusement, bien que la solution au problème qui le passionnait restât comme suspendue. Il se sentait fécondé par l'idée, avec l'absolue conviction qu'il enfanterait. Le lendemain peut-être, si le sommeil de la nuit était bon. Et il finit par céder à son grand besoin de repos, il s'endormit délicieusement d'un sommeil profond, visité par le génie, par la foi et par la volonté.

Le lendemain, dès sept heures, lorsque Luc se réveilla, sa première pensée, en voyant le soleil se lever dans un grand ciel clair, fut de s'échapper, sans prévenir les Jordan, et de gravir l'escalier rocheux du haut fourneau. Il voulait revoir Morfain, causer avec lui, se faire donner certains renseignements. Il obéissait à une sorte d'inspiration soudaine, désireux surtout de se faire une opinion précise, au sujet de l'ancienne mine abandonnée, et se disant que le maître fondeur, un enfant de la montagne, devait en connaître chaque pierre. En effet, Morfain, qu'il trouva debout, après la nuit passée au flanc du haut fourneau, décidément rétabli, se passionna, dès qu'il lui eut parlé de la mine. Il avait toujours eu son idée, que personne n'écoutait, bien qu'il la répétât souvent. Pour lui, le vieux Laroche, l'ingénieur, avait eu le tort de désespérer trop tôt et de lâcher la mine, dès que l'exploitation avait cessé d'en être rémunératrice. Sans doute, le filon était devenu exécrable, sulfuré et phosphaté à un tel point, qu'on n'en tirait plus rien de bon à la fonte. Mais Morfain restait convaincu qu'on traversait simplement là une veine mauvaise, de sorte qu'il suffirait de pousser plus avant les galeries, ou mieux d'en ouvrir de nouvelles à un flanc de la gorge qu'il indiquait, si l'on voulait retrouver l'excellent minerai d'autrefois. Et il appuyait sa certitude sur des faits d'observation, sur sa connaissance de toutes les roches du voisinage, dont il gravissait, fouillait les pentes, depuis quarante ans. Evidemment, il n'avait pas la science, il n'était qu'un pauvre ouvrier, n'osant se permettre d'entrer en lutte

avec messieurs les ingénieurs. Tout de même, il s'étonnait qu'on n'eût pas confiance en son flair et qu'on eût haussé les épaules, sans consentir seulement à s'assurer de la nature des terrains par quelques sondages.

La tranquille conviction où était cet homme, frappa Luc vivement, d'autant plus qu'il jugeait avec sévérité l'inertie du vieux Laroche, l'abandon où il avait laissé la mine, depuis la découverte du procédé chimique qui aurait permis d'en utiliser avec profit le minerai défectueux. Cela disait dans quel ensommeillement de routine était tombée l'exploitation du haut fourneau. Dès aujourd'hui, la mine était à reprendre, même s'il fallait se contenter d'en traiter le minerai chimiquement. Et que serait-ce si la certitude de Morfain se réalisait, si l'on retombait sur de nouveaux filons riches et purs! Aussi accepta-t-il la proposition du maître fondeur, d'aller tout de suite faire une promenade du côté des galeries abandonnées, pour qu'il pût lui expliquer son idée sur les terrains mêmes. Par cette claire et fraîche matinée de septembre, ce fut une course délicieuse, au travers des rochers, dans de sauvages solitudes, qui embaumaient la lavande. Pendant trois heures, aux flancs des gorges, les deux hommes grimpèrent, visitèrent des grottes, suivirent des rampes couvertes de pins, où la pierre perçait, telle que le squelette de quelque grand corps enfoui. Et, peu à peu, la conviction de Morfain passait dans l'esprit de Luc, lui apportait du moins une espérance, tout un trésor que la paresse des hommes avait délaissé là, et que la terre, la mère inépuisable, était prête à donner encore.

Il était plus de midi, Luc accepta de déjeuner d'œufs et de laitage, là-haut, dans les Monts Bleuses. Et, quand il redescendit, à près de deux heures, enchanté, la poitrine pleine des grands souffles libres de la montagne, il fut accueilli par les exclamations des Jordan, qui commençaient à s'inquiéter, ignorant ce qu'il avait pu devenir. Il s'excusa de ne les avoir pas prévenus, il conta qu'il s'était égaré sur les plateaux et qu'il avait déjeuné chez des paysans. S'il se permettait ce petit mensonge, c'était que les Jordan, encore à table, n'étaient pas seuls. Comme tous les deuxièmes mardis du mois, ils avaient trois convives, l'abbé Marle, le docteur Novarre et l'instituteur

Hermeline. Sœurette aimait à les réunir, et elle les appelait en riant son grand Conseil, parce que les trois l'aidaient dans ses œuvres de charité. La Crêcherie, si fermée, où Jordan vivait en savant solitaire, ainsi que dans un cloître, s'ouvrait cependant pour ces trois-là, traités en intimes ; et l'on n'aurait pu dire qu'ils devaient cette faveur à leur bonne entente, car ils se disputaient toujours ; mais les continuelles discussions amusaient Sœurette, les lui rendaient plus chers, dans l'idée qu'ils étaient une distraction pour Jordan, qui les écoutait en souriant.

— Alors, vous avez déjeuné? dit-elle à Luc, ça ne va pas vous empêcher de prendre une tasse de café avec nous, n'est-ce pas?

— Va pour la tasse de café, répondit-il gaîment. Vous êtes trop aimable, je ne mérite que les plus sanglants reproches.

Et l'on passa au salon. Les fenêtres en étaient ouvertes, le parc déroulait ses pelouses, tout le charme des grands arbres entrait en une odeur exquise. Sur un guéridon, dans un cornet de porcelaine, s'épanouissait un admirable bouquet de roses, des roses que le docteur Novarre cultivait avec amour ; et dont il apportait ainsi une gerbe à Sœurette, chaque fois qu'il déjeunait à la Crêcherie.

Pendant qu'on servait le café, la discussion reprit entre le prêtre et l'instituteur, qui n'avaient cessé, depuis les hors-d'œuvre, de batailler sur les questions d'instruction et d'éducation.

— Si vous n'obtenez rien de vos élèves, déclara l'abbé Marle ; c'est que vous avez chassé Dieu de votre école. Dieu est le maître des intelligences on ne sait rien que par lui.

Très grand, très robuste, le nez fort, dans sa large face pleine, aux traits réguliers, il parlait avec l'obstination autoritaire de son étroite doctrine ; mettant le salut du monde dans le catholicisme, pratiqué selon la lettre, et la stricte observance des dogmes. Et, devant lui, Hermeline, l'instituteur, mince, de figure anguleuse, au front osseux, au menton aigu, s'entêtait de même, avec des rages froides, tout aussi formaliste et autoritaire,

dans sa religion mécanique du progrès, réalisé à coups de lois, et militairement.

— Laissez-moi donc tranquille avec votre Dieu qui n'a jamais conduit les hommes qu'à l'erreur et à la ruine!... Si je n'obtiens rien de mes élèves, c'est d'abord qu'on me les enlève trop tôt pour les mettre à l'usine. Et c'est ensuite, c'est surtout que la discipline se relâche de plus en plus, que le maître est désormais sans autorité aucune. Ma parole! s'il m'était permis de leur allonger quelques bons coups de trique, je crois que ça leur ouvrirait un peu le crâne.

Et, comme Sœurette, émue, se récriait, il s'expliqua. Pour lui, il n'y avait qu'un sauvetage possible, dans la corruption générale : plier les enfants à la discipline de la liberté, entrer en eux le régime républicain, par la force s'il le fallait, pour qu'il n'en sortit plus. Son rêve était de faire de chaque élève un serviteur de l'Etat, esclave de l'Etat, sacrifiant à l'Etat sa personnalité totale. il ne voyait rien au delà de la même leçon, apprise par tous de la même manière, dans le même but de servir la communauté. Et telle était sa dure et triste religion d'une démocratie libérée du passé à coups de punition, de nouveau condamnée au travail forcé, décrétant le bonheur sous la férule obéie des maîtres.

— En dehors du catholicisme, il n'y a que ténèbres, répéta obstinément l'abbé Marle.

— Mais il s'effondre! cria Hermeline. C'est bien pour cela qu'il nous faut refaire une autre charpente sociale.

Sans doute, le prêtre avait conscience de la suprême bataille livrée par le catholisisme à l'esprit de la science, dont la victoire s'élargissait, chaque jour. Mais il ne voulait pas le reconnaître il n'avouait même pas que, peu à peu, son église se vidait.

— Le catholicisme! reprit-il, la charpente en est encore si solide, si éternelle, si divine, que c'est elle que vous copiez, quand vous parlez de reconstruire je ne sais quel Etat athée, où vous remplaceriez Dieu par une mécanique qui instruirait et qui gouvernerait les hommes!

— Une mécanique, pourquoi pas? cria Hermeline, exaspéré de la part de vérité qu'il y avait dans l'attaque

du prêtre. Rome n'a jamais été qu'un pressoir, qui a bu le sang du monde.

Quand la discussion, entre eux, en arrivait à ces violences, le docteur Novarre intervenait, de son air souriant et conciliateur.

— Voyons, voyons, ne vous échauffez pas. Vous voilà sur le point de vous entendre, puisque vous en êtes à vous accuser de copier vos religions l'une sur l'autre.

Lui, petit, finet, avec un nez fin et des yeux vifs, était un esprit tolérant, très doux, un peu ironique, qui, s'étant donné à la science, refusait de se passionner pour les questions politiques et sociales. Il disait, comme Jordan, dont il était le grand ami, qu'il épousait les vérités, le jour seulement où elles étaient scientifiquement démontrées. D'ailleurs, très modeste, timide même, sans ambition aucune, il se contentait de soigner ses malades le mieux possible, il n'avait autre passion que la culture de ses rosiers, entre les quatre murs du petit jardin, où il vivait à l'écart, dans une paix heureuse.

Jusque-là, Luc s'était contenté d'écouter. Puis, sa lecture de la nuit lui revint, il parla.

— La faute, dans nos écoles, est de partir de cette idée que l'homme est mauvais, qu'il apporte en naissant la révolte et la paresse, et qu'il faut tout un système de châtiments et de récompenses, si l'on veut tirer quelque chose de lui. Aussi a-t-on fait de l'instruction une torture, l'étude est devenue aussi rude à nos cerveaux que les travaux manuels à nos membres. Nos professeurs ont été changés en gardes-chiourme du bagne universitaire, dont la mission est de pétrir les intelligences des enfants selon les programmes, en les coulant dans le même moule, sans tenir aucun compte des individualités diverses. Ils ne sont plus que des tueurs d'initiative, ils écrasent l'esprit critique, le libre examen, l'éveil personnel des talents, sous l'amas des idées toutes faites, des vérités officielles. Et le pis est que le caractère se trouve atteint aussi profondément que l'intelligence, et qu'un tel enseignement n'arrive guère à produire que des impuissants et des hypocrites.

Hermeline dut se croire personnellement visé. Il interrompit d'un ton aigre.

— Mais comment voulez-vous donc qu'on procède, monsieur? Venez me remplacer dans ma chaire, et vous verrez bien ce que vous obtiendrez des élèves, si vous ne les pliez pas sous une même discipline, en maître qui incarne pour eux l'autorité.

— Le maître, continua Luc de son air de rêve, n'a pas d'autre tâche que d'éveiller les énergies. C'est un professeur d'énergie individuelle, simplement chargé de dégager les aptitudes de l'enfant, en provoquant ses questions, en développant sa personnalité. Il y a chez l'homme un immense, un insatiable besoin d'apprendre, de savoir, qui devrait être le seul aiguillon de l'étude, sans qu'on eût besoin de punir et de récompenser. Et il suffirait évidemment qu'on se contentât de faciliter à chacun l'étude qui lui plaît et qu'on la lui rendît attrayante, en le laissant s'y engager de lui-même, puis y progresser par la force de sa propre compréhension, avec la joie des continuelles découvertes. Que les hommes fassent des hommes en les traitant en hommes, n'est-ce pas là tout le problème de l'instruction et de l'éducation à résoudre?

L'abbé Marle, qui achevait sa tasse de café, haussa ses fortes épaules ; et, en prêtre que le dogme rend infaillible :

— Le péché est dans l'homme, et l'homme ne peut être sauvé que par la pénitence. La paresse, un des péchés capitaux, ne s'expie que par le travail, châtiment que Dieu imposa au premier homme, après la faute.

— Mais c'est une erreur, l'abbé, dit tranquillement le docteur Novarre, la paresse est une maladie, quand elle existe réellement, je veux dire quand le corps refuse tout travail, répugne à la moindre fatigue. Soyez certain, alors, que cette mollesse invincible annonce de graves désordres intérieurs. Autrement, où avez-vous vu qu'il existât des paresseux? Prenons les oisifs de race, d'habitude et de goût. Est-ce qu'une femme mondaine qui danse toute la nuit, ne se brûle pas les yeux davantage, ne fait pas une dépense de force musculaire bien plus grande, qu'une ouvrière devant sa petite table, brodant jusqu'au jour? Est-ce que ces hommes de plaisir sans cesse en représentation, en fêtes épuisantes, n'acceptent pas

des corvées aussi dures que les besognes des ouvriers travaillant à l'établi ou à l'étau? Et souvenez-vous avec quelle joie légère, au sortir d'une tâche qui nous rebute, nous nous lançons dans une recréation violente, où nos membres se brisent. C'est dire que le travail, la fatigue physique nous est seulement à charge, lorsque le travail ne nous plaît pas. Et, si l'on arrivait à n'imposer aux gens que le travail agréable, librement choisi, il n'y aurait certainement plus de paresseux.

A son tour, Hermeline haussa les épaules.

— Demandez à un enfant ce qu'il préfère, de sa grammaire ou de son arithmétique. Il vous répondra qu'il aime mieux ni l'une ni l'autre. L'expérience est faite, l'enfant est un jeune arbre qu'il faut redresser et corriger.

— Et on ne corrige, conclut le prêtre, d'accord cette fois avec l'instituteur, qu'en écrasant chez l'homme tout ce que péché originel y a laissé de honteux et de diabolique.

Un silence se fit. Sœurette écoutait d'une oreille attentive, tandis que Jordan, les yeux au loin, par une des fenêtres, laissait sa songerie errer sous les grands arbres. Et Luc retrouvait là cette conception pessimiste du catholicisme, épousée par les sectaires du progrès, que décrétait l'Etat, à coups d'autorité. L'homme était damnable, perdu une première fois, puis racheté et prêt à se perdre encore. Un Dieu de jalousie et de colère le traitait en enfant toujours fautif. On traquait ses passions, on luttait depuis des siècles pour les anéantir, on s'efforçait de tuer l'homme dans l'homme. Et c'était de nouveau Fourier qui s'évoquait, avec les passions utilisées, envahies, redevenues des énergies nécessaires et créatrices, avec l'homme enfin délivré de l'écrasement mortel des religions de néant, qui ne sont que d'atroces polices sociales, pour maintenir l'usurpation des puissants et des riches.

Alors, dans sa rêverie, Luc reprit lentement, comme s'il pensait tout haut :

— Il suffirait de convaincre l'homme de cette vérité, que le plus de bonheur possible de chacun est dans le plus de bonheur réalisé de tous.

Mais Hermeline et l'abbé Marle se mirent à rire.

— Bonne besogne! dit ironiquement l'instituteur, vous commencez, pour réveiller les énergies, par détruire l'intérêt personnel. Expliquez-moi donc, lorsqu'il ne travaillera plus pour lui, quel levier déterminera l'homme à l'action? L'intérêt personnel est le feu sous la chaudière, on le trouve à la naissance de chaque œuvre. Et vous l'anéantissez, vous commencez par châtrer l'homme de son égoïsme, vous qui le voulez avec tous ses instincts... Sans doute, comptez-vous sur la conscience, sur l'idée de l'honneur et du devoir?

— Je n'ai pas besoin d'y compter, répondit Luc de son même air tranquille. D'ailleurs, l'égoïsme, tel que nous l'avons entendu jusqu'ici, nous a donné une société si effroyable, ravagée de tant de haines et de souffrances, qu'il serait vraiment permis d'essayer d'un autre facteur. Mais je vous répète que j'accepte l'égoïsme, si vous entendez par là le très légitime désir, le besoin invincible que nous avons tous du bonheur. Loin de détruire l'intérêt personnel, je le renforce en le précisant, en en faisant ce qu'il doit être, pour créer la Cité heureuse, où le bonheur de tous réalisera le bonheur de chacun ; et il nous suffira d'être convaincus que c'est travailler pour nous que de travailler pour les autres. L'injustice sociale sème la haine éternelle, récolte l'universelle souffrance. Et voilà pourquoi une entente est nécessaire, une réorganisation du travail basée sur cette vérité certaine que la somme la plus haute de nos félicités sera faite un jour de toutes les félicités, à tous les foyers de nos voisins.

Hermeline ricanait, et l'abbé Marle intervint encore.

— Aimez-vous les uns les autres, c'est la morale de notre divin maître Jésus. Seulement, il a dit aussi que le bonheur n'était pas de ce monde, et c'est une folie coupable que de vouloir réaliser sur cette terre le royaume de Dieu, qui est au ciel.

— On l'y réalisera pourtant un jour, dit Luc. Tout l'effort de l'humanité en marche, tout le progrès, toute la science, vont à cette Cité future.

Mais l'instituteur, qui ne l'écoutait plus, se rua de nouveau sur le prêtre.

— Ah! non, l'abbé, ne recommencez pas, avec votre promesse d'un paradis, qui dupe les pauvres diables! D'ailleurs, votre Jésus est à nous, vous nous l'avez pris, vous l'avez accommodé pour les besoins de votre domination. Au fond, il n'était qu'un révolutionnaire et qu'un libre-penseur.

La bataille recommença, il fallut que le docteur Novarre les départageât une fois de plus, en donnant raison tantôt à l'un, tantôt à l'autre. Comme toujours, d'ailleurs, les questions restèrent pendantes, car jamais une solution décisive n'intervenait. Le café était pris depuis longtemps, ce fut Jordan, songeur, qui dit le dernier mot.

— L'unique vérité est dans le travail, le monde sera un jour ce que le travail l'aura fait.

Et Sœurette, qui avait passionnément écouté Luc, sans intervenir, parla d'un asile dont elle avait l'idée, pour y garder les enfants en bas âge des ouvrières employées dans les usines. Il n'y eut plus, dès lors, entre le médecin, l'instituteur et le prêtre, qu'une conversation très douce, très amicale, sur les moyens pratiques de réaliser cet asile, de façon à y éviter les abus des établissements similaires. Dans le parc, l'ombre des grands arbres s'allongeait sur les pelouses, tandis que des ramiers s'abattaient parmi les herbes, au blond soleil de septembre.

Il était quatre heures déjà, lorsque les trois convives quittèrent la Crêcherie. Jordan et Luc les accompagnèrent jusqu'aux premières maisons de la ville, pour marcher un peu. Puis, comme tous deux revenaient, au travers des terrains pierreux que Jordan laissait improductifs, celui-ci voulut faire un détour, dans le désir d'allonger la promenade et de passer chez Lange, le potier. Il l'avait laissé s'installer en un coin sauvage et perdu de son domaine, au-dessous même du haut fourneau, sans lui réclamer ni loyer ni redevance d'aucune sorte. Lange, ainsi que Morfain, s'était fait une demeure d'un trou rocheux, creusé par d'anciens torrents à la base des Monts Bleuses, au flanc de la muraille géante que dressait le promontoire. Et il avait fini par construire trois fours, près du coteau où il prenait son argile ; et il vivait là

sans Dieu ni maître, dans la libre indépendance de son travail.

— Sans doute, c'est un cerveau extrême, ajouta Jordan, que Luc interrogeait. Ce que vous m'avez dit, son éclat violent de la rue de Brias, l'autre soir ne m'étonne pas de sa part ; et il a eu de la chance d'être relâché, car son affaire pouvait tourner fort mal, tant il se compromet. Mais vous ne vous imaginez pas combien il est intelligent et quel art il met dans ses simples pots de terre, bien qu'il soit sans instruction aucune. Il est né ici, d'ouvriers pauvres, orphelin à dix ans, forcé de servir les maçons, enfin apprenti potier, devenu son patron à lui-même, comme il le dit en riant, depuis que je lui ai permis de s'installer chez moi... Je m'intéresse surtout à ses essais sur les terres réfractaires, car vous savez que je cherche la terre qui résisterait le mieux aux terribles températures des fours électriques.

Luc, ayant levé les yeux, aperçut, parmi les broussailles, l'installation de Lange, tout un campement de barbare, entouré d'un petit mur en pierres sèches. Et, comme, sur le seuil, une grande belle fille brune se tenait debout, il demanda :

— Il est donc marié?

— Non, mais il vit avec cette fille, qui est à la fois son esclave et sa femme... C'est une histoire. Il y a cinq ans, elle avait quinze ans à peine, lorsqu'il la trouva malade, mourante dans un fossé, abandonnée là sans doute par quelque bande de bohémiens. On n'a jamais su nettement d'où elle venait, elle-même se tait, dès qu'on l'interroge. Lange l'emmena chez lui sur ses épaules, la soigna, la guérit, et vous ne sauriez croire quelle ardente gratitude elle lui en a gardée, jusqu'à être son chien, sa chose... Elle n'avait pas de souliers aux pieds, lorsqu'il la ramassa, Aujourd'hui encore, elle n'en met que les jours où elle descend à la ville. De sorte que tout le pays, et Lange lui-même, la nomme la Nu-Pieds... Il n'emploie pas d'autre ouvrier, la Nu-Pieds est son manœuvre, elle l'aide aussi à tirer la petite voiture, quand il va promener sa poterie de foire en foire. C'est sa façon d'écouler ses produits, et tout deux sont bien connus de la région entière.

Debout au seuil du petit clos, que fermait une simple porte à claire-voie, la Nu-Pieds regardait venir ces messieurs, et Luc put la voir, avec sa face brune aux grands traits réguliers et basanés, ses cheveux d'un noir d'encre ses larges yeux de sauvagesse qui s'emplissaient d'une douceur ineffable, lorsqu'ils se fixaient sur Lange. Il remarqua ses pieds nus, des pieds enfantins de bronze clair, dans le sol argileux, toujours détrempé; et elle était là en tenue de travail, à peine vêtue de toile grise, montrant ses fines jambes de lutteuse, ses bras nerveux, sa petite gorge dure. Puis, quand elle se fut assurée que le monsieur qui accompagnait le propriétaire du domaine, devait être un ami, elle quitta son poste d'observation, elle retourna près du four qu'elle surveillait, après avoir averti le maître.

— Ah! c'est vous, monsieur Jordan, s'écria Lange, en se présentant à son tour. Figurez-vous, depuis l'aventure de l'autre soir, la Nu-Pieds s'imagine sans cesse qu'on vient m'arrêter. Et je crois bien que, si quelque argousin se présentait, il ne sortirait pas entier de ses griffes... Vous venez voir mes nouvelles briques réfractaires. Tenez! les voici, je vous en dirai la composition.

Luc reconnaissait parfaitement le petit homme, fruste et noueux, qu'il avait entrevu dans les ténèbres de la rue de Brias, annonçant l'inévitable catastrophe finale, jetant l'anathème à la ville de Beauclair, corrompue, condamnée pour ses crimes. Seulement, il s'étonnait, à le détailler, de son front haut, noyé sous la broussaille noire des cheveux, de ses yeux vifs, luisant d'une intelligence que des flammes brusques encoléraient. Et, surtout, sous l'enveloppe mal dégrossie, sous la violence apparente, il était surpris de sentir un contemplatif, un rêveur très doux, un simple poëte rustique, qui, dans l'absolu de son idée de justice, en venait à vouloir faire sauter le vieux monde coupable.

Jordan, après avoir présenté Luc comme un ingénieur de ses amis, pria Lange de lui montrer ce qu'il appelait son musée, en riant.

— Si ça peut intéresser monsieur... Ce ne sont que des amusements, des machines que je cuis pour me distraire, tenez! toute cette terraille, sous ce hangar... Voyez ça,

pendant que je vais expliquer mes briques à monsieur Jordan.

L'étonnement de Luc augmenta. Il y avait, sous le hangar, des bonshommes de faïence, des vases, des pots, des plats, de formes et de colorations singulières, qui, tout en dénotant une grande ignorance, étaient délicieux d'originale naïveté. Les hasards du feu s'y montraient superbes, des émaux éclataient avec une richesse inouïe de tons. Mais, surtout, ce qui le frappait, dans la poterie courante que Lange fabriquait pour sa clientèle ordinaire des marchés et des foires, la vaisselle, les marmites, les cruches, les terrines, c'était l'élégance des formes, le charme pur des colorations, toute une floraison heureuse du génie populaire. Il semblait que le potier eût tiré ce génie de sa race, que ces œuvres, où passait l'âme du peuple, naissaient naturellement de ses gros doigts, comme s'il eût retrouvé d'instinct les moules primitifs, d'une beauté pratique admirable. Et le chef-d'œuvre était chaque fois réalisé, l'objet fait pour son usage, et dès lors, d'une vérité simple, d'une grâce vivante.

Lorsque Lange revint, avec Jordan, qui lui avait commandé quelques centaines de briques, pour expérimenter un nouveau four électrique, il reçut d'un air souriant les félicitations de Luc, qui s'émerveillait de la gaîté de ces faïences, si légères, si fleuries de pourpre et d'azur, au grand soleil.

— Oui, oui, ça met des coquelicots et des bluets dans les maisons... J'ai toujours pensé qu'on devrait en décorer les toits et les façades. Ça ne coûterait pas bien cher, si les marchands ne volaient plus, et vous verriez comme une ville serait aimable aux yeux, un vrai bouquet dans de la verdure... Mais il n'y a rien à faire avec les sales bourgeois d'aujourd'hui.

Et il retomba tout de suite à sa passion sectaire, il se lança dans les idées d'anarchie extrême, qu'il tenait de quelques brochures, venues et restées en ses mains, par il ne savait lui-même quel hasard. Il fallait d'abord tout détruire, s'emparer révolutionnairement de tout. Le salut ne serait que dans la destruction totale de l'autorité, car s'il restait un seul pouvoir debout, le plus infime, il suffirait à la reconstruction de l'édifice entier d'iniquité

et de tyrannie. Ensuite, la commune libre pourrait s'établir, en dehors de tout gouvernement, grâce à l'entente des groupes sans cesse variés, continuellement modifiés, selon les besoins et les désirs de chacun. Et Luc fut frappé de retrouver là les séries de Fourier; car le rêve final était le même, cet appel aux passions créatrices, cette expansion de l'individu libéré dans une société harmonique, où le bien de chaque citoyen nécessitait le bien de tous; seulement, les routes étaient différentes, l'anarchiste n'était qu'un fouriériste, qu'un collectiviste désabusé, exaspéré, ne croyant plus aux moyens politiques, résolu à conquérir par la force, par l'extermination, le bonheur social, puisque des siècles de lente évolution ne semblaient pas devoir le donner. La catastrophe, le volcan était dans la nature. Aussi, comme Luc nommait Bonnaire, Lange devint-il féroce d'ironie, traitant le maître fondeur avec plus d'amer dédain qu'un bourgeois. Ah! oui, la caserne à Bonnaire, ce collectivisme où l'on serait numéroté, discipliné, emprisonné, ainsi que dans un bagne. Et, le poing tendu vers Beauclair, dont il dominait les toitures voisines, il recommença sa lamentation, sa malédiction de prophète, jetée à la ville corrompue que le feu allait détruire, et qui serait rasée, pour que, de ses cendres, naquît enfin la Cité de vérité et de justice.

Etonné de cette violence, Jordan le regardait curieusement.

— Dites donc, Lange, mon brave, vous n'êtes pourtant pas malheureux?

— Moi, monsieur Jordan, je suis très heureux, aussi heureux qu'on peut l'être... Je vis libre ici, c'est presque l'anarchie réalisée. Vous m'avez laissé prendre ce petit coin de terre, de la terre qui est à nous tous; et je suis mon maître, je ne paye donc de loyer à personne. Ensuite, je travaille à ma guise, je n'ai ni patron qui m'écrase, ni ouvrier que j'écrase, je vends moi-même mes marmites et mes cruches aux braves gens qui en ont besoin, sans être volé par les commerçants, ni leur permettre de voler les acheteurs. Et j'ai encore le temps de m'amuser, quand ça me plaît, à cuire ces bonshommes de faïence, ces pots, ces plaques décorées, dont les couleurs vives

m'égayent les yeux... Ah! non, nous ne nous plaignons pas, nous sommes heureux de vivre, quand le soleil nous met en fête, n'est-ce pas, la Nu-Pieds?

Elle s'était approchée, dans la demi-nudité du travail, les mains toutes roses d'un pot qu'elle venait d'enlever du four. Et elle souriait divinement en regardant l'homme, le dieu dont elle s'était faite la servante, à qui elle se donnait corps et âme, en un continuel cadeau.

— Ça n'empêche, reprit Lange, qu'il y a trop de pauvres bougres qui souffrent, et qu'il faudra faire sauter Beauclair, un de ces quatre matins, pour qu'on se décide à le rebâtir proprement. Seule, la propagande par le fait, la bombe peut réveiller le peuple... Et que diriez-vous de cela? J'ai ici tout ce qu'il faut pour préparer deux ou trois douzaines de bombes, d'une extraordinaire puissance. Alors, un beau jour, je pars avec ma voiture, que je tire, et que pousse la Nu-Pieds. Elle est lourde encore, lorsqu'elle est chargée de poterie, et qu'il faut la traîner par les mauvais chemins des villages, de marché en marché. Ça va bien qu'on se repose sous les arbres, aux endroits où il y a des sources... Seulement, ce jour-là, nous ne quittons pas Beauclair, nous nous promenons par toutes les rues; et il y a une bombe cachée dans chaque marmite, nous en déposons une à la Sous-Préfecture, une autre à la Mairie, une autre au Tribunal, une autre à la Prison, une autre à l'Eglise, enfin partout, où se trouve une autorité à détruire. Les mèches brûlent, tout ça couve le temps nécessaire. Puis, tout d'un coup, Beauclair saute, une effroyable éruption de volcan le brûle et l'emporte... Hein? qu'en pensez-vous, de ma petite promenade, avec ma voiture, de ma petite distribution des marmites que je fabrique pour le bonheur du genre humain?

Il riait d'un rire d'extase, la face exaltée; et, comme la belle fille brune riait avec lui :

— N'est-ce pas? la Nu-Pieds, je tirerai et tu pousseras ce sera une plus jolie promenade encore que le long de la Mionne, sous les saules, lorsque nous allons à la foire de Magnolles!

Jordan ne discuta pas, eut un simple geste, pour dire

combien le savant qui était en lui trouvait cette conception imbécile. Mais, lorsqu'ils eurent pris congé, et qu'ils se retrouvèrent sur le chemin de la Crêcherie, Luc emporta le frisson de cet accès de grande poésie noire, de ce rêve du bonheur par la destruction, qui hantait ainsi quelques cerveaux de poëtes simplistes, parmi la foule des déshérités. Et les deux hommes rentrèrent en silence, perdus chacun en sa songerie.

Dans le laboratoire où ils se rendirent directement, ils trouvèrent Sœurette, qui, paisiblement assise à une petite table, copiait un manuscrit de son frère. Souvent elle passait un long tablier bleu, elle l'aidait même comme préparateur, dans certaines de ses expériences délicates. Elle se contenta de lever la tête, de lui sourire, ainsi qu'à son compagnon; puis, elle se remit à sa tâche.

— Ah! dit Jordan, en s'allongeant au fond d'un fauteuil, je n'ai décidément de bonnes heures qu'ici, au milieu de mes appareils et de mes paperasses... Dès que j'y reviens, c'est l'espoir, c'est la paix qui me remontent au cœur.

D'un regard affectueux, il avait fait le tour de la vaste pièce, comme pour en reprendre possession, s'y retrouver, s'y baigner, dans la bonne odeur calmante et réconfortante du travail. Les vitres de la large baie étaient ouvertes, le soleil couchant entrait en une caresse tiède, tandis qu'on voyait au loin, entre les arbres, briller les toitures et les fenêtres de Beauclair.

— Quelle misère inutile que toutes ces disputes! reprit Jordan, pendant que Luc, demeuré debout, allait et venait doucement par la pièce. Après le déjeuner, j'écoutais l'abbé et l'instituteur, étonné qu'on pût perdre son temps à vouloir se convaincre, lorsqu'on est ainsi placé aux deux bouts des questions, et qu'on ne parle pas la même langue. Et remarquez qu'ils ne viennent pas une seule fois ici, sans recommencer identiquement les mêmes discussions, pour en rester toujours au même point... Puis, quelle mauvaise besogne, de s'enfermer de la sorte dans l'absolu, en dehors de l'expérience, et de se combattre à coups d'arguments contradictoires! et combien je suis avec le docteur qui s'amuse à les réduire à néant tous les deux, rien qu'en les opposant

l'un à l'autre! C'est comme ce Lange, peut-on voir un brave garçon rêver de plus grosses bêtises, se perdre dans une erreur plus manifeste et plus dangereuse, parce qu'il s'agite au hasard, avec le mépris de la certitude!... Non, décidément, la passion politique n'est point mon affaire, les choses que disent ces gens me paraissent vides de sens raisonnable, les plus grosses questions, auxquelles ils s'attardent, ne sont à mes yeux que des devinettes pour amuser la route, et je n'arrive pas à comprendre qu'on livre de telles batailles vaines autour de ces menus incidents, lorsque la découverte de la moindre des vérités scientifiques fait plus pour le progrès que cinquante années de luttes sociales.

Luc se mit à rire.

— Voilà que vous tombez vous-même dans l'absolu... L'homme doit lutter, la politique est simplement la nécessité où il est de défendre ses besoins, d'assurer son plus de bonheur possible.

— Vous avez raison, confessa Jordan, avec sa bonne foi naïve. Et, peut-être, mon dédain de la politique vient-il de quelque sourd remords, l'ignorance où je veux vivre des affaires publiques de mon pays... Mais, très sincèrement, je crois que je suis un bon citoyen tout de même, en m'enfermant dans mon laboratoire, car chacun sert la nation avec la faculté qu'il apporte. Et les vrais révolutionnaires, voyez-vous, les vrais hommes d'action, ceux qui font pour demain le plus de vérité, le plus de justice, ce sont à coup sûr les savants. Un gouvernement passe et tombe, un peuple grandit, resplendit, puis décroît, qu'importe! les vérités de la science se transmettent, s'accroissent toujours, font toujours plus de lumière et plus de certitude. Le recul d'un siècle ne compte pas, la marche en avant reprend quand même, l'humanité va au savoir, malgré les obstacles. Objecter qu'on ne saura jamais tout est une sottise, il s'agit de savoir le plus possible, pour arriver au plus de bonheur possible. Et, dès lors, je le répète, combien sont négligeables les cahots politiques qui passionnent les nations! Tandis qu'on met le salut du progrès dans le maintien ou la chute d'un ministère, c'est le savant qui est le véritable maître de demain, le jour où il éclaire la foule d'une

étincelle nouvelle de vérité. Toute l'injustice cessera lorsque toute la vérité sera.

Il y eut un silence. Sœurette avait posé la plume, et elle écoutait maintenant. Après avoir rêvé quelques secondes, Jordan reprit, sans transition apparente :

— Le travail, ah ! le travail, je lui dois d'avoir vécu. Vous voyez quel pauvre petit être chétif je suis, je me souviens que ma mère devait m'envelopper dans des couvertures, les jours de grand vent; et c'est pourtant elle qui m'a mis au travail, comme à un régime certain de bonne santé. Elle ne me condamnait pas à des études écrasantes, vrais bagnes où l'on torture les intelligences en formation. Elle me donnait l'habitude d'un labeur régulier, varié sans cesse, attrayant. Et c'est ainsi que j'ai appris à travailler, comme on apprend à respirer, à marcher. Le travail est devenu la fonction de mon être, le jeu naturel et nécessaire de mes membres et de mes organes, le but et le moyen de ma vie. J'ai vécu parce que j'ai travaillé, un équilibre s'est fait entre le monde et moi, je lui ai rendu en œuvres ce qu'il m'apportait en sensations, et je crois que toute la santé est là, des échanges bien réglés, une adaptation parfaite de l'organisme au milieu... Et, tout fluet que je suis, je vivrai très vieux, c'est certain, du moment que je suis une petite machine montée avec soin et qui fonctionne logiquement.

Luc s'était arrêté, dans sa marche lente. Comme Sœurette, il écoutait avec une attention passionnée.

— Mais ce n'est là que la santé des êtres, une bonne hygiène pour bien vivre, continua Jordan. Le travail est la vie elle-même, la vie est un continuel travail des forces chimiques et mécaniques. Depuis le premier atome qui s'est mis en branle pour s'unir aux atomes voisins, la grande besogne créatrice n'a point cessé, et cette création qui continue, qui continuera toujours, est comme la tâche même de l'éternité, l'œuvre universelle à laquelle nous venons tous apporter notre pierre. L'univers n'est-il pas un immense atelier où l'on ne chôme jamais, où les infiniment petits font chaque jour un labeur géant, où la matière agit, fabrique, enfante sans relâche, depuis les simples ferments jusqu'aux créatures les plus parfaites? Les champs qui se couvrent de moissons tra-

vaillent, les forêts dans leur poussée lente travaillent, les fleuves ruisselant le long des vallées travaillent, les mers roulant leurs flots d'un continent à un autre travaillent, les mondes emportés par le rythme de la gravitation au travers de l'infini travaillent. Il n'est pas un être, pas une chose qui puisse s'immobiliser dans l'oisiveté, tout se trouve entraîné, mis à l'ouvrage, forcé de faire sa part de l'œuvre commune. Quiconque ne travaille pas, disparaît par là même, est rejeté comme inutile et gênant, doit céder la place au travailleur nécessaire, indispensable. Telle est l'unique loi de la vie, qui n'est en somme que la matière en travail, une force en perpétuelle activité, le dieu de toutes les religions, pour l'œuvre finale du bonheur dont nous portons en nous l'impérieux besoin.

Un instant encore, Jordan rêva, les yeux au loin.

— Et quel admirable régulateur que le travail, quel ordre il apporte, partout où il règne! Il est la paix, la joie, comme il est la santé. Je reste confondu, lorsque je le vois méprisé, avili, regardé ainsi qu'un châtiment et qu'une honte. S'il m'a sauvé d'une mort certaine, il m'a donné encore tout ce que j'ai de bon en moi. Il m'a refait une intelligence et une noblesse. Et quel admirable organisateur il est, comme il règle les facultés de l'intelligence, le jeu des muscles, le rôle de chaque groupe dans une multitude de travailleurs! Il serait à lui seul une constitution politique, une police humaine, une raison d'être sociale. Nous ne naissons que pour la ruche, nous n'apportons chacun que notre effort d'un instant, nous ne pouvons expliquer la nécessité de notre vie que par le besoin où est la nature d'un ouvrier de plus pour faire son œuvre. Toute autre explication est orgueilleuse et fausse. Nos vies individuelles semblent sacrifiées à l'universelle vie des mondes futurs. Il n'est pas de bonheur possible, si nous ne le mettons dans ce bonheur solidaire de l'éternel labeur commun, et c'est pourquoi je voudrais que fût enfin fondée la religion du travail, l'hosanna au travail sauveur, la vérité unique, la santé, la joie, la paix souveraine.

Il se tut, et Sœurette eut un cri d'enthousiasme tendre.

— Ah! frère, comme tu as raison, et que c'est vrai, et que c'est beau!

Mais Luc paraissait plus ému encore, resté debout, immobile, les yeux peu à peu emplis de lumière, ainsi qu'un apôtre, sous le brusque rayon qui l'illuminait. Tout d'un coup, il parla.

— Ecoutez, Jordan, il ne faut pas vendre à Delaveau, il faut tout garder, et le haut fourneau, et la mine... C'est ma réponse, je vous la donne, car ma conviction est faite.

Surpris de ces paroles, si brusques et si inattendues, dont le lien avec ce qu'il venait de dire lui échappait, le maître de la Crêcherie eut un léger battement de paupières.

— Comment ça? mon cher Luc, pourquoi me dites-vous ça?... Expliquez-vous.

Le jeune homme, pourtant, garda un moment le silence, dans l'émotion qui le bouleversait. Cet hymne au travail, cette glorification du travail pacificateur et réorganisateur l'avait soulevé d'un choc soudain, comme si l'esprit l'emportait, déroulait enfin devant lui le vaste horizon, perdu jusque-là dans la brume. Tout se précisait, s'animait, devenait d'une absolue certitude. C'était la foi qui resplendissait, les paroles sortaient de sa bouche, avec une force de persuasion extraordinaire.

— Il ne faut pas vendre à Delaveau... Je suis allé visiter ce matin la mine abandonnée. Tel que le donnent les filons actuels, on peut encore tirer un bon profit du minerai, en le soumettant aux nouveaux procédés chimiques. Et Morfain m'a convaincu qu'on retombera sur des filons excellents, à l'autre flanc de la gorge... Il y a là des richesses incalculables. Le haut fourneau fournira de la fonte à très bas prix, et si on le complétait par toute une forge, des fours à puddler, des fours à creusets, des laminoirs et des marteaux-pilons, on pourrait reprendre en grand la fabrication des rails et des charpentes, de façon à lutter victorieusement de bon marché avec les aciéries les plus prospères du Nord et de l'Est.

La surprise de Jordan grandissait, tournait à l'effarement. Cette protestation lui échappa :

— Mais je ne veux pas devenir plus riche, j'ai trop

d'argent déjà, et je ne vends que pour échapper à tous les soucis du gain.

D'un beau geste passionné, Luc l'interrompit.

— Laissez-moi donc finir, mon ami... Ce n'est pas vous que je veux rendre plus riche, ce sont les déshérités, les travailleurs dont nous parlions, les victimes du travail inique, avili, devenu un bagne atroce, que je veux sauver de ce bagne. Vous le disiez tout à l'heure superbement, le travail doit être à lui seul une raison d'être sociale; et, à cet instant, le salut m'est apparu, la juste et heureuse société de demain n'est que dans la réorganisation du travail, qui seule permettra une équitable répartition de la richesse. J'en viens d'avoir l'éblouissante certitude : l'unique solution à nos misères et à nos souffrances est là, on ne rebâtira sainement le vieil édifice qui craque et tombe en pourriture, que sur ce terrain du travail par tous et pour tous, accepté comme la loi universelle, la vie même qui régit les mondes... Eh bien! c'est cela que je veux tenter ici, c'est du moins un exemple que je veux donner, une réorganisation du travail en petit, une usine fraternelle, l'ébauche de la société de demain, que j'opposerai à l'autre usine, celle du salariat, du bagne antique où l'ouvrier esclave est torturé et déshonoré.

Et il continua en paroles frémissantes, il ébaucha à grands traits son rêve, tout ce qui avait germé en lui de la récente lecture de Fourier, une association entre le capital, le travail et le talent. Jordan apporterait l'argent nécessaire, Bonnaire et ses camarades donneraient les bras, lui serait le cerveau qui conçoit et dirige. Il s'était remis à marcher, il montrait d'un geste véhément les toitures voisines de Beauclair, c'était Beauclair qu'il sauverait, qu'il tirerait des hontes et des crimes où, depuis trois jours, il le voyait sombrer. A mesure qu'il déroulait son plan d'action rénovatrice, il s'étonnait, il s'émerveillait lui-même. Sa mission parlait, cette mission dont il était gros sans le savoir, qu'il cherchait d'un esprit inquiet, d'un cœur attendri de pitié. Enfin, il voyait clair, sa voie était trouvée. Et il répondait aux questions angoissantes, qu'il se posait encore pendant son insomnie de la nuit dernière, sans pouvoir les résoudre. Et, surtout, il se rendait aux appels des misérables, venus jusqu'à lui

du fond douloureux des ténèbres, il les entendait désormais distinctement, il allait à leur secours, il les sauverait par le travail régénéré, le travail qui ne séparerait plus les hommes en castes ennemies et dévorantes, qui les réunirait en une seule famille fraternelle, où l'effort de tous serait mis en commun pour le bonheur de tous.

— Mais, objecta Jordan, l'application de la formule de Fourier n'est pas la mort du salariat. Même avec les collectivistes, le salariat ne change guère que de nom. Il faudrait aller jusqu'au rêve absolu de l'anarchie pour le détruire.

Luc dut en convenir. Et il fit, à ce propos, son examen de conscience. Les théories du collectiviste Bonnaire, les rêves de l'anarchiste Lange, étaient encore dans ses oreilles. Les disputes de l'abbé Marle, de l'instituteur Hermeline et du docteur Novarre, recommençaient, s'éternisaient. C'était un continuel chaos d'opinions contraires, il entendait aussi défiler les objections qu'avaient échangées les précurseurs, et Saint-Simon, et Auguste Comte, et Proudhon. Pourquoi donc s'arrêtait-il à la formule de Fourier, parmi tant d'autres? Il en connaissait quelques applications heureuses, mais il n'ignorait pas la lenteur des essais, la difficulté des résultats décisifs. C'était peut-être qu'il répugnait personnellement aux violences révolutionnaires, ayant mis sa foi scientifique dans l'évolution ininterrompue, qui a devant elle l'éternité pour faire son œuvre. L'expropriation totale et brusque, qu'il croyait irréalisable, ne pourrait d'ailleurs s'effectuer sans de terribles catastrophes, dont le pire résultat serait de produire plus de misère et plus de douleur encore. Dès lors, le mieux n'était-il pas d'accepter l'occasion d'une expérience pratique qui s'offrait à lui, d'une tentative où son être entier se contentait, sa bonté native, sa foi en la bonté de l'homme, le foyer d'amour, d'universelle tendresse dont il brûlait? Il était comme emporté par quelque chose d'exalté et d'héroïque, toute une foi, toute une prescience qui lui rendait le succès certain. Et, d'ailleurs, si l'application de la formule de Fourier n'amenait pas la fin immédiate du salariat, elle était un acheminement, elle conduisait à l'entière conquête, destruction du capital, disparition

du commerce, inutilité de l'argent, source de tous les maux. La grande querelle des écoles socialistes ne porte que sur les moyens, toutes s'entendent sur le but à réaliser, toutes se réconcilieront un jour dans la Cité heureuse, enfin bâtie. Et c'étaient les premières fondations de cette ville qu'il voulait jeter, en commençant par associer tous les hommes de bon vouloir, toutes les diverses forces éparses, avec la certitude qu'il n'était pas de départ meilleur, au milieu de l'affreux massacre actuel.

Jordan restait sceptique.

— Fourier a eu des coups de génie, cela est certain. Seulement, voici plus de soixante années qu'il est mort; et, s'il garde quelques disciples entêtés, je ne vois pas que sa religion soit en train de conquérir la terre.

— Le catholicisme a mis quatre siècles à en conquérir une partie, répliqua Luc vivement. Et puis, je n'épouse pas tout Fourier, il n'est pour moi qu'un sage, qui, un jour de lucidité géniale, a eu la vision de la vérité. Il n'est pas le seul, d'ailleurs, d'autres avaient préparé la formule et d'autres la complèteront... Voyons, ce que vous ne pouvez nier, c'est que l'évolution qui se précipite aujourd'hui est partie de loin, c'est que notre siècle entier a été un engendrement laborieux de la société nouvelle, celle qui va naître demain. Le peuple des travailleurs, depuis cent ans, naît chaque jour un peu plus à la vie sociale, et il sera demain le maître de sa destinée, par cette loi scientifique qui assure l'existence au plus fort, au plus sain, au plus digne d'être... C'est à cela que nous assistons, à la lutte dernière entre les quelques privilégiés, qui ont volé la richesse, et l'immense foule ouvrière, qui veut rentrer dans les biens dont on l'a dépouillée depuis des siècles. L'histoire ne nous conte pas autre chose, en nous apprenant comment quelques-uns se sont emparés du plus de bonheur possible, au détriment de tous, et comment tous les misérables volés n'ont cessé dès lors de lutter furieusement, dans le besoin vital de reconquérir ce qu'ils pourraient de bonheur... Il y a cinquante ans déjà que cette lutte devient sans merci, et c'est pourquoi vous voyez les privilégiés, pris de peur, abandonner peu à peu d'eux-mêmes certains de leurs privilèges. Les temps approchent, cela se sent à toutes les concessions

que les possesseurs du sol et de la richesse font au peuple. Sur le terrain politique, on lui a déjà beaucoup donné, et l'on va être forcé de lui donner beaucoup sur le terrain économique. Ce ne sont que lois nouvelles favorisant les travailleurs, que mesures humanitaires, que triomphes des associations et des syndicats, annonçant l'ère prochaine. La bataille entre le travail et le capital en est à cette crise aiguë, qui peut, dès maintenant, faire prédire la défaite de ce dernier. Dans un temps donné, c'est la disparition certaine du salariat... Et voilà pourquoi je suis convaincu de vaincre, en aidant à l'autre chose, à cette autre chose qui remplacera le salariat, à cette réorganisation du travail qui nous donnera une société plus juste, une civilisation plus haute.

Il rayonnait de charité, de foi et d'espérance. Il continua, il reprit l'histoire, le vol des plus forts, dès les premiers jours du monde, les foules misérables réduites en esclavage, les possesseurs entassant les crimes pour ne rien rendre aux dépossédés, qui mouraient de faim et de violence. Et cet amoncellement de richesse, accru par le temps, il le montrait aux mains de quelques-uns aujourd'hui encore, les domaines des campagnes, les maisons des villes, les usines des cités ouvrières, les mines où dorment la houille et les métaux, les exploitations de transport, roulage, canaux, chemins de fer, les rentes enfin, l'or et l'argent, les milliards qui circulent dans les banques, tous les biens de la terre, tout ce qui constitue l'incalculable fortune des hommes. Et n'était-ce point une abomination que tant de richesses n'aboutissent qu'à l'affreuse indigence du plus grand nombre? cela ne criait-il pas justice, ne voyait-on pas l'inévitable nécessité de procéder à un nouveau partage? Une telle iniquité, d'une part, l'oisiveté regorgeant de biens, de l'autre, le douloureux travail agonisant de misère, avait fait de l'homme un loup pour l'homme. Au lieu de s'unir pour vaincre et domestiquer les forces de la nature, les hommes s'entre-dévoraient, le barbare pacte social les jetait à la haine, à l'erreur, à la folie, abandonnant l'enfant et le vieillard, écrasant la femme, bête de somme ou chair à plaisir. Les travailleurs eux-mêmes, corrompus par l'exemple, acceptaient leur servage, la tête basse sous

l'universelle lâcheté. Et quel effroyable gaspillage de la fortune humaine, les sommes colossales qu'on dépensait pour la guerre, tout l'argent qu'on donnait aux fonctionnaires inutiles, aux juges, aux gendarmes! Et tout l'argent en outre qui restait sans nécessité aux mains des commerçants, intermédiaires parasites, dont le gain était prélevé sur le bien-être des consommateurs! Mais ce n'était là que le coulage quotidien d'une société illogique, mal bâtie, il y avait aussi le crime, la famine voulue, imposée par les propriétaires des instruments du travail, pour sauvegarder leurs profits. Ils réduisaient la production d'une usine, ils imposaient des jours de chômage, ils faisaient de la misère, dans un but de guerre économique, afin de maintenir les hauts prix. Et l'on s'étonnait, si la machine craquait, si elle s'effondrait sous un tel amas de souffrance, d'injustice et de honte!

— Non, non! cria Luc, c'est fini, cela ne peut durer, sans que l'humanité disparaisse, en une crise dernière de démence. Le pacte est à reprendre, chaque homme qui naît a droit à la vie, et la terre est la fortune commune de tous. Il faut que les instruments du travail soient rendus à tous, il faut que chacun accomplisse sa part personnelle dans la besogne de tous... Si l'histoire, avec ses haines, ses guerres, ses crimes, n'a été jusqu'ici que le résultat abominable du vol initial, de la tyrannie des quelques voleurs qui ont eu le besoin de pousser les hommes à s'entr'égorger, d'instituer des tribunaux et des prisons, pour défendre leurs rapines, il est grand temps de recommencer l'histoire et de mettre au début de l'ère nouvelle un grand acte d'équité, les richesses de la terre rendues à tous les hommes, le travail redevenu la loi pour la société humaine, comme il l'est pour l'univers, afin que la paix se fasse parmi nous et que la fraternité heureuse règne enfin... Et cela sera, et j'y travaillerai, et je réussirai!

Il était si passionné, si grandi, si vainqueur, dans son exaltation prophétique, que Jordan, émerveillé, se tourna vers Sœurette, pour lui dire :

— Regarde-le donc, est-il beau!

Mais Sœurette elle-même, frémissante, toute pâle

d'admiration, ne l'avait pas quitté des yeux, comme envahie d'une sorte de ferveur religieuse.

— Oh! il est beau, murmura-t-elle très bas, et il est bon!

— Seulement, mon brave ami, reprit Jordan qui souriait, vous êtes bel et bien un anarchiste, tout évolutionniste que vous vous croyez ; et vous avez bien raison de dire que c'est par la formule de Fourier qu'on commence et que c'est par l'homme libre dans la commune libre qu'on finit.

Luc lui-même s'était mis à rire.

— Commençons toujours, nous verrons bien où la logique nous mènera.

Songeur, Jordan ne semblait plus l'entendre. En lui, le savant cloîtré dans son laboratoire venait d'être remué profondément ; et, s'il doutait encore qu'on pût hâter la marche de l'humanité, il ne niait plus l'utilité de l'effort.

— Sans doute, continua-t-il avec lenteur, l'initiative individuelle est toute-puissante. Pour déterminer les faits, il faut toujours un homme qui veuille et qui agisse, un rebelle de génie et de pensée libre qui apporte la nouvelle vérité... Dans les catastrophes, quand le salut est de couper un câble, de fendre une poutre, il n'y a de nécessaire qu'un homme et qu'une hache. La volonté est tout, le sauveur est celui qui abat la hache... Rien ne résiste, les montagnes s'écroulent et les mers se retirent, devant une individualité qui agit.

C'était bien cela, Luc retrouvait dans ces paroles le foyer de volonté et de certitude intérieures dont il était embrasé. Il ne savait encore quel génie il apportait, mais c'était en lui comme une force amassée de loin, la révolte contre toute l'iniquité séculaire, l'ardent besoin de faire enfin justice. Il était d'intelligence libérée, il n'acceptait que les faits démontrés scientifiquement. Il était seul, il était l'homme qui ose, et cela suffirait, sa mission serait remplie.

Un silence régna, et Jordan finit par répondre, avec un geste amical d'abandon :

— Je vous l'ai dit, il est des heures de lassitude où je donnerais à Delaveau toute l'exploitation, et le haut fourneau, et la mine, et les terrains, pour en être débarrassé,

de façon à me livrer en paix à mes études, à mes expériences... Prenez-les donc, je préfère les donner à vous, qui croyez pouvoir en faire un bon usage. Tout ce que je vous demande, c'est de me délivrer complètement, c'est de me laisser dans mon coin travailler, achever mon œuvre, sans jamais me reparler de ces choses.

Luc le regardait de ses yeux étincelants, où luisaient toute sa gratitude, toute sa tendresse. Puis, sans hésitation aucune, l'air certain de la réponse :

— Ce n'est pas tout, mon ami, il faut que votre grand cœur fasse davantage. Je ne puis rien entreprendre aujourd'hui sans argent, j'ai besoin de cinq cent mille francs, pour créer l'usine que je rêve, où je réorganiserai le travail, et qui sera comme le fondement de la Cité future... Et j'ai la conviction de vous apporter une bonne affaire, puisque votre capital entre dans l'association et qu'il vous assurera une large part des bénéfices.

Puis, comme Jordan voulait l'interrompre :

— Oui, je sais, vous ne désirez pas devenir plus riche. Mais, pourtant, il faut bien que vous viviez ; et, si vous me donnez votre argent, je veux assurer votre existence matérielle, de façon que rien ne trouble jamais plus votre paix de grand travailleur.

Le silence recommença, grave, ému, dans la vaste salle, où tant de travail germait déjà, pour les moissons prochaines. La décision à prendre était si grosse d'avenir, qu'elle mettait comme un frisson religieux, dans l'attente auguste de ce qui allait être.

— Vous êtes une âme de renoncement et de bienfait, dit encore Luc. Ne me l'avez-vous pas appris hier? ces découvertes que vous poursuivez, ces fours électriques qui doivent réduire l'effort humain, enrichir les hommes d'une fortune nouvelle, vous ne les exploiterez même pas, vous les donnerez... Moi, ce n'est pas un don que je vous demande, c'est une aide fraternelle, l'aide qui va me permettre de diminuer l'injustice et de faire du bonheur.

Alors, très simplement, Jordan consentit.

— Mon ami, je veux bien. Vous aurez l'argent pour réaliser votre rêve... Et, comme il ne faut pas mentir, j'ajoute que ce rêve n'est toujours, à mes yeux, qu'une

utopie généreuse, car vous ne m'avez pas pleinement convaincu. Excusez mon doute de savant... Mais n'importe! vous êtes un brave homme, tentez votre œuvre, je suis avec vous.

Luc eut un cri de triomphe, dans un élan de tout son être, qui sembla le soulever de terre.

— Merci, je vous dis que l'œuvre est faite, et nous en aurons la divine joie!

Sœurette n'avait pas bougé, n'était pas intervenue. Mais toute la bonté de son cœur était montée à sa face, de grosses larmes d'attendrissement gonflaient ses yeux. Elle se leva, sous une force irrésistible. Elle s'approcha de Luc, muette, éperdue, et elle le baisa au visage, tandis que ses larmes coulaient. Puis, dans son extraordinaire émotion, elle se jeta entre les bras de son frère, elle y sanglota longuement.

Un peu surpris de ce baiser au jeune homme, Jordan s'inquiéta.

— Quoi donc, petite sœur? Tu ne nous désapprouves pas, au moins? C'est vrai, nous aurions dû te consulter... Mais il en est temps encore. Es-tu avec nous?

— Oh! oui, oh! oui, balbutia-t-elle, souriante, radieuse dans les larmes. Vous êtes deux héros, et je vous servirai, disposez de moi.

Le soir du même jour, vers onze heures, Luc vint s'accouder à la fenêtre du pavillon, comme la veille, pour respirer un instant l'air frais et calme de la nuit. En face, au delà des champs incultes, semés de roches, Beauclair s'endormait, éteignant une à une ses lumières ; pendant que, sur la gauche, l'Abîme retentissait des coups sourds de ses marteaux. Jamais l'haleine du géant douloureux ne lui avait semblé plus rude ni plus oppressée. Et, comme la veille encore, un bruit s'éleva de l'autre côté de la route, si léger, qu'il crut au frôlement d'ailes d'un oiseau de nuit. Mais son cœur se mit à battre, lorsque le bruit recommença, car il reconnaissait maintenant ce doux frisson de l'approche. Et il revit la forme vague, délicate et fine, qui semblait flotter à la pointe des herbes. Et, d'un saut de chèvre sauvage, une femme traversa la route, lui lança un petit bouquet, si adroitement, qu'il le reçut de nouveau sur les lèvres, ainsi qu'une caresse.

Comme la veille, c'était un petit bouquet d'œillets de montagne, cueilli à l'instant parmi les roches, et d'une odeur si puissante, qu'il en fut tout parfumé.

— Oh! Josine, Josine! murmura-t-il, pénétré d'une tendresse infinie.

Elle était revenue, et elle se donnait encore, elle se donnerait toujours, du même geste de gratitude passionnée, avec ces fleurs naïves comme elle, et il en était rafraîchi, ragaillardi, dans la fatigue physique et morale d'une journée si pleine, décisive. N'était-ce pas déjà la récompense du premier effort, de l'action résolue? Son petit bouquet de ce soir-là le fêtait d'avoir décidé qu'il agirait dès le lendemain. C'était en elle qu'il aimait le peuple souffrant, c'était elle qu'il voulait sauver du monstre. Il l'avait prise la plus misérable, la plus outragée, si près de l'avilissement, qu'elle était sur le point de tomber au ruisseau. Avec sa pauvre main que le travail avait mutilée, elle incarnait toute la race des victimes, des esclaves donnant leur chair pour l'effort et pour le plaisir. Lorsqu'il l'aurait rachetée, il rachèterait avec elle toute la race. Et, délicieusement, elle était aussi l'amour, l'amour nécessaire à l'harmonie, au bonheur de la Cité future.

D'une voix douce, il appela.

— Josine! Josine!... C'est vous, Josine!

Mais déjà, sans une parole, elle fuyait, se perdait dans l'obscurité de la lande inculte.

— Josine! Josine!... C'est vous, je le sais bien, Josine, et il faut que je vous parle.

Alors, tremblante, heureuse, elle revint de son pas léger, elle s'arrêta sur la route, en dessous de la fenêtre. Et, d'un souffle à peine :

— Oui, c'est moi, monsieur Luc.

Il ne se hâtait plus, il tâchait de la mieux voir, si mince, si vague, pareille à une vision qu'un flot de ténèbres va emporter.

— Voulez-vous me rendre un service?... Dites à Bonnaire qu'il vienne causer avec moi demain matin. J'ai une heureuse nouvelle pour lui, je lui ai trouvé du travail.

Elle s'égaya d'un rire ému, à peine distinct, tel qu'un gazouillis d'oiseau.

— Ah! vous êtes bon! vous êtes bon!

— Et, continua-t-il à voix plus basse, en s'attendrissant, j'aurai du travail pour tous les ouvriers qui voudront travailler. Oui, je vais tâcher qu'il y ait de la justice et du bonheur pour tout le monde.

Elle comprit, son rire se fit plus doux, plus trempé de passion reconnaissante.

— Merci, merci, monsieur Luc.

La vision s'effaçait, il revit l'ombre légère fuir de nouveau parmi les broussailles; et elle était accompagnée d'une autre ombre toute petite, Nanet, qu'il n'avait point encore aperçu, et qui galopait maintenant au côté de sa grande sœur.

— Josine! Josine!... Au revoir, Josine!

— Merci, merci, monsieur Luc!

Il ne la distinguait plus, elle avait disparu; mais il entendait toujours son remercîment de gratitude et de joie, ce gazouillis d'oiseau que le vent du soir apportait ; et cela était d'un charme infini, tout son cœur pénétré, enchanté.

Luc resta longtemps à la fenêtre, dans un ravissement, dans un espoir sans bornes. Entre l'Abîme où haletait la sourde respiration du travail maudit, et la Guerdache dont le parc faisait une tache noire, au milieu de la plaine rase de la Roumagne, il regardait le vieux Beauclair, le faubourg ouvrier aux masures branlantes, à demi pourries, dormant sous l'écrasement de sa misère et de sa souffrance. C'était là le cloaque qu'il voulait assainir, l'antique geôle du salariat qu'il s'agissait de raser, avec ses iniquités et ses cruautés exécrables, pour guérir l'humanité de l'empoisonnement séculaire. Et il rebâtissait à cette même place, il évoquait la ville future, la Cité de vérité, de justice et de bonheur, dont il voyait déjà les maisons blanches rire parmi les verdures, libres et fraternelles, sous un grand soleil d'allégresse.

Mais, tout d'un coup, l'horizon entier s'illumina, une flambée rose éclaira les toitures de Beauclair, le promontoire des Monts Bleuses, la campagne immense. C'était une coulée du haut fourneau de la Crêcherie, que

Luc avait d'abord prise pour une aurore. Et ce n'était pas une aurore, c'était plutôt un coucher d'astre, le vieux Vulcain, torturé à son enclume, qui jetait sa dernière flamme. Le travail ne serait plus que la santé et la joie, demain allait naître.



Livre Deuxième

I

Trois années se passèrent, et Luc créa son usine nouvelle, qui donna naissance à toute une cité ouvrière. Les terrains s'étendaient sur plus d'un kilomètre carré, en bas de la rampe des Monts Bleuses, une vaste lande, légèrement en pente, qui allait du parc de la Crêcherie aux bâtiments entassés de l'Abîme. Et les débuts durent être modestes, on utilisa seulement une partie de cette lande, en réservant le reste aux agrandissements espérés de l'avenir.

L'usine se trouvait adossée au promontoire rocheux, en dessous même du haut fourneau, qui communiquait avec les ateliers par deux monte-charges. D'ailleurs, dans l'attente de la révolution que les fours électriques de Jordan devaient apporter, Luc ne s'était guère occupé du haut fourneau, l'améliorant dans les détails, le laissant fonctionner aux mains de Morfain, selon l'antique routine. Mais, dans l'installation de l'usine, il avait réalisé tous les progrès possibles, au point de vue des bâtiments et de l'outillage, pour accroître le rendement du travail, en diminuant l'effort des travailleurs. Et, de même, il avait voulu que les maisons de sa cité ouvrière, construites

chacune au milieu d'un jardin, fussent des maisons de bien-être, où fleurit la vie de famille. Une cinquantaine déjà occupaient les terres voisines du parc de la Crêcherie, un petit bourg en marche vers Beauclair; car chaque maison qu'on bâtissait était comme un pas nouveau de la Cité future, à la conquête de la vieille ville coupable et condamnée. Puis, au centre des terrains, Luc avait fait élever la Maison-Commune, une vaste construction où se trouvaient les Ecoles, une Bibliothèque, une Salle de réunion et de fêtes, des Jeux, des Bains. C'était là simplement ce qu'il avait gardé du phalanstère de Fourier, laissant chacun bâtir à sa guise, sans forcer personne à l'alignement, n'éprouvant la nécessité de la communauté que pour certains services publics. Enfin, derrière, des Magasins-Généraux se créaient, de jour en jour élargis, une boulangerie, une boucherie, une épicerie, sans compter les vêtements, les ustensiles, les menus objets indispensables, toute une association coopérative de consommation qui répondait à l'association coopérative de production, régissant l'usine. Sans doute, ce n'était encore qu'un embryon, mais la vie affluait, l'œuvre pouvait être jugée. Et Luc, qui n'aurait pas marché si vite, s'il n'avait eu l'idée heureuse d'intéresser les ouvriers du bâtiment à sa création, était surtout ravi d'avoir su capter toutes les sources éparses parmi les roches supérieures, pour en baigner la ville naissante, des flots d'une eau fraîche et pure qui lavait l'usine et la Maison-Commune, arrosait les jardins aux verdures épaisses, ruisselait dans chaque habitation, dont elle était la santé et la joie.

Ce matin-là, Fauchard, l'arracheur, vint flâner à la Crêcherie, pour voir d'anciens camarades. Lui, toujours indécis et dolent, était resté à l'Abîme, tandis que Bonnaire emmenait à l'usine nouvelle son beau-frère Ragu, qui lui-même décidait Bourron à le suivre. Tous trois travaillaient donc là ; et c'étaient eux que Fauchard désirait questionner, incapable de prendre un parti, dans l'hébétement où l'avaient jeté quinze années déjà d'arrachage, toujours le même geste, le même effort, au milieu du même incendie. Sa déformation, sa paresse d'esprit était devenue telle, que depuis de longs mois il se propo-

sait de faire cette visite, sans trouver la force de volonté nécessaire. Et, dès son entrée à la Crêcherie, il s'étonna.

Au sortir de l'Abîme noir, sale, poussiéreux, dont les lourdes halles délabrées s'éclairaient à peine par d'étroits vitrages, c'était un premier émerveillement que les halles légères de la Crêcherie, de fer et de briques, dans lesquelles de larges baies vitrées laissaient pénétrer à flots l'air et le soleil. Toutes étaient pavées en dalles de ciment, ce qui diminuait beaucoup les poussières, si nuisibles. L'eau coulait partout en abondance, permettait de continuels lavages. Et, comme il n'y avait presque plus de fumées, grâce aux cheminées nouvelles qui brûlaient tout, une grande propreté régnait, d'un entretien facile. L'antre infernal du Cyclope avait fait place à de vastes ateliers clairs, luisants et gais, où la besogne semblait perdre de sa rudesse. Sans doute, l'emploi de l'électricité était encore restreint, le bruit des machines restait assourdissant, l'effort humain ne se trouvait guère soulagé. C'était à peine si, dans les fours à puddler et dans les fours à creusets, des essais de moyens mécaniques, jusque-là défectueux, faisaient espérer que les bras de l'homme, un jour, seraient libérés des travaux trop durs. On n'en était qu'aux tâtonnements, en marche vers l'avenir. Mais quelle amélioration déjà, cette simple propreté, cet air et ce soleil qui baignaient les grandes salles légères, cette gaîté du travail moins lourd aux épaules! et comme la comparaison s'imposait, saisissante, avec les trous de ténèbres et de souffrances, où agonisaient les équipes des vieilles usines du voisinage!

Fauchard croyait trouver Bonnaire, le maître puddleur, à son four, et il fut surpris de le voir, dans la même halle, diriger un grand laminoir, qui fabriquait des rails.

— Tiens! tu as lâché le puddlage?

— Non, mais nous faisons un peu de tout ici. C'est la règle de la maison : deux heures de ceci, deux heures de cela; et, ma foi! c'est bien vrai que cela repose.

La vérité était que Luc ne décidait pas facilement les ouvriers qu'il embauchait à sortir de leur spécialité. Plus tard, la réforme s'accomplirait, les enfants passeraient par plusieurs apprentissages, car le travail attrayant ne

pouvait être que dans la variété des diverses tâches et dans le peu d'heures consacrées à chacune d'elles.

— Ah! soupira Fauchard, que ça m'amuserait donc de faire autre chose que d'arracher les creusets du fond de mon four! Mais je ne sais pas, je ne peux pas.

Le bruit saccadé du laminoir était si violent, qu'il devait parler très fort. Il se tut, il profita d'un moment de répit pour serrer la main de Ragu et de Bourron, qui se trouvaient là, très occupés à recevoir les rails. Ce fut ensuite pour lui un spectacle. On ne fabriquait pas de rails à l'Abîme, il regardait ceux-ci avec des pensées confuses, qu'il n'aurait pas su exprimer. Ce dont il souffrait surtout, dans son écrasement, dans sa déchéance d'homme déjeté sous la meule, devenu un simple outil, c'était d'avoir gardé la conscience obscure qu'il aurait pu être une intelligence, une volonté. Une petite lumière brûlait encore en lui, comme la petite lampe de veille qui jamais ne s'éteint. Et quelle lourde tristesse à regretter l'homme libre, et sain, et joyeux, qu'il serait devenu, sans ce cachot d'abêtissement où l'esclavage l'avait jeté! Les rails qui s'allongeaient, qui s'allongeaient toujours, étaient comme une voie, comme un chemin sans fin, où sa pensée glissait, se perdait dans l'avenir, dont il n'avait plus l'espoir ni même la conception claire.

Sous la halle voisine de la grande fonderie, un four spécial fondait l'acier ; et le métal en fusion était reçu dans une grande poche de fonte, garnie de terre réfractaire, qui le versait ensuite mécaniquement dans des moules en forme de lingot. Des ponts roulants électriques, des grues d'une puissance considérable, soulevaient, transportaient ces lourdes masses, les amenaient aux laminoirs, les conduisaient aux ateliers de rivetage et de boulonnage. Il y avait des trains de laminoirs géants, étirant les lingots selon le profil voulu, les cintrant aussi à la demande pour les grandes fermes d'acier surtout, les pièces colossales des ponts, des charpentes d'édifices, des constructions de toutes sortes, toutes prêtes à être montées, rivetées ou boulonnées. Pour les poutres, pour les rails, pièces simples, de dimensions constantes, les trains de laminoirs spéciaux marchaient avec une régularité, une activité formidable. Au sortir du réchaud,

d'un éclat de soleil, le lingot d'acier, court et de la grosseur d'un tronc d'homme, était pris, dans la première cage, entre les deux rouleaux qui tournaient en sens inverse ; et il sortait aminci de la gorge, rentrait dans la seconde cage, où il s'amincissait encore ; et, de cage en cage, les gorges ébauchaient de plus en plus la pièce, finissaient par donner au rail son profil exact et sa longueur réglementaire de dix mètres. Cela n'allait pas sans un vacarme assourdissant, un terrible bruit de mâchoires, dans les allonges, entre les cages, quelque chose comme la mastication d'un colosse, en train de mâcher tout cet acier. Et les rails succédaient aux rails avec une rapidité extraordinaire, on pouvait à peine suivre le lingot qui s'amincissait, qui s'allongeait, qui jaillissait en un nouveau rail, pour s'ajouter aux autres rails, comme si les voies ferrées, par le monde, s'étendaient sans fin, pénétraient au fond des contrées les plus désertes, en faisant le tour de la terre.

— Pour qui est-ce donc, tout ça? demanda Fauchard, ahuri.

— C'est pour les Chinois, répondit Ragu, en plaisantant.

Mais Luc passait devant les laminoirs. Il vivait généralement sa matinée dans l'usine, donnant un coup d'œil à chaque halle, causant en camarade avec les ouvriers. Il avait dû garder en partie la hiérarchie ancienne, des ouvriers maîtres, des surveillants, des ingénieurs, des bureaux de comptabilité et de direction commerciale. Mais il réalisait déjà des économies sérieuses, grâce à son continuel souci de réduire le plus possible le nombre des chefs et le personnel des bureaux. D'ailleurs, ses espérances immédiates s'étaient réalisées : bien qu'on n'eût pas encore retrouvé les filons excellents d'autrefois, le minerai actuel de la mine, traité chimiquement, donnait à bas prix de la fonte de qualité possible ; et, dès lors, la fabrication des charpentes et des rails, suffisamment rémunératrice, assurait la prospérité de l'usine. On vivait, le chiffre d'affaires s'élargissait chaque année, c'était pour lui l'important, car son effort portait sur l'avenir de l'œuvre, dans la certitude où il était de vaincre si, à chaque partage des bénéfices, les ouvriers voyaient

s'accroître leur bien-être, plus de bonheur et moins de peine. Il n'en passait pas moins son existence de chaque jour en continuelles alertes, au milieu de cette création si complexe qu'il devait surveiller, des avances considérables à faire, tout un petit peuple à conduire, des soucis à la fois d'apôtre, d'ingénieur et de financier. Sans doute, le succès semblait certain, mais combien il le sentait précaire encore, à la merci des événements!

Dans le vacarme, Luc ne fit que s'arrêter une minute, en souriant à Bonnaire, à Ragu et à Bourron, sans même apercevoir Fauchard. Il se plaisait dans cette halle des laminoirs, la fabrication des charpentes et des rails l'égayait d'ordinaire, c'était la bonne forge de la paix, comme il le disait gaîment ; et il l'opposait à la forge mauvaise de la guerre, la forge voisine, où, si chèrement, avec tant de soins, on fabriquait des canons et des obus. Des outils si perfectionnés, un métal travaillé d'une main si fine, pour ne produire que ces monstrueux engins de destruction, qui coûtent aux nations des milliards, et qui les ruinent à attendre la guerre, quand la guerre ne vient pas les exterminer! Ah! que les charpentes d'acier se multiplient donc, dressent donc des édifices utiles, des villes heureuses, des ponts pour franchir les fleuves et les vallées, et que des rails jaillissent toujours des laminoirs, allongent sans fin les voies ferrées, abolissent les frontières, rapprochent les peuples, conquièrent le monde entier à la civilisation fraternelle de demain!

Mais, comme Luc passait dans la halle de la grande fonderie, où l'on entendait le gros marteau-pilon entrer en danse, forgeant toute l'armature d'un pont gigantesque, les laminoirs s'arrêtèrent, il y eut un répit pour la mise en marche d'un nouveau profil. Et Fauchard s'approcha des anciens camarades, une conversation s'engagea.

— Alors, ça marche ici, vous êtes contents? demanda-t-il.

— Contents, sans doute, répondit Bonnaire. La journée n'est que de huit heures, et, grâce au changement de besogne, on s'éreinte moins, le travail est plus agréable.

Lui, grand et fort, avec sa large face de bonhomie et de santé, était un des solides soutiens de l'usine nou-

velle. Il faisait partie du conseil de direction, il gardait aussi à Luc une gratitude de l'avoir embauché, lorsqu'il avait dû quitter l'Abîme, inquiet du lendemain. Pourtant, son collectivisme intransigeant souffrait du régime de simple association qui régissait la Crêcherie, et dans lequel le capital gardait sa large part. Le révolutionnaire en lui, l'ouvrier rêveur d'absolu, protestait. Mais il était sage, il travaillait et poussait les camarades à travailler en tout dévoûment, ayant promis d'attendre les résultats de l'expérience.

— Alors, reprit Fauchard, vous gagnez beaucoup, le double de vos journées d'autrefois?

Ragu se mit à plaisanter, de son rire mauvais.

— Oh! le double, dis cent francs par jour, et je ne compte pas le champagne et les cigares!

Lui, sans entrain, avait simplement suivi Bonnaire, en venant s'embaucher à la Crêcherie. Et, s'il n'y était point mal, dans un grand bien-être relatif, trop d'ordre et trop de certitude devaient l'y blesser, car il redevenait railleur il commençait à tourner son bonheur en dérision.

— Cent francs! cria Fauchard suffoqué, tu gagnes cent francs, toi?

Bourron, qui restait l'ombre de Ragu, crut devoir renchérir.

— Cent francs pour commencer! et l'on vous paye les chevaux de bois le dimanche!

Mais Bonnaire haussa les épaules, d'un air de gravité dédaigneuse, tandis que les deux autres ricanaient.

— Tu vois bien qu'ils disent des bêtises et qu'ils se moquent de toi... Tout compte fait, après le partage des bénéfices, nos journées ne sont guère plus fortes que les vôtres. Seulement, à chaque règlement, elles augmentent, et il est très certain qu'elles deviendront superbes... Puis, nous avons toutes sortes d'avantages, notre avenir est assuré, notre vie est beaucoup moins chère, grâce à nos magasins coopératifs et aux petites maisons si gaies, qu'on nous loue presque pour rien... Certes, ce n'est pas encore la vraie justice, mais tout de même nous voilà en route.

Ragu continuait de ricaner ; et le besoin lui vint de satisfaire une autre de ses haines ; car, s'il plaisantait la

Crêcherie, il parlait méchamment de l'Abîme, d'un air de rancune féroce.

— Et le Delaveau, quelle tête fait-il, cet animal-là? Ce qui m'amuse, c'est que ça doit l'embêter rudement, cette nouvelle usine qu'on a plantée près de la sienne et qui a l'air de vouloir faire de bonnes affaires... Il rage hein?

Fauchard eut un geste vague.

— Bien sûr qu'il doit rager, mais ça ne se voit pas trop... Et puis, tu sais, moi, je ne sais pas, j'ai assez d'embêtement, sans m'occuper de celui des autres... J'ai entendu raconter qu'il s'en fichait, de votre usine et de la concurrence. Il dit, comme ça, qu'il aura toujours des canons et des obus à fabriquer, parce que les hommes sont trop bêtes et qu'ils se massacreront toujours.

Luc, qui revenait de la halle de la grande fonderie, entendit ces paroles. Depuis trois ans, depuis le jour où il avait décidé Jordan à garder le haut fourneau et à créer des aciéries et des forges, il savait qu'il avait un ennemi en Delaveau. Le coup était rude pour ce dernier, qui espérait acheter la Crêcherie à bon compte, avec de longues facilités de payement, et qui la voyait passer aux mains d'un jeune audacieux, plein d'intelligence et d'activité, résolu à bouleverser le monde, d'une telle vigueur créatrice, qu'il débutait en faisant sortir du sol un embryon de ville. Cependant, après la colère de la première surprise, Delaveau s'était senti quand même rempli de confiance. Il se renfermait dans la fabrication des canons et des obus, où les bénéfices étaient considérables et où il ne craignait aucune concurrence. L'annonce que l'usine voisine allait reprendre les rails et les charpentes l'avait d'abord égayé d'une joie ironique, dans l'ignorance où il était de l'exploitation nouvelle de la mine. Puis, lorsqu'il avait compris, devant les gros gains que permettait le minerai traité chimiquement, il s'était montré beau joueur, il avait déclaré à qui voulait l'entendre qu'il y avait place pour toutes les industries sous le soleil, et qu'il laissait bien volontiers les charpentes et les rails à son heureux voisin, si ce dernier lui laissait les obus et les canons. La paix n'était donc pas troublée en apparence, les rapports restaient froids et polis. Mais, au

fond de Delaveau, veillait une sourde inquiétude, la peur de ce foyer de juste et libre travail, si proche, dont la flamme pouvait gagner ses halles et ses équipes. Et c'était encore un autre malaise, la sensation inavouée que peu à peu de vieux échafaudages craquaient sous lui, qu'il y avait des causes de pourriture dont il n'était pas le maître, et que, le jour où la force du capital viendrait à lui manquer, tout l'édifice s'écraserait par terre, sans qu'il pût le soutenir davantage de ses bras entêtés et vigoureux.

Dans cette guerre inévitable, de jour en jour plus rude, qui s'était engagée entre la Crêcherie et l'Abîme, et qui ne pouvait se terminer que par l'écrasement de l'une des deux usines, Luc ne s'attendrissait point sur les Delaveau. S'il avait pour l'homme de l'estime, quand il le voyait si âpre au travail, si brave à défendre ses idées, il méprisait la femme, Fernande, il en avait même une sorte de terreur, en devinant chez elle toute une terrible force de corruption et de destruction. L'aventure mauvaise qu'il avait surprise à la Guerdache, cette conquête impérieuse de Boisgelin, pauvre et bel homme dont la fortune était en train de fondre aux mains de la dévoratrice, l'emplissait d'une inquiétude croissante, dans la prévision des drames futurs. Et c'était vers la bonne et douce Suzanne que toute son anxieuse tendresse allait, car elle était la victime, la seule qu'il plaignait vraiment d'être dans cette maison aux charpentes pourries, dont les plafonds finiraient par s'effondrer un soir. Il avait dû cesser des relations qui étaient bien chères à son cœur, il ne fréquentait plus la Guerdache, il en connaissait les seules nouvelles que le hasard lui apportait. Tout semblait y marcher de mal en pis, les folles exigences de Fernande s'aggravaient, sans que Suzanne trouvât d'autre énergie que celle du silence, réduite à fermer les yeux par la crainte d'un scandale. Et Luc l'ayant rencontrée dans une rue de Beauclair, tenant son petit Paul par la main, elle l'avait regardé d'un long regard, où se lisaient sa peine et l'amitié qu'elle lui gardait, malgré la lutte désormais meurtrière qui séparait leurs deux existences.

Aussi, dès qu'il eut reconnu Fauchard, Luc se tint-il sur la défensive, ayant pour tactique d'éviter tout conflit

inutile avec l'Abîme. Il acceptait bien les ouvriers qui lui arrivaient de l'usine voisine, mais il ne voulait pas avoir l'air de les attirer. Les camarades décidaient seuls de leur admission. Et, comme Bonnaire lui avait déjà parlé de Fauchard plusieurs fois, il affecta de croire que celui-ci se faisait embaucher.

— Ah! c'est vous, mon ami, vous venez voir si vos anciens compagnons veulent vous faire une place.

L'ouvrier arracheur, hébété, repris de doute, incapable d'une résolution, se mit à bégayer des phrases sans suite. Toute nouveauté l'effrayait, dans sa routine et son aveuglement de bête de manège. On avait à ce point tué en lui l'initiative, qu'en dehors du geste accoutumé, il ne savait plus agir, envahi d'une terreur d'enfant. Cette usine nouvelle, ces grandes halles propres et claires l'émotionnaient, comme un domaine redoutable, où il ne pourrait vivre. Et il n'éprouvait plus que la hâte de rentrer dans son enfer noir et douloureux. Ragu l'avait plaisanté : à quoi bon changer de maison, quand rien n'était sûr? Puis, peut-être sentait-il confusément que, pour lui, il n'était plus temps.

— Non, non, monsieur, pas encore... Je voudrais bien, mais je ne sais pas... Je verrai plus tard, je consulterai ma femme...

Luc souriait.

— C'est cela, c'est cela, il faut que les femmes soient contentes... Au revoir, mon ami.

Et Fauchard, gauchement, s'en alla, étonné lui-même de la façon dont sa visite avait tourné, car il était certainement venu avec l'intention de demander du travail, si la maison lui plaisait et si l'on y gagnait davantage qu'à l'Abîme. Pourquoi donc se sauvait-il, troublé par ce qu'il avait vu de trop beau, et n'ayant que le besoin de se réfugier, de s'engourdir encore dans le lourd sommeil de sa misère?

Un instant, Luc s'entretint avec Bonnaire d'un perfectionnement qu'il désirait apporter aux laminoirs. Mais Ragu avait une réclamation à présenter.

— Monsieur Luc, un coup de vent a encore cassé trois vitres, à la fenêtre de notre chambre. Et, cette fois, je vous avertis que nous ne payerons pas... Ça vient de ce

que notre maison est la première dans le courant d'air de la plaine. On y gèle.

Il se plaignait toujours, il avait toujours des prétextes pour être mécontent.

— D'ailleurs, monsieur Luc, c'est bien simple, vous pouvez passer chez nous, afin de vous rendre compte... Josine vous montrera ça.

Depuis qu'il s'était fait embaucher à la Crêcherie, Sœurette avait obtenu de lui qu'il épousât Josine ; et le jeune ménage occupait donc une des petites maisons de la cité ouvrière, entre les deux maisons des Bonnaire et des Bourron. Jusque-là, comme il s'était beaucoup corrigé, grâce au milieu, la bonne entente ne semblait pas avoir été sérieusement troublée. Quelques querelles s'étaient seules produites, à cause de la présence de Nanet, qui vivait aussi là. D'ailleurs, lorsque Josine avait du chagrin, et qu'elle pleurait, elle fermait la fenêtre, pour qu'on ne l'entendît pas.

Une ombre avait passé sur le front de Luc, dans la joie qu'il avait toujours à visiter les ateliers, le matin.

— C'est cela, Ragu, répondit-il simplement, je passerai chez vous.

Et la conversation cessa, le train des laminoirs s'était remis à fonctionner, couvrant les voix de son bruit de mastication géante. De nouveau, les lingots éblouissants passaient et repassaient, s'allongeaient à chaque course, jaillissaient en rails. Et sans cesse les rails s'ajoutaient aux rails, il semblait que la terre allait bientôt en être sillonnée de toutes parts, pour charrier à l'infini la vie décuplée et victorieuse.

Un instant encore, Luc regarda la bonne besogne, souriant à Bonnaire, encourageant d'un air de camarade Bourron et Ragu, s'efforçant de faire lever de chaque équipe de travailleurs toute une moisson d'amour, dans sa certitude que rien de solide ne pousse, quand on ne s'aime pas. Puis, il quitta les ateliers, il se rendit à la Maison-Commune, comme il faisait chaque matin, pour visiter les Ecoles. S'il se plaisait dans les halles du travail, à rêver la paix future, il goûtait une joie d'espérance plus vive encore, au milieu du petit monde des enfants, qui étaient l'avenir.

Naturellement, cette Maison-Commune n'était, jusque-là, qu'une vaste bâtisse, propre et gaie, où l'on n'avait guère visé qu'à la plus grande commodité pour le moins d'argent possible. Les Ecoles y tenaient toute une aile, en pendant avec la Bibliothèque, les Jeux et les Bains, installés dans l'aile opposée ; tandis que la Salle des réunions et des fêtes, ainsi que certains bureaux, occupaient le bâtiment central. Ces Ecoles se divisaient en trois sections distinctes : une crèche, pour les tout-petits, où les mères occupées pouvaient mettre leurs enfants, même au maillot ; une école proprement dite, comprenant cinq divisions, donnant une instruction complète ; une série d'ateliers d'apprentissage, que les élèves fréquentaient concurremment avec les cinq classes, acquérant des métiers manuels à mesure que leurs connaissances générales se développaient. Et les deux sexes n'étaient point séparés, garçons et filles grandissaient côte à côte, depuis leurs berceaux qui se touchaient, jusqu'aux ateliers d'apprentissage qu'ils quittaient pour se marier, en passant par les classes, où ils étaient mêlés comme ils le seraient dans l'existence, assis sur les mêmes bancs. Séparer dès l'enfance les deux sexes, les élever, les instruire différemment, dans l'ignorance l'un de l'autre, n'est-ce pas les rendre ennemis, pervertir et affoler par le mystère leur attrait naturel, faire que l'homme se rue et que la femme se réserve, dans un malentendu sans fin? Et la paix ne naîtra que lorsque l'intérêt commun apparaîtra aux deux camarades, se connaissant, ayant appris la vie aux mêmes sources, se mettant ensemble en route pour la vivre logiquement, sainement, comme elle doit être vécue.

Sœurette avait beaucoup aidé Luc pour l'installation des Ecoles. Pendant que Jordan s'enfermait dans son laboratoire, après avoir donné l'argent qu'il avait promis, tout en refusant d'examiner les comptes, de discuter les mesures à prendre, sa sœur se passionnait pour cette ville nouvelle, qu'elle voyait germer et naître sous ses yeux. Toujours il y avait eu en elle une gardeuse d'enfants, une éducatrice, une infirmière ; et sa charité, qui, jusque-là, était seulement allée à de rares pauvres gens, que lui désignaient l'abbé Marle, le docteur Novarre,

ou l'instituteur Hermeline, s'était trouvée tout d'un coup comme élargie, devant la considérable famille des travailleurs à instruire, à guider, à aimer, dont Luc lui faisait le cadeau. Aussi, dès les premiers jours, avait-elle choisi sa tâche, ne refusant pas de s'intéresser à l'organisation des classes et des ateliers d'apprentissage, mais s'occupant surtout de la crèche, y passant ses matinées dans l'amour des tout-petits. Et, lorsqu'on lui disait de se marier, elle répondait un peu gênée et confuse, avec son joli rire de fille sans beauté : " Est-ce que je n'ai pas les enfants des autres? " Elle avait fini par trouver une aide dans Josine, qui, elle aussi, bien qu'elle eût épousé Ragu, restait sans enfant. Chaque matin, elle l'employait à la crèche, auprès des berceaux, toutes deux devenues amies, malgré leurs cœurs si différents, rapprochées par les soins qu'elles donnaient à ces petits êtres délicieux.

Mais, ce matin-là, lorsque Luc entra dans la salle blanche et fraîche, il y rencontra Sœurette seule.

— Josine n'est pas venue, expliqua-t-elle. Elle m'a fait dire qu'elle était indisposée, oh! un simple petit malaise, paraît-il.

Il fut pris d'un soupçon vague, et de nouveau une ombre assombrit ses yeux. Simplement, il dit ce qu'il ferait.

— Je dois passer chez elle, je verrai si elle n'a besoin de rien.

Puis, ce fut un charme que la visite aux berceaux. Dans la vaste pièce blanche, ils étaient tout blancs, rangés le long des murs blancs. De petites faces roses y sommeillaient, y souriaient. Autour d'eux, allaient et venaient des femmes de bonne volonté, aux grands tabliers éblouissants, les yeux attendris, les mains maternelles, qui veillaient avec de douces paroles sur cette toute petite enfance, ces germes si frêles encore d'humanité, dans lesquels pourtant se levait l'avenir. Mais il y avait là des enfants déjà grandis, des commencements de petits hommes et de petites femmes, jusqu'à trois et quatre ans ; et ceux-ci étaient lâchés en liberté, les plus fragiles dans des chaises roulantes, les autres au bon hasard de leurs courtes jambes, sans trop de chutes. La salle ouvrait sur une véranda fleurie, que prolongeait un

jardin. Tout le cher troupeau s'ébattait au soleil, dans l'air tiède. Des jouets, des pantins pendaient à des ficelles, pour égayer les plus petits ; tandis que les plus grands avaient des poupées, des chevaux, des chars, qu'ils traînaient avec fracas, en héros chez lesquels s'éveillait le besoin de l'action. Et c'était un délicieux réconfort, ce petit monde qui poussait de la sorte, si gaîment, dans un tel bien-être, pour les besognes de demain.

— Pas de malades? demanda Luc, qui s'attardait avec ravissement dans cette blancheur d'aurore.

— Oh! non, tous sont gaillards ce matin, répondit Sœurette. Nous avons eu deux enfants atteints de rougeole avant-hier, et je ne les ai plus reçus, il a fallu les isoler.

Tous deux étaient sortis sous la véranda, qu'ils suivirent, pour continuer la visite par l'Ecole voisine. Les portes-fenêtres des cinq classes s'y succédaient, donnant ainsi sur les verdures du jardin ; et, comme le temps était chaud, elles se trouvaient grandes ouvertes, de sorte que, sans entrer dans les salles, ils purent, du seuil, jeter un coup d'œil dans chacune.

Les maîtres, depuis qu'elles étaient créées, y élaboraient un programme nouveau. De la première, où ils prenaient l'enfant ne sachant même pas lire, à la cinquième, où ils se séparaient de lui, après lui avoir donné les éléments des connaissances générales, nécessaires à la vie, ils s'efforçaient surtout de le mettre en présence des choses et des faits, pour qu'il tînt son savoir des réalités de ce monde. Leur effort tendait aussi à éveiller en lui le besoin de l'ordre, à le doter d'une méthode, par l'usage quotidien de l'expérience. Sans méthode, il n'est pas de travail utile, c'est la méthode qui classe, qui permet d'acquérir toujours, sans rien perdre des acquisitions déjà faites. Et la science des livres se trouvait donc, sinon condamnée, du moins remise à son plan de moindre importance, car l'enfant n'apprend bien que ce qu'il voit, que ce qu'il touche, que ce qu'il comprend par lui-même. On ne le courbait plus en esclave sur des dogmes indiscutables, on ne lui imposait plus la personnalité tyrannique du professeur : c'était à son initiative

qu'on demandait de découvrir la vérité, de la pénétrer, de la rendre sienne. Il n'existe pas d'autre façon de faire des hommes, toute l'énergie individuelle de chaque élève en était éveillée, accrue. De même, on avait supprimé les châtiments et les récompenses, on ne comptait plus sur les menaces ni sur les caresses pour forcer les paresseux au travail. Il n'y avait pas de paresseux, il n'y avait que des enfants malades, des enfants comprenant mal ce qu'on leur expliquait mal, des enfants dans les cerveaux de qui on s'obstinait à faire entrer, à coups de férule, des connaissances pour lesquelles ils n'avaient aucune aptitude. Et il suffisait, si l'on voulait n'obtenir que de bons élèves, d'utiliser l'immense désir de savoir qui brûle au fond de chaque être, la curiosité inextinguible de l'enfant pour ce qui l'entoure, à ce point qu'il ne cesse de fatiguer les gens de ses questions. L'instruction n'était plus une torture, elle devenait un plaisir toujours renouvelé, du moment qu'on la rendait attrayante, en se contentant d'exciter les intelligences, de les diriger simplement dans leurs découvertes. Chacun a le droit et le devoir de se faire lui-même. Et il faut que l'enfant se fasse lui-même, il faut le laisser se faire au milieu du vaste monde, si l'on veut qu'il soit plus tard un homme, une énergie agissante, une volonté qui décide et dirige.

Aussi les cinq classes se déroulaient-elles, des notions premières, à toutes les vérités scientifiques acquises, comme une émancipation logique et graduée des intelligences. Dans le jardin, un gymnase se trouvait installé, des jeux, des exercices de toutes sortes, afin que le corps fût fortifié, sain et solide, à mesure que le cerveau se développait lui-même, s'enrichissait de savoir. Il n'est de bon équilibre mental que dans un corps bien portant. Pour les premières classes surtout, les récréations étaient longues, on commençait par n'exiger des enfants que des tâches courtes, variées, proportionnées à leur endurance. La règle était de les enfermer le moins possible, on donnait souvent des leçons en plein air, on organisait des promenades, les instruisant au milieu des choses qu'ils avaient à connaître, dans les fabriques, devant les phénomènes de la nature, parmi les animaux, les plantes, les eaux,

les montagnes. C'était à la réalité des êtres et des choses, à la vie elle-même qu'on demandait le meilleur de leur enseignement, dans cette conviction que toute science ne doit avoir d'autre but que de bien vivre la vie. Et, en dehors des notions générales, on s'efforçait encore de leur donner la notion d'humanité, de solidarité. Ils grandissaient ensemble, ils vivraient toujours ensemble. L'amour seul était le lien d'union, de justice, de bonheur. En lui se trouvait le pacte indispensable et suffisant, car il suffisait de s'aimer, pour que la paix régnât. Cet universel amour qui s'élargira de la famille à la nation, de la nation à l'humanité, sera l'unique loi de l'heureuse Cité future. On le développait chez les enfants en les intéressant les uns aux autres, les plus forts veillant sur les plus faibles, tous mettant en commun leurs études, leurs jeux, leurs passions naissantes. Et c'était la moisson attendue, des hommes fortifiés par les exercices du corps, instruits par l'expérience en pleine nature, rapprochés par l'intelligence et par le cœur, devenus des frères.

Il y eut des rires, des cris, et Luc s'inquiéta, car les choses n'allaient pas parfois sans quelque désordre. Au milieu d'une des classes, il venait d'apercevoir Nanet debout, la cause sans doute du tumulte.

— Est-ce que Nanet vous donne toujours du mal? demanda-t-il à Sœurette. C'est un diable, cet enfant.

Elle sourit, avec un geste d'indulgente excuse.

— Oui, il n'est pas toujours commode. Et nous en avons d'autres qui sont aussi bien turbulents. Ils se poussent, se battent, n'obéissent guère. Mais ce sont tout de même de bons petits diables. Nanet est un gamin exquis, très brave et très tendre... D'ailleurs, lorsqu'ils se tiennent trop tranquilles, nous sommes désolés, nous nous imaginons qu'ils sont malades.

Après les classes, de l'autre côté du jardin, venaient les ateliers d'apprentissage. Des cours y avaient lieu sur les principaux métiers manuels, les enfants s'y exerçaient à ces métiers, moins pour les y apprendre à fond, que pour en connaître l'ensemble et déterminer leur vocation. Ces cours, du reste, étaient menés parallèlement avec les

études proprement dites. Dès les premières notions de lecture et d'écriture, on mettait un outil dans la main de l'enfant, en face, de l'autre côté du jardin ; et si, le matin, il étudiait la grammaire, le calcul, l'histoire, mûrissant son intelligence, il travaillait de ses petits bras, l'après-midi, pour donner de la vigueur et de l'adresse à ses muscles. C'était comme des récréations utiles, un délassement du cerveau, une lutte joyeuse d'activité. On avait admis le principe que tout homme devait savoir un métier manuel, de sorte que chaque élève, en sortant des Ecoles, n'avait plus qu'à choisir le métier de son goût, pour s'y perfectionner dans un atelier véritable. Et, de même, la beauté fleurissait, les enfants passaient par des cours de musique, de dessin, de peinture, de sculpture, où, dans les âmes éveillées, naissaient les joies de l'existence. Même pour ceux qui devaient s'en tenir aux premiers éléments, c'était le monde élargi, la terre entière prenant une voix, les plus humbles vies s'embellissant d'une splendeur. Dans le jardin, à la fin des belles journées, par les radieux couchers de soleil, on réunissait les enfants, on leur faisait chanter des strophes de paix et de gloire, on les exaltait dans des spectacles de vérité et d'immortelle beauté.

Luc achevait sa visite quotidienne, lorsqu'on accourut le prévenir que deux paysans des Combettes, Lenfant et Yvonnot, l'attendaient dans le petit bureau, qui donnait sur la grande salle des réunions.

— Ils viennent pour l'affaire du ruisseau? demanda Sœurette.

— Oui, répondit-il. Ce sont eux qui m'ont demandé un rendez-vous. Mais, de mon côté, je désirais vivement les voir, car j'ai encore causé avec Feuillat, l'autre jour, et je suis convaincu qu'une entente est nécessaire entre la Crêcherie et les Combettes, si nous voulons vaincre.

Souriante, elle l'écoutait, n'ignorant aucun de ses projets de fondateur de ville ; et, lorsqu'elle lui eut serré la main, elle retourna, de son pas discret et paisible, à ses berceaux tout blancs, d'où se lèverait le peuple futur, dont il avait besoin pour réaliser son rêve.

Feuillat, le fermier de la Guerdache, avait fini par renouveler son bail avec Boisgelin, dans des conditions

désastreuses pour les deux parties. Il fallait bien vivre, comme il le disait; et le système du fermage était devenu si défectueux, qu'il ne pouvait plus donner de bons résultats. C'était la faillite même de la terre. Aussi, Feuillat, sourdement, en homme têtu, hanté d'une idée qu'il ne contait à personne, continuait-il à provoquer l'œuvre d'expérience dont il aurait voulu voir l'essai, à côté de sa ferme : la réconciliation des paysans des Combettes, désunis par des haines anciennes; la mise en commun de leurs lopins de terre, divisés à l'infini; la création d'un vaste domaine unique, d'où ils auraient tiré toute une richesse, en y appliquant les principes de la grande culture intensive. Et sa pensée de derrière la tête devait être, lorsque l'expérience aurait réussi, de décider Boisgelin à laisser entrer la ferme dans l'association nouvelle. S'il s'y refusait, les faits finiraient bien par l'y forcer. D'ailleurs, il y avait chez Feuillat, silencieux, se pliant sous les servitudes inévitables, un peu d'un apôtre rusé et patient, résolu à gagner le terrain pas à pas, sans se lasser. Son premier succès venait d'être de faire la paix entre Lenfant et Yvonnot, dont les familles se querellaient depuis des siècles. Le premier ayant été choisi comme maire par la commune, et le second comme adjoint, il leur avait fait entendre qu'ils seraient, à eux deux, les maîtres, le jour où ils marcheraient d'accord. Puis, il les avait lentement amenés à son idée d'une bonne entente générale, si la commune voulait sortir du désastre routinier où elle végétait et retrouver, dans la terre, une source d'inépuisable fortune. Justement, la Crêcherie se fondait alors, il la donnait en exemple, il en disait la prospérité croissante, il avait même fini par mettre en rapport Lenfant et Yvonnot avec Luc, en profitant d'une question d'eaux à régler, entre les Combettes et la Crêcherie. Et c'était ainsi que le maire et son adjoint se trouvaient à l'usine, ce matin-là.

Tout de suite, Luc leur accorda ce qu'ils venaient demander, avec une bonhomie qui rassura un peu leur continuelle défiance.

— C'est entendu, messieurs, la Crêcherie canalisera désormais toutes les eaux qu'elle a captées, parmi les roches, et elle versera celles qu'elle n'emploiera pas dans

le ruisseau du Grand-Jean, qui traverse votre commune, avant de se joindre à la Mionne. Avec peu de frais, si vous établissez des réservoirs, vous aurez un puissant moyen d'arrosage, vous doublerez la qualité de vos terres.

Lenfant, gros et court, hocha sa tête large, d'un air de lente réflexion.

— Ça coûtera toujours trop d'argent.

Petit et mince, la mine noire, la bouche rageuse, Yvonnot s'écria :

— Et puis, monsieur, ce qui nous inquiète, c'est que cette eau-là, pour la partager, va être encore une raison de nous battre tous. Sans doute, vous êtes un bon voisin, de nous la donner, et nous vous en remercions bien. Seulement, comment faire, pour que chacun en ait sa juste part, sans croire que les autres le volent?

Luc souriait, heureux de la question, qui allait lui permettre d'aborder le sujet dont il était plein et pour lequel il avait tenu si vivement à les voir.

— Mais l'eau qui féconde doit être à tout le monde, comme le soleil qui luit et qui chauffe, comme la terre elle-même qui enfante et qui nourrit. Quant au meilleur moyen de partage, c'est de ne pas partager du tout, c'est de laisser en commun ce que la nature donne en commun à tous les hommes.

Les deux paysans comprirent. Un instant, ils restèrent silencieux, les yeux sur le parquet. Ce fut Lenfant, le plus réfléchi, qui prit la parole.

— Oui, oui, nous savons, le fermier de la Guerdache nous a causé de ça... Sans doute, c'est une bonne idée que de s'entendre tous ensemble, comme vous avez fait ici, de mettre en commun l'argent et la terre, les bras et les outils, puis de partager ensuite les bénéfices... Il paraît certain qu'on gagnerait davantage et qu'on serait plus heureux... Mais, tout de même, il y aurait des risques à courir, et je crois bien qu'il faudra encore parler longtemps, avant de nous convaincre tous, aux Combettes.

— Ah! pour sûr, appuya Yvonnot avec un geste brusque. Nous deux, vous comprenez, nous voici à peu près d'accord, et nous ne sommes pas trop opposés aux

nouveautés... Ce sont les autres qu'il s'agira de conquérir, et on aura du mal, je vous en avertis.

C'était la défiance du paysan contre toutes les transformations sociales, touchant à la forme actuelle de la propriété, et que Luc connaissait bien. Il s'y attendait, il continua de sourire. Lâcher son lopin de terre, qu'on a tant aimé depuis des siècles, de père en fils, le noyer dans les lopins des autres, quel arrachement! Mais les déboires de plus en plus cruels, cette faillite du sol trop divisé, jetant les cultivateurs à la désespérance et au dégoût, devait aider à les convaincre que l'unique salut possible est dans l'union, dans l'entente de toute une commune pouvant créer un vaste domaine. Et Luc parla, expliqua comment le succès était désormais aux associations. Il fallait opérer sur des champs élargis, avec des machines puissantes pour les labourer, les semer, les moissonner, avec des engrais abondants, fabriqués chimiquement dans des usines voisines, avec des arrosages continus, décuplant les récoltes. Si l'effort du paysan isolé aboutissait à la famine, une prodigieuse richesse se déclarerait, dès que tous les paysans d'un village se seraient associés, afin d'avoir les champs immenses, les machines, les engrais, les eaux nécessaires. On arrivait à faire le sol, on y déterminait une extraordinaire fécondité, en l'épierrant, le fumant, l'arrosant. On finirait même par le chauffer, il n'y aurait plus de saison. Un hectare suffirait à nourrir deux ou trois familles. Déjà, lorsqu'on opérait sur un champ restreint, on y obtenait des miracles, toute une poussée ininterrompue de légumes et de fruits. La population de la France pourrait tripler, le sol la nourrirait amplement, s'il était cultivé avec logique, dans l'harmonie de toutes les forces créatrices. Et ce serait aussi le bonheur, trois fois moins de douloureux travail, le paysan enfin libéré des antiques servitudes, sauvé du prêteur dont l'usure le ronge, échappé à l'écrasement du grand propriétaire et de l'Etat.

— C'est trop beau, déclara Lenfant, de son air réfléchi.

Mais Yvonnot s'enflammait plus vite.

— Ah! bon sang! si c'était vrai, nous serions trop bêtes de ne pas essayer la chose!

— Voyez où nous en sommes nous-mêmes, à la Crêcherie, dit alors Luc, qui gardait en réserve cet argument de l'exemple. Voici trois ans à peine que nous existons, et nos affaires vont bien, tous nos ouvriers qui se sont associés mangent de la viande, boivent du vin, n'ont plus ni dettes, ni crainte de l'avenir. Questionnez-les et surtout visitez notre œuvre, nos ateliers, nos habitations, notre Maison-Commune, tout ce que nous avons bâti et créé en si peu de temps. C'est là le fruit de l'union, vous accomplirez des prodiges, dès que vous serez unis.

— Oui, oui, nous avons vu, nous savons, répondirent les deux paysans.

Et c'était vrai, ils avaient visité curieusement la Crêcherie, avant de faire demander Luc, supputant les richesses acquises déjà, s'étonnant de cette ville heureuse qui naissait avec tant de rapidité, se demandant quel gain il y aurait pour eux à s'associer ainsi. La force de l'expérience les pénétrait, les conquérait peu à peu.

— Eh bien! puisque vous savez, c'est très simple, reprit Luc gaîment. Nous avons besoin de pain, nos ouvriers ne peuvent pas vivre, si vous ne faites pas pousser le blé nécessaire. Vous autres, vous avez besoin d'outils, de bêches, de charrues, de machines faites avec l'acier que nous fabriquons. Alors, la solution du problème est très facile, il n'y a qu'à nous entendre, nous vous donnerons de l'acier, vous nous donnerez du blé, et nous serons tous d'accord, nous vivrons tous heureux. Puisque nous sommes voisins, que vos terres touchent notre usine, et que nous avons absolument besoin les uns des autres, le mieux n'est-il pas de vivre en frères, de nous associer tous pour le bien de chacun, de façon à ne plus faire qu'une même famille?

Cette bonhomie égaya Lenfant et Yvonnot. Jamais la réconciliation, l'entente nécessaire entre le paysan et l'ouvrier industriel, ne s'était posée si nettement. Depuis que la Crêcherie fonctionnait, se développait, Luc rêvait d'englober dans son association toutes les autres usines secondaires, toutes les industries diverses qui vivaient d'elle, autour d'elle. Il suffisait qu'il y eût là un foyer producteur d'une matière première, l'acier, pour qu'un pullulement de manufactures se produisît. Et c'étaient

l'usine Chodorge qui fabriquait des clous, l'usine Hausser qui fabriquait des faux, l'usine Mirande qui fabriquait des machines agricoles; et c'était même un ancien étireur, Hordoir, dont les deux martinets, mus par un torrent, fonctionnaient encore dans une gorge des Monts Bleuses. Tous ceux-là seraient bien forcés un jour, s'ils voulaient vivre, de venir se joindre à leurs frères de la Crêcherie, en dehors desquels ils ne pourraient exister. Même les ouvriers du bâtiment, les ouvriers du vêtement, comme par exemple la grande cordonnerie du maire Gourier, seraient entraînés, s'entendraient ensemble, donneraient des maisons, des habits et des souliers, s'ils désiraient avoir en échange des outils et du pain. La Cité future ne se réaliserait que par cet accord universel, la communion du travail.

— Enfin, monsieur Luc, dit Lenfant avec sagesse, ce sont là de trop grosses affaires pour qu'on les décide d'un coup. Mais nous vous promettons d'y réfléchir et de faire notre possible pour que la bonne entente règne aux Combettes, comme elle règne chez vous.

— C'est bien cela, monsieur Luc, appuya Yvonnot. Puisque nous avons tant fait que de nous réconcilier, Lenfant et moi, nous pouvons bien nous employer à ce que tous les autres se réconcilient de même et Feuillat, qui est un malin, nous y aidera.

En partant, ils reparlèrent des eaux que Luc s'engageait à jeter dans le Grand-Jean. Tout fut réglé. Ils avaient l'idée qu'ils seraient beaucoup aidés, dans leur campagne d'association, par cette question de l'arrosage, qui allait forcer la commune à n'avoir qu'un intérêt et qu'une volonté.

Luc, qui les accompagnait, leur fit traverser le jardin, où les attendaient leurs enfants. Arsène et Olympe, Eugénie et Nicolas, qu'ils avaient dû amener, pour leur montrer cette Crêcherie dont toute la contrée parlait. Et, justement, les écoliers des cinq classes venaient d'entrer en récréation, ce qui animait le jardin d'une turbulence joyeuse. Les jupes des fillettes volaient au clair soleil, les garçons sautaient comme des chevreaux, c'étaient des rires, des chants, des cris, toute une floraison de délicieuse enfance, au milieu des gazons et des verdures.

Mais Luc aperçut Sœurette qui se fâchait et grondait, au milieu d'un groupe de têtes blondes et brunes. Il y avait là, au premier rang, Nanet, grandi, âgé de dix ans bientôt, avec sa face ronde, hardie et gaie, sous sa toison de petit mouton ébouriffé, couleur d'avoine mûre. Puis, derrière lui, se groupaient les trois Bonnaire, Lucien, Antoinette, Zoé, et les deux Bourron, Sébastien et Marthe, tous pris en faute sans doute, de la plus jeune, qui avait trois ans, aux plus vieux, qui allaient en avoir dix. Et il semblait bien que Nanet fût le chef de la bande coupable, car il répondait, il discutait en gamin pas commode, s'entêtant à ne jamais avoir tort.

— Quoi donc? demanda Luc.

— Eh! c'est encore Nanet, répondit Sœurette, qui est allé à l'Abîme, malgré la défense formelle. Je viens d'apprendre qu'hier soir il a entraîné ceux-là; et, cette fois ils ont même passé par-dessus le mur.

En effet, au bout des vastes terrains de la Crêcherie, un mur mitoyen séparait ces terrains de ceux de l'Abîme. Même une ancienne porte s'y ouvrait, dans l'angle où était le jardin des Delaveau. Elle ne fermait qu'au verrou; mais, depuis que tous rapports avaient cessé, le verrou était toujours poussé solidement.

Nanet, d'ailleurs, protestait.

— D'abord, c'est pas vrai que nous avons tous passé par-dessus le mur. J'ai passé tout seul, et puis j'ai ouvert la porte aux autres.

A son tour, Luc, mécontent, se fâcha.

— Tu le sais bien, à plus de dix reprises, on vous a défendu d'aller à côté. Vous finirez par nous faire avoir de gros ennuis, et je vous répète, à toi, comme aux autres, que c'est très mal, tout à fait vilain.

Les yeux écarquillés, Nanet l'écoutait, ému de lui voir de la peine, en bon petit enfant qu'il était au fond, mais ne comprenant pas. S'il avait passé par-dessus le mur pour faire entrer les autres, c'était que Nise Delaveau, cet après-midi, avait des camarades, Paul Boisgelin, Louise Mazelle, un tas de petits bourgeois très amusants, et qu'alors on avait voulu jouer tous ensemble. Elle était très gentille, Nise Delaveau.

— Pourquoi tout à fait vilain? répéta-t-il, l'air stupé-

fait. On n'a fait de mal à personne, on s'est bien amusé, les uns avec les autres.

Et il dit les enfants qui se trouvaient là, il raconta sans mentir ce qu'on avait fait, des joujoux permis, car on n'avait pas cassé les plantes, ni jeté dans les plates-bandes les cailloux des allées.

— Elle s'entend très bien avec nous, Nise, dit-il en terminant. Elle m'aime bien, et je l'aime bien, depuis que nous sommes camarades.

Luc ne voulut pas sourire. Mais, dans son cœur attendri, toute une vision se levait, ces enfants des deux classes fraternisant, par-dessus les clôtures, jouant et riant ensemble, au milieu des haines et des luttes qui séparaient les pères. La paix future de la Cité allait-elle donc fleurir en eux?

— Il est possible, dit-il, que Nise soit charmante et que vous vous entendiez très bien; seulement, il est convenu qu'elle doit rester chez elle, et vous autres, chez vous, pour que personne ne se plaigne.

Sœurette, gagnée elle aussi par le charme de cette enfance innocente, le regarda de ses yeux désarmés, si pleins de pardon, qu'il ajouta doucement :

— Allez, mes petits, vous ne recommencerez pas, parce que vous nous feriez de la peine.

Lorsque Lenfant et Yvonnot eurent pris définitivement congé, en emmenant Arsène et Olympe, Eugénie et Nicolas, qui s'étaient mêlés aux jeux et qui partaient à regret, Luc dut songer à rentrer chez lui, ayant terminé sa visite quotidienne. Mais, auparavant, il se souvint qu'il avait promis de voir Josine, il résolut de passer chez elle. Sa matinée était bonne, il rentrait heureux, le cœur battant d'espoir. D'abord, ce jour-là, la Maison-Commune, avec ses tuiles vernissées et les quelques ornements de faïence qui la décoraient, lui avait paru d'une gaîté prospère, sous le limpide soleil. Les Ateliers sentaient bon le travail, les Magasins commençaient à regorger de provisions. Puis, c'était en lui l'espoir de voir les paysans des Combettes s'associer, élargir l'expérience, assurer le triomphe, en donnant du blé contre des outils et des machines. C'était aussi comme une promesse qui aurait suffi à tout égayer, les Ecoles préparant

l'avenir, le jardin en fête, plein d'un vol d'enfants, en qui demain fleurissait. Et, maintenant, il traversait sa Cité naissante, les petites maisons blanches en train de pousser de toutes parts, parmi les verdures. Le constructeur de ville qui était en lui, goûtait une joie à chaque bâtisse nouvelle, s'ajoutant aux premières, agrandissant le bourg né de la veille. N'était-ce pas sa mission? les choses et les êtres n'allaient-ils pas se lever, se grouper à sa voix? Il se sentait la force de commander aux pierres, de les faire monter, s'aligner en logis humains, en édifices publics, où il logerait la fraternité, la vérité, la justice. Sans doute, il ne faisait que semer encore, il n'en était qu'aux fondations, qu'aux tâtonnements du début. Mais, certains jours d'allégresse, il avait la vision de la ville future, et son cœur chantait dans sa poitrine.

La maison occupée par Ragu et Josine, une des premières construites, se trouvait près du parc de la Crêcherie, entre celle des Bonnaire et celle des Bourron. Luc traversait la chaussée, lorsqu'il aperçut de loin, à l'angle du trottoir, un groupe de commères, en grande conversation; et il reconnut bientôt Mme Bonnaire et Mme Bourron, qui semblaient donner des renseignements à Mme Fauchard, venue comme son mari, ce matin-là, pour savoir si l'usine nouvelle était le pays de Cocagne dont on parlait. La voix aigre, le geste dur, Mme Bonnaire, la Toupe, ainsi qu'on la nommait, ne devait pas embellir le tableau, toujours rageuse et mécontente, n'arrivant à se faire du bonheur nulle part, tant elle gâtait sa vie et celle des autres. Elle avait d'abord paru heureuse que son mari trouvât du travail à la Crêcherie; mais, après avoir rêvé une part immédiate de gros bénéfices, elle s'enrageait maintenant d'avoir longtemps à attendre peut-être; et son grand grief était qu'elle n'arrivait même pas à s'acheter une montre, dont l'envie la torturait depuis des années. Babette Bourron, au contraire sans cesse ravie, ne tarissait pas sur les avantages de son installation, enchantée surtout que son mari ne lui revînt plus ivre avec Ragu. Et, entre les deux, Mme Fauchard, plus maigre, plus malchanceuse et plus dolente que jamais, restait perplexe, penchant à croire tout perdu avec la Toupe, tellement elle était convain-

cue qu'il n'y avait plus de joie pour elle dans l'existence.

La vue de la Toupe et de la Fauchard, commérant ainsi, d'un air de détresse, fut désagréable à Luc. Sa belle humeur s'en trouva gâtée, car il n'ignorait pas tout le trouble que les femmes menaçaient de porter dans la future organisation de travail, de paix et de justice. Il les sentait toutes-puissantes, c'était par elles et pour elles qu'il aurait voulu fonder sa Cité, et son courage défaillait, quand il en rencontrait de mauvaises, hostiles ou simplement indifférentes, qui, au lieu d'être le secours attendu, pouvaient devenir l'obstacle, l'élément destructeur, capable de tout anéantir. Et il passa, saluant, tandis que les femmes se taisaient, la mine inquiète, comme prises en train de mal faire.

Lorsque Luc entra dans la petite maison des Ragu, il aperçut Josine, assise, qui cousait devant une fenêtre. Mais l'ouvrage était tombé sur ses genoux, elle restait perdue en une rêverie si profonde, qu'elle ne l'entendit même pas, les yeux au loin. Un instant, il la regarda sans avancer davantage. Ce n'était plus la misérable fille battant le pavé, mourant de faim, mal vêtue, avec un pauvre visage de misère, embroussaillé de cheveux. Elle avait vingt et un ans, elle était adorable dans sa simple robe de toile bleue, de taille fine, mince et souple, sans maigreur. Et ses beaux cheveux cendrés, d'une légèreté de soie, étaient comme la floraison délicate de son délicieux visage, un peu allongé, aux yeux bleus rieurs, à la bouche petite, d'une fraîcheur de rose. Et elle se trouvait là dans son cadre, dans cette salle à manger, si propre, si gaie, meublée de sapin verni, la pièce qu'elle préférait de cette petite maison où elle était entrée très heureuse, et que, depuis trois années, elle se plaisait tant à soigner et à embellir!

A quoi Josine rêvait-elle ainsi, la face pâle, envahie de tristesse? Lorsque Bonnaire avait décidé Ragu à le suivre, à s'associer aux camarades de la Crêcherie, elle s'était crue sauvée de toute peine. Désormais, elle aurait à elle une maison gentille, le pain serait assuré, Ragu lui-même se corrigerait, dès qu'il n'aurait plus d'ennuis à l'usine. Et la bonne chance ne s'était pas démentie,

celui-ci avait fini par l'épouser, sur le désir formel de Sœurette, sans qu'elle éprouvât de ce mariage la joie qu'elle en aurait eue, au début de la liaison. Elle n'avait même accepté qu'après avoir consulté Luc, qui restait son dieu, le sauveur, le maître ; et, tout au fond de son cœur, était cachée la joie divine, le trouble où l'avait jeté cette demande de permission, la minute d'angoisse où elle l'avait deviné, avant qu'il se résignât à consentir. N'était-ce pas la solution la meilleure, la seule possible? Elle ne pouvait épouser que Ragu, puisque celui-ci voulait bien. Luc avait dû paraître content pour elle, lui gardant la même affection après le mariage, l'accueillant avec un sourire, à chacune de leurs rencontres, comme pour lui demander si elle était heureuse. Et elle sentait tout son pauvre cœur qui se désespérait, qui se fondait, en un besoin inassouvi de tendresse.

Josine eut un léger frisson, dans sa douloureuse rêverie, comme prévenue par un souffle, et elle se retourna, et elle reconnut Luc, qui souriait, de son air affectueux et inquiet.

— Chère enfant, je viens parce que Ragu prétend que vous êtes très mal dans cette maison, qu'elle est exposée à tous les courants d'air de la plaine, et que le vent a encore cassé trois vitres, à la fenêtre de votre chambre.

Elle l'écoutait, l'air surpris et confus, ne sachant comment ne pas dire le contraire de son mari, sans mentir.

— Oui, monsieur Luc, il y a eu des carreaux cassés, mais je ne suis pas bien sûre que ce soit à cause du vent. Et sans doute, lorsque le vent souffle de la plaine, nous en avons notre bonne part.

Sa voix tremblait, elle ne put retenir deux grosses larmes. C'était Ragu, qui, le matin même, dans un emportement, avait cassé les vitres, en voulant tout jeter par la fenêtre.

— Comment! Josine, vous pleurez? Voyons, parlez, confessez-vous à moi. Vous savez bien que je suis votre ami.

Et il s'était assis près d'elle, très ému, partageant sa peine. Mais, déjà, elle avait essuyé ses larmes.

— Non, non, ce n'est rien. Je vous demande pardon,

vous me trouvez dans un mauvais moment, en train de ne pas être raisonnable et de me faire du chagrin.

Elle eut beau se débattre, il la confessa. Ragu ne s'acclimatait pas, dans ce milieu d'ordre, de paix, d'effort lent et continu vers l'existence meilleure. Il semblait avoir la nostalgie de la misère, de la souffrance, de ce salariat où il avait vécu, grondant contre le patron, mais fait au pli de l'esclavage, s'en consolant au cabaret, dans l'ivresse, dans une révolte de paroles impuissantes. Il regrettait les ateliers noirs et sales, la guerre sourde avec les chefs, les bordées tapageuses avec les camarades, toutes ces abominables journées de haine qu'on achevait au logis en battant la femme et les enfants. Et, ayant commencé par des plaisanteries, il en arrivait aux accusations, il traitait la Crêcherie de grande caserne, de prison où l'on n'avait plus aucune liberté, pas même celle de boire un coup de trop, si l'envie vous en prenait. Jusqu'à présent, on n'y gagnait pas plus qu'à l'Abîme, et l'on y avait toutes sortes de soucis, l'inquiétude que ça ne marchât pas, qu'on n'eût rien à toucher, le jour du partage des bénéfices. Ainsi, depuis deux mois, les plus mauvais bruits couraient, on craignait, cette année-là, d'avoir à se serrer le ventre, à cause de l'achat de machines nouvelles. Sans compter que les magasins coopératifs fonctionnaient souvent mal : on vous envoyait parfois des pommes de terre, quand vous aviez demandé du pétrole ; ou bien on vous oubliait, vous deviez retourner trois fois au bureau de distribution, avant d'être servi. Et il se moquait, et il se fâchait, il traitait la Crêcherie de sale baraque, d'où il espérait bien filer, dès qu'il le pourrait.

Un silence pénible se fit. Luc était devenu sombre, car il y avait quelque vérité, au fond de ces récriminations. C'étaient là les grincements inévitables de la machine neuve encore. Et, surtout, les bruits qu'on faisait courir, les difficultés de la présente année, l'affectaient d'autant plus, qu'il craignait d'être en effet forcé de demander certains sacrifices aux ouvriers, pour ne pas compromettre la prospérité de la maison.

— Et Bourron crie avec Ragu, n'est-ce pas? demanda-t-il. Mais vous n'avez jamais entendu Bonnaire se plaindre?

D'un signe de tête, Josine répondait négativement, lorsque, par la fenêtre ouverte, on entendit les voix des trois femmes restées sur le trottoir. Ce devait être la Toupe qui s'oubliait, qui glapissait, dans son continuel besoin de s'emporter et de mordre. Si Bonnaire se taisait, en homme réfléchi, dont la raison consentait aux longues expériences, sa femme suffisait pour ameuter toutes les commères du petit bourg naissant. Et Luc la revit désolant la Fauchard, annonçant la ruine prochaine de la Crêcherie.

— Alors Josine, reprit-il lentement, vous n'êtes pas heureuse?

Elle voulut de nouveau protester.

— Oh! monsieur Luc, comment ne serais-je pas heureuse, lorsque vous avez tant fait pour moi?

Mais ses forces la trahirent, deux grosses larmes reparurent dans ses yeux, roulèrent sur ses joues.

— Vous le voyez bien, Josine, vous n'êtes pas heureuse.

— Je ne suis pas heureuse, c'est vrai, monsieur Luc. Seulement, vous n'y pouvez rien, ce n'est pas votre faute. Vous avez été pour moi un bon Dieu, et que faire? si rien ne réussit à changer le cœur de ce malheureux... Il redevient méchant, il ne supporte plus Nanet, il a failli tout casser, ce matin, et il m'a battue, parce que l'enfant, disait-il, lui répondait mal... Laissez-moi, monsieur Luc, ce sont des choses qui me regardent, je vous promets de me faire le moins de peine que je pourrai.

Sa voix était coupée de sanglots, tremblante, presque indistincte. Et lui, impuissant, se sentait envahi d'une tristesse croissante. Toute sa matinée heureuse finissait par en être obscurcie, il était comme glacé d'un souffle de doute, de désespérance, lui si brave, dont l'espoir joyeux faisait la force. Lorsque les choses obéissaient, lorsque le succès matériel semblait s'affirmer, il ne pourrait donc changer les hommes, développer dans les cœurs le divin amour, la fleur féconde de bonté, de solidarité? Si les hommes restaient dans la haine et dans la violence, son œuvre ne s'accomplirait pas ; et comment les éveiller à la tendresse, comment leur enseigner le bonheur? Cette chère Josine, qu'il était allé chercher si bas, qu'il avait

sauvée d'une si atroce misère, elle était pour lui l'image même de son œuvre. Tant que Josine ne serait pas heureuse, son œuvre ne serait point. Elle était la femme, la femme misérable, l'esclave, la chair à travail et à plaisir, dont il avait rêvé d'être le sauveur. C'était surtout par elle et pour elle, entre toutes les femmes, que la Cité future se bâtirait. Et, si Josine était toujours malheureuse, c'était que rien encore de solide ne se trouvait fondé, c'était que tout restait encore à faire. Dans son chagrin, il prévit des jours douloureux, il eut la nette sensation de la terrible lutte qui allait s'engager entre le passé et l'avenir, et où lui-même y laisserait de ses larmes et de son sang.

— Ne pleurez pas, Josine, soyez brave, et je vous jure que vous serez heureuse, parce qu'il le faut, pour que tout le monde soit heureux.

Il avait dit cela si doucement, qu'elle trouva un sourire.

— Oh! je suis brave, monsieur Luc, je sais bien que vous ne m'abandonnerez pas et que vous finirez par avoir raison, puisque vous êtes la bonté et le courage. J'attendrai, je vous le jure, dussé-je attendre toute ma vie.

C'était comme un engagement, un échange de promesses, dans l'espérance du bonheur à venir. Il s'était mis debout, il lui avait pris les deux mains, qu'il serrait ; et il la sentit qui serrait les deux siennes ; et il n'y eut, entre eux, que cette tendresse, cette union de quelques secondes. Quelle simple existence de paix et de joie on aurait vécue, dans la petite salle à manger, au meuble de sapin verni, si gaie et si propre!

— Au revoir, Josine.

— Au revoir, monsieur Luc.

Alors, Luc rentra chez lui. Et il suivait la terrasse, au bas de laquelle passait la route des Combettes, lorsqu'une dernière rencontre l'arrêta un instant. Il venait d'apercevoir, longeant les terrains de la Crêcherie, M. Jérôme dans sa petite voiture, que poussait un domestique. Cette apparition lui en rappelait d'autres, des apparitions répétées, çà et là, de ce vieillard infirme dans cette voiture, surtout la première, celle où il l'avait vu passant

devant l'Abîme, regardant de ses yeux clairs les bâtiments fumeux et retentissants de l'usine, où il avait fondé la fortune des Qurignon. Et il passait maintenant devant la Crêcherie, il en regardait les bâtiments neufs et si gais au soleil, des mêmes yeux clairs, qui semblaient vides. Pourquoi donc s'était-il fait rouler jusque-là, faisant le tour, comme pour un examen complet? Que pensait-il, que jugeait-il, quelle comparaison voulait-il établir? Peut-être n'était-ce que le hasard d'une promenade, le caprice d'un pauvre vieil homme retombé en enfance. Et, tandis que le domestique avait ralenti l'allure, M. Jérôme levait sa face large, aux grands traits réguliers, encadrée de longs cheveux blancs, l'air grave et impassible, examinant tout, ne laissant passer ni une façade, ni une cheminée, sans lui donner un regard, comme s'il avait voulu se rendre compte de cette ville nouvelle qui poussait ainsi, à côté de la maison que lui-même avait créée autrefois.

Mais un incident se produisit, Luc sentit croître son émotion. Un autre vieil homme, infirme également, et se traînant encore sur ses jambes enflées, venait sur la route, à la rencontre de la petite voiture. C'était le père Lunot, gros, les chairs molles et blêmes, que les Bonnaire avaient gardé avec eux, et qui, les jours de soleil, faisait devant l'usine de courtes promenades. D'abord, les yeux affaiblis, il ne dut pas reconnaître M. Jérôme. Puis, il eut un sursaut, il s'effaça, se colla contre le mur, comme si la route n'était pas assez large pour deux ; et, levant son chapeau de paille, il se courba, il salua profondément. C'était à l'ancêtre des Qurignon, au patron fondateur, que le premier des Ragu, salarié et père de salariés, rendait hommage. Des années, et, derrière lui, des siècles de travail, de souffrance, de misère, se courbaient, dans ce salut tremblant. Au passage du maître, même foudroyé, l'ancien esclave, qui avait dans le sang la lâcheté des servitudes séculaires, se troublait et s'inclinait. Et M. Jérôme ne le vit même pas, passa de son air d'idole hébétée, en continuant d'examiner les ateliers nouveaux de la Crêcherie, peut-être sans les voir.

Luc avait frémi. Quel passé à détruire, quelle ivraie mauvaise, encombrante et empoisonneuse, il faudrait

arracher du vieil homme! Il regarda sa ville qui sortait à peine de terre, il comprit avec quelle peine, au milieu de quels obstacles, elle grandirait et prospérerait. L'amour seul, et la femme, et l'enfant, finiraient par vaincre.

II

Depuis quatre ans que la Crêcherie était fondée, une sourde haine montait de Beauclair contre Luc. D'abord, il n'y avait eu qu'un étonnement hostile, des plaisanteries faciles et méchantes ; mais, depuis que des intérêts, se trouvaient lésés, la colère était venue, le besoin de se défendre furieusement, de se défendre par toutes les armes contre l'ennemi public.

Ce fut surtout chez les petits commerçants, chez les détaillants, que l'inquiétude première se produisit. Les magasins coopératifs de la Crêcherie, dont on s'était moqué, lors de leur ouverture, réussissaient, avaient peu à peu pour clients, non seulement les ouvriers de l'usine, mais encore tous les habitants qui faisaient acte d'adhésion. Et l'on pense si les anciens fournisseurs habituels s'émotionnaient de cette terrible concurrence, de ces tarifs nouveaux abaissant le prix des articles d'un bon tiers! C'était la lutte impossible, la ruine à bref délai, si ce Luc de malheur venait à vaincre, avec son idée désastreuse de vouloir que la richesse fût plus justement répartie, et que, pour commencer, les petits de ce monde pussent vivre mieux et à meilleur compte. Les

bouchers, les épiciers, les boulangers, les marchands de vin, allaient donc être forcés de fermer boutique, du moment qu'on se passait très bien de leur intermédiaire, en évitant de leur laisser aux doigts un argent inutile? Et ils criaient à l'abomination, la société craquait et s'effondrait, le jour où ils n'aggravaient plus de leurs gains de parasites la misère des pauvres.

Mais les plus touchés encore furent les Laboque, ces quincailliers, anciens colporteurs de foires, qui avaient fini par tenir une sorte de vaste bazar, à l'angle de la rue de Brias et de la place de la Mairie. Les prix des fers marchands étaient de beaucoup tombés dans la région, depuis que la Crêcherie en fabriquait des quantités considérables; et le pis était que, grâce au mouvement d'association qui gagnait les petites usines du voisinage, le moment semblait venir où les consommateurs, sans passer par les Laboque, se procureraient directement, dans les magasins coopératifs, les clous des Chodorge, les faux et les serpes des Hausser, les machines et les outils agricoles des Mirande. Déjà, sans compter les fers, les magasins de la Crêcherie fournissaient plusieurs de ces articles, et le chiffre des affaires du bazar baissait chaque jour. Aussi les Laboque ne décoléraient-ils pas, exaspérés de ce qu'ils nommaient l'avilissement des prix, se considérant comme volés, dès l'instant qu'on empêchait leur rouage inutile de manger de l'énergie et de la richesse, sans autre profit que pour eux. Ils étaient devenus naturellement un centre actif d'hostilité et d'opposition, le foyer où flambaient peu à peu toutes les haines allumées par les réformes de Luc, dont le nom n'était plus prononcé qu'avec exécration. Là se rencontraient le boucher Dacheux, bégayant de rage réactionnaire, et l'épicier cabaretier Caffiaux, plus froid, empoisonné de rancune, mais sachant peser son intérêt. Même la belle Mme Mitaine, la boulangère, venait parfois et se désolait des clients qu'elle perdait, tout en inclinant à la bonne entente.

— Vous ne le savez donc pas, criait Laboque, ce M. Luc, comme ils le nomment, n'a qu'une idée au fond, celle de détruire le commerce. Oui, il s'en vante, il dit tout haut cette monstruosité : le commerce est un

vol, nous sommes tous des voleurs, nous devons disparaître. C'est pour nous balayer qu'il a fondé la Crêcherie.

Dacheux, le sang au visage, écoutait avec des yeux ronds.

— Et, alors, comment fera-t-on pour manger, s'habiller et le reste?

— Dame! il dit que le consommateur s'adressera directement au producteur.

— Et l'argent? demandait encore le boucher.

— L'argent! mais il le supprime aussi, il n'y aura plus d'argent. Hein? est-ce bête? comme si l'on pouvait vivre sans argent!

Du coup, Dacheux étranglait de fureur.

— Plus de commerce! plus d'argent! il détruit tout, et il n'y a pas de prison pour un bandit pareil, qui ruinera Beauclair, si nous n'y mettons pas bon ordre!

Mais Caffiaux hochait gravement la tête.

— Il en dit bien d'autres... Il dit d'abord que tout le monde doit travailler, un vrai bagne où il y aura des gardes avec des bâtons, pour que chacun fasse sa besogne. Il dit qu'il ne doit exister ni riches ni pauvres, on ne sera pas plus riche en naissant qu'en mourant, on mangera ce qu'on gagnera, ni plus ni moins d'ailleurs que le voisin, sans avoir même le droit de faire des économies.

— Eh bien! et l'héritage? interrompait de nouveau Dacheux.

— Il n'y aura plus d'héritage.

— Comment! plus d'héritage, je ne laisserai plus à ma fille mon argent à moi? Tonnerre de Dieu! c'est trop fort!

Et le boucher ébranlait la table d'un violent coup de poing.

— Il dit encore, continuait Caffiaux, qu'il n'y aura plus d'autorité d'aucune sorte, plus de gouvernement, plus de gendarmes, plus de juges, plus de prisons. Chacun vivra comme il voudra, mangera et dormira à sa guise... Il dit aussi que les machines finiront par faire tout le travail et que les ouvriers auront seulement le petit souci de les conduire. Ce sera le paradis, parce qu'on ne se battra plus, qu'il n'y aura plus d'armées et plus de guerres... Et il dit enfin que les hommes et les femmes,

quand ils s'aimeront, se mettront ensemble pour le temps qu'il leur plaira, puis se lâcheront de bon accord, quittes à recommencer avec d'autres. Et, s'il vient des enfants, la communauté les prendra à son compte, les élèvera en tas, au petit bonheur, sans qu'ils aient besoin de mère ni de père.

Muette jusque-là, la belle Mme Mitaine se récriait :

— Oh! les pauvres petits!... Chaque maman, j'espère, aura bien le droit d'élever les siens. C'est bon pour les enfants qu'on a le mauvais cœur d'abandonner, d'être élevés pêle-mêle, par des mains étrangères, ainsi que dans les asiles d'orphelins... Tout ce que vous nous racontez, ça ne m'a l'air guère propre.

— Dites que c'est de la saleté pure! clamait Dacheux, hors de lui. Ça ne se passe pas autrement sur le trottoir : on ramasse une fille, on la prend, on la quitte. Ah bien! une vraie maison publique, que leur société future!

Et Laboque, qui ne perdait pas de vue ses intérêts menacés, finissait par conclure :

— Il est fou, ce M. Luc. Nous ne pouvons pas le laisser ainsi ruiner et déshonorer Beauclair. Il va falloir nous entendre pour agir.

Mais les colères s'accrurent encore, un déchaînement universel se produisit, lorsque Beauclair sut que l'infection de la Crêcherie gagnait le village voisin des Combettes. Ce fut une stupeur, une réprobation, voilà que M. Luc débauchait, empoisonnait les paysans! Lenfant, le maire des Combettes, aidé de son adjoint, Yvonnot, après avoir rapproché, réconcilié les quatre cent habitants de la commune, venait de les décider à mettre leurs terres en commun, par un acte d'association copié sur celui qui régissait le capital, le travail et le talent, à l'usine nouvelle. Il n'y aurait plus qu'un vaste domaine, permettant l'usage des machines, des grandes fumures, des cultures intensives, décuplant les récoltes, donnant l'espoir d'un large partage des bénéfices. Et les deux associations allaient se consolider l'une par l'autre, les paysans fourniraient le pain aux ouvriers, qui leur fourniraient les outils, les objets manufacturés nécessaires à leur existence, de sorte qu'il y aurait rapprochement des deux classes ennemies, fusion peu à peu intime,

tout un embryon de peuple fraternel. C'était la fin du vieux monde, si le socialisme gagnait à lui les paysans, les innombrables travailleurs des campagnes, considérés jusque-là comme les remparts de la propriété égoïste, se tuant de besogne ingrate sur leur motte de terre, plutôt que de l'aliéner. L'ébranlement en fut senti dans tout Beauclair, un frisson passa, qui annonçait la catastrophe prochaine.

Et, de nouveau, les Laboque se trouvèrent les premiers frappés. Ils perdaient la clientèle des Combettes, ils ne virent plus ni Lenfant, ni les autres, venir leur acheter des bêches, des charrues, des outils et des ustensiles. Dans une dernière visite que Lenfant leur fit, il marchanda, n'acheta rien, leur déclara tout net qu'il gagnerait trente pour cent à ne plus se fournir chez eux, puisqu'ils étaient forcés de prélever un tel gain sur les objets qu'ils se procuraient eux-mêmes dans les usines voisines. Désormais, tous ceux des Combettes s'adressèrent directement à la Crêcherie, en adhérant aux magasins coopératifs, dont l'importance continuait à croître. Et, dès lors, ce fut la terreur, chez tous les petits détaillants de Beauclair.

— Il faut agir, il faut agir, répétait Laboque avec une violence croissante, lorsque Dacheux et Caffiaux le venaient voir. Si nous attendons que ce fou empoisonne tout le pays de ses doctrines monstrueuses, nous arriverons trop tard.

— Quoi faire? demandait prudemment Caffiaux.

Dacheux était pour les tueries franches.

— On pourrait l'attendre au coin d'une rue, le soir, et lui allonger une de ces volées qui font réfléchir un homme.

Mais Laboque, petit et sournois, rêvait de moyens plus sûrs pour tuer son homme.

— Non, non, toute la ville se soulève contre lui, il faut saisir une occasion où nous aurons toute la ville avec nous.

Et l'occasion, en effet, se présenta. Le vieux Beauclair, depuis des siècles, était traversé par un ruisseau infect, une sorte d'égout à découvert, qu'on nommait le Clouque. On ne savait même d'où il venait, il semblait sortir de dessous d'antiques masures, au débouché des gorges de

Brias ; et l'idée commune était qu'il s'agissait là d'un de ces torrents de montagne, dont les sources restent inconnues. Les très vieilles gens se souvenaient de l'avoir vu couler à pleins bords, à certaines époques. Mais, depuis de longues années, il ne débitait plus qu'une eau rare, dont les industries voisines empoisonnaient la fraîcheur. Les ménagères des maisons riveraines avaient même fini par le prendre comme l'évier naturel où elles déversaient leurs eaux de vaisselle et leurs ordures, de sorte qu'il roulait tous les détritus du quartier pauvre, et qu'il exhalait, les jours d'été, une puanteur épouvantable. Un moment, des craintes sérieuses d'épidémie s'étant répandues, le conseil municipal, sur l'initiative du maire, avait discuté la question de savoir si l'on ne le couvrirait pas, pour qu'il passât sous terre. Mais la dépense apparut trop forte, on n'en parla plus, le Clouque continua tranquillement à empuantir et à contaminer le voisinage. Et voilà, tout d'un coup, que le Clouque tarit complètement, se dessécha, ne fut plus qu'une dure voie rocheuse, sans une goutte d'eau. Beauclair, comme par la baguette d'un magicien, était débarrassé de ce foyer d'infection, auquel on attribuait toutes les mauvaises fièvres du pays ; et il ne restait que la curiosité de savoir par où le torrent avait bien pu s'en aller.

D'abord, il y eut simplement une rumeur vague. Ensuite, les faits se précisèrent, il fut certain que c'était M. Luc qui avait commencé à détourner le torrent, le jour où il avait capté les sources sur les pentes des Monts Bleuses, pour les besoins de la Crêcherie, toute cette belle eau claire et ruisselante qui en était la santé, la prospérité. Mais, surtout, il avait achevé de prendre tout entier le torrent, quand il s'était avisé de donner le trop-plein de ses réservoirs aux paysans des Combettes, faisant ainsi leur fortune, déterminant leur association heureuse, grâce à cette eau dont le bienfait les avait réunis, en coulant pour tous. Bientôt, les preuves abondèrent, cette eau disparue du Clouque, elle ruisselait dans le Grand-Jean, décuplée, utilisée par l'intelligence, devenue de la richesse, au lieu d'être de l'ordure et de la mort. Et les rancunes, les colères reprirent, grandirent contre ce Luc disposant avec ce sans-gêne de ce qui n'était

pas à lui. Pourquoi donc avait-il volé le torrent? pourquoi le gardait-il, le donnait-il à ses créatures? On ne prenait pas de la sorte l'eau d'une ville, un ruisseau qui avait toujours coulé là, qu'on était habitué à voir, qu'on utilisait à toutes sortes de services. Le maigre filet d'eau sale, charriant d'immondes détritus, exhalant la peste, tuant le monde, était oublié. On ne parlait plus de l'enfouir, chacun disait quel grand bénéfice il en tirait, et pour l'arrosage, et pour le blanchissage, et pour les besoins quotidiens de l'existence. Un tel vol ne pouvait se tolérer, il fallait que la Crêcherie rendît le Clouque, l'égout infect, dont la ville était empoisonnée.

Laboque fut naturellement celui qui cria le plus fort. Il fit une visite officielle à Gourier, le maire, pour savoir quelle décision il entendait proposer au conseil municipal, dans des circonstances si graves. Lui, Laboque, se prétendait particulièrement lésé, parce que le Clouque passait derrière sa maison, au bout de son petit jardin, et qu'il affirmait en tirer des avantages considérables. Sans doute, s'il s'était mis à récolter des signatures de protestation, il aurait réuni celles de tous les habitants de son quartier. Mais son idée était que la ville devait prendre elle-même l'affaire en main, intenter un procès à la Crêcherie, en restitution de torrent et en dommages-intérêts. Gourier l'écouta, se contenta d'approuver par des signes de tête, malgré la haine inquiète qu'il nourrissait personnellement contre Luc. Puis, il demanda quelques jours de réflexion, voulant examiner le cas et consulter les gens autour de lui. Il sentait bien que Laboque poussait la ville à marcher, pour ne pas marcher en personne. Le sous-préfet Châtelard, avec lequel il s'enferma pendant deux heures, dut alors le convaincre, dans sa terreur des complications, de la sagesse qu'il y avait à toujours laisser les autres faire les procès ; car il ne rappela le quincaillier que pour lui expliquer longuement qu'un procès fait par la ville traînerait, n'aboutirait à rien de sérieux, tandis qu'un procès fait par un particulier serait autrement désastreux pour la Crêcherie, surtout si, après la condamnation, d'autres particuliers le recommençaient, indéfiniment.

Quelques jours plus tard, Laboque lança l'assignation,

demandant vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts. Et, comme pour une fête, il y eut une réunion chez lui, sous le prétexte innocent d'un goûter offert par sa fille et son fils, Eulalie et Auguste, à leurs camarades Honorine Caffiaux, Evariste Mitaine et Julienne Dacheux. Tout ce petit monde grandissait, Auguste avait seize ans, et Eulalie, neuf, tandis que les quatorze ans d'Evariste le rendaient sérieux déjà, et que les dix-neuf d'Honorine, bonne à marier, la faisaient maternelle pour les huit ans de Julienne, la plus jeune de la bande. D'ailleurs, ils s'installèrent tout de suite dans l'étroit jardin, et jouèrent, et rirent comme des fous, la conscience claire et gaie, ignorante des haines et des colères de leurs parents.

— Enfin, nous le tenons! cria Laboque. M. Gourier m'a bien dit que, si nous allions jusqu'au bout, nous ruinerions l'usine... Admettons que le tribunal m'accorde dix mille francs, vous êtes une centaine qui pouvez lui faire le même procès, il devra donc sortir de sa poche un joli petit million. Et ce n'est pas tout, il lui faudra rendre le torrent et démolir les travaux qu'il a exécutés, ce qui le privera de cette belle eau fraîche dont il est si glorieux... Ah! mes amis, la bonne affaire!

Tous s'excitaient triomphalement à l'idée de ruiner l'usine, d'abattre surtout ce Luc, cet insensé qui voulait détruire le commerce, l'héritage, l'argent, les fondements les plus vénérables des sociétés humaines. Seul, Caffiaux réfléchissait.

— J'aurais préféré, finit-il par dire, que la ville fît le procès. Quand il faut se battre, ces bourgeois aiment toujours mieux que ce soient les autres. Où sont-ils donc les cent qui assigneront la Crêcherie?

Dacheux éclata.

— Ah! ce que je m'en serais mis volontiers, moi! si ma maison ne se trouvait pas de l'autre côté de la rue! Et encore, je vais voir, parce que le Clouque passe au bout de la cour de ma belle-mère. Il faut que j'en sois, tonnerre de Dieu!

— Mais, reprit Laboque, il y a d'abord Mme Mitaine, qui est dans les mêmes conditions que moi, et dont la maison souffre, comme la mienne, depuis que le ruisseau

est tari... Vous assignerez, n'est-ce pas, madame Mitaine?

Il l'avait invitée à venir, dans la sourde intention de la forcer à s'engager formellement, car il la savait désireuse de sa propre paix et respectueuse de la paix des autres, en brave femme. Elle se mit d'abord à rire.

— Oh! le tort fait à ma maison par la disparition du Clouque! Non, non, mon voisin, la vérité est que j'avais donné l'ordre de ne jamais employer une goutte de cette eau corrompue, dans la crainte de rendre malade ma clientèle... C'était si sale et ça sentait si mauvais, qu'il faudrait absolument, le jour où l'eau nous serait rendue, dépenser l'argent nécessaire pour nous en débarrasser, en la faisant passer sous terre, comme il en avait jadis été question.

Laboque feignit de ne pas entendre.

— Mais enfin, madame Mitaine, vous êtes avec nous, vos intérêts sont les nôtres, et si je gagne mon procès, vous marcherez avec tous les propriétaires riverains, forts de la chose jugée?

— Nous verrons, nous verrons, répondit la belle boulangère, devenue sérieuse. Je veux bien être avec la justice, si elle est juste.

Et il fallut que Laboque se contentât de cette promesse conditionnelle. Du reste, l'exaltation de rancune où il était le jetait hors de toute sagesse, il croyait déjà tenir la victoire, l'écrasement de ces folies socialistes dont l'essai, en quatre ans, avait fait tomber sa vente de moitié. C'était toute la société qu'il vengeait, en donnant des coups de poing sur la table, avec Dacheux ; tandis que le prudent Caffiaux, de diplomatie compliquée, attendait le triomphe du vieux Beauclair ou de la Crêcherie, avant de s'engager à fond. Et, à leur table, où des sirops et des gâteaux étaient servis, les enfants, sans rien écouter de la bataille prochaine, fraternisaient comme un vol de gais oiseaux, lâchés en plein ciel, au libre avenir.

Tout Beauclair fut bouleversé, lorsqu'on y connut l'assignation de Laboque, cette demande de vingt-cinq mille francs, qui était l'ultimatum, la déclaration de guerre. Dès lors, il y eut un terrain de ralliement, les hostilités éparses se rencontrèrent, se groupèrent en une armée active, dont les forces entrèrent en campagne contre Luc

et son œuvre, l'usine diabolique où se forgeait la ruine de la société antique et respectable. C'était l'autorité, la propriété, la religion, la famille, qu'il s'agissait de défendre. Beauclair entier finissait par en être, les fournisseurs lésés ameutaient leurs clients, la bourgeoisie suivait, dans sa terreur des idées neuves. Il n'était pas de petit rentier qui ne se sentît sous la menace d'un cataclysme effroyable, où s'effondrerait son étroite existence égoïste. Les femmes s'indignaient, se révoltaient, depuis que le triomphe de la Crêcherie leur était présenté comme celui d'un immense mauvais lieu, où elles seraient toutes au premier passant venu qui aurait le caprice de les prendre. Même les ouvriers, même les pauvres mourant de faim, s'inquiétaient, commençaient à maudire l'homme, dont le rêve ardent était de les sauver, et qu'ils accusaient d'aggraver leur misère, en rendant les patrons et les riches plus inexorables. Mais surtout ce qui empoisonnait, ce qui affolait Beauclair, c'était une violente campagne que menait le journal local, la petite feuille publiée chez l'imprimeur Lebleu. A cette occasion, le journal était devenu bi-hebdomadaire, et l'on soupçonnait le capitaine Jollivet d'être l'auteur des articles dont la virulence faisait sensation. L'attaque, d'ailleurs, se réduisait à un bombardement d'erreurs et de mensonges, toute la boue inepte qu'on jette au socialisme, en caricaturant ses intentions et en souillant son idéal. Seulement, le succès d'une telle tactique était certain sur de faibles cerveaux ignorants, et ce fut merveille comme le soulèvement gagna de proche en proche, au milieu d'intrigues compliquées, réunissant contre le perturbateur public toutes les classes ennemies, furieuses de se voir dérangées dans leur cloaque séculaire, sous le vain prétexte de les conduire, réconciliées, à la Cité saine, à la Cité juste et heureuse de l'avenir.

Deux jours avant que le procès, intenté à Luc par Laboque, vînt devant le tribunal civil de Beauclair, il y eut à l'Abîme, chez les Delaveau, un grand déjeuner, dont le but secret était de se voir et de s'entendre, avant la bataille. Les Boisgelin se trouvaient naturellement invités, le maire Gourier, le sous-préfet Châtelard, le juge Gaume avec son gendre le capitaine Jollivet, enfin

l'abbé Marle. Les dames en étaient, afin que la rencontre gardât son apparence d'aimable réunion intime.

Châtelard, comme il le faisait d'habitude, passa chez le maire, dès onze heures et demie, pour le prendre avec sa femme, la toujours belle Léonore. Depuis le succès de la Crêcherie, Gourier traversait de mauvais moments d'inquiétude et de doute. D'abord, il avait senti, parmi les centaines d'ouvriers qu'il employait, dans sa grande cordonnerie de la rue de Brias, une sorte de vacillement, le frisson nouveau, l'association menaçante. Puis, il s'était demandé si le mieux ne serait pas de céder, d'aider lui-même à cette association, dont le succès le ruinerait, s'il ne s'en mettait pas. Mais c'était là un combat intérieur qu'il tenait caché, car il avait une plaie vive, une rancune qui le faisait l'ennemi personnel de Luc, depuis le jour où son fils Achille, ce grand garçon indépendant, avait rompu avec lui pour occuper un emploi à la Crêcherie, où il vivait près de Ma-Bleue, son amoureuse des nuits bleues. Il avait défendu qu'on prononçât en sa présence le nom de l'ingrat, déserteur de la bourgeoisie, passé à l'ennemi de toute sécurité sociale. Et, sans qu'il voulût le dire, ce départ de son fils aggravait son incertitude secrète, dans la crainte sourde où il était de se trouver peut-être un jour forcé de le suivre.

— Eh bien! dit-il à Châtelard, dès qu'il le vit entrer, le voilà qui arrive, ce procès. Laboque est revenu me voir, pour des certificats. Son idée est toujours d'engager la ville, et il est bien difficile de ne pas lui donner un coup de main, après l'avoir poussé comme nous l'avons fait.

Le sous-préfet se contenta de sourire.

— Non, non! mon ami, écoutez-moi, n'engagez pas la ville... Vous avez été assez sage pour vous rendre à mes bonnes raisons, en ne faisant pas le procès et en laissant marcher ce terrible Laboque, qui a soif de vengeance et de massacre. Je vous en prie, continuez, restez simple spectateur, il sera toujours temps de profiter de sa victoire, s'il est victorieux... Ah! mon ami, si vous saviez tout le bénéfice qu'on trouve à ne se mêler de rien!

Et, d'un geste, il compléta sa pensée, il dit toute la

paix qu'il goûtait dans sa sous-préfecture, depuis qu'il s'y faisait oublier. Les choses allaient de mal en pis à Paris, l'autorité centrale s'effondrait un peu chaque jour, le temps était proche où la société bourgeoise devait s'émietter d'elle-même ou être emportée par une révolution; et lui, bon philosophe sceptique, demandait seulement à durer jusque-là, heureux de finir sans trop d'embarras, dans le nid tiède qu'il s'était choisi. Aussi toute sa politique se résumait-elle à laisser aller les faits, en s'en occupant le moins possible, convaincu du reste que le gouvernement, au milieu des difficultés où il agonisait, lui savait un gré infini d'abandonner la bête à sa belle mort, sans la tracasser davantage. C'était précieux, un sous-préfet dont on n'entendait jamais parler, dont l'effort intelligent avait supprimé Beauclair du souci gouvernemental. Et il réussissait très bien, on ne se souvenait de lui que pour le combler d'éloges, tandis qu'il achevait paisiblement d'enterrer la société mourante, en vivant son dernier automne aux genoux de la belle Léonore.

— Vous entendez, mon ami, ne vous compromettez pas, car, dans un temps comme le nôtre, on ne peut savoir ce qui arrivera demain. Il faut s'attendre à tout, le mieux est donc de ne s'exclure de rien. Laissez les autres courir les premiers et risquer de se casser les os. Vous verrez bien ensuite.

Mais Léonore entrait, vêtue de soie claire, comme rajeunie depuis qu'elle avait dépassé la quarantaine, d'une beauté blonde majestueuse, avec des yeux candides de dévote, dans son ménage à trois, accepté d'ailleurs de toute la ville. Et Châtelard lui prit la main, la baisa, galant comme au premier jour, installé là pour sa fin d'existence, pendant que le mari, l'air soulagé de devoirs trop lourds, les couvait d'un regard affectueux, en homme qui avait des compensations au dehors.

— Ah! tu es prête. Alors, nous partons, n'est-ce pas? Châtelard... Et, soyez tranquille, je suis prudent, je n'ai pas envie de me fourrer dans quelque bagarre, où nous laisserions notre tranquillité. Mais, vous savez, tout à l'heure, chez les Delaveau, il va falloir dire comme les autres.

A la même heure, le président Gaume attendait chez lui sa fille Lucile et son gendre le capitaine Jollivet, qui devaient venir le prendre, pour se rendre tous les trois ensemble à ce déjeuner des Delaveau. Le président avait beaucoup vieilli en quatre années, il semblait devenu plus sévère et plus triste, maniaque du droit, passant des heures à motiver ses jugements avec une minutie croissante. On l'avait, disait-on, entendu sangloter, certains soirs, comme si tout croulait sous lui, même la justice à laquelle il se cramponnait désespérément, espérant encore se sauver sur cette dernière épave. Et, dans le douloureux souvenir du drame intime qui l'écrasait, la trahison et la mort violente de sa femme, il devait surtout souffrir de voir ce drame renaître, sa fille adorée, cette Lucile de visage si virginal, de ressemblance si frappante avec sa mère, tromper son mari, comme celle-ci l'avait trompé lui-même. Elle n'était pas depuis six mois la femme du capitaine Jollivet, qu'elle le trahissait, se donnait au petit clerc d'un avoué, un grand gamin blond, plus jeune qu'elle, aux yeux bleus de fille. Le président, qui surprit l'intrigue, en souffrit affreusement, comme d'un recommencement de la trahison, dont la plaie saignait toujours en son cœur. Il recula devant une explication douloureuse, il aurait cru revivre l'affreuse journée où sa femme s'était tuée devant lui, en confessant sa faute. Mais quel abominable monde où tout ce qu'il avait aimé l'avait trahi! et comment croire à une justice, lorsque c'étaient les plus belles et les meilleures qui faisaient tant souffrir?

Songeur et morose, le président Gaume était assis dans son cabinet, où il venait d'achever la lecture du " Journal de Beauclair ", lorsque parurent le capitaine et Lucile. Un article d'attaque violente contre la Crêcherie, qu'il avait lu, lui paraissait sot, maladroit et grossier. Et il le dit tranquillement.

— Ce n'est pas vous, j'espère, mon brave Jollivet, qui écrivez de pareils articles, comme le bruit en court. Ça ne sert à rien, d'injurier ses adversaires.

Le capitaine eut un geste embarrassé.

— Oh! écrire, vous savez bien que je n'écris pas, ça n'a jamais été mon plaisir. Mais c'est vrai, je fournis des

idées à Lebleu, simplement des notes, des bouts de papier, sur lesquels il fait rédiger ça par je ne sais qui.

Et, comme le président continuait à faire une moue de désapprobation :

— Que voulez-vous? on se bat avec les armes qu'on a. Si ces sacrées fièvres de Madagascar ne m'avaient pas forcé à donner ma démission, ce serait à coups de sabre que je tomberais sur ces idéologues, qui sont en train de nous démolir, avec leurs utopies criminelles... Ah! bon Dieu! que cela me soulagerait donc d'en saigner une douzaine!

Lucile, qui se taisait, petite et mignonne, avait son fin sourire énigmatique. Et elle coula sur son grand homme de mari, aux moustaches victorieuses, un regard d'une ironie si claire, que le président y lut sans peine le dédain amusé qu'elle avait pour ce sabreur, dont ses frêles mains roses jouaient comme une chatte d'une souris.

— Oh! Charles, murmura-t-elle, ne sois pas méchant, ne dis pas des choses qui me font peur!

Mais elle rencontra les yeux de son père, elle craignit de se sentir devinée, et elle ajouta de son air de vierge candide;

— N'sst-ce pas, cher père, que Charles a tort de se brûler ainsi le sang? Nous devrions vivre tranquilles, dans notre coin, et le bon Dieu nous bénirait peut-être, en nous envoyant enfin un beau petit garçon.

Gaume vit bien qu'elle se moquait encore, tandis que s'évoquait l'image de l'amant, le petit clerc d'avoué blond, aux yeux bleus de fille, dont elle avait fait sa poupée vicieuse.

— Tout cela est bien triste et bien cruel, conclut le président, sans préciser. Que résoudre, que faire, lorsque tous se trompent et se dévorent?

Il s'était levé péniblement, il prit son chapeau et ses gants, pour se rendre chez les Delaveau. Et, dans la rue, Lucile, qu'il adorait malgré tant de souffrance, s'étant emparée de son bras, il eut un moment de délicieux oubli, comme après une querelle d'amoureux.

A l'Abîme, dès midi, Delaveau vint rejoindre Fernande dans le petit salon, qui ouvrait sur la salle à manger, au rez-de-chaussée de l'ancien pavillon des Qurignon, où

logeait maintenant le directeur de l'usine. C'était un logis assez étroit, il n'y avait en bas qu'une autre pièce, dont Delaveau avait fait son cabinet, et qui communiquait par une galerie de bois avec les bureaux voisins de l'exploitation. En haut, au premier étage et au second, se trouvaient les chambres. Depuis qu'une jeune femme, passionnée de luxe, habitait là, des tapis et des tentures avaient mis aux anciens murs noirs un peu des splendeurs et des jouissances rêvées.

Mais Boisgelin parut le premier, seul.

— Comment! s'écria Fernande d'un air désolé, Suzanne n'est pas venue?

— Elle vous prie de l'excuser, répondit correctement Boisgelin. Elle a été prise ce matin d'une telle migraine, qu'elle n'a pu quitter sa chambre.

Chaque fois qu'il s'agissait de venir à l'Abîme, c'était ainsi, Suzanne trouvait un prétexte pour s'éviter cette aggravation de douleur; et il n'y avait plus que Delaveau, dans son aveuglement, qui n'eût pas compris.

Tout de suite, d'ailleurs, Boisgelin changea la conversation.

— Eh bien! nous voilà donc à la veille du fameux procès. N'est-ce pas? c'est chose faite, la Crêcherie est condamnée d'avance.

Delaveau haussa ses fortes épaules.

— Qu'on la condamne ou non, que nous importe! Sans doute, elle nous fait du tort, en avilissant le prix des fers; mais nous ne sommes pas en concurrence de fabrication, et ce n'est pas encore bien grave.

Frémissante, d'une merveilleuse beauté, ce jour-là, Fernande le regarda de ses yeux de flamme.

— Oh! toi, tu ne sais pas haïr... Voilà un homme qui s'est mis en travers de tous tes projets, qui a fondé à ta porte une usine rivale dont le succès serait la ruine de celle que tu diriges, qui ne cesse d'être l'obstacle, la menace, et tu ne souhaites seulement pas sa perte!... Ah! qu'il soit jeté nu au fossé, moi je serai contente!

Depuis le premier jour, elle avait bien senti que Luc allait être l'ennemi, et elle ne pouvait parler sans haine de cet homme qui menaçait sa jouissance. Là était le grand, l'unique crime, elle exigeait pour sa faim toujours

croissante de plaisirs et de luxe des gains sans cesse accrus, une usine prospère, des centaines d'ouvriers pétrissant l'acier, devant la bouche incendiée des fours. C'était elle la mangeuse d'hommes et d'argent, dont l'Abîme, avec ses marteaux-pilons, ses machines géantes, ne suffisait plus à calmer les appétits. Et que deviendrait son espoir de grande vie future, de millions entassés et dévorés, si l'Abîme périclitait, succombait à la concurrence? Aussi ne laisait-elle de repos ni à son mari, ni à Boisgelin, les poussant, les inquiétant, saisissant toutes les occasions de dire sa colère et ses craintes.

Boisgelin, qui mettait une sorte de supériorité à ne jamais s'occuper des affaires de l'usine, dépensant sans compter les bénéfices, dans sa gloriole de bel homme aimé, cavalier élégant, grand chasseur, avait pourtant un frisson, lorsqu'il entendait Fernande parler de ruine possible. Et il se tournait vers Delaveau, en qui sa confiance restait absolue.

— Tu es sans inquiétude n'est-ce pas? cousin... Tout va bien ici?

De nouveau, l'ingénieur haussa les épaules.

— Tout va bien, la maison n'est pas touchée encore... La ville entière se soulève contre cet homme, c'est un fou. On va voir son impopularité, et si je suis content au fond du procès, la raison en est que ça l'achèvera dans l'esprit de Beauclair. Avant trois mois, les quelques ouvriers qu'il nous a enlevés viendront, à mains jointes, me supplier de les reprendre, à l'Abîme. Vous verrez, vous verrez! il n'y a que l'autorité, l'affranchissement du travail est une bêtise, le travailleur ne fait plus rien de bon, dès qu'il est son maître.

Il y eut un silence, et il ajouta d'une voix ralentie, avec une ombre de souci dans les yeux :

— Pourtant, nous devrions être prudents, la Crêcherie n'est pas une concurrence négligeable, et ce qui m'inquiéterait, ce serait de ne pas avoir, dans une nécessité brusque, les fonds nécessaires à la lutte. Nous vivons trop au jour le jour, il devient indispensable de créer une sérieuse caisse de réserve, en y versant par exemple le tiers des gains annuels.

Fernande retint un geste d'involontaire protestation.

C'était là sa crainte, que le train de son amant ne diminuât, et qu'elle n'eût qu'à en souffrir dans les joies d'orgueil et d'amusement qu'elle en tirait. Elle dut se contenter de regarder Boisgelin, qui, d'ailleurs, de lui-même, répondit nettement :

— Non, non! cousin, pas en ce moment-ci, je ne puis rien laisser, j'ai de trop grosses charges. D'ailleurs, je te remercie encore, car tu fais rendre à mon argent au delà de ta promesse... Nous verrons plus tard, nous en recauserons.

Mais Fernande restait nerveuse, et sa sourde colère tomba sur Nise, que la femme de chambre venait de faire déjeuner seule, et qu'elle amenait, avant de la conduire passer l'après-midi chez une petite amie. Nise, qui allait avoir sept ans, grandissait en gentillesse, rose et blonde, toujours rieuse, avec ses cheveux fous dont la toison la faisait ressembler à un petit mouton frisé.

— Tenez! mon cher Boisgelin, voici une fille désobéissante qui me rendra malade... Demandez-lui ce qu'elle a fait, l'autre jour, à ce goûter qu'elle a offert à votre fils Paul et à la petite Louise Mazelle.

Sans se troubler le moins du monde, Nise continuait à sourire de son air gai, en fixant sur les gens ses limpides yeux bleus.

— Oh! continua la mère, elle ne conviendra pas de sa faute... Eh bien! malgré ma défense dix fois répétée, elle a encore ouvert l'ancienne porte, là-bas, au fond de notre jardin, et elle a fait entrer toute la marmaille malpropre de la Crêcherie. Il y a là ce petit Nanet, un affreux gamin, qu'elle a pris en affection. Et, d'ailleurs, votre Paul en était, ainsi que Louise Mazelle, fraternisant avec la séquelle d'enfants de ce Bonnaire, qui nous a quittés d'une façon si vilaine. Oui, Paul avec Antoinette, et Louise avec Lucien, que Mlle Nise avec son Nanet conduisait à la dévastation de nos plates-bandes!... Et vous voyez, elle n'en rougit même pas de honte.

— C'est pas juste, répondit simplement Nise de sa voix claire, on n'a rien cassé, on s'est amusé très gentiment ensemble... Il est drôle, Nanet!

Cette réponse acheva de fâcher Fernande.

— Ah! tu le trouves drôle... Ecoute, si je te surprends

jamais avec lui, je te prive de dessert pendant huit jours. Je n'ai pas envie que tu m'occasionnes quelque mauvaise histoire avec les gens d'à côté. Ils iraient dire partout que nous attirons leurs enfants, pour les rendre malades... Tu entends, cette fois c'est sérieux, tu auras affaire à moi, si tu revois Nanet.

— Oui, maman, dit Nise de son petit air tranquille et souriant.

Et, quand elle fut partie avec la femme de chambre, après avoir embrassé tout le monde, la mère conclut :

— C'est bien simple, je vais faire murer la porte, je serai sûre ensuite que nos enfants ne communiqueront plus. Rien n'est mauvais comme ces jeux de gamins, ils prennent la peste ensemble.

Ni Delaveau, ni Boisgelin, n'étaient intervenus, ne voyant là que des enfantillages, mais acquis aux mesures sévères, pour le bon ordre. Et l'avenir germait, Nise têtue emportait dans son petit cœur l'image de Nanet, qui était drôle et qui jouait si gentiment.

Enfin, les convives arrivèrent, les Gourier avec Châtelard, puis le président Gaume avec le jeune ménage Jollivet. Selon son habitude, l'abbé Marle parut le dernier, en retard. On était dix, les Mazelle, qu'un obstacle retenait, avaient formellement promis de venir prendre le café. Fernande mit à sa droite le sous-préfet, et le président à sa gauche, tandis que Delaveau s'asseyait entre les deux seules dames, Léonore et Lucile. Aux deux bouts se trouvèrent Gourier et Boisgelin, l'abbé Marle et le capitaine Jollivet. On avait voulu être en tout petit comité, pour causer plus à l'aise. D'ailleurs, la salle à manger, dont Fernande avait honte, était si étroite, que le vieux buffet d'acajou gênait le service, dès qu'on était plus d'une douzaine.

Dès le poisson, des truites délicieuses de la Mionne, la conversation tomba nécessairement sur la Crêcherie et sur Luc. Et ce que disaient ces bourgeois instruits, en position de connaître ce qu'ils appelaient l'utopie socialiste, n'était guère plus sage ni plus intelligent que les extraordinaires appréciations des Dacheux et des Laboque. Le seul qui aurait pu comprendre était Châtelard. Mais il plaisantait.

— Vous savez, les garçons et les filles poussent en commun, dans les mêmes classes, dans les mêmes ateliers, et j'espère dans les mêmes dortoirs, de sorte que voilà une petite ville qui va se peupler rapidement. Tous en famille, tous papas et mamans, avec une ribambelle d'enfants à tout le monde!

— Oh! l'horreur! dit Fernande d'un air de profond dégoût, car elle affectait une grande pruderie.

Léonore, de plus en plus acquise à la morale sévère de la religion, se pencha vers l'abbé Marle, son voisin, en murmurant :

— C'est une honte que Dieu saura bien empêcher.

Mais l'abbé se contenta de lever les yeux au ciel, car sa situation devenait d'autant plus difficile, qu'il n'avait pas voulu rompre avec Sœurette et qu'il retournait déjeuner régulièrement à la Crêcherie. Il se devait à toutes ses ouailles, surtout à celles qui avaient déserté le bercail et qu'il feignait de croire capables de retour. C'était ce qu'il appelait rester sur la brèche, lutter contre l'envahissement du mauvais esprit. Son effort devenait vain, à sanctifier l'agonie de la vieille société, et il était pris d'une tristesse profonde, lorsqu'il voyait les fidèles de moins en moins nombreux dans son église.

Boisgelin se mit à raconter une histoire.

— Parfaitement, dans une petite colonie communiste, dont on a tenté l'essai, il n'y avait pas assez de femmes. Et alors, qu'est-ce qu'elles faisaient? elles défilaient, elles passaient une nuit avec chaque homme. On appelait ça le roulement.

Un petit rire flûté de Lucile sonna si gaîment, que toute la table la regarda. Mais elle resta très à l'aise, avec son air candide; et elle coula seulement son mince regard si clair vers son mari, le capitaine, pour voir s'il trouvait l'histoire drôle.

Delaveau eut un geste de désintéressement. Les femmes en commun, ça ne le préoccupait pas. Ce qui était grave, c'était l'autorité sapée, le rêve criminel de vivre sans maître.

— Il y a là une conception qui me dépasse, dit-il. Comment se gouvernera leur Cité future? Et parlons seulement de l'usine, ils disent qu'ils arriveront par l'asso-

ciation à supprimer le salaire, et qu'un juste partage de la richesse se fera, le jour où il n'y aura plus que des travailleurs, donnant chacun sa part d'effort à la communauté... Je ne sais pas de rêve plus dangereux, car il est irréalisable, n'est-ce pas, monsieur Gourier?

Le maire, qui mangeait la face dans son assiette, s'essuya longuement la bouche avant de répondre, en voyant le sous-préfet le regarder.

— Irréalisable, sans doute... Seulement, il ne faut pas condamner à la légère l'association. Il y a en elle une grande force, dont nous pouvons nous-mêmes être appelés à nous servir.

Cette prudence indigna le capitaine, qui s'emporta.

— Eh quoi? vous arriveriez à ne pas condamner en bloc les exécrables attentats que cet homme, je parle de ce monsieur Luc, médite contre tout ce que nous aimons, notre vieille France, telle que l'épée de nos pères l'a faite et nous l'a léguée!

On servait des côtelettes d'agneau aux pointes d'asperges, et il y eut alors un soulèvement général contre Luc. Ce nom exécré suffisait à les rapprocher tous, à les unir étroitement dans la terreur de leurs intérêts menacés, dans un besoin impérieux de défense et de vengeance. On eut la cruauté de demander à Gourier des nouvelles de son fils Achille, le renégat, et le maire dut le maudire une fois de plus. Seul, Châtelard louvoyait toujours, tâchait de rester sur le ton de la plaisanterie. Mais le capitaine continuait à prophétiser les pires désastres, si l'on ne faisait pas tout de suite rentrer le factieux dans l'ordre, à coups de botte. Et il souffla une telle panique, que Boisgelin, pris d'inquiétude, provoqua une déclaration rassurante de Delaveau.

— Notre homme est déjà touché, dit le directeur de l'Abîme. La prospérité de la Crêcherie n'est qu'apparente, et il suffirait d'un accident pour que tout croulât... Ainsi, tenez! ma femme me donnait un détail...

— Oui, continua Fernande, la bouche irritée, heureuse de se soulager un peu, je tiens le fait de ma blanchisseuse... Elle connaît Ragu, un de nos anciens ouvriers, qui nous a quittés pour aller à l'usine nouvelle. Eh bien! Ragu crie partout qu'il en a assez, de leur sale boîte,

qu'on y meurt d'ennui, et qu'il n'est pas le seul, et qu'un de ces beaux matins ils vont tous revenir ici... Ah! qui donc commencera, portera le coup nécessaire, pour que ce Luc en soit renversé et s'écrase!

— Mais, dit Boisgelin venant à son aide, il y a le procès Laboque. J'espère bien que ça va suffire.

Un nouveau silence se fit, au moment où paraissait un canard au sang. Ce procès Laboque, qui était la vraie cause de cette réunion amicale, personne n'avait encore osé en parler, devant le silence que gardait le président Gaume. Il mangeait à peine, ses chagrins cachés lui ayant donné une maladie d'estomac, et il se contentait d'écouter les convives, en les regardant de ses yeux gris et froids, où il éteignait volontairement toute pensée. Jamais on ne l'avait trouvé si peu communicatif, cela finissait par devenir gênant, car on aurait voulu savoir sur quel terrain on marchait avec lui. Bien qu'il n'entrât dans la tête de personne qu'il pût donner gain de cause à la Crêcherie, on espérait qu'il aurait le bon goût de prendre un engagement, d'un mot suffisamment clair.

Ce fut encore le capitaine qui donna l'assaut.

— La loi est formelle, n'est-ce pas, monsieur le président? Tout dommage fait à quelqu'un doit être réparé.

— Sans doute, répondit Gaume.

On attendait davantage. Mais il s'était tu. Et l'affaire du Clouque fut alors bruyamment discutée, pour le forcer à s'engager plus à fond. Le ruisseau infect devint une des parures de Beauclair, on ne volait point ainsi l'eau d'une ville, surtout pour la donner à des paysans, après leur avoir détraqué la cervelle, au point de faire de leur village un foyer de furieuse anarchie, dont la contagion menaçait le pays entier. Toute la terreur bourgeoise apparut, car l'antique et sainte propriété était bien malade, si les fils des durs paysans d'autrefois en arrivaient à mettre en commun leurs lopins de terre. Il était grand temps que la justice s'en mêlât, en faisant cesser un pareil scandale.

— Nous sommes bien tranquilles, finit par dire Boisgelin d'une voix flatteuse, la cause de la société va se trouver en de bonnes mains. Rien n'est au-dessus d'un

jugement juste, rendu en toute liberté par une conscience honnête.

— Sans aucun doute, répéta Gaume simplement.

Et il fallut, cette fois, se contenter de cette parole vague, où l'on voulut voir la condamnation certaine de Luc. C'était fini, il n'y avait plus, après une salade russe, qu'une glace à la fraise et le dessert. Mais les estomacs s'étaient épanouis, on riait beaucoup, on tenait la victoire. Et, lorsqu'on fut passé au salon pour prendre le café, et que les Mazelle arrivèrent, on les accueillit comme toujours avec une affection un peu moqueuse, tant ces braves rentiers, les délices de la paresse, attendrissaient les cœurs. La maladie de Mme Mazelle n'allait pas mieux, mais elle en était ravie, elle avait obtenu du docteur Novarre de nouveaux cachets, avec lesquels elle pouvait manger impunément de tout. Il n'y avait plus que les abominables histoires de la Crêcherie, les menaces de la suppression de la rente, de l'abolition de l'héritage, qui lui tournassent les sangs. A quoi bon parler de choses désagréables? Mazelle, qui veillait béatement sur elle, supplia les personnes présentes, avec des clignements d'yeux, de ne plus aborder ces atroces sujets, qui compromettaient la santé si chancelante de sa femme. Et ce fut charmant, on se hâta de vivre encore la vie heureuse, la vie de richesse et de jouissance, dont on cueillait toutes les fleurs.

Enfin, le jour du fameux procès arriva, au milieu des colères et des haines grandissantes. Jamais Beauclair n'avait été bouleversé par des passions si furieuses. Luc, d'abord, s'était étonné et n'avait fait que rire. L'assignation de Laboque l'avait amusé simplement, d'autant plus que la demande en vingt-cinq mille francs de dommages-intérêts lui paraissait insoutenable. Si le Clouque avait tari, il serait fort difficile de prouver que la cause en était dans le fait des sources captées et utilisées à la Crêcherie. Ces sources d'ailleurs appartenaient au domaine, elles étaient aux Jordan, franches, libres de toutes servitudes ; et le propriétaire avait le droit absolu d'en disposer à son gré. D'autre part, il aurait fallu que Laboque appuyât sur des preuves le prétendu tort qui lui était causé, ce qu'il tentait à peine de faire, et si mala-

droitement, qu'aucun tribunal au monde ne pouvait lui donner raison. Comme le disait plaisamment Luc, c'était lui qui aurait dû réclamer une cotisation publique pour le récompenser d'avoir délivré les riverains de l'empoisonnement dont ils s'étaient plaints si longtemps. La ville n'avait qu'à combler le trou et à vendre les terrains pour bâtir, bonne aubaine qui ferait tomber quelques centaines de mille francs dans sa caisse. Il riait donc, il ne s'imaginait pas qu'une telle poursuite pût être sérieuse. Et ce fut plus tard, devant l'acharnement des rancunes, en face des hostilités montant de partout contre lui, qu'il se rendit compte de la gravité de la situation et du péril mortel où allait se trouver son œuvre.

Il y eut là, pour Luc, un premier choc très douloureux. Sa candeur optimiste d'apôtre n'était point si naïve qu'il ignorât la méchanceté des hommes. Dans la lutte qu'il avait voulue contre le vieux monde, il s'attendait bien à ce que celui-ci ne cédât pas la place sans se fâcher et se débattre. Et il était prêt au calvaire, aux pierres et à la boue dont les foules ingrates accablent d'ordinaire les précurseurs. Mais son cœur vacilla pourtant, il sentit venir l'amertume des sottises, des cruautés et des trahisons. Il comprenait aisément que, derrière l'attaque intéressée des Laboque et du petit commerce, il y avait toute la bourgeoisie, tous ceux qui possédaient, sans rien vouloir lâcher de leur possession. Son essai d'association, de coopération, mettait en un tel péril la société capitaliste, basée sur le salariat, qu'il devenait pour elle l'ennemi public, dont il s'agissait de se débarrasser à tout prix. Et c'était l'Abîme, et c'était la Guerdache, et c'était la ville, l'autorité sous toutes ses formes, patronale, communale, gouvernementale, qui s'agitait, entrait en campagne, s'efforçait de l'écraser. Dans l'ombre, les égoïsmes menacés se rapprochaient, s'unissaient, agissaient, en une telle complication de fils tendus, de trappes ouvertes, de guet-apens préparés, qu'il se sentait perdu, au moindre faux pas. S'il tombait, la meute se jetterait sur lui, il serait dévoré. Il savait bien leurs noms, il les aurait nommés tous, les fonctionnaires, les commerçants, les simples rentiers, aux faces placides, qui l'auraient mangé vivant, s'ils l'avaient vu s'abattre

au coin d'une rue. Et, réprimant le frisson de son cœur, il s'était armé pour la bataille, dans la conviction qu'on ne fondait rien sans se battre, et qu'on scellait toujours de son sang les grandes œuvres humaines.

Ce fut un mardi, jour de marché, que le procès s'ouvrit devant le tribunal civil, présidé par Gaume. Beauclair était en rumeur, l'affluence venue des villages voisins augmentait encore la fièvre, sur la place de la Mairie et dans la rue de Brias. Aussi, prise d'inquiétude, Sœurette avait-elle supplié Luc de se faire accompagner au tribunal par quelques amis solides. Mais il refusa obstinément, il voulut s'y rendre seul, de même qu'il avait voulu se défendre en personne, n'acceptant un avocat que pour la forme. Quand il entra dans la salle des audiences, fort étroite et déjà pleine d'un public bruyant, il se fit un silence brusque, cette âpre curiosité qui accueille la victime isolée et sans armes, s'offrant au sacrifice. Sa bravoure tranquille enragea encore ses ennemis, on lui trouva l'air insolent. Il se tint debout devant le banc de la défense, il regarda tranquillement le monde qui s'écrasait là, reconnut Laboque, Dacheux, Caffiaux, d'autres boutiquiers, mêlés au flot innomé de la foule, des faces ardentes de furieux ennemis qu'il n'avait jamais vues. Et il fut un peu soulagé, en constatant que les intimes de la Guerdache et de l'Abîme avaient eu au moins le bon goût de ne pas venir le voir livrer aux bêtes.

On s'attendait à des débats fort longs et d'un intérêt passionné. Il n'en fut rien. Laboque avait choisi un de ces avocats de province, à la réputation de méchanceté, qui sont la terreur d'une région. Et le meilleur moment, en effet, pour les ennemis de Luc, fut la plaidoirie de cet homme, qui, sentant la fragilité du terrain légal, où il appuyait la demande en dommages-intérêts, se contenta de ridiculiser les réformes tentées à la Crêcherie. Il fit beaucoup rire avec un tableau comique et empoisonné de la société future. Il souleva la bruyante indignation de tous, quand il montra les enfants des deux sexes se pourrissant ensemble dès le berceau, la sainte institution du mariage abolie, l'amour retombé à la bestialité, les couples se prenant et se quittant au hasard, pour la débauche d'une heure. Pourtant, l'avis général fut qu'il

n'avait pas trouvé l'injure ou l'argument suprême, le coup de massue qui gagne une cause, qui écrase un homme. Et l'inquiétude devint telle, lorsque Luc prit à son tour la parole, que ses moindres mots furent accueillis par des murmures. Il parla très simplement, ne répondit même pas aux attaques contre son œuvre, se contenta de démontrer, avec une force d'évidence décisive, que Laboque était mal fondé en sa demande. Ne serait-ce pas un service qu'il aurait rendu à Beauclair, s'il avait assaini la ville en desséchant le Clouque empesté, tout en lui faisant le cadeau de bons terrains à bâtir? Mais ce n'était pas même un fait prouvé, que les travaux exécutés à la Crêcherie fussent la cause de la disparition du torrent, et il attendait qu'on lui en donnât la preuve certaine. En finissant, un peu de l'amertume de son cœur ulcéré apparut, quand il déclara que, s'il ne réclamait les remercîments de personne pour ce qu'il croyait avoir déjà fait d'utile, il serait seulement heureux qu'on le laissât poursuivre son œuvre en paix, sans lui chercher de mauvaises querelles. A plusieurs reprises, le président Gaume avait dû imposer silence à l'auditoire; et la réplique de l'avocat de Laboque fut si violente, il souleva de telles acclamations en traitant Luc d'anarchiste, acharné à la destruction de la ville, qu'il dut menacer de faire évacuer la salle, si de pareilles manifestations se renouvelaient. Puis, lorsque le procureur de la république eut parlé d'une façon volontairement confuse, en donnant tort et raison aux deux parties, il renvoya à quinzaine pour le jugement.

Quinze jours plus tard, les passions s'étaient échauffées encore, on se battait sur le marché, dans l'attente de ce jugement. La presque unanimité était convaincue d'une condamnation sévère, dix à quinze mille francs de dommages-intérêts, sans compter les conséquences, la mise en demeure de rétablir le Clouque en l'état. Pourtant, certains hochaient la tête, n'étaient sûrs de rien, car ils n'avaient pas été satisfaits de l'attitude du président Gaume, pendant les plaidoiries. On le traitait d'original, on doutait même qu'il eût toujours sa raison à lui, depuis qu'on le voyait si sombre, s'enfermant dans un scrupule maladif de justice. Un autre sujet d'inquiétude était la

façon dont il avait fermé sa demeure, le lendemain de l'audience, sous le prétexte d'une indisposition ; et l'on disait qu'il se portait parfaitement, qu'il avait simplement voulu se soustraire à toute pression, ne recevoir personne, pour que personne ne s'avisât de peser sur sa conscience de juge. Les portes et les fenêtres closes, que faisait-il au fond de sa maison solitaire, où sa fille elle-même n'entrait pas? à quelle lutte morale, à quel drame intérieur était-il en proie, au milieu de sa vie foudroyée, dans tout ce qu'il avait aimé et dans tout ce qu'il avait cru? Le jugement devait être prononcé à midi, au commencement de l'audience. La salle était encore plus emplie, plus bruyante, plus ardente. Des rires montaient, des mots d'espoir et de violence s'échangeaient d'une extrémité à l'autre. Tous les ennemis de Luc étaient venus assister à son écrasement. Et lui, très brave, cette fois encore, n'avait pas voulu qu'on l'accompagnât, préférant se présenter seul, pour bien dire sa mission de paix. Debout à son banc, il souriait, il regardait la salle, sans paraître même soupçonner que tout cette colère grondât contre lui. Enfin, à l'heure exacte, le président Gaume entra, suivi des deux assesseurs et du procureur de la république. L'huissier n'eut pas besoin de demander le silence, les voix étaient brusquement tombées, les visages brûlant de curiosité anxieuse se tendirent. Le président s'était assis, le texte du jugement à la main ; et, un instant, il se tint immobile, silencieux, les yeux au loin, au delà de la foule. Enfin, d'une voix lente, sans accent, il commença sa lecture. Ce fut long, car les " attendu " se succédaient avec une régularité monotone, retournant les questions sous toutes les faces, s'efforçant de résoudre les plus fugitifs scrupules. L'auditoire écoutait sans trop comprendre, sans arriver à prévoir qu'elle serait la conclusion, tellement le pour et le contre défilaient, l'un après l'autre, en se serrant de près. Il semblait pourtant, à chaque nouveau pas, que la thèse de Luc était adoptée, l'absence de tort réel fait à autrui, le droit que tout propriétaire a d'exécuter des travaux chez lui, lorsqu'aucune servitude ne l'en empêche. Et le jugement éclata, Luc gagnait son procès.

Il y eut d'abord, dans la salle, un moment de stupeur.

Puis, lorsqu'on eut compris, ce furent des huées, des cris de violente menace. On retirait à la foule surexcitée, affolée de mensonges depuis des mois, la victime qu'on lui avait promise ; et elle la voulait, elle la réclamait afin de la déchirer, puisqu'une justice, évidemment vendue, la lui enlevait au dernier moment, Luc n'était-il pas l'ennemi public, l'étranger venu on ne savait d'où pour corrompre Beauclair, pour y ruiner le commerce, y souffler la guerre civile, en ameutant les ouvriers contre les patrons? n'avait-il pas, dans un but de méchanceté diabolique, volé l'eau de la ville, tari un ruisseau, dont la disparition était un désastre pour les riverains. Ces accusations, " Le Journal de Beauclair " les répétait chaque semaine, les faisait entrer dans les crânes les plus épais, avec les commentaires empoisonnés, des besoins d'immédiates vengeances. De même toutes les autorités, tous les messieurs des quartiers bourgeois les colportaient parmi le petit peuple, les développaient, leur donnaient l'appui de leur pouvoir et de leur fortune. Et le petit peuple, mis à ce régime, aveuglé, enragé, convaincu qu'une peste allait sortir de la Crêcherie, voyait rouge, hurlait à la mort. Des poings se tendaient, les cris redoublaient : " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! " Très pâle, la face rigide, le président Gaume était resté assis, au milieu du vacarme. Il voulut parler, faire évacuer la salle ; mais il dut renoncer à être entendu, et, simplement, par dignité, il dut se résoudre à suspendre l'audience, en se retirant, suivi des deux assesseurs et du procureur de la république.

Luc, souriant toujours, était très calme à son banc. Le jugement l'avait surpris autant que ses adversaires, car il n'ignorait pas dans quel air vicié vivait le président, il le croyait incapable de justice. Et c'était un réconfort, la rencontre d'un homme juste, parmi tant de déchéances humaines. Mais, lorsque les cris de mort éclatèrent, son sourire s'attrista, il se tourna vers la foule hurlante, le cœur envahi d'amertume. Que leur avait-il donc fait, à ces petits bourgeois, à ces marchands, à ces ouvriers? N'avait-il pas voulu le bien de tous, ne travaillait-il pas pour que tous fussent heureux, s'aimant, vivant en frères? Les poings le menaçaient, les cris le souffletaient, plus

violents : " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! " Ce pauvre petit peuple ainsi égaré, rendu fou de mensonges, lui causait une douleur profonde, dans la tendresse qu'il avait quand même pour lui. Mais il retenait ses larmes, il voulait rester debout, courageux et fier sous l'insulte. Le public, qui se croyait bravé, aurait fini par briser les cloisons de chêne, si des gardes n'avaient enfin réussi à le pousser dehors et à fermer les portes. Le greffier, au nom du président Gaume, vint supplier Luc de ne pas sortir tout de suite, pour éviter un accident possible, et il obtint de lui qu'il s'arrêterait quelques minutes, chez le concierge du Palais, en attendant que la foule se dissipât.

Cependant, Luc éprouvait une sorte de honte, une révolte à être forcé de se cacher ainsi. Il passa, chez ce concierge, le quart d'heure le plus pénible de son existence, trouvant lâche de ne pas aller droit à la foule, n'acceptant pas cette situation de coupable inquiet qui lui était faite. Et, quand les abords du Palais parurent déblayés, il n'écouta rien, il voulut partir, rentrer chez lui, tranquillement à pied, sans que personne l'accompagnât. Il était venu seul, il s'en retournerait seul. A la main, il n'avait qu'une canne légère, qu'il regrettait même d'avoir prise, par crainte qu'on ne le soupçonnât d'une pensée de défense. Lentement, il se mit donc en marche par les rues, ayant à traverser tout Bauclair, et personne ne sembla le remarquer, jusqu'à la place de la Mairie. Le public, qui sortait du Tribunal, s'en était allé répandre dans la ville entière la nouvelle de sa victoire, après l'avoir attendu quelques minutes, certain qu'il ne sortirait pas avant des heures. Mais, sur la place de la Mairie, où se tenait le marché, Luc fut reconnu. Des gestes le désignèrent, des paroles coururent, quelques personnes même le suivirent, sans intentions mauvaises encore, uniquement pour voir ce qui se passerait. Il n'y avait guère là que des paysans, des acheteurs, des curieux, qui n'étaient pas engagés dans la querelle. Et la situation ne commença sérieusement à se gâter qu'au moment où il s'engagea dans la rue de Brias, à l'angle de laquelle, devant sa boutique, Laboque déchaîné, furieux de sa défaite, s'emportait au milieu d'un groupe.

Tous les marchands, tous les petites détaillants du voisinage, étaient accourus chez les Laboque, dès qu'ils avaient connu la désatreuse nouvelle. Eh quoi? c'était donc vrai, la Crêcherie allait achever de les ruiner, avec ses magasins coopératifs, puisque la justice lui donnait raison? Caffiaux, l'air atterré, gardait le silence, roulant des pensées qu'il ne disait pas. Mais Dacheux, le boucher, était parmi les plus violents, le sang au visage, prêt à défendre la viande des riches, la viande sacrée ; et il parlait de tuer le monde, plutôt que de baisser ses prix d'un centime. Mme Mitaine n'était pas venue, elle n'avait jamais été pour le procès, elle déclarait bonnement qu'elle vendrait son pain, tant qu'on ne lui achèterait, puis qu'elle verrait ensuite. Et Laboque, enflammé, racontait pour la dixième fois, à un nouvel arrivant, l'abominable trahison du président Gaume, lorsque, tout d'un coup, il aperçut Luc, qui, très tranquille, passait devant la quincaillerie dont il consommait la ruine. Cette audace acheva de le bouleverser, il fut sur le point de se jeter sur lui, il gronda, à demi étouffé par le flot de sa haine : " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! " Quand il fut devant la boutique, Luc, sans s'arrêter, se contenta de tourner la tête, pour poser un instant son regard calme et brave sur le groupe tumultueux, d'où partaient les sourdes invectives de Laboque. Alors, tous se crurent provoqués, une clameur générale s'éleva, qui grandit, s'aggrava en un souffle de tempête : " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! " Luc, d'ailleurs, comme s'il ne s'était pas agi de lui, continuait paisiblement son chemin, en regardant à droite et à gauche, de l'air d'un passant que le spectacle de la rue intéresse. Presque tout le groupe s'était mis à le suivre, redoublant de huées, d'outrages, de menaces. " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! "

Et cela ne cessa plus, cela grossit et déborda, à mesure qu'il montait la rue de Brias, de son pas de promenade. De chaque boutique, de nouveaux marchands sortaient pour se joindre à la manifestation. Des femmes se montraient sur les portes, huant au passage. Quelques-unes même, exaspérées, galopèrent, vinrent crier avec les hommes : " A mort! à mort! le voleur, l'empoison-

neur, à mort! " Il en vit une jeune, d'une aimable beauté blonde, la femme d'un fruitier, qui l'injuriait à belles dents blanches, en le menaçant de loin de ses ongles roses, comme pour le déchirer. Des enfants couraient, eux aussi, et il y en avait un de cinq ou six ans, pas plus grand qu'une botte, qui s'égosillait, qui se jetait presque dans les jambes du monsieur, pour se faire entendre de plus près. " A mort! à mort! la voleur, l'empoisonneur, à mort! " Pauvre gamin, qui donc lui avait appris déjà le cri de haine? Et ce fut pis, lorsque, dans le haut de la rue, on passa devant les fabriques. Des ouvrières de la cordonnerie Gourier parurent aux fenêtres, battirent des mains, hurlèrent. Puis, il y eut même des ouvriers des usines Chodorge et Mirande, fumant sur le trottoir en attendant le coup de cloche de la rentrée, qui manifestèrent, dans l'hébétement de leur servitude. Un petit maigre, aux cheveux roux, aux gros yeux troubles, fut comme pris de démence, courant, gueulant plus fort que les autres : " A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort! "

Ah! cette montée de la rue de Brias, avec cette bande grossissante d'ennemis sur les talons, sous ce flot ignoble d'outrages et de menaces! Luc se rappelait le soir de son arrivée à Beauclair, il y avait quatre ans, lorsque le noir piétinement des déshérités, des meurt-de-faim, dans cette même rue, l'avait empli d'une telle pitié active, qu'il s'était juré de donner sa vie au salut des misérables. Qu'avait-il donc fait, depuis quatre ans, pour que tant de haines se fussent amassées contre lui, au point d'être ainsi traqué par la foule ameutée, hurlant à mort? Il s'était fait l'apôtre de demain, d'une société de solidarité et de fraternité, réorganisée par le travail ennobli, régulateur de la richesse. Il avait donné un exemple, cette Crêcherie où la Cité future était en germe, où régnait déjà le plus de justice et le plus de bonheur possible. Et cela suffisait, la ville entière le considerait comme un malfaiteur, il la sentait derrière cette bande qui aboyait à ses trousses. Mais quelle amertume, quelle souffrance, dans cette aventure commune du calvaire que tout juste doit gravir, sous les coups de ceux mêmes dont il veut le rachat! Ces bourgeois dont il troublait la digestion

tranquille, il les excusait de le haïr, dans leur terreur d'avoir à partager leurs jouissances égoïstes. Il les excusait aussi, ces boutiquiers qui se croyaient ruinés par lui, lorsqu'il rêvait simplement un meilleur emploi des forces sociales, pour qu'il n'y eût plus une perte inutile de la fortune publique. Même il les excusait, ces ouvriers qu'il était venu sauver de la misère, pour lesquels il bâtissait si laborieusement sa ville de justice, et qui le huaient, qui l'insultaient, tant on avait obscurci leur cerveau et refroidi leur cœur. C'était la foule ignorante, se révoltant contre celui qui veut son bien, refusant de quitter le lit de servitude où elle agonise, s'y enfonçant dans la faim, dans l'ordure séculaires, en fermant les oreilles et les yeux au bonheur qui naît. Seulement, s'il les excusait tous, en son humanité douloureuse, combien il saignait de voir, parmi les plus injurieux, ces travailleurs de l'usine et de l'atelier dont il s'efforçait de faire les nobles, les libres, les heureux de demain!

Luc montait toujours, la rue de Brias ne finissait pas, et la meute déchaînée avait encore grossi, les cris ne cessaient plus.

— A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort!

Un instant, il s'arrêta, se retourna, regarda ces gens, pour ne pas leur laisser croire qu'il fuyait. Et, justement, comme il y avait là des tas de pierres, devant une maison en construction, un homme se baissa, ramassa un caillou, qu'il lui jeta. Aussitôt, d'autres se baissèrent, les cailloux se mirent à pleuvoir, au milieu d'un redoublement de menaces.

— A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort!

Maintenant, on le lapidait. Il n'eut pas un geste, il reprit sa marche, il acheva de monter son calvaire. Ses mains étaient vides, sans autre arme que la canne légère, qu'il mit sous son bras. Et il restait très calme, avec cette idée que sa mission le rendait invulnérable, s'il devait la remplir. Seul, son cœur endolori souffrait affreusement, meurtri de tant d'erreur et de démence. Des larmes montaient à ses yeux, et il lui fallait faire un grand effort, pour ne pas les laisser couler le long de ses joues.

— A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort!

Un caillou vint le frapper au talon, un autre lui effleura la cuisse. C'était devenu un jeu, des enfants s'en mêlaient. Mais ils étaient peu adroits, les cailloux ricochaient sur le sol. A deux reprises pourtant, il en passa si près de sa tête, qu'on put le croire touché, le crâne fendu. Il ne se retournait plus, il montait toujours la rue de Brias, du même pas de promeneur tranquille, rentrant chez lui. Dans sa douleur d'une si furieuse ingratitude, il semblait ne plus vouloir connaître ce qui se passait derrière lui, le long de cette rue de misère, où il souffrait son martyre. Mais un caillou enfin l'atteignit, lui déchira l'oreille droite, tandis qu'un autre le frappait à la main gauche, dont il coupait la paume, comme d'un coup de couteau. Et le sang coula, tomba en larges gouttes rouges.

— A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort!

Un remous de panique arrêta la foule. Plusieurs s'enfuirent, pris de lâcheté. Des femmes crièrent, emportèrent des enfants dans leurs bras. Et il n'y eut que les furieux qui galopèrent encore. Luc, continuant sa route douloureuse, avait simplement regardé sa main. Il tira son mouchoir, s'en essuya l'oreille, l'enroula autour de sa paume saignante. Mais son pas s'était ralenti, et il sentit le galop qui se rapprochait, il fit face une dernière fois, quand il eut sur la nuque le souffle ardent de cette meute qui le poursuivait. Au premier rang, courait d'un élan frénétique l'ouvrier petit et maigre, aux cheveux roux, aux gros yeux troubles. On disait que c'était un forgeron de l'Abîme. Il arriva d'un dernier bond sur l'homme qu'il traquait depuis le bas de la rue ; et, de toute sa violence, sans qu'on put savoir d'où venait cette frénésie de haine, il lui cracha au visage:

— A mort! à mort! le voleur, l'empoisonneur, à mort!

Luc était enfin en haut de la rue de Brias, et cette fois il chancela, sous l'abominable outrage. On le vit blêmir affreusement, tandis que, dans une ruée involontaire de tout son corps, son poing valide se levait, terrible et vengeur. Il aurait d'un coup écrasé le petit homme, tel un nain misérable à côté d'un colosse glorieux. Mais Luc, en sa force, en sa beauté, eut le temps de se reprendre Il n'abattit pas le poing. Seules, les deux grosses larmes ruisselèrent le long de ses joues, ces larmes d'infini

chagrin qu'il avait eu le pouvoir jusque-là de retenir, mais qu'il était impuissant désormais à cacher, dans l'amertume dernière du fiel dont on l'abreuvait. Il pleurait sur tant d'ignorance, sur tant de malentendu, sur ce cher et triste peuple qui ne veut pas être sauvé. Et il y eut des ricanements, on le laissa rentrer chez lui, ensanglanté et solitaire.

Le soir, Luc s'enferma, voulut être seul dans le pavillon qu'il habitait toujours, au bout du petit parc, sur la route des Combettes. Le gain de son procès n'était point un succès qui pût l'illusionner. Les immondes violences de l'après-midi, cette ruée de la foule contre lui, disaient quelle guerre lui serait faite, maintenant que la ville entière se soulevait. C'étaient les convulsions suprêmes de la société mourante, et qui ne voulait pas mourir. Elle résistait furieusement, elle se débattait, avec l'espoir d'arrêter l'humanité en sa marche. Les uns, les autoritaires, mettaient leur salut dans une repression impitoyable ; les autres, les sentimentaux, faisaient appel au passé, à la poésie du passé, à tout ce que l'homme pleure de quitter à jamais ; d'autres, pris d'axaspérations, se joignaient aux révolutionnaires, comme dans la hâte d'en finir d'un coup. Et Luc avait de la sorte senti sur ses talons tout Beauclair, qui était un monde en raccourci, au milieu du vaste monde. Si, dans son amertume affreuse, il restait brave, résolu à la lutte, il n'en était pas moins mortellement triste, il avait à user, ce soir-là, son grand chagrin, qu'il désirait ne montrer à personne. Pendant ses rares heures de défaillance, il préférait s'enfermer étroitement, il buvait sa souffrance jusqu'à la lie, pour ne reparaître que guéri et vaillant. Et il avait donc verrouillé portes et fenêtres, en donnant l'ordre absolu de ne laisser entrer personne.

Vers onze heures, sur la route, il lui sembla entendre des pas légers. Puis, ce fut comme un appel, à peine un souffle, qui lui donna un frisson. Vivement, il était allé ouvrir la fenêtre, et il regardait entre les lames des persiennes, et il aperçut une ombre fine. Mais une voix très douce monta.

— Monsieur Luc, c'est moi, il faut que je vous parle tout de suite.

C'était Josine. Il ne réfléchit même pas, il descendit lui ouvrir la petite porte qui donnait sur la route. Et il la fit monter, il l'amena par la main dans sa chambre, si jalousement close, où brûlait une lampe, à la clarté paisible. Puis, là, lorsqu'il l'eut regardée, il fut pris d'une terrible inquiétude, à la voir les vêtements en désordre, le visage meurtri.

— Mon Dieu! Josine, qu'avez-vous donc? que se passe-t-il?

Elle pleurait, sa chevelure défaite tombait sur son cou, dont le col de sa robe arraché montrait la blancheur délicate.

— Ah! monsieur Luc, j'ai voulu vous dire... Ce n'est pas parce qu'il m'a battue encore, en rentrant, c'est à cause des menaces qu'il a faites... Il faut que vous sachiez, ce soir même.

Et elle conta que Ragu, lorsqu'il avait appris ce qui s'était passé dans la rue de Brias, la belle conduite d'ignominie faite au patron, s'en était allé au cabaret de Caffiaux, en débauchant Bourron et d'autres camarades. Il venait seulement de rentrer, ivre, criant qu'il en avait assez, de l'orgeat de la Crêcherie, qu'il ne resterait pas un jour de plus dans une boîte où l'on s'embêtait à crever, où l'on n'avait pas seulement le droit de boire un coup de trop. Puis, après s'être égayé, avec de sales paroles, il avait voulu la forcer à faire immédiatement leur malle, afin de filer dès le lendemain matin à l'Abîme, qui embauchait tous les ouvriers sortant de la Crêcherie. Et, comme elle voulait attendre, il avait fini par la battre et par la jeter dehors.

— Moi, monsieur Luc, ça ne compte pas. Mais c'est vous, grand Dieu! c'est vous que l'on insulte, et à qui l'on veut faire tant de mal!.. Ragu partira demain matin, rien ne le retiendra, et il emménera certainement Bourron, ainsi que cinq ou six autres camarades, qu'il ne m'a pas nommés... Moi, que voulez-vous? il faudra bien que je le suive, et tout ça me cause une si grosse peine, que j'ai eu le besoin de vous le dire tout de suite, dans la crainte de ne jamais vous revoir.

Il continuait à la regarder, un nouveau flot d'amertume noyait son cœur. Le désastre était-il donc plus grand

qu'il ne croyait? Voilà, maintenant, ses ouvriers qui le quittaient, qui retournaient à leur dure et sale misère d'autrefois, dans la nostalgie de l'enfer d'où il s'efforçait si laborieusement de les tirer ! En quatre années, il n'avait rien conquis de leur intelligence ni de leur affection. Et le pis était que Josine n'était pas plus heureuse, qu'elle lui revenait, comme au premier jour, outragée, frappée, jetée à la rue. Rien n'était donc fait encore, tout restait à faire, car Josine n'était-elle pas le peuple souffrant? Il n'avait obéi au besoin d'agir que le soir où il l'avait rencontrée si douloureuse, si abandonnée, victime du travail maudit, imposé comme un esclavage. Elle était la plus humble, la plus basse, si près du ruisseau, et elle était la plus belle, la plus douce, la plus sainte. Tant que la femme souffrirait, le monde ne serait pas sauvé.

— Oh! Josine, Josine, que vous me faites de peine et que je vous plains! murmura-t-il d'une voix d'infinie tendresse, tandis que lui aussi pleurait, gagné par ses larmes.

Mais, à le voir ainsi pleurer, elle souffrit davantage. Lui, pleurer si amèrement, avoir un si gros chagrin! lui qui était son dieu, qu'elle adorait comme une puissance supérieure, pour le secours qu'il lui avait apporté, la joie dont il avait désormais empli sa vie! La pensée des outrages qu'il venait de subir, de ce calvaire atroce de la rue de Brias, redoublait son adoration, la rapprochait de lui, dans un désir de panser les blessures reçues, de se donner tout entière, si ce don pouvait l'apaiser un instant. Comment faire pour qu'il se torturât moins? que trouver pour effacer l'insulte de son visage et pour qu'il se sentît respecté, admiré, adoré? Elle se penchait, les mains ouvertes, la face exaltée d'amour.

— Oh! monsieur Luc, j'ai tant de tristesse à vous voir malheureux, et j'aurais tant de bonheur à tâcher d'adoucir un peu vos tourments!

Ils étaient si près l'un de l'autre, que la tiédeur de leur haleine passait sur leur face. Et leur apitoiement mutuel les embrasait d'une tendresse qui ne savait de quelle façon agir. Comme elle souffrait! comme il souffrait! et il ne songeait qu'à elle de même qu'elle ne songeait qu'à

lui, avec une pitié immense, un immense besoin de charité et de félicité.

— Moi, je ne suis pas à plaindre, il n'y a que vous, Josine, dont la souffrance est un crime, et que je veux sauver.

— Non, non, monsieur Luc, moi, je ne compte pas, c'est vous qui ne devez pas souffrir, parce que vous êtes notre bon Dieu à tous.

Alors, comme elle se laissait tomber dans ses bras, il la prit lui-même d'une étreinte passionnée. C'était la nécessité inéluctable, deux flammes qui se rejoignaient, qui se confondaient, pour n'être plus qu'un foyer unique de bonté et de force. Et la destinée s'accomplit, ils se donnèrent l'un à l'autre, en un même besoin de faire de la vie et du bonheur. Tout les avait menés à cela, ils avaient la brusque vision de l'amour né un soir, puis lentement grandi, amassé au fond de leur cœur, Et il n'y avait plus que deux êtres se rencontrant dans le baiser si longtemps attendu, arrivant à leur floraison. Aucun remords n'était possible, ils s'aimaient comme ils existaient, afin d'être sains, d'être forts et d'être féconds.

Ensuite, dans cette chambre si calme, si douce, lorsque Luc, longuement, garda Josine en ses bras, il sentit bien qu'un grand secours lui était venu. Seul, l'amour ferait l'harmonie de la Cité. C'était sa communion intime avec le peuple des déshérités, cette Josine délicieuse, qu'il avait faite définitivement sienne. L'union était scellée, l'apôtre en lui ne pouvait rester infécond, il avait besoin d'une femme pour racheter l'humanité. Et quel réconfort elle lui apportait, la petite ouvrière salie et battue, qu'il avait rencontrée mourant de faim, qui était à cette heure, sur sa poitrine, une reine de charme et de volupté! Elle avait connu la pire déchéance, elle l'aiderait à créer un monde nouveau de splendeur et de joie. C'était d'elle, d'elle seule qu'il avait besoin, pour achever sa mission, car le jour où il aurait sauvé la femme, le monde serait sauvé.

Doucement, il lui dit :

— Donne-moi ta main, Josine, ta pauvre main blessée.

Et elle lui donna sa main, celle où l'index manquait, coupé, emporté par l'engrenage d'une machine.

— Elle est bien laide, murmura-t-elle.

— Laide! Josine, oh! non, elle m'est si chère, que, de toute ta personne adorée, c'est elle que je baise avec le plus de dévotion.

Il avait collé ses lèvres sur la cicatrice, il couvrait de caresses la petite main frêle et mutilée.

— Oh! Luc, que vous m'aimez, et que je vous aime!

Ce fut le cri charmant, le cri de bonheur et d'espoir, qui les réunit dans une nouvelle étreinte. Au dehors, sur Beauclair pesamment endormi, passaient les bruits de marteaux, les retentissements d'acier de la Crêcherie et de l'Abîme, luttant de travail nocturne. Et sans doute la guerre n'était point finie, la terrible bataille allait s'aggraver entre hier et demain. Mais, au milieu des pires tourments, une halte de félicité s'était faite ; et, quelles que fussent les souffrances encore, l'immortelle semence d'amour était jetée pour les moissons futures.

III

Et, dès lors, ce fut le cri de Luc, à chaque désastre nouveau dont la Crêcherie se trouva frappée, quand les hommes refusaient de le suivre, l'entravaient dans la fondation de sa ville de travail, de justice et de paix.

— Mais ils n'aiment pas! S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil!

L'œuvre en était à cette heure angoissante et décisive de la régression, du pas en arrière. Dans toute marche en avant, vient cette heure de la lutte, de la halte forcée. On n'avance plus, on recule même, les terrains acquis paraissent crouler, il semble que jamais plus on n'atteindra le but. Et c'est l'heure aussi où les héros s'affirment, avec leur fermeté d'âme, leur indomptable foi dans la victoire finale.

Dès le lendemain, Luc tenta de retenir Ragu, qui voulait rompre l'association et quitter la Crêcherie, pour retourner à l'Abîme. Mais il se heurta à une volonté méchante et goguenarde, heureuse de mal faire, au moment où la défection des ouvriers pouvait ruiner l'usine. Puis, c'était quelque chose de plus profond, cette nostalgie du travail d'esclave, le retour au vomissement, à la misère

noire, à tout l'affreux passé resté dans le sang. Sous le tiède soleil, dans la propreté gaie de sa petite maison, entourée de verdure, Ragu regrettait les étroites rues puantes du vieux Beauclair, les masures lépreuses au travers desquelles soufflait la peste. L'odeur âcre du cabaret de Caffiaux le hantait, lorsqu'il passait une heure dans la grande salle claire de la Maison-Commune, où l'alcool était défendu. Le bel ordre des Magasins coopératifs le fâchait également, lui donnait le besoin de dépenser son argent à sa guise, chez des marchands de la rue de Brias, qu'il traîtait lui-même de voleurs, mais avec lesquels il avait la joie de se quereller. Et plus Luc insista, en lui montrant la déraison de son départ, plus Ragu s'obstina, dans la pensée que, si l'on tenait tellement à lui, c'était donc qu'il nuisait en s'en allant.

— Non, non, monsieur Luc, ça ne peut pas s'arranger. Peut-être bien que je fais une bêtise, je n'en ai pourtant pas l'idée... Vous nous aviez promis monts et merveilles, nous devions devenir tous des richards, et la vérité est que nous ne gagnons pas plus qu'ailleurs, avec des embêtements en plus, selon mon goût.

C'était vrai, la répartition des gains, à la Crêcherie, n'avait pas atteint jusque-là un chiffre sensiblement supérieur aux salaires de l'Abîme.

— Nous vivons, répondit vivement Luc, et n'est-ce pas tout de vivre, lorsque l'avenir est certain? Si je vous ai demandé des sacrifices, c'est dans la conviction que le bonheur de tous est au bout. Mais il faut de la patience et du courage, il faut de la foi dans l'œuvre, et beaucoup de travail aussi.

Un tel langage ne pouvait toucher Ragu. Une seule expression l'avait frappé, il ricana.

— Oh! le bonheur de tous, c'est bien joli. Seulement, je préfère commencer par mon bonheur à moi.

Luc lui dit alors qu'il était libre, que son compte serait réglé et qu'il s'en irait quand il voudrait. En somme, il n'avait aucun intérêt à garder un méchant homme, dont la présence finirait par être d'une contagion funeste. Mais le départ de Josine lui déchirait le cœur, et il resta un peu honteux, lorsqu'il découvrit qu'il ne mettait tant de chaleur à retenir Ragu que pour la retenir elle-même.

La pensée qu'elle retournait dans ce cloaque du vieux Beauclair, aux mains de cet homme, qui, repris par l'alcool, continuerait à la violenter, lui était insupportable. Il la revoyait rue des Trois-Lunes, dans une chambre immonde, en proie à la misère sordide et meurtrière ; et il n'était plus là pour veiller sur elle, et elle était sienne maintenant, il aurait voulu ne pas la quitter une minute, afin d'assurer sa vie heureuse. La nuit suivante, elle revint le voir, il y eut entre eux une scène déchirante, des larmes, des serments, des projets fous. La sagesse pourtant l'emporta, il fallait accepter les faits, s'ils ne voulaient compromettre l'œuvre, qui devenait commune. Josine suivrait Ragu, ce qu'elle ne pouvait refuser de faire, sans soulever un scandale inquiétant ; tandis que Luc, à la Crêcherie, continuerait sa bataille pour le bonheur de tous, avec la conviction que la victoire, un jour, les réunirait. Ils étaient bien forts, puisqu'ils avaient avec eux l'amour invincible. Elle promit tendrement de revenir le visiter. Mais, quand même, quel déchirement, lorsqu'elle lui fit ses adieux, et que, le lendemain, il la vit quitter la Crêcherie, derrière Ragu, qui, aidé de Bourron, poussait dans une petite voiture le maigre déménagement.

Trois jours plus tard, Bourron suivit Ragu, qu'il retrouvait chaque soir chez Caffiaux. Le camarade le plaisantait tellement, sur l'orgeat de la Maison-Commune, qu'il crut accomplir un acte d'homme libre, en revenant, lui aussi, habiter la rue des Trois-Lunes. Sa femme, Babette, après avoir tenté de se mettre en travers d'une pareille bêtise, finit par s'y résigner, avec sa gaîté habituelle. Bah ! ça irait tout de même très bien, son mari était au fond un brave homme, qui verrait clair tôt ou tard. Et elle riait, et elle déménagea, en disant au revoir aux voisines, car elle ne pouvait pas croire qu'elle ne reviendrait pas dans ces jolis jardins, où elle se plaisait beaucoup. Surtout, elle rêvait d'y ramener sa fille Marthe et son fils Sébastien, qui faisaient de grands progrès à l'école. Et, comme Sœurette parla de les y garder, elle y consentit.

Mais ce qui aggrava la situation, ce fut que d'autres ouvriers cédèrent à la contagion du mauvais exemple, en

s'en allant, comme s'en étaient allés Bourron et Ragu. La foi leur manquait, autant que l'amour, et Luc entrait en lutte avec les mauvaises volontés humaines, les lâchetés, les défections, où l'on se heurte, dès qu'on travaille au bonheur des autres. Chez Bonnaire lui-même, si raisonnable, si loyal, il sentit un sourd ébranlement. Le ménage était troublé par les querelles quotidiennes de la Toupe, dont la vanité ne se trouvait pas satisfaite ; car elle n'avait encore pu s'acheter la robe de soie et la montre, son rêve de coquetterie tant caressé. Puis, les idées d'égalité, de communauté, la fâchaient, dans son regret de n'être pas née princesse. Elle emplissait la maison d'un éternel ouragan, rationnait de tabac le père Lunot avec plus d'âpreté, bousculait les enfants, Lucien et Antoinette. Deux autres lui étaient encore venus, Zoé et Séverin, et s'était aussi là un désastre qu'elle ne pardonnait pas à Bonnaire, les lui reprochant sans trêve, comme s'ils étaient les fruits de ses idées subversives, dont elle se disait la victime. Bonnaire gardait un grand calme, habitué à ces tempêtes, qui l'attristaient simplement. Il ne répondait même pas, lorsqu'elle lui criait qu'il était une pauvre bête, une dupe, et qu'il laisserait ses os à la Crêcherie.

Pourtant, Luc s'apercevait bien que Bonnaire n'était pas de tout son cœur avec lui. Jamais il ne se permettait un blâme, il restait l'ouvrier actif, exact, consciencieux, qui donnait l'exemple aux camarades. Et il y avait, malgré cela, une désapprobation dans son attitude, presque de la lassitude et du découragement. Luc en souffrait beaucoup, désespéré qu'un tel homme, qu'il avait en grande estime, dont il connaissait l'héroïsme, pût s'écarter si vite. Si celui-là cessait de croire, était-ce donc que l'œuvre fût mauvaise?

Tous deux s'en expliquèrent un soir, à la porte des ateliers, sur un banc. Ils s'étaient rencontrés, comme le soleil se couchait, dans un grand ciel calme, et ils s'assirent, et ils causèrent-

— C'est bien vrai, monsieur Luc, répondit franchement Bonnaire à une question, j'ai de grands doutes sur votre succès. Vous vous rappelez, d'ailleurs, que je n'ai jamais eu vos idées et que votre tentative m'a toujours

paru fâcheuse, au point de vue des concessions- Si je m'y suis prêté, c'est comme à une expérience. Mais plus les choses marchent, plus je vois que je n'avais pas tort. L'expérience est faite, il va falloir tenter autre chose, agir révolutionnairement.

— Comment, l'expérience est faite! s'écria Luc. Eh! nous ne faisons que la commencer! Elle demandera des années, plusieurs vies d'homme peut-être, un effort séculaire de bonne volonté et de courage. Et c'est vous, mon ami, vous l'énergique, le brave, qui doutez si vite!

Il le regardait, dans sa carrure de colosse, avec sa large face paisible, où se lisait tant de force honnête. Mais l'ouvrier hôcha doucement la tête.

— Non, non, la bonne volonté et le courage n'y feront rien. C'est votre méthode qui est trop douce, qui compte trop sur la sagesse des hommes. Votre association du capital, du talent et du travail ira cahin-caha toujours, sans jamais rien fonder de solide et de définitif. Le mal en est arrivé à un tel degré d'abomination, qu'il devient nécessaire de le guérir par le fer rouge.

— Alors, que faut-il donc faire-mon ami?

— Il faut que le peuple s'empare tout de suite des outils du travail, il faut qu'il dépossède la classe bourgeoise, en disposant lui même du capital, pour réorganiser le travail universel et obligatoire.

Et Bonnaire, une fois de plus, exposa ses idées. Il était resté tout entier au collectivisme, et Luc qui l'écoutait douloureusement, s'étonnait de n'avoir rien gagné sur cet esprit réfléchi, mais un peu obtus. Tel qu'il l'avait entendu parler rue des Trois-Lunes, la nuit où il avait quitté l'Abîme, tel il le retrouvait, avec la même conception révolutionnaire, sans que les cinq années d'expérience communiste, passées à la Crêcherie, eussent modifié sa foi. L'évolution était trop lente, le progrès par la seule association demanderait trop d'années encore, et il se lassait, et il ne croyait qu'en la révolution immédiate et violente.

On ne nous donnera jamais ce que nous ne prendrons pas, dit-il en concluant. Il faut tout prendre pour tout avoir.

Il y eut un silence. Le soleil s'était couché, les équipes

de nuit avait repris la besogne, au fond des ateliers retentissants. Et, dans cet effort continu du travail. Luc se sentait envahi d'une indicible tristesse, en voyant que son œuvre allait aussi être compromise par la hâte des meilleurs à réaliser leur idéal social. N'était-ce pas souvent la bataille furieuse des idées qui entravait et retardait la réalisation des faits?

— Je ne veux pas discuter de nouveau avec vous, mon ami, reprit-il enfin. Je ne crois pas qu'une révolution décisive soit possible et bonne, dans les circonstances où nous sommes. Et je reste convaincu que l'association, la coopération, aidées des syndicats, sont le lent chemin préférable, qui finira par nous conduire à la Cité promise... Nous avons souvent causé de ces choses, sans tout à fait nous entendre. A quoi bon recommencer et nous attrister inutilement?.. Mais ce que j'espère de vous, c'est, dans les difficultés où nous sommes, de vous voir rester fidèle à la maison que nous avons fondée ensemble.

Bonnaire eut un brusque geste fâché.

— Oh! monsieur Luc, auriez-vous douté de moi? Vous savez bien que je ne suis pas un traître, et que, maintenant, puisque vous m'avez un jour sauvé de la faim, je suis prêt à manger mon pain sec avec vous, aussi longtemps qu'il le faudra... N'ayez pas peur, ce que je viens de vous dire, je ne le dis à personne. Ce sont des affaires entre vous et moi. Mais, naturellement, je ne vais pas décourager nos ouvriers, en leur annonçant la ruine prochaine... Nous sommes associés et nous resterons associés, jusqu'à ce que les murs nous tombent sur la tête.

Luc, très ému, lui serra les deux mains. Et la semaine suivante, il fut plus touché encore, lorsqu'il surprit toute une scène qui se passait dans la halle des laminoirs. On l'avait prévenu que deux ou trois ouvriers mauvaise tête voulaient faire comme Ragu, en tâchant d'entraîner le plus de camarades possible. Et, comme il arrivait pour rétablir l'ordre, il vit Bonnaire, au milieu des mutins, qui intervenait avec véhémence. Il s'arrêta, il écouta. Bonnaire, vaillamment, disait tout ce qu'il fallait dire, rappelait les bienfaits de la maison, calmait les inquiétudes par la promesse d'un avenir meilleur, si l'on était brave au travail. Il était si grand, si beau, que tous

s'apaisaient, à entendre un des leurs dire des choses si raisonnables. Pas un ne parlait plus de rompre l'association, les défections se trouvèrent arrêtées. Et Luc n'oublia plus ce spectacle de Bonnaire, le bon géant, pacifiant les révoltés, d'un geste ample, en héros du travail, respectueux de la besogne acceptée librement. Puisqu'on luttait pour le bonheur de tous, il se serait cru un lâche en désertant son poste, même s'il pensait qu'on aurait dû lutter d'une autre façon.

Mais, lorsque Luc le remercia, il eut de nouveau le cœur meurtri par cette tranquille réponse :

— C'est bien simple, j'ai fait ce que je devais faire... N'importe, monsieur Luc, il faudra que je vous amène à mes idées. Autrement, nous finirons tous par crever de faim ici.

Et, à quelques jours de là, une autre rencontre acheva de l'assombrir. Il descendait justement du haut fourneau, avec Bonnaire, lorsque tous deux passèrent devant les fours de Lange. Le potier s'était obstiné à ne pas quitter l'étroit terrain qu'on lui abandonnait, contre la rampe rocheuse, et qu'il avait entouré d'un petit mur en pierres sèches. Vainement, Luc s'était efforcé de le prendre avec lui, en lui offrant de diriger la creuseterie qu'il avait dû créer. Lange voulait rester libre, n'ayant ni Dieu ni maître, comme il disait. Il continuait donc, au fond de son trou sauvage, à fabriquer la poterie commune, les terrines, les marmites, les pots, qu'il promenait ensuite dans une petite voiture, par les marchés et par les foires des villages voisins. Lui tirait, la Nu-Pieds poussait. Et, ce soir-là, tous deux rentraient justement d'une de leurs tournées, comme Luc et Bonnaire se trouvaient devant la porte du clos.

— Eh bien! Lange, demanda cordialement le premier ça va, le commerce?

— Toujours assez pour que nous ayons du pain, monsieur Luc. Je n'en demande pas davantage.

En effet, il ne promenait ses pots que lorsque le pain manquait. Et, le reste du temps, il s'oubliait à des poteries qui n'étaient pas de vente, il restait des heures à les regarder, les yeux remplis de rêve, en poëte rustique dont la passion était de donner de la vie aux choses.

Même les objets grossiers qu'il fabriquait, les marmites et les terrines, en gardaient une naïveté, une pureté de ligne, une grâce simple et fière. D'instinct, il avait retrouvé, sorti du peuple, la primitive beauté populaire, cette beauté de l'humble objet domestique, qui naît des proportions parfaites et de l'adaptation absolue à l'usage qu'on doit en faire.

Luc était frappé de cette beauté, en examinant les quelques pièces non vendues, dans la petite voiture. Et la vue de la Nu-Pieds, cette grande fille brune si belle, avec ses membres fins et nerveux de lutteuse, sa petite gorge dure de guerrière, l'emplissait aussi d'une admiration mêlée d'étonnement.

— Hein? reprit-il en s'adressant à elle, ça doit être rude, de pousser ça toute une journée.

Mais elle était une silencieuse, elle se contenta de sourire, de ses grands yeux de sauvagesse, tandis que le potier répondait pour elle.

— Bah! on se repose à l'ombre, au bord du chemin, quand on rencontre une source... N'est-ce pas que ça va tout de même, la Nu-Pieds, et qu'on est heureux?

Elle avait tourné vers lui ses yeux, qui s'emplirent d'une adoration sans bornes, comme pour le maître tout-puissant et bon, le sauveur, le dieu. Puis, sans dire une parole, elle acheva de pousser dans le clos la petite voiture, qu'elle alla ranger sous un hangar.

Lange, lui, l'avait suivie d'un regard de tendresse profonde. Il faisait mine parfois de la rudoyer, en bohémienne ramassée sur les routes, dont il voulait rester le dompteur. Mais, à présent, c'était elle la maîtresse, il l'aimait d'une passion qu'il n'avouait pas, qu'il cachait sous son air de fils de paysan mal dégrossi. Ce petit homme trapu, à la tête carrée, embroussaillée de cheveux et de barbe, était, au fond, d'une infinie douceur amoureuse.

Il reprit soudain, avec sa franchise brutale, en se tournant vers Luc, qu'il affectait de traiter en camarade :

— Eh bien! ça ne marche donc pas, le bonheur de tous? ils ne veulent donc pas être heureux à votre façon, ces imbéciles qui consentent à s'enfermer dans votre caserne?

Il goguenardait, il plaisantait ainsi Luc à chacune de leurs rencontres, sur la tentative de communisme fouriériste faite à la Crêcherie. Et, comme celui-ci se contentait de sourire, il ajouta :

— J'espère bien qu'avant six mois vous viendrez à nous, les anarchistes... Encore une fois, je vous le répète, tout est pourri, il n'y a plus qu'à flanquer la vieille société par terre, à coups de bombes.

Bonnaire, qui, jusque-là, avait gardé le silence, intervint brusquement.

— Oh! à coups de bombes, c'est imbécile!

Lui, collectiviste pur, n'était pas pour l'attentat, pour la propagande par le fait, tout en croyant à la nécessité d'une révolution générale et violente.

— Comment, imbécile! s'écria Lange, blessé. Croyez-vous que, si l'on n'y prépare pas les bourgeois, votre fameuse socialisation des outils du travail se fera jamais? C'est votre capitalisme déguisé qui est imbécile. Commencez donc par tout détruire, pour tout reconstruire.

Ils continuèrent, l'anarchie de l'un aux prises avec le collectivisme de l'autre, et Luc n'eut plus qu'à les écouter. L'écart était aussi grand de Lange à Bonnaire, qu'il l'était de Bonnaire à lui. En les écoutant, on les aurait crus, à l'âpreté, à la méchanceté de la querelle, des hommes de races différentes, ennemis séculaires, prêts à se dévorer, sans aucune entente possible. Et pourtant, ils voulaient le même bonheur pour tous les êtres, ils se rejoignaient au même but, la justice, la paix, le travail réorganisé, donnant le pain et la joie à tous. Mais quelle fureur encore, quelle haine agressive, meurtrière, dès qu'il s'agissait de s'entendre sur les moyens! Le long de la route si rude du progrès, c'était, à chaque halte, parmi les frères en marche, enflammés tous du même désir d'affranchissement, des batailles sanglantes, sur la simple question de savoir s'il fallait passer à droite ou à gauche.

— Et puis, chacun est son maître, finit par déclarer Lange. Endormez-vous dans votre niche à bourgeois, si ça vous amuse, camarade. Moi, je sais bien ce que j'ai à faire... Et ça marche, ça marche, les petits cadeaux, les petites marmites que nous irons déposer un beau matin chez le sous-préfet, chez le maire, chez le président, chez

le curé, n'est-ce pas, la Nu-Pieds? Une fameuse tournée, hein? ce matin-là, et comme on poussera la carriole de bon cœur!

La grande belle fille était revenue sur le seuil, où elle se détachait, souveraine et sculpturale, parmi les argiles rouges du petit clos. De nouveau, ses yeux flambèrent, elle eut un sourire de servante qui s'est donnée, prête à suivre son maître jusqu'au crime.

— Elle en est, camarade, ajouta simplement Lange, de son air bourru et tendre. Elle m'aide.

Lorsque Luc et Bonnaire l'eurent quitté, sans fâcherie, malgré leur peu d'entente, ils marchèrent en silence un instant. Puis, le dernier éprouva le besoin de reprendre ses arguments, de prouver une fois de plus qu'il n'y avait pas de salut possible, en dehors de la foi collectiviste. Il damnait les anarchistes, comme il damnait les fouriéristes, ceux-ci parce qu'ils ne s'emparaient pas immédiatement du capital, ceux-là parce qu'ils le supprimaient violemment. Et Luc songeait de nouveau que la réconciliation n'était possible que dans la Cité fondée enfin, lorsque toutes les sectes s'apaiseraient devant le rêve commun réalisé. On ne se querellerait plus sur la meilleure route à suivre, on serait au but désiré de tous, et la paix fraternelle régnerait. Mais quelle inquiétude mortelle lui donnait le long chemin à parcourir encore, et quelle crainte il avait de voir les frères se dévorer, en s'entravant eux-mêmes dans leur marche!

Luc rentra très triste de ces continuels heurts, qui étaient autant d'obstacles à son œuvre. Dès que deux hommes voulaient agir, ils ne s'entendaient plus. Puis, lorsqu'il fut seul, son cri lui échappa, le cri qui sans cesse gonflait son cœur.

— Mais ils n'aiment pas! S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil!

Morfain également lui donnait du souci. Il avait en vain essayé de le civiliser un peu, en lui faisant abandonner son trou de roche, pour descendre habiter une des petites maisons claires de la Crêcherie. Et le maître fondeur avait toujours refusé avec obstination, sous le prétexte qu'il était là-haut plus près de son travail, en continuelle surveillance. Luc s'en remettait complète-

ment à lui, le laissait conduire le haut fourneau, qui fonctionnait à l'antique mode, dans l'attente des batteries de fours électriques, l'œuvre que poursuivait Jordan, sans se lasser jamais. Mais la vraie cause de l'entêtement de Morfain à ne pas descendre parmi les hommes qui peuplaient la Cité nouvelle, c'était le dédain, presque la haine où il les tenait. Lui, le Vulcain des temps primitifs, le conquérant du feu, l'ouvrier écrasé plus tard sous le long esclavage, donnant son effort en héros résigné, finissant par aimer la grandeur sombre du bagne où le destin le courbait, s'irritait de cette usine dont les ouvriers allaient être des messieurs, avares de leurs bras, remplacés par des machines, que des enfants bientôt conduiraient. Cela lui semblait petit, misérable, ce souci de peiner le moins possible, de ne plus se battre avec le feu et le fer. Il ne comprenait même pas, il haussait les épaules, sans une parole, dans les longs silences qu'il gardait pendant des journées entières. Et, très seul, très orgueilleux, il restait au flanc de sa montagne, régnant sur le haut fourneau, dominant l'usine, que quatre fois en vingt-quatre heures, régulièrement, les coulées éclatantes couronnaient de flammes.

Une autre raison encore fâcha Morfain contre ces temps nouveaux qu'il voulait ignorer, dont le souffle n'avait pas même effleuré sa rude peau tannée par le travail. Et, cette fois, chez ce silencieux, le cœur dut saigner affreusement. Sa fille, Ma-Bleue, dont les yeux bleus étaient le bleu de son ciel, cette belle et grande créature qui était la ménagère aimée, depuis la mort de la mère, devint grosse. Il s'emporta, puis pardonna, car il se disait qu'elle se serait mariée un jour. Mais où il n'eut plus de pardon, ce fut lorsqu'elle lui avoua le nom de l'homme, le fils du maire, Achille Gourier. Depuis des années, la liaison durait, les rencontres par les sentiers des Monts Bleuses, les nuits passées sur des couches odorantes de lavande et de thym, aux grands souffles libres des nuits étoilées. Achille, rompant avec sa famille, en jeune bourgeois que sa bourgeoisie dégoûtait et ennuyait, avait prié Luc de l'embaucher à la Crêcherie, où il était devenu dessinateur. Il brisait tous les liens, il aimait où et comment il lui plaisait, résolu à travailler

pour la femme librement choisie, évoluant en fils conquis de la vieille société condamnée, allant à l'âge nouveau. Et ce fut là ce qui angoissa Morfain, jusqu'à lui faire chasser Ma-Bleue comme une fille perdue. Elle s'était laissé séduire par un monsieur, il n'y avait plus dans son cas que rébellion et diablerie. Tout l'antique édifice croulait, pour qu'une si belle et si bonne fille en eût ébranlé elle-même une des charpentes, en écoutant, en aguichant peut-être le fils du maire.

Puis, comme Ma-Bleue, mise à la porte, s'était naturellement réfugiée chez Achille, Luc dut intervenir. Les deux jeunes gens ne parlaient même pas de mariage. A quoi bon? ils étaient bien sûrs de s'aimer et de ne jamais se quitter. Pour se marier, il était nécessaire qu'Achille sommât judiciairement son père ; et cela lui semblait une complication vexatoire, inutile. Vainement, Sœurette insista, dans l'idée que la morale, pour la bonne réputation de la Crêcherie, exigeait encore le mariage légal. Et Luc finit par obtenir d'elle qu'elle fermât les yeux, car il sentait bien qu'avec les générations nouvelles, il faudrait peu à peu tolérer l'union libre.

Mais Morfain n'acceptait point aussi aisément la situation, et Luc dut monter un soir, pour le raisonner. Depuis qu'il avait chassé sa fille, le maître fondeur vivait seul avec son fils, Petit-Da, faisant tous les deux leur ménage et leur cuisine, dans leur trou de roche. Et, ce soir-là, ils avaient achevé de dîner d'une soupe, ils restaient assis sur des escabeaux, devant leur rude table de chêne qu'ils avaient fabriquée eux-mêmes à coups de hache, tandis que la maigre lampe qui les éclairait, projetait sur la pierre enfumée des murs leurs ombres de colosses.

— Pourtant, père, disait Petit-Da, le monde marche, on ne peut rester immobile.

D'un coup de poing, Morfain ébranla la lourde table.

— J'ai vécu comme mon père a vécu, et votre devoir était de vivre comme je vis.

D'habitude, les deux hommes n'échangeaient pas quatre paroles en un jour. Mais, depuis quelque temps, un malaise grandissait entre eux ; et, bien qu'ils fissent tout pour les éviter, des explications parfois éclataient.

Le fils savait lire, écrire, était de plus en plus touché par l'évolution, qui soufflait jusqu'au fond des gorges de la montagne. Et le père, dans son entêtement glorieux de n'être qu'un solide ouvrier, dont l'effort suffisait à dompter le feu et à conquérir le fer, s'emportait douloureusement, en trouvant que sa race s'abâtardissait, par toute cette science et toutes ces idées inutiles.

— Si ta sœur n'avait pas lu des livres et ne s'était pas occupée de ce qui se passait là-bas, elle serait encore avec nous... Ah! cette ville nouvelle, cette ville maudite qui nous l'a prise!

Cette fois, son poing ne s'abattit pas sur la table, il se tendit par la porte ouverte, dans la nuit noire, vers la Crêcherie, dont les lumières braisillaient comme des étoiles, en bas de la rampe rocheuse.

Petit-Da ne répondait plus, respectueux, la conscience troublée d'ailleurs, car il savait son père fâché contre lui, depuis qu'il l'avait rencontré avec Honorine, la fille du cabaretier Caffiaux. Honorine, petite, brune et fine, avec un gai visage éveillé, s'était passionnée pour ce géant si doux, qui la trouvait lui-même délicieuse. Entre le père et le fils, dans l'explication de ce soir-là, c'était d'Honorine qu'il s'agissait au fond. Aussi l'attaque directe que celui-ci attendait, finit-elle par se produire.

— Et toi, demanda brusquement Morfain, quand vas-tu me quitter?

Cette idée de séparation parut bouleverser Petit-Da.

— Pourquoi donc, père, veux-tu que je te quitte?

— Oh! lorsqu'il y a une fille en jeu, il ne peut en résulter que des brouilles et que des ruines... Et puis, laquelle as-tu choisie? Est-ce qu'on voudra te la donner seulement, est-ce que c'est raisonnable, des mariages pareils, qui confondent les classes, un vrai monde à l'envers, la fin de tout?... J'ai trop vécu.

Doucement, tendrement, le fils s'efforça d'apaiser le père. Il ne reniait pas son amour pour Honorine. Seulement, il en parlait en garçon raisonnable, décidé à patienter tant qu'il le faudrait. On verrait plus tard. Quel mal cela faisait-il, lorsqu'ils se rencontraient, la jeune fille et lui, qu'ils se disent un bonjour amical? Si l'on n'était pas du même monde, cela n'empêchait pas qu'on pût

se plaire. Et quand même les mondes se mêleraient un peu, est-ce que cela n'aurait pas le bon côté qu'on en viendrait à se connaître et à s'aimer davantage?

Mais, débordant de colère et d'amertume, Morfain se leva tout d'un coup, et il dit avec un grand geste tragique, sous le plafond de roche, qu'il touchait presque du front :

— Va-t'en, va-t'en, dès que tu le voudras!... Fais comme ta sœur, crache sur tout ce qui est respectable, saute dans le dévergondage et dans la folie. Vous n'êtes plus mes enfants, je ne vous reconnais plus, quelqu'un vous a changés... Et qu'on me laisse seul dans ce trou sauvage, où j'espère bien que les roches elles-mêmes finiront par crouler et par m'écraser!

Luc, qui arrivait, s'était arrêté sur le seuil et avait entendu ces dernières paroles. Il en fut très affecté, car il avait une solide estime pour Morfain. Longuement, il le raisonna. Mais celui-ci, d'ailleurs, depuis que le maître était entré, avait renfoncé son chagrin, pour n'être plus que l'ouvrier, le subordonné soumis, tout à sa tâche. Il ne se permettait même pas de juger Luc, la cause première de ces abominations qui bouleversaient le pays et dont il souffrait. Les patrons restaient les maîtres d'agir à leur guise, c'était aux ouvriers d'être d'honnêtes gens, en faisant leur besogne comme les ancêtres l'avaient faite.

— Ne vous inquiétez pas, monsieur Luc, si j'ai des idées à moi, et si je me fâche, lorsqu'on les contrarie. Ça m'arrive bien rarement, vous savez que je ne cause guère... Et, vous pouvez en être sûr, ça ne fait pas de tort au travail, j'ai toujours un œil ouvert, pas une coulée n'a lieu, sans que je sois présent... N'est-ce pas? quand on a le cœur gros, on n'en travaille que plus dur.

Puis, comme Luc s'efforçait encore de mettre la paix dans cette famille dévastée par l'évolution dont il s'était fait l'apôtre, le maître fondeur faillit s'emporter de nouveau.

— Non, non! c'est assez, qu'on me fiche la paix!... Si vous êtes monté pour me parler de Ma-Bleue, monsieur Luc, vous avez eu tort, parce que c'est le sûr moyen de gâter les choses davantage. Qu'elle reste chez elle, je reste chez moi!

Et, voulant rompre la conversation, il parla brusquement d'autre chose, il donna une mauvaise nouvelle, qui entrait pour beaucoup dans son atroce humeur.

— Je serais peut-être descendu tout à l'heure, pour vous dire que je suis allé ce matin à la mine, et que l'espoir d'y retrouver le filon de minerai riche vient encore d'être déçu... Selon moi, on devait le rencontrer infailliblement au fond de la galerie dont j'avais indiqué la direction... Mais, que voulez-vous? c'est comme un mauvais sort jeté sur tout ce que nous entreprenons depuis quelque temps, rien ne réussit.

Cette parole retentit chez Luc, tel que le glas de ses grandes espérances. Un instant, il causa encore avec le père et le fils, les deux colosses. Morfain le désespérait, comme le dernier témoin d'un monde disparu, avec sa tête énorme, sa face large, ravinée et roussie par le feu, ses yeux de flamme, sa bouche torturée, d'un rouge fauve de brûlure. Puis, il partit, il redescendit accablé d'une tristesse plus amère, en se demandant sur quel amas de ruines géantes, sans cesse accrues, il aurait à fonder sa ville.

A la Crêcherie même, dans l'intimité si calme, si tendre de Sœurette, Luc trouvait des causes de découragement. Elle continuait à recevoir l'abbé Marle, l'instituteur Hermeline et le docteur Novarre, et elle se montrait si heureuse d'avoir aussi, ces jours-là, son ami à déjeuner, qu'il n'osait refuser l'invitation, malgré le sourd malaise où le jetaient les continuelles disputes de l'instituteur et du prêtre. L'âme paisible, Sœurette n'en souffrait pas, croyait qu'il s'y intéressait, tandis que Jordan, enveloppé dans ses couvertures, rêvant à quelque expérience commencée, semblait écouter avec un sourire vague.

Et ce fut particulièrement rude, un mardi, dans le petit salon, en sortant de table. Hermeline avait entrepris Luc sur l'instruction telle qu'elle était donnée aux enfants de la Crêcherie, dans les cinq classes mixtes, et que coupaient des récréations prolongées et des heures nombreuses passées aux ateliers d'apprentissage. Cette école nouvelle, où l'on suivait une méthode diamétralement opposée à la sienne, lui avait pris des élèves, ce qu'il ne pardonnait pas. Et sa face anguleuse, au front osseux,

aux lèvres minces, blêmissait de colère contenue, à l'idée qu'on pouvait croire à une autre vérité que la sienne.

— Je consentirais encore à ces garçons et à ces filles instruits en tas, bien que cela ne me paraisse guère propre. Les écoliers ont déjà assez d'instincts mauvais, d'imaginations diaboliques, lorsqu'on sépare les sexes, sans qu'on aille concevoir l'extraordinaire idée de les réunir, pour les exciter et les pourrir davantage ensemble. Ça doit être gentil, les petits jeux dans les coins, dès qu'on tourne le dos... Mais ce qui est tout à fait inacceptable, c'est l'autorité du maître détruite, c'est la discipline réduite à néant, du moment qu'on fait appel à la personnalité de ces bambins, et qu'on les laisse se diriger eux-mêmes, selon leur bon plaisir. Ne m'avez-vous pas dit que chaque élève suit son penchant, se consacre à l'étude qui lui plaît, reste libre de discuter sa leçon? Vous appelez cela susciter des énergies... Et puis, qu'est-ce que c'est que des études où l'on joue toujours, où les livres sont méprisés, où la parole du maître n'est plus infaillible, où le temps qu'on ne passe pas au jardin on le passe dans des ateliers, à raboter du bois ou à limer du fer? Certes, un métier manuel est bon à apprendre, mais il y a temps pour tout, et commencez-moi donc par faire entrer, dans le crâne dur de ces paresseux, le plus de grammaire et le plus de calcul possible, à coups de maillet :

Luc avait cessé de discuter, las de se heurter à cette intransigeance de sectaire, de catholique à rebours, ayant décrété le dogme du progrès, dont il ne voulait pas sortir. Et, tranquillement, il se contenta de répondre :

— Oui, nous croyons qu'il est nécessaire de rendre le travail attrayant, de changer les études classiques en de continuelles leçons de choses, et notre but est de faire avant tout des volontés, des hommes.

Alors, Hermeline éclata.

— Eh bien! savez-vous ce que vous ferez? Vous ferez des déclassés, des révoltés. Il n'y a qu'un moyen de donner à l'Etat des citoyens, c'est de les fabriquer exprès pour lui, tels qu'il les lui faut, afin d'être fort et glorieux. De là, la nécessité d'une instruction disciplinée, identique, préparant au pays, d'après les programmes reconnus les meilleurs, les ouvriers, les professionnels, les fonction-

naires dont il a besoin. En dehors de l'autorité, il n'y a pas de certitude possible... Certes, j'ai fait mes preuves, je suis un républicain de la veille, libre penseur et athée. Personne, j'espère, ne s'avisera de voir en moi un esprit rétrograde, et pourtant votre instruction, votre éducation libertaires, comme on dit, me jettent hors de moi, parce qu'avec elles, avant un demi-siècle, il n'y aurait plus de citoyens, plus de soldats, plus de nationaux... Oui, avec vos hommes libres, je vous défie bien de faire des soldats, et comment la patrie se défendrait-elle, en cas de guerre?

— Sans doute, en cas de guerre, il faudrait la défendre, dit Luc sans s'émouvoir. Mais, un jour, à quoi bon des soldats, si l'on ne se bat plus? Vous parlez comme le capitaine Jollivet, dans "Le Journal de Beauclair", lorsqu'il nous accuse d'être des sans-patrie et des traîtres.

Cette ironie peu méchante acheva d'exaspérer Hermeline.

— Le capitaine Jollivet est un imbécile que je méprise... Il n'en est pas moins vrai que vous nous préparez une génération déréglée, en rébellion contre l'Etat, et qui conduirait sûrement la République aux pires catastrophes.

— Toute la liberté, toute la vérité, toute la justice, sont des catastrophes, dit encore Luc en souriant.

Mais Hermeline continuait, en faisant une peinture épouvantable de la société de demain, si les écoles cessaient d'instruire des citoyens tous pareils, tous fabriqués pour le service de sa république autoritaire et centralisée : plus de discipline politique, plus d'administration possible, plus d'Etat souverain, la licence désordonnée aboutissant à la pire débauche physique et morale. Et, tout d'un coup, l'abbé Marle, qui écoutait, en approuvant de la tête, ne put résister au besoin de crier :

— Ah! que vous avez raison, et que tout cela est bien dit!

Sa face large et pleine, aux traits réguliers, au nez solide et fort, rayonnait de cette attaque furieuse contre la société naissante, où il sentait son Dieu condamné, près de n'être plus que l'idole historique d'une religion morte. Lui-même, chaque dimanche au prône, portait les mêmes accusations, prophétisait les mêmes désastres. Mais on ne

l'écoutait guère, son église se vidait davantage chaque jour, et il en ressentait une grande douleur inavouée, s'enfermant de plus en plus, pour toute consolation, dans son étroite doctrine. Jamais il ne s'était montré plus attaché à la lettre, jamais il n'avait courbé ses pénitentes sous une pratique plus sévère, comme s'il eût voulu que ce monde bourgeois, dont il couvrait la pourriture du manteau de la religion, fût au moins englouti dans une attitude brave. Le jour où son église croulerait, il serait à l'autel, il achèverait sous les décombres sa dernière messe.

— C'est bien vrai, que le règne de Satan est proche, ces filles et ces garçons élevés ensemble, toutes les passions mauvaises déchaînées, l'autorité détruite, le royaume de Dieu remis sur la terre, ainsi qu'au temps des païens... Le tableau que vous venez de faire est si juste, que je ne saurais rien y ajouter de plus fort.

Gêné d'être loué de la sorte par le prêtre, avec lequel il ne s'entendait sur rien, l'instituteur s'était brusquement tu, les yeux au loin, regardant les pelouses du parc, comme s'il n'entendait pas.

— Mais, poursuivit l'abbé Marle, plus encore que cette instruction démoralisante donnée ici, dans vos Écoles, il est une chose que je ne puis pardonner, c'est que vous avez mis Dieu à la porte, c'est que volontairement vous avez oublié de bâtir une église, au milieu de votre ville nouvelle, parmi tant de belles et utiles constructions... Prétendez-vous donc vivre sans Dieu? Jusqu'ici, aucun Etat n'a pu s'en passer, une religion a toujours été nécessaire au gouvernement des hommes.

— Je ne prétends rien du tout, répondit Luc. Chaque homme est libre de sa foi, et si une église n'a pas été bâtie, c'est qu'aucun de nous ne s'en est encore senti le besoin. Mais on peut en bâtir une, dans le cas où il se trouverait des fidèles pour l'emplir. Il sera toujours loisible à un groupe de citoyens de se réunir pour se donner la satisfaction qui lui plaira. Et quant à la nécessité d'une religion, elle est en effet très réelle, lorsqu'on veut gouverner les hommes. Mais nous ne voulons pas les gouverner, nous voulons au contraire qu'ils vivent libres dans la Cité libre... Voyez-vous, monsieur l'abbé, ce n'est pas

nous qui détruisons le catholicisme, il se détruit lui-même, il meurt lentement de sa belle mort, comme meurent nécessairement les religions, après avoir accompli leur tâche historique, à l'heure marquée par l'évolution humaine. La science abolit un à un tous les dogmes, la religion de l'humanité est née et va conquérir le monde. A quoi bon une église catholique à la Crêcherie, puisque la vôtre est déjà trop grande pour Beauclair, qu'elle devient de plus en plus déserte et qu'elle s'écroulera un de ces jours?

Très pâle, le prêtre ne comprit pas, ne voulut pas comprendre. Il se contenta de répéter, avec l'entêtement du croyant qui met sa force dans l'affirmation, sans raisonnements ni preuves :

— Si Dieu n'est pas avec vous, votre défaite est certaine. Croyez-moi, bâtissez une église.

Hermeline ne put se contenir davantage. Les éloges du prêtre le suffoquaient, surtout avec cette conséquence de la nécessité d'une religion. Et il cria :

— Ah! non, ah! non, l'abbé, pas d'église! Certes, je ne cache pas que les choses, ici, ne s'organisent guère selon mon goût. Mais, s'il est une de ces choses que j'approuve, c'est bien l'abandon de tout culte d'Etat... Gouverner les hommes, eh oui! mais ce ne sera plus les curés dans leurs églises qui les gourverneront, ce sera nous, les citoyens, dans nos mairies. Les églises, on en fera des greniers publics, des granges pour les récoltes.

Et, l'abbé Marle se fâchant, disant qu'il ne tolérerait pas en sa présence des paroles sacrilèges, la dispute devint si âpre, que le docteur Novarre dut intervenir, comme d'habitude. Jusque-là, il avait écouté de son air fin, avec ses yeux vifs, en homme très doux et un peu sceptique, qui ne se troublait pas pour des mots échangés, même les plus violents du monde. Mais il crut s'apercevoir que Sœurette commençait à souffrir.

— Voyons, voyons, vous voilà presque d'accord, puisque vous utilisez tous les deux les églises. L'abbé pourra toujours y dire sa messe, quitte à en abandonner un coin aux fruits de la terre, les années de grande abondance... Le bon Dieu, de quelque religion qu'il soit, ne dirait pas non.

Puis, il parla d'une rose nouvelle qu'il avait obtenue, très blanche, très pure, chauffée au cœur d'un flot de carmin. Il en avait apporté une touffe, et Sœurette la regardait sur la table, dans un vase, de nouveau souriante à cette floraison de charme et de parfum, gardant pourtant une lassitude attristée de la virulence que prenaient les querelles, à ses déjeuners du mardi. Bientôt, on ne pourrait plus se voir.

Alors seulement, Jordan sortit de sa songerie. Il n'avait cessé d'avoir l'air attentif, comme s'il écoutait. Mais il dit un mot, qui montra combien son esprit était loin.

— Vous savez qu'en Amérique un savant électricien vient d'emmagasiner assez de chaleur solaire pour produire de l'électricité.

Lorsque Luc fut resté seul avec les Jordan, il y eut un grand silence. La pensée des pauvres hommes qui se déchiraient, qui s'accablaient, dans leur aveugle poursuite du bonheur, lui oppressait le cœur. A la longue, en voyant avec quelle peine on travaillait au bien commun, parmi les révoltes de ceux mêmes qu'on voulait sauver, il était pris parfois de découragements qu'il n'avouait pas encore, mais qui lui brisaient les membres et l'esprit, comme après les grosses fatigues inutiles. Un instant, sa volonté chavirait, sur le point d'être engloutie.

Et, ce jour-là, il eut encore son cri de détresse sentimentale.

— Mais ils n'aiment pas! S'ils aimaient, tout serait fécondé, tout pousserait et triompherait sous le soleil!

A quelques jours de là, un matin d'automne, de très bonne heure, Sœurette reçut au cœur un coup affreux, dont la douleur inattendue lui causa une profonde angoisse. Elle était fort matinale, et elle allait donner des ordres à une vacherie qu'elle avait fait installer pour les enfants de sa crèche, lorsqu'elle eut l'idée, en suivant le mur en terrasse qui aboutissait au pavillon occupé par Luc, de jeter un coup d'œil sur la route des Combettes, que la terrasse dominait. Et, juste à ce moment, la porte du pavillon ouvrant sur la route s'étant entre-bâillée à peine, elle vit sortir doucement une femme, une ombre légère de femme, qui s'effaça presque aussitôt dans le

brouillard rose du matin. Mais elle l'avait reconnue, si fine, si souple, d'un charme si pénétrant, telle qu'une vision d'infinie tendresse, fuyant au plein jour. C'était Josine qui sortait de chez Luc, et pour qu'elle en sortît de la sorte au lever du soleil, c'était donc qu'elle y avait passé la nuit.

Depuis que Ragu avait quitté la Crêcherie, Josine était ainsi revenue trouver Luc quelquefois, les nuits où elle était libre. Et, cette nuit-là, elle était venue lui dire qu'elle ne reviendrait pas, dans la crainte d'être surprise, des voisines l'espionnant, guettant ses sorties. Puis, l'idée de mentir, de se cacher, pour se donner à son dieu, finissait par lui être si pénible, qu'elle préférait attendre l'heure où elle clamerait son amour au grand soleil. Luc avait compris, s'était résigné. Mais quelle nuit de caresses, coupées de désespoirs, et quels adieux désolés, aux premières lueurs de l'aube! Ils s'étaient repris avec des baisers sans fin, ils avaient échangé tant de serments, que le jour était déjà clair, lorsqu'elle avait pu s'arracher de ses bras. Et, seules, les vapeurs matinales l'avaient voilée un peu à son départ.

Josine passant la nuit chez Luc, sortant de chez Luc, au lever du soleil! Cette brusque révélation retentissait en Sœurette avec un bruit de mortelle catastrophe. Elle s'était soudain arrêtée, clouée sur place, comme si la terre se fût ouverte devant ses pas. Un tel bouleversement l'agitait, un tel bruit d'orage montait à sa tête, que tout n'était plus en elle que confusion, sans une sensation nette, sans un raisonnement possible. Et elle ne continua pas son chemin, elle oublia qu'elle se rendait à la vacherie pour donner un ordre. Tout d'un coup, elle se mit à fuir, elle aussi, elle revint sur ses pas en courant, rentra dans la maison, remonta follement à sa chambre, s'y enferma, se jeta sur son lit défait, les mains aux yeux et aux oreilles, comme pour ne plus voir et ne plus entendre. Elle ne pleurait pas, elle ne savait pas encore, en proie seulement à une immense désolation, mêlée d'un effroi sans bornes.

Pourquoi donc souffrait-elle ainsi, dans un pareil déchirement de tout son être? Elle ne s'était crue que l'amie très tendre de Luc, son disciple et son aide, passionné-

ment dévouée à l'œuvre de justice et de bonheur humain qu'il rêvait d'accomplir. Près de lui, elle ne s'imaginait goûter que la délicieuse douceur d'une fraternité d'âme, sans que jamais encore un autre frisson l'eût effleurée. Et voilà qu'elle brûlait toute, qu'elle était secouée d'une ardente fièvre, parce que l'image de cette autre femme passant la nuit là, ne sortant qu'au matin, s'évoquait désormais, avec une tyrannie abominable. Elle aimait donc Luc, elle le désirait donc? et elle s'en apercevait le jour où le malheur était fait, où il devait être trop tard pour qu'elle se fît aimer! C'était cela, le désastre, d'apprendre si durement qu'elle aimait elle-même, lorsqu'une autre avait pris la place, la chassant de ce cœur dans lequel elle aurait pu s'installer peut-être en reine adorée et toute-puissante. Le reste disparaissait, et comment son amour était né, avait grandi, et pourquoi elle l'avait ignoré, candide encore à trente ans, parfaitement heureuse jusque-là d'une si tendre intimité, n'ayant point senti l'aiguillon d'un désir de possession plus étroite. Les larmes vinrent enfin, elle sanglota sur la brutalité du fait accompli, sur ce brusque obstacle qui se dressait entre elle et l'homme à qui elle s'était donnée toute, sans le savoir. Cela seul existait à présent, qu'allait-elle faire, de quelle façon allait-elle se faire aimer? car il lui semblait impossible de ne pas être aimée, puisqu'elle aimait, puisqu'elle ne cesserait jamais d'aimer. Maintenant que son amour criait en elle, il lui déchirait le cœur, elle ne pourrait plus vivre, si son amour partagé ne l'apaisait d'un baume rafraîchissant. Et ce n'était toujours que confusion, elle se débattait dans des pensées indécises, dans des résolutions obscures, ainsi qu'une femme déjà mûre, restée enfant, jetée soudain aux réalités torturantes de la vie.

Longtemps elle dut s'anéantir ainsi, la face dans l'oreiller. Le soleil avait grandi, la matinée s'avançait, sans qu'elle trouvât une solution pratique, dans son émoi grandissant. Toujours revenait la question obsédante : qu'allait-elle faire pour dire qu'elle aimait, pour être aimée? Et, brusquement, l'idée de son frère lui vint, c'était à son frère qu'elle devait se confier, puisque lui seul au monde la connaissait, savait bien que son cœur

n'avait jamais menti. Il était un homme, il comprendrait sûrement, il lui enseignerait ce qu'on fait, quand on a le besoin d'être heureux. Tout de suite, sans raisonner davantage, elle sauta de son lit, elle descendit au laboratoire, telle qu'une enfant qui a trouvé la solution à sa grosse peine.

Jordan, ce matin-là, venait de subir un échec désastreux. Depuis des mois, il croyait avoir trouvé le transport de la force électrique, dans des conditions parfaites de sûreté et d'économie. Il brûlait le charbon au sortir du puits, il amenait l'électricité sans déperdition aucune, ce qui abaissait le prix de revient d'une façon considérable. Le problème lui avait coûté quatre années de recherches, au milieu des continuels malaises de sa chétive personne. Il utilisait le mieux qu'il pouvait sa petite santé, dormant beaucoup, enveloppé dans ses couvertures, occupant avec méthode les rares heures qu'il conquérait ainsi sur la nature marâtre. Et il arrivait, en tirant le meilleur parti de l'instrument ingrat qu'était son misérable corps, à faire une formidable besogne. On lui cachait la crise inquiétante que traversait la Crêcherie, pour ne pas le troubler. Il croyait que tout marchait bien, il était d'ailleurs incapable de s'apercevoir des choses et de s'y intéresser, continuellement enfermé dans son laboratoire, tout à son œuvre, qui seule existait au monde. Et voilà que, ce matin même, il s'était mis au travail de bonne heure, en se sentant l'intelligence claire, voulant en profiter pour une dernière expérience. Et elle avait totalement échoué, il se heurtait à un obstacle imprévu, erreur de calcul, détail négligé, qui prenait soudain une importance destructive, qui reculait indéfiniment la solution cherchée de ses fours électriques.

C'était un écroulement, tant de travail improductif encore, tant de travail encore nécessaire. Au milieu de la vaste pièce désolée, il venait de se réenvelopper dans ses couvertures, pour s'allonger au fond du fauteuil où il passait de longues heures, lorsque sa sœur entra. Il la vit si pâle, si défaite, qu'il s'inquiéta vivement, lui qui avait assisté à l'échec de son expérience d'un front tranquille, en homme que rien ne décourage.

— Qu'as-tu donc, chérie? Es-tu souffrante?

Sa confidence ne la gêna pas. Elle dit sans une hésitation, en pauvre fille dont le cœur s'ouvrait dans un sanglot :

— J'ai, mon bon frère, que j'aime Luc et qu'il ne m'aime pas. Je suis bien malheureuse.

Et, de son air simple et candide, elle dit toute l'histoire, comment elle avait vu sortir Josine de chez Luc, comment elle en éprouvait au cœur une douleur si atroce, qu'elle accourait avec le besoin d'être consolée, guérie. Elle aimait Luc, et Luc ne l'aimait pas.

Jordan l'écoutait avec stupeur, comme si elle lui avait conté un cataclysme extraordinaire, inattendu.

— Tu aimes Luc, tu aimes Luc!

L'amour, pourquoi l'amour? L'amour chez cette sœur adorée, qu'il avait toujours vue près de lui telle qu'un autre lui-même, cela le stupéfiait. Il n'avait jamais songé qu'elle pût aimer et qu'elle en fût malheureuse. C'était là un besoin qu'il ignorait, un monde dans lequel il n'était pas entré. Aussi son embarras devenait-il grand, si candide lui-même, d'une ignorance totale en cette matière.

— Oh! dis-moi, frère, pourquoi Luc aime-t-il cette Josine, pourquoi n'est-ce pas moi qu'il aime?

Elle sanglotait maintenant, elle avait noué les bras autour de son cou, la tête sur son épaule, dans une désolation qui le désespérait. Mais que lui dire pour la renseigner, pour la consoler?

— Je ne sais pas, moi, petite sœur, je ne sais pas. Sans doute il l'aime, parce qu'il aime. Il ne doit pas y avoir d'autre raison... Il t'aimerait, s'il t'avait aimée la première.

Et c'était bien cela. Luc aimait Josine parce qu'elle était l'amoureuse, la femme de charme et de passion, rencontrée dans la souffrance, éveillant toutes les tendresses du cœur. Et puis, elle avait la beauté, le frisson divin du désir, elle apportait la chair voluptueuse et féconde, par qui le monde s'éternise.

— Mais, frère, il m'a connue avant elle, pourquoi ne m'a-t-il pas aimée la première?

Jordan, que ces questions précises embarrassaient de

plus en plus, cherchait avec émoi, trouvait des réponses délicates et bonnes, dans sa naïveté.

— C'est peut-être qu'il a vécu ici en ami, en frère. Il est devenu ton frère.

Il la regardait, il ne lui disait pas tout cette fois, en la voyant, pareille à lui, si mince, si frêle, avec sa figure insignifiante. Elle n'était point l'amour, trop pâle, toujours vêtue de noir, l'air charmant, très doux et très bon, mais si triste, comme toutes les silencieuses et les dévouées. Certainement, elle n'avait jamais été pour Luc qu'une intelligente, une bienfaisante, une heureuse.

— Tu comprends, petite sœur, s'il est devenu ton frère, ainsi que moi, il ne peut t'aimer d'amour comme il aime Josine. Ça ne lui est pas venu à l'esprit. Mais il t'aime tout de même beaucoup, il t'aime davantage, autant que je t'aime.

Cela révolta Sœurette. Il y eut en elle un soulèvement de tout son pauvre être amoureux, qui lui fit crier sa détresse d'amante, au milieu d'un redoublement de sanglots.

— Non, non! il ne m'aime pas davantage, il ne m'aime pas du tout. Ce n'est pas aimer une femme que de l'aimer en frère, lorsque je souffre ce que je souffre, en voyant bien qu'il est perdu pour moi. Si tout à l'heure encore, je ne savais rien de ces choses, je les devine, à présent que je me sens mourir.

Jordan s'émouvait avec elle, retenait les larmes qui lui montaient aux yeux.

— Petite sœur, petite sœur, tu me fais une peine infinie, et ce n'est guère raisonnable de te rendre ainsi malade, avec un pareil chagrin. Je ne te reconnais pas, toi si calme, toi si sage, qui comprends si bien quelle fermeté d'âme il faut opposer aux misères de l'existence.

Et il voulut la raisonner.

— Voyons, tu n'as aucun reproche à faire à Luc?

— Oh! non, aucun. Je sais qu'il a beaucoup d'affection pour moi. Nous sommes de très grands amis.

— Alors, que veux-tu? il t'aime comme il peut t'aimer, tu as tort de te fâcher contre lui.

— Mais je ne me fâche pas! Je n'ai de haine contre personne, je n'ai que de la souffrance.

Les sanglots la reprirent, un nouveau flot de détresse la submergea, en lui arrachant le continuel cri :

— Pourquoi ne m'aime-t-il pas? pourquoi ne m'aime-t-il pas?

— S'il ne t'aime pas de l'amour dont tu voudrais être aimée, petite sœur, c'est qu'il ne te connaît pas assez. Non, il ne te connaît pas comme je te connais, il ne sait pas que tu es la meilleure, la plus douce, la plus dévouée, la plus aimante. Tu aurais été la compagne, l'aide, celle qui facilite et adoucit la vie. Mais l'autre est venue avec sa beauté, et il y a là des forces bien puissantes, puisqu'il l'a suivie sans te voir, toi qui l'aimais pourtant... Il faut te résigner.

Il l'avait prise dans ses bras, il la baisait sur les cheveux. Et elle se débattait toujours.

— Non, non! je ne puis!

— Si, tu te résigneras, tu es trop bonne, trop intelligente pour ne pas te résigner... Un jour, tu oublieras.

— Oh! cela, non! jamais!

— J'ai tort, je ne te demande pas l'oubli, garde le souvenir dans ton cœur, personne autre que toi n'en pourra souffrir... Mais je te demande la résignation, parce que je sais bien qu'elle a toujours été en toi et que tu en es capable, jusqu'au renoncement, jusqu'au sacrifice... Songe donc à tous les désastres, si tu te révoltais, si tu parlais. Ce serait notre vie rompue, nos œuvres ruinées, et tu souffrirais mille fois davantage.

Frémissante, elle l'interrompit.

— Eh bien! que la vie se rompe, que les œuvres soient ruinées! Au moins, je me serai satisfaite... C'est mal, frère, de me parler ainsi. Tu es égoïste.

— Egoïste, lorsque je ne songe qu'à toi, petite sœur adorée! En ce moment, c'est la douleur qui s'exaspère en ton être si bon. Et quel serait ton amer remords, si je te laissais tout détruire! Demain, tu ne pourrais plus vivre, devant les décombres que tu aurais amoncelés... Pauvre cher cœur, tu te résigneras, c'est d'abnégation et de pure tendresse que ton bonheur sera fait.

Les larmes le suffoquèrent, ils mêlèrent leurs sanglots. Cela était exquis de passion fraternelle, ce débat entre ce frère et cette sœur, si naïfs; si aimants tous les deux.

Et il répétait, sur un ton d'immense pitié, adoucie d'une affection sans bornes :

— Tu te résigneras, tu te résigneras.

Elle protestait encore, mais en s'abandonnant, et elle n'avait plus qu'une plainte de pauvre être blessé, dont on cherche à endormir le mal.

— Oh! non, je veux souffrir... Je ne peux pas, je ne me résigne pas.

Luc, ce matin là, déjeunait avec les Jordan, et lorsque, dès onze heures et demie, il vint les rejoindre dans le laboratoire, il trouva le frère et la sœur agités encore, les yeux meurtris. Mais il était lui-même si désolé, si abattu, qu'il ne remarqua rien. Les adieux que Josine avait dû lui faire, cette nécessité de la séparation, l'emplissaient d'un véritable désespoir. C'était comme si on lui enlevait ses forces dernières, en lui arrachant son amour, l'amour qu'il croyait nécessaire à sa mission. S'il ne sauvait pas Josine, jamais il ne sauverait le peuple de misérables auquel il avait donné son cœur. Et, dès son lever, tous les obstacles qui entravaient sa marche, s'étaient dressés, insurmontables. Il avait eu la vision noire de la Crêcherie en perdition, perdue déjà, à ce point qu'il y aurait folie à espérer encore le salut. Les hommes s'y dévoraient, la fraternité n'avait pu s'établir entre eux, toutes les fatalités humaines s'acharnaient contre l'œuvre. Et, brusquement, il avait perdu la foi, en proie à la plus affreuse crise de découragement qu'il eût subie jusqu'à ce jour. Le héros en lui chancelait, aggravant le mal, près de renoncer à sa tâche, devant l'affreuse crainte de la défaite prochaine.

Sœurette, ayant remarqué son trouble, eut la divine tendresse de s'inquiéter.

— Est-ce que vous êtes souffrant, mon ami?

— Oui, je ne vais pas très bien, j'ai passé une matinée atroce... Depuis que je suis levé, je n'ai appris que des malheurs.

Elle n'insita pas, elle le regardait avec une anxiété croissante, en se demandant quelle pouvait être sa souffrance, à lui qui aimait et qui était aimé. Pour cacher un peu la mortellle émotion où elle était elle-même, elle s'était mise à sa petite table de travail, feignant de prendre

des notes pour son frère ; tandis que celui-ci s'allongeait de nouveau au fond de son fauteuil, l'air brisé.

— Alors, mon bon Luc, dit-il, nous ne valons pas cher, ni les uns, ni les autres ; car, si je me suis levé assez solide, j'ai eu, moi aussi, de telles contrariétés, que me voilà par terre.

Un instant Luc se promena, le visage sombre, sans prononcer une parole. Il allait et venait, s'arrêtant parfois devant la haute fenêtre, jetant un coup d'œil sur la Crêcherie, sur la ville naissante, dont les toitures s'étalaient devant lui. Puis, il ne put contenir le flot de son désespoir, il parla.

— Mon ami, il faut pourtant que je vous dise... On n'a pas voulu vous troubler dans vos recherches, on vous a caché que nos affaires vont très mal, à la Crêcherie. Nos ouvriers nous quittent, la désunion et la révolte se sont mises parmi eux, à la suite des éternels malentendus de l'égoïsme et de la haine. Beauclair entier se soulève, les commerçants, les travailleurs eux-mêmes, dont nous gênons les habitudes, nous rendent la vie si dure, que notre situation devient chaque jour plus inquiétante... Enfin, je ne sais si les choses se sont trop assombries pour moi, ce matin, mais elle viennent de m'apparaître comme désespérées. Je nous vois perdus, et je ne puis pourtant pas vous dissimuler davantage la catastrophe où nous allons.

Etonné Jordan l'écoutait. Il restait fort calme, d'ailleurs. Il eut même un léger sourire.

— N'exagérez-vous pas un peu, mon ami?

— Mettons que j'exagère, que la ruine n'est pas pour demain... Je ne m'en estimerais pas moins un malhonnête homme, si je ne vous prévenais pas de la crainte où je suis d'une ruine prochaine. Lorsque je vous ai demandé vos terrains, votre argent, pour l'œuvre de salut social que je rêvais, ne vous-ai je pas promis, non seulement une grande et belle action, digne de vous, mais encore une bonne affaire? Et voilà que je vous ai trompé, votre fortune va être engloutie dans la pire des défaites! Comment voulez-vous que je ne sois pas hanté du plus affreux remords?

D'un geste, Jordan avait tenté de l'interrompre, comme

pour dire que l'argent ne comptait guère. Mais il continua :

— Et ce ne sont pas uniquement les sommes considérables déjà englouties, ce sont les sommes chaque jour nécessaires pour prolonger la lutte. Je n'ose plus vous les demander, car, si je puis me sacrifier tout entier, je n'ai pas le droit de vous entraîner dans ma chute, vous et votre sœur.

Il se laissa tomber sur une chaise, les jambes cassées, l'air abattu, tandis que Sœurette, très pâle, toujours assise devant sa petite table, les regards sur les deux hommes, attendait dans une émotion profonde.

— Ah! vraiment, les choses vont si mal, réprit Jordan de sa voix tranquille. C'était pourtant très bien, votre idée, et vous aviez fini par me conquérir... Je ne vous l'avais pas caché, je me désintéressais de ces tentatives politiques et sociales, étant convaincu que la science seule est révolutionnaire et que c'est elle seule qui achèvera l'évolution de demain, menant l'homme à toute vérité et à toute justice... Mais c'est si beau, votre solidarité! De cette fenêtre, après mes bonnes heures de travail, je regardais pousser votre ville avec intérêt. Elle m'amusait, et je me disais que je travaillais pour elle et qu'un jour l'électricité en serait la grande force, l'ouvrière active et bienfaisante... Faut-il donc renoncer à tout cela?

Alors, Luc laissa échapper ce cri d'abandon suprême :

— Je suis à bout d'énergie, je ne me sens plus aucun courage, toute ma foi s'en est allée. C'est fini, je viens vous dire que j'abandonne tout, plutôt que d'exiger de vous un nouveau sacrifice... Voyons, mon ami, l'argent qu'il vous faudrait encore, oseriez-vous me le donner, aurais-je moi-même l'audace de vous en faire la demande?

Et jamais cri de désespoir n'était sorti si déchirant de la poitrine d'un homme. C'était l'heure mauvaise, l'heure noire, que connaissent bien tous les héros, tous les apôtres, l'heure où la grâce s'en va, où la mission s'obscurcit, où l'œuvre apparaît impossible. Déroute passagère, lâcheté d'un moment, dont la souffrance est affreuse.

Jordan, de nouveau, eut son paisible sourire. Il ne

répondit pas tout de suite à la question que Luc lui posait, en frémissant, au sujet des grosses sommes d'argent qui seraient encore nécessaires. D'un mouvement frileux, il ramena les couvertures sur ses membres frêles. Puis, doucement :

— Imaginez-vous, mon bon ami, que je ne suis pas non plus très content. Oui, ce matin, j'ai eu un véritable désastre... Vous savez, ma trouvaille pour le transport de la force électrique à bas prix et sans déperdition aucune? eh bien! je m'étais trompé, je ne tiens absolument rien de ce que je croyais tenir. Ce matin, une expérience de contrôle a totalement échoué, je me suis convaincu qu'il fallait recommencer tout. Ce sont des années de travail à reprendre... Vous comprenez, c'est ennuyeux, de se heurter ainsi à une défaite, lorsqu'on croit être certain de la victoire.

Sœurette s'était tournée vers lui, bouleversée d'apprendre ainsi cet échec qu'elle ignorait encore. De même, Luc, apitoyé dans sa propre désespérance, avait allongé la main, pour serrer la sienne, en une fraternelle sympathie. Et Jordan seul restait calme, avec son petit tremblement de fièvre habituel, lorsqu'il s'était surmené.

— Alors, qu'est-ce que vous allez faire? demanda Luc.

— Ce que je vais faire, mon bon ami? mais je vais me remettre au travail... Demain, je recommencerai, je reprendrai mon œuvre au commencement, puisqu'elle est tout entière à reprendre. C'est bien simple, et il n'y a évidemment pas autre chose à faire... Vous entendez! jamais on n'abandonne une œuvre. S'il faut vingt années, trente années, s'il faut des vies entières, on les lui donne. Si l'on s'est trompé, on revient sur ses pas, on refait autant de fois qu'il le faut le chemin déjà parcouru. Les empêchements, les obstacles ne sont que les haltes, les difficultés inévitables de la route... Une œuvre, c'est un enfant sacré qu'il est criminel de ne pas mener à terme. Elle est notre sang, nous n'avons pas le droit de nous refuser à sa création, nous lui devons toute notre force, toute notre âme, notre chair et notre esprit. Comme la mère qui meurt parfois de la chére créature qu'elle enfante, nous devons être prêts à mourir de notre œuvre,

si elle nous épuise... Et, si elle ne nous a pas coûté la vie, eh bien! nous n'avons encore qu'une chose à faire, lorsqu'elle est achevée, vivante et forte : c'est d'en recommencer une autre, et cela sans nous arrêter jamais, toujours une œuvre après une œuvre, tant que nous sommes debout, dans notre intelligence et notre virilité.

Il semblait être devenu grand, être devenu fort, comme cuirassé par sa croyance en l'effort humain contre tout découragement, certain de vaincre, s'il utilisait pour la victoire jusqu'au dernier battement de ses veines. Et Luc qui l'écoutait, sentait déjà lui venir, de cet être si chétif, un souffle d'indomptable énergie.

— Le travail! le travail! continua Jordan, il n'est pas d'autre force. Quand on a mis sa foi dans le travail, on est invincible. Et cela est si aisé, de créer un monde : il suffit, chaque matin, de se remettre à la besogne, d'ajouter une pierre aux pierres du monument déjà posées, de le monter aussi haut que la vie le permet, sans hâte, par l'emploi méthodique des énergies physiques et intellectuelles dont on dispose. Pourquoi douterions-nous de demain, puisque c'est nous qui le faisons, grâce à notre travail d'aujourd'hui? Tout ce que notre travail ensemence, c'est demain qui nous le donne... Ah! travail sacré, travail créateur et sauveur, qui est ma vie, mon unique raison de vivre!

Ses regards s'étaient perdus au loin, il ne parlait plus que pour lui, répétant cet hymne au travail, qui revenait sans cesse sur ses lèvres, dans ses grosses émotions. Et il disait une fois de plus comment le travail l'avait consolé, l'avait soutenu toujours. S'il vivait encore, c'était qu'il avait mis dans sa vie une œuvre, pour laquelle il avait régularisé toutes ses fonctions. Il était bien sûr de ne pas mourir, tant que son œuvre ne serait pas finie. Quiconque se donnait à une œuvre, trouvait dès lors un guide, un soutien, comme le régulateur même du cœur qui battait dans sa poitrine. L'existence prenait un but, la santé se réglait, un équilibre se faisait d'où naissait la seule joie humaine possible, celle de l'action justement accomplie. Lui, si mal portant, n'était jamais entré dans son laboratoire, sans en éprouver un soulagement. Que de fois il s'était mis à la besogne les membres douloureux, le cœur

en larmes ; et, chaque fois, le travail l'avait guéri. Ses incertitudes, ses rares découragements n'étaient venus que de ses heures de paresse. L'œuvre portait son créateur, elle ne lui devenait funeste, elle ne l'écrasait que le jour où lui-même l'abandonnait.

Brusquement, il se retourna vers Luc, il conclut en lui disant, avec son bon sourire :

— Voyez-vous, mon ami, si vous laissez mourir la Crêcherie, vous mourrez de la Crêcherie. L'œuvre est notre vie même, il faut la vivre jusqu'au bout.

Luc s'était redressé, en un élan de tout son être. Ce qu'il venait d'entendre, cet acte de foi dans le travail, cet amour passionné de l'œuvre, le soulevait d'un souffle héroïque, le rendait à toute sa foi, à toute sa force. Il n'était tel, à ses heures de lassitude et de doute, que ce bain d'énergie qu'il accourait ainsi prendre près de son ami, de ce pauvre corps maladif, d'où émanait un pareil rayonnement de paix et de certitude. Chaque fois, le charme opérait, un flot de courage remontait en lui, il n'avait plus que l'impatience de se remettre à la lutte.

— Ah! cria-t-il, vous avez raison, je suis un lâche, j'ai honte d'avoir désespéré. Le bonheur humain n'est que dans la glorification du travail, dans la réorganisation du travail sauveur. C'est lui qui fondera notre ville... Mais cet argent, tout cet argent qu'il va falloir risquer encore!

Jordan, épuisé par la passion qu'il avait mise dans ses paroles, enveloppait plus étroitement ses épaules maigres. Et il dit simplement, d'un petit souffle las :

— Cet argent, je vous le donnerai... Nous ferons des économies, nous nous arrangerons toujours. Vous savez bien qu'il nous faut peu de chose, du lait, des œufs, des fruits. Pourvu que je puisse payer les frais de mes expériences, le reste ira bien.

Luc lui avait saisi les mains, qu'il serrait avec une émotion profonde.

— Mon ami, mon ami... Mais, votre sœur, est-ce qu'elle aussi nous allons la ruiner?

— C'est vrai, dit Jordan, nous oublions Sœurette.

Ils se tournèrent. Sœurette, silencieusement, pleurait. Elle n'avait point quitté sa chaise, devant la petite table.

les deux coudes appuyés, le menton dans les mains. Et de grosses larmes ruisselaient sur ses joues, en une détente éperdue de son pauvre cœur torturé et saignant. Elle aussi, ce qu'elle venait d'entendre l'avait bouleversée, soulevée, au plus profond de son être. Tout ce que son frère disait pour Luc, retentissait en elle avec une égale énergie. Cette nécessité du travail, cette abnégation devant l'œuvre, n'était-ce pas la vie acceptée, vécue loyalement, pour le plus d'harmonie possible? Désormais, elle se serait, comme Luc, trouvée mauvaise et lâche, si elle avait entravé l'œuvre, si elle ne s'y était pas dévouée jusqu'au renoncement. Son grand courage de bonne âme, simple et sublime, lui était revenu.

Elle se leva, elle embrassa largement son frère ; et, tandis qu'elle restait la tête sur son épaule, elle lui dit doucement à l'oreille :

— Merci, toi!.. Tu m'as guérie, je me sacrifierai.

Cependant, Luc s'agitait, dans un nouveau besoin d'action. Il était retourné à la fenêtre, regardant le grand ciel bleu luire sur les toitures de la Crêcherie. Et il en revint, répétant son cri une fois de plus :

— Ah! ils n'aiment pas! Le jour où ils aimeront, tout sera fécondé, tout poussera et triomphera sous le soleil!

Sœurette, qui s'était approchée affectueusement de lui, dit alors, avec un dernier frémissement de sa triste chair domptée :

— Et il faut aimer, sans vouloir qu'on vous aime, car l'œuvre ne peut commencer à être que pour l'amour des autres.

Cette parole d'une créature qui se donnait toute, dans l'unique joie de se donner, tomba au milieu d'un grand silence frissonnant. Et ils ne parlèrent plus, et tous les trois, réunis en une fraternité, contemplèrent au loin, parmi les verdures, la Cité naissante de justice et de bonheur, qui allait étendre ses toitures peu à peu, à l'infini, maintenant que beaucoup d'amour était semé.

FIN DU TOME PREMIER

Achevé

de typographier

d'imprimer et de brocher

le septième jour d'août

mil-neuf-cent-vingt-huit

dans les nouveaux ateliers de

FRANÇOIS BERNOUARD

10, rue Lebel, 10

Vincennes

